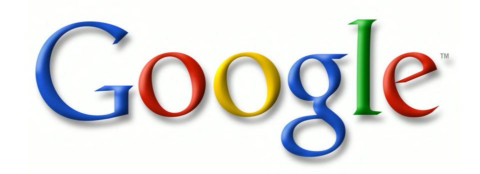
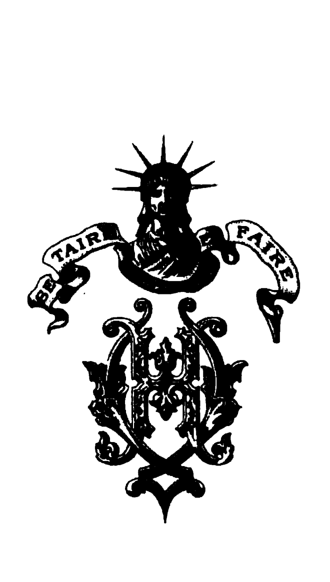



SE TAIR
FAIRE




SE TAIRE
FAIRE



HISTOIRE
DES EMPEREURS
ROMAINS.

TOME VIII.

A PARIS,

CHEZ
FIRMIN DIDOT PÈRE ET FILS, Libraires, rue Jacob, n° 24;
WERDET ET LEQUIEN, Libraires, rue du Battoir, n° 20;
BOSSANGE PÈRE, Libraire, rue de Richelieu, n° 60;
VERDIÈRE, Libraire, quai des Augustins, n° 25.

HISTOIRE
DES EMPEREURS
ROMAINS,

DEPUIS AUGUSTE JUSQU'A CONSTANTIN,

Jean Baptiste Louis

PAR CREVIER,

PROFESSEUR ÉMÉRITE DE RHÉTORIQUE AU COLLÈGE DE BEAUVAIS.

TOME VIII.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, n° 24.

M. DCCC. XXVII.

[illegible]nand Kit.

HISTOIRE DES EMPEREURS ROMAINS,

DEPUIS AUGUSTE JUSQU'A CONSTANTIN.

MAXIME ET BALBIN.

SUITE

DU LIVRE XXV.

§ III. Situation périlleuse des deux empereurs. Leurs premiers soins. Maxime part pour la guerre. Il donne, avant que de partir, des combats de gladiateurs. Sédition terrible dans Rome, et combats entre le peuple et les prétoriens. L'aspect du jeune César Gordien calme les esprits. Mesures prises par le sénat pour empêcher l'entrée de Maximin en Italie. Causes du retardement de Maximin. En approchant de l'Italie, il trouve la ville d'Émona déserte. Il passe les Alpes, et arrive près d'Aquilée. Précautions que le sénat avait prises pour arrêter Maximin devant cette place. Maximin sollicite inutilement les habitants de lui ouvrir leurs portes. Il vient assiéger la place. Défense des habitants. Maximin s'attire la haine de ses trou-

pes. Il est massacré avec son fils par les prétoriens. Quelques détails sur son fils. Persécution de l'église sous Maximin. L'armée envoie à Maxime les têtes des Maximins. Les hostilités cessent entre l'armée et la ville d'Aquilée. Maxime se transporte de Ravenne à Aquilée. Son discours à l'armée. Il la sépare. Joie extrême dans Rome. Retour triomphant de Maxime. Mécontentements des soldats. Gouvernement sage des deux empereurs. Jalousie secrète entre eux. Les prétoriens les surprennent et les massacrent.

Situation périlleuse des deux empereurs.

Le trône, qui ne fut jamais un objet d'envie pour les sages, était bien capable d'inspirer de la terreur à Maxime et à Balbin lorsqu'ils y montèrent. Aux portes de l'Italie ils voyaient un ennemi redoutable par ses forces et par sa cruauté, contre lequel il fallait pousser la guerre à toute outrance sans aucune espérance de paix, sans autre alternative que celle de tuer ou de périr. Dans Rome une milice indisciplinée, un peuple turbulent et toujours prêt à se soulever. Ajoutez la jalousie inévitable entre deux collègues, et la contrariété des humeurs fortifiant celle des intérêts. Le concours de tant de fâcheuses circonstances leur annonçait les malheurs qu'ils éprouvèrent effectivement.

Leurs premiers soins. Maxime part pour la guerre. Cap. Max. et Balb. 4 et 5.

Après qu'ils se furent acquittés du premier devoir que leur imposaient les bienséances, et qu'ils eurent fait rendre par le sénat un décret pour mettre les deux Gordiens au rang des dieux; après qu'ils eurent pourvu aux deux grandes charges de préfet de la ville et de préfet du prétoire, dont l'une fut donnée à Sabinus,

apparemment celui qui avait ouvert l'avis de les nommer empereurs, et l'autre à Pinarius Valens, oncle de Maxime, ils partagèrent entre eux le soin des affaires. Maxime, comme le plus guerrier, se chargea de marcher contre l'ennemi; Balbin resta dans la ville pour y maintenir la tranquillité.

Id. ibid. 8.

Il donne avant que de partir des combats de gladiateurs.

Quelque pressant que fût le danger de la part de Maximin, les Romains étaient si follement amateurs des spectacles, qu'il fallut que Maxime leur en donnât avant de partir, pièces de théâtre, courses dans le cirque, combats de gladiateurs. Sur ce dernier article Capitolin nous fournit une anecdote qui ne doit point être omise. Il assure que c'était une loi que les empereurs donnassent des combats de gladiateurs avant que de se mettre en marche pour la guerre. Il allègue deux raisons de cet usage. La première était la superstition: les Romains s'imaginaient par l'effusion du sang dans la ville contenter les divinités malfaisantes, et leur procurer d'avance une compensation pour le sang des soldats qu'elles épargneraient. L'autre motif se rapportait à une fin moins absurde: on voulait, dit l'écrivain cité, encourager ceux qui allaient à la guerre par l'exemple du courage des gladiateurs, et familiariser leurs yeux avec le sang. Quoi qu'il en soit et de l'usage et des raisons sur lesquelles on le dit fondé, à peine Maxime était-il parti qu'un [1] trouble affreux qui s'excita dans Rome, et qui mit la ville en danger de périr, manifesta et la mauvaise disposition des esprits, et l'incapacité de Balbin.

[1] Capitolin se contredit, et est plein de brouilleries dans les différents récits qu'il donne de cette sédition. Je suivrai principalement Herodien.

Sédition terrible dans Rome, et combats entre le peuple et les prétoriens.
Herod. et Capit. Maxim. 20- et Gord. 22, et Max. et Balb. 9 et 10.

Maxime avait laissé dans Rome une grande partie des prétoriens, principalement les plus vieux soldats. Plusieurs d'entre eux vinrent avec une grande foule de citoyens du peuple s'attrouper autour de la porte du sénat, qui délibérait actuellement sur les affaires de la république : et même deux ou trois, poussés par la curiosité, firent si bien qu'ils entrèrent dans le lieu de l'assemblée, et se placèrent, pour mieux entendre, près de l'autel de la Victoire. Ils étaient en habit de paix et sans armes : et au contraire tous les sénateurs étaient armés, parce que dans la situation des choses, dans le mouvement général qui agitait la ville et tout l'état, ils craignaient à chaque instant quelque danger subit et imprévu, contre lequel il leur paraissait sage de se précautionner. Gallicanus personnage consulaire, et Mécénas ancien préteur, caractères vifs et impétueux, ayant aperçu les soldats dont je parle, en prirent ombrage : et par une violence aussi téméraire qu'injuste, il les attaquent avec leurs poignards qu'ils tirent de dessous leurs robes, et les renversent morts au pied de l'autel de la Victoire. Les autres prétoriens, effrayés de la mort de leurs camarades, et n'ayant point leurs armes pour se défendre, prennent le parti de fuir vers leur camp. Gallicanus sort du palais, son poignard ensanglanté à la main : il crie qu'il vient de tuer deux espions de Maxime ; il accuse tous les prétoriens d'être dans les mêmes sentiments, et il exhorte le peuple à les poursuivre. Ses exhortations ne furent que trop écoutées ; et les prétoriens poursuivis par une multitude immense, ne trouvèrent de sûreté que dans leur camp. Ils s'y enfermèrent et se mirent en défense.

La témérité forcenée de Gallicanus ne s'en tient pas là. Il échauffe de plus en plus la populace, et l'engage à attaquer le camp. Pour cela il lui fournit des armes, en faisant ouvrir des arsenaux : un grand nombre s'armèrent de tout ce qu'ils trouvèrent sous leur main : les gladiateurs que l'on tenait rassemblés, et que l'on formait en diverses écoles, se joignirent au peuple ; et Gallicanus à la tête de cette troupe confuse et tumultueuse, vint livrer l'assaut au camp des prétoriens. Ceux-ci, bien armés et dressés à tous les exercices militaires, n'eurent pas de peine à rendre inutile une pareille attaque. Enfin le peuple se lassa, et sur le soir chacun songea à se retirer chez soi. Les prétoriens voyant leurs adversaires qui tournaient le dos et marchaient négligemment comme s'ils n'avaient rien eu à craindre, sortent sur eux, en font un grand carnage, et rentrent ensuite dans leur camp, dont ils avaient eu soin de ne pas s'écarter beaucoup.

De ce moment il se forma une guerre civile dans Rome. Le sénat prit parti pour le peuple, et ordonna des levées de troupes. Les prétoriens de leur côté, quoiqu'en petit nombre vis-à-vis d'une multitude infinie, se défendirent avec tout l'avantage que leur donnaient leur expérience dans la guerre et une place bien fortifiée : et jamais le peuple ne put réussir à faire brèche à leur camp.

Il me paraît étonnant que dans un mouvement si terrible, il ne soit fait aucune mention ni du préfet de la ville, ni du préfet des cohortes prétoriennes. Peut-être devons-nous nous en prendre à la négligence des historiens. Balbin lui-même ne fait pas ici un beau personnage. Renfermé dans son palais, il publiait des

édits pour exhorter le peuple à la paix ; il promettait amnistie aux soldats qui ne semblent pourtant pas avoir été les plus coupables, et aucun des deux partis ne l'écoutait : leur fureur réciproque s'allumait par les obstacles.

Les généraux du peuple s'avisèrent d'un expédient pour vaincre l'obstination des prétoriens, et ils coupèrent les canaux qui portaient l'eau dans leur camp. Les prétoriens au désespoir font une sortie; il se livre un combat qui fut long-temps disputé, mais dans lequel le peuple enfin succomba et prit la fuite. Les vainqueurs le poursuivent l'épée dans les reins, et entrent dans la ville : mais là ils se virent assaillis d'une grêle de pierres et de tuiles, qu'on leur lançait de dessus les toits des maisons. Ils ne balancèrent pas à y mettre le feu. L'incendie devint furieux : il consuma tout un quartier, qui excédait en étendue et en richesses les plus grandes et les plus opulentes villes de l'empire.

Il paraît que la violence du mal força Balbin de sortir de son inaction. Il se présenta, il voulut interposer son autorité pour apaiser le désordre. On le méprisa, et il fut même blessé, les uns disent d'une pierre lancée contre lui, les autres d'un coup de bâton. L'unique remède fut de montrer aux séditieux le jeune César Gordien, qui était adoré également des deux partis. Le nom qu'il portait, la vénération pour la mémoire de son aïeul et de son oncle, le rendaient infiniment cher au peuple et aux soldats. On le produisit monté sur les épaules d'un homme de la plus haute taille, et dès qu'il parut avec la pourpre impériale, les esprit se calmèrent, et le tumulte cessa.

L'aspect du jeune César Gordien calme les esprits.

Le sénat jouit ainsi de quelque tranquillité, et put se livrer uniquement aux soins de la guerre, pour laquelle il prit les mesures les mieux entendues. Il s'agissait d'empêcher l'entrée de Maximin en Italie. Le sénat envoya dans toutes les villes qui pouvaient se trouver sur sa route des hommes titrés et qui eussent de l'expérience dans l'art militaire, et il leur donna tout pouvoir pour rétablir les fortifications, lever des troupes, faire en un mot tout ce qui serait nécessaire pour mettre leurs places en état de défense. Il ordonna que l'on abandonnât tous les lieux qui n'étaient pas fortifiés, et que les habitants se retirassent dans les villes avec leurs grains, leurs bestiaux, et tout ce qu'ils possédaient, afin que quand même l'ennemi pénétrerait dans le pays, il ne trouvât rien pour faire subsister son armée. Des défenses furent portées dans toutes les provinces de fournir aucunes provisions soit de guerre, soit de bouche, à Maximin, avec menaces de traiter en ennemi public quiconque lui prêterait aucune aide. Enfin l'on poussa la précaution jusqu'à faire garder tous les ports et toutes les rades de l'Italie, et à barricader tous les grands chemins, et même les chemins de traverse, afin que rien ne pût passer qui ne fût visité et examiné, et que l'ennemi public ne reçût ni nouvelles ni secours par quelque voie que ce pût être. Maxime, qui devait présider à l'exécution de ces différents ordres, se transporta à Ravenne, pour être plus à portée de l'ennemi, qui arrivait par les Alpes Pannoniennes.

Mesures prises par le sénat pour empêcher l'entrée de Maximin en Italie.

Cap. Maxim. 21 et Max. et Balb. 10 et 11.

Herod. l. VIII.

Maximin n'avait pas fait beaucoup de diligence. Car c'est au mois de mai de l'an de J. C. 237 que les Gordiens furent proclamés empereurs en Afrique : et son

Causes du retardement de Maximin.

Tillem.

armée n'arriva aux portes de l'Italie qu'au commencement du printemps de l'an 238. J'ai rapporté la principale cause de ce retardement, savoir la froideur que Maximin trouva dans ses troupes pour ses intérêts. Il lui fallut du temps pour réchauffer dans leurs cœurs un zèle éteint par sa mauvaise conduite. Nous pouvons ajouter que le dessein d'entrer en armes en Italie ayant été pris en conséquence d'un mouvement subit et imprévu, les préparatifs d'une telle entreprise traînèrent nécessairement en longueur. Ce qui est certain, c'est qu'on ne peut attribuer ce délai au caractère de Maximin, qui poussait l'activité jusqu'à l'emportement et la fureur.

Herod. l. VII.

Capit. Maxim. 20.

A la nouvelle de la mort des Gordiens, il avait conçu quelque espérance d'une soumission volontaire de la part de ceux qu'il traitait de rebelles; mais l'élection des empereurs Maxime et Balbin lui prouva que la haine du sénat était irréconciliable, et que la force des armes pouvait seule réduire des cœurs aussi ulcérés. Il employa donc le reste de l'année à faire des apprêts formidables; et voici de quelle manière il disposa sa marche, lorsqu'il approcha de l'Italie au temps que j'ai marqué.

En approchant de l'Italie, il trouve la ville d'Émona déserte. Herod. l. VII, et VIII. Capit. Maxim. 20.

Il venait de Sirmium; et quand il se vit près d'Émona[1], dernière ville de la Pannonie au pied des Alpes, après avoir sacrifié aux dieux tutélaires du pays, afin qu'ils favorisassent son entrée en Italie, il fit son avant-garde de ses légions formées en bataillons quarrés, qui avaient pourtant plus de profondeur que de front. A la suite il plaça les bagages. Il fermait lui-même la marche avec sa garde prétorienne. Il avait jeté sur

1 Laubach dans la Carniole.

les ailes toute sa cavalerie, qui était partie bardée de fer, partie composée de Germains; et tout ce qu'il avait de troupes légères, gens de trait maures, archers orshoéniens. Il arriva en cet ordre à Émona, faisant observer sur la route une exacte discipline, afin de se concilier la faveur des peuples.

Ses coureurs, qui précédaient l'armée, vinrent lui apprendre que la ville d'Émona était déserte et sans aucun habitant : ce qui d'abord lui causa de la joie, dans la pensée que la terreur seule de ses armes mettait en fuite ses ennemis, et lui livrerait avec la même facilité toutes les places de l'Italie. Mais lorsqu'il sut que cette désertion ne s'était point faite précipitamment et en désordre, qu'il y paraissait visiblement du dessein, que les habitants en se retirant avaient emporté toutes leurs richesses et toutes leurs provisions, et brûlé ce qu'ils ne pouvaient emporter, en sorte qu'il ne trouverait dans cette ville ni dans les campagnes qui l'environnaient aucune ressource de subsistance ni pour les hommes ni pour les animaux, il changea de sentiment; et ses troupes mêmes commencèrent à murmurer, parce que s'étant flattées que l'Italie leur fournirait des vivres en abondance, elles s'en voyaient manquer dès les premières approches. Il voulut suivant son caractère, arrêter l'indocilité et la mutinerie des soldats par les voies de rigueur, et il ne réussit qu'à s'en faire haïr.

Il traversa les Alpes sans rencontrer aucun ennemi qui lui en disputât le passage, et il en conçut un heureux augure. Il recommença à croire que les peuples de l'Italie, qui n'avaient point profité des avantages qu'ils pouvaient prendre sur lui dans les défilés de ces

Il passe les Alpes, et arrive près d'Aquilée.

montagnes, ne songeaient point à lui faire résistance. Les nouvelles qui lui vinrent d'Aquilée le détrompèrent. Il apprit que cette place, la première d'Italie qu'il dût trouver en son chemin, fermait ses portes, et se montrait disposée à se bien défendre; que les troupes pannoniennes, qui faisaient la tête de son armée, et en qui il mettait une singulière confiance, parce qu'elles l'avaient les premières nommé empereur, et s'étaient toujours distinguées par leur zèle pour son service, s'étant approchées des murailles de la ville, les avaient trouvées bordées de gens armés, et qu'ayant tenté d'insulter la place, elles avaient été repoussées avec perte. Maximin, persuadé que tout devait plier devant lui, attribua le mauvais succès des Pannoniens à leur négligence et à leur mollesse, et il ne doutait pas que la ville ne se rendît dès qu'il paraîtrait lui-même avec son armée devant les murs. Il se trompait encore dans cette pensée, comme l'événement le lui prouva.

Herod. l. VIII. Capit. Maxim. 21-23.

Précautions que le sénat avait prises pour arrêter Maximin devant cette place.

En effet, le sénat avait choisi Aquilée pour en faire sa place d'armes dans la guerre contre Maximin. C'était alors une ville bien peuplée, riche et florissante par le commerce de l'Italie et de l'Illyrie, dont elle était le centre. Les fortifications par lesquelles autrefois on avait pris soin de la munir étaient tombées dans un grand délabrement pendant une paix de plusieurs siècles. Le sénat les fit réparer; il mit dans la place une forte garnison, à laquelle il donna pour commandants deux consulaires, Ménophile et Crispinus, tous deux gens de mérite et de tête. Ménophile avait commandé les troupes avec honneur dans la Mésie pendant trois ans sous Alexandre; et Crispinus, dont le département

propre paraît avoir été de gouverner l'intérieur de la ville, avait de la douceur, de la dignité, et le talent de la parole. Ces deux gouverneurs eurent une extrême attention à bien approvisionner leur place ; et on y était dans l'abondance de toutes choses quand Maximin arriva.

Ce prince, lorsqu'il fut instruit de l'état des choses, vit bien qu'Aquilée ne serait pas pour lui une facile conquête ; et, tout fier qu'il était, il jugea à propos d'employer les voies d'insinuation, avant que de recourir à la force. Il avait dans son armée un tribun natif de la ville même d'Aquilée, et dont toute la famille y était enfermée actuellement. Cet officier, qui lui parut propre à se faire écouter de ses concitoyens, vint de sa part au pied des murs avec quelques centurions, et de là il exhorta les habitants à rentrer dans leur devoir et dans l'obéissance envers leur légitime souverain ; leur représentant d'une part les maux affreux auxquels ils s'exposaient, et de l'autre leur promettant une amnistie, en laquelle ils devaient prendre d'autant plus aisément confiance qu'ils la méritaient, puisqu'ils n'étaient coupables que de s'être laissé séduire par les artifices des auteurs de la rébellion. Le peuple qui bordait les murailles ne laissait pas de prêter l'oreille aux paroles du tribun : l'idée de la paix est toujours flatteuse par elle-même. Crispinus accourt, et détruit une impression par une autre. Il rappelle aux habitants leurs engagements envers le sénat et le peuple romain ; il les détourne d'ajouter foi aux promesses d'un tyran cruel et trompeur ; il leur fait envisager la gloire de devenir les sauveurs de l'Italie ; il les assure de la victoire, qui leur est annoncée par les entrailles des vic-

Maximin sollicite inutilement les habitants de lui ouvrir leurs portes.

times, et par les oracles de leur dieu Apollon Bélénus. Ce dieu, que nous avons nommé ailleurs[1] comme l'un des objets de la vénération religieuse des anciens Gaulois, était honoré d'un culte spécial à Aquilée; et dans la circonstance dont il s'agit, plusieurs des assiégeants, après le mauvais succès de leur entreprise, témoignèrent qu'ils l'avaient vu dans les airs combattre pour la ville, soit, dit Hérodien, que l'apparition ait été réelle, soit que ceux qui la débitèrent l'eussent inventé pour couvrir leur honte. Les représentations de Crispinus eurent leur effet; et Maximin se convainquit enfin de la nécessité d'assiéger la place dans les formes.

Il vient assiéger la place.

La rivière de Lisonzo l'arrêta pendant trois jours. Ce n'est, à proprement parler, qu'un torrent; mais qui, grossi alors par les neiges fondues, roulait de grandes eaux avec beaucoup d'impétuosité; et un beau pont de pierres, que les empereurs y avaient anciennement bâti, venait d'être détruit par les habitants d'Aquilée, qui n'en étaient qu'à quatre ou cinq lieues. Il n'était pas possible à une armée de traverser cette rivière sans pont; et quelques cavaliers germains, qui voulurent en faire l'essai, parce qu'ils étaient accoutumés à passer dans leur pays les plus grands fleuves à la nage, furent entraînés par la rapidité du torrent, et périrent avec leurs chevaux. Maximin, qui n'avait point de bateaux, fut obligé de faire un pont avec des futailles liées ensemble, et recouvertes de broussailles et de terre; et toute son armée passa sur ce pont.

En arrivant devant la place, Maximin brûla d'abord et ravagea les faubourgs, bien ornés, bien bâtis, remplis de jardins que les habitants, par une attache na-

[1] Voyez Hist. Rom. t. X, p. 100.

turelle à leurs possessions, avaient épargnés. Les ennemis arrachèrent les vignes, coupèrent les arbres, et s'en servirent, aussi bien que des bois des maisons qu'ils jetaient bas, pour construire des machines de guerre.

Vigoureuse défense des habitants. Capit. Maxim. jun. 7 et Max. et Balb. 11.

Après un jour de repos, ils commencèrent les attaques, et s'y portèrent avec furie. Les assiégés les reçurent bien, et leur opposèrent une pareille vigueur. Tout était soldat dans la ville. Les femmes mêmes donnèrent leurs cheveux pour être employés aux machines destinées à lancer des traits. Ils firent grand usage dans leur défense de poix et de résine bouillante, qu'ils versaient à pleins tonneaux sur les assaillants. Il se livra ainsi plusieurs combats, dans lesquels les troupes de Maximin souffrirent beaucoup, sans pouvoir jamais parvenir à faire brèche à la muraille. Le courage des assiégés croissait par le succès, pendant qu'au contraire les assiégeants, rebutés de l'inutilité de leurs efforts, se dégoûtaient d'une cause détestée de tout l'empire, et peu heureuse. Ajoutez la disette extrême à laquelle ils étaient réduits, ne recevant aucun convoi de tout le pays qui était devant eux, et n'ayant communication qu'avec la Pannonie, qu'ils avaient mangée; au lieu que la ville abondamment fournie nourrissait à l'aise ses habitants; en sorte que l'armée de Maximin semblait plutôt assiégée qu'assiégeante. La férocité du prince acheva de mettre le comble au mécontentement et au désespoir des soldats. Ce barbare, accoutumé à toujours vaincre, entrait en fureur à la vue d'une résistance dont il ne pouvait triompher. Il était encore aigri par les insultes dont les assiégés l'accablaient lui et son fils. La haine qu'ils avaient contre lui s'était tournée en mépris depuis qu'ils ces-

Maximin s'attire la haine de ses troupes.

saient de le craindre; et lorsqu'il s'approchait des murs, il n'était point de reproches injurieux et outrageants qu'ils ne lui prodiguassent. Maximin outré ne se connaissait plus. Il déchargeait sa colère sur ses troupes, qu'il accusait de timidité et de lâcheté; il punissait les officiers par la mort et par l'ignominie. Ainsi haï de tout l'univers, il eut encore soin de se procurer la haine de ceux qui seuls faisaient sa ressource, et lui servaient de remparts.

Il est massacré avec son fils par les prétoriens.

Les plus susceptibles de l'esprit de révolte furent les prétoriens, dont les femmes et les enfants étaient à Rome. Ils s'animèrent réciproquement, en se communiquant leurs plaintes sur la longueur d'un siége pénible et meurtrier, dont ils ne voyaient point la fin; sur la triste nécessité où ils se trouvaient de faire la guerre à l'Italie pour un tyran haï des dieux et des hommes. De ces plaintes ils passèrent aisément à la résolution de se défaire de Maximin : il ne s'agissait que d'en trouver l'occasion. Ils profitèrent d'un jour accordé aux troupes pour se rafraîchir et se reposer de leurs fatigues; et pendant que les autres soldats dispersés dans le camp, ou tranquilles dans leurs tentes ne pensaient qu'au délassement, les prétoriens en armes vont à la tente impériale sur le midi. Ceux qui faisaient actuellement la garde se joignirent sans balancer à leurs camarades, et ils arrachèrent de leurs drapeaux les images de celui qu'ils ne reconnaissaient plus pour empereur. Maximin averti par le bruit, sortit au-devant d'eux pour essayer de leur imposer en paraissant ne les pas craindre. Ils n'écoutèrent point ses discours, ils le massacrèrent avec son fils, et leur ayant coupé la tête, ils laissèrent les corps en proie aux vautours

et aux bêtes carnassières. C'est ainsi que Maximin expia le meurtre d'Alexandre son maître et son bienfaiteur, par une catastrophe toute semblable à celle qu'il lui avait fait éprouver. Son préfet du prétoire Anulin, et ceux qui étaient regardés comme ses amis les plus chers, furent tués avec lui. M. de Tillemont place cet événement à la fin du mois de mars de l'an de J. C. 238. Maximin pouvait être âgé de cinquante-cinq ans.

Son fils, qui était César, comme nous l'avons dit, et même, selon quelques-uns, Auguste, n'en avait que vingt-un : jeune prince, qui fut entraîné par le malheur de son père, et dont l'histoire n'a guère conservé que le souvenir de sa belle figure. Les amis des Gordiens ont extrêmement décrié ses mœurs ; mais leur témoignage est suspect. Capitolin le taxe d'une attention curieuse à relever par la parure l'éclat de sa bonne mine. Il l'accuse aussi d'orgueil et d'arrogance. Il dit que pendant que Maximin le père, malgré sa fierté barbare, se levait néanmoins pour faire honneur aux personnes illustres qui l'approchaient, le fils demeurait assis, et qu'il poussa même l'insolence jusqu'à se faire souvent baiser les pieds. Dans un autre endroit le même écrivain au contraire plaint le sort du jeune Maximin, comme indigne de la bonté de son caractère ; et il cite un auteur qui avait écrit que les Romains furent presque aussi affligés de sa fin tragique, qu'ils eurent de joie de celle de son père. On voit que ce que nous savons de certain sur Maximin le jeune se réduit à bien peu de chose.

Quelques détails sur son fils. Capit. Maxim. jun.

Le règne de Maximin dura trois ans et quelques jours, à compter jusqu'au temps de sa mort. J'ai dit que la haine qu'il portait à la mémoire d'Alexandre

Persécution de l'église sous Maximin.

Euseb. Hist. eccles. VI, 28.

Oros. VII, 19.

Tillem. Persec. de Maximin, art. 6.

l'engagea à persécuter les chrétiens, que ce prince avait favorisés. Cette persécution n'attaquait que les évêques et les prêtres; et Orose assure que Maximin en voulait personnellement à Origène, qui pourtant échappa à ses fureurs, et lui survécut. Dans cette même persécution on abattit les églises des chrétiens; et M. de Tillemont observe que c'est là le plus ancien témoignage formel que nous ayons d'édifices consacrés publiquement par les chrétiens au culte de leur religion, et connus pour tels par les païens. Nous avons vu un trait qui y a rapport sous le règne d'Alexandre Sévère; et c'est peut-être la protection que ce prince accordait aux chrétiens, qui leur donna lieu de bâtir hardiment des églises, au lieu des oratoires secrets qu'ils avaient auparavant dans l'intérieur des maisons.

L'armée envoie à Maxime les têtes des Maximins.

Herod. et Capit. Maxim. 24, et Max. et Balb. 11.

La mort de Maximin excita d'abord quelque trouble dans l'armée. Les Pannoniens, les Thraces, et autres corps de troupes barbares, qui avaient principalement contribué à son élévation, conservaient de l'affection pour lui, et le regrettaient. Mais enfin il n'était plus : le grand nombre approuvait sa mort, et s'en réjouissait. Il fallut que les plus faibles cédassent, et se laissassent entraîner par le vœu général. Les Maximins ne furent plus traités que de tyrans : les restes de leurs cadavres furent jetés à la rivière, et leurs têtes envoyées à Maxime, qui était à Ravenne.

Les hostilités entre l'armée et la ville d'Aquilée.

Toute l'armée d'un commun accord se présenta alors devant les murs d'Aquilée, non plus hostilement, mais sans armes, et avec des dispositions pacifiques, annonçant la mort de Maximin, et demandant que les portes de la ville fussent ouvertes, et que l'on ne regardât plus comme ennemis ceux qui avaient cessé

de l'être. Les gouverneurs de la place ne se hâtèrent point d'ajouter foi à ces discours. Ils usèrent d'une sage défiance, et commencèrent par proposer à la vénération de l'armée les images des deux Augustes, Maxime et Balbin, et de Gordien César. L'armée leur ayant rendu sans difficulté ses hommages comme à ses princes légitimes, la paix fut rétablie entre la ville et le camp, mais non pas la pleine liberté du commerce. Les portes d'Aquilée restèrent fermées : seulement de dessus les murs on fournissait aux officiers et aux soldats les vivres et tous les rafraîchissements dont ils avaient besoin : et ils comprirent mieux que jamais, combien le siége d'une ville si abondamment approvisionnée aurait été long pour eux, et d'un succès incertain. Les choses demeurèrent en cet état mitoyen, qui laissait subsister des vestiges de division, jusqu'à ce que l'on eût reçu des ordres de Maxime.

Maxime se transporte de Ravenne à Aquilée.

Ce prince était, comme je l'ai dit, à Ravenne, occupé du soin d'assembler des forces pour une guerre, qu'il lui fallait faire, disait-il, non contre un homme, mais contre un Cyclope. Toute l'élite de la jeunesse d'Italie se rendait auprès de lui; et il lui était venu un secours considérable de la Germanie, qu'il avait autrefois gouvernée avec équité et avec sagesse, et qui en ayant retenu le souvenir se portait ardemment à le seconder empereur. Son plan était de laisser Maximin se consumer au siége d'Aquilée, qu'il savait être en état de tenir long-temps; et d'aller, lorsque le moment serait venu, avec des troupes lestes et fraîches tomber sur une armée diminuée pour le nombre, et épuisée de fatigues.

Pendant qu'il préparait toutes choses pour ce des-

sein, non sans quelque inquiétude sur le succès, arrivent les cavaliers qui lui apportaient les têtes des deux Maximins. On peut juger quelle fut la joie d'une victoire si imprévue, et pour laquelle il n'avait pas même tiré l'épée. Il offrit sur-le-champ aux dieux des sacrifices d'actions de graces, et la nouvelle s'étant répandue en un instant dans toute la ville de Ravenne, partout les autels fumaient du sang des victimes. Maxime, après avoir envoyé les têtes des Maximins à Rome par les mêmes cavaliers qui les lui avaient apportées, partit lui-même pour Aquilée.

A sa venue les portes s'ouvrirent, et toute apparence de siége et de guerre cessa. On ne peut pas douter qu'il n'ait loué et récompensé la fidélité et le zèle des habitants de cette ville, qui avait été le boulevard de l'Italie et de l'empire. Il y reçut les députations de toutes les villes voisines, qui lui envoyèrent leurs magistrats vêtus de blanc, couronnés de lauriers, et portant les statues de leurs dieux, et tout ce qu'il y avait d'ornements plus précieux dans leurs temples. L'armée qui avait assiégé Aquilée se présenta aussi à lui, rangée en ordre, et portant des branches de laurier. Elle le reconnut d'un consentement qui paraissait unanime; mais il était déja arrivé du changement dans les esprits. La jalousie pour les droits du corps se réveillait : et un grand nombre de soldats conservaient dans leur cœur un secret dépit, de ce que l'empereur qui leur devait son élévation était remplacé par des successeurs du choix du sénat.

Son discours à l'armée.

Maxime n'ignorait pas ces dispositions, et il régla sur ce point de vue le discours qu'il leur tint le troisième jour depuis son arrivée. Il les assembla dans la

plaine, et étant monté sur son tribunal, il les félicita d'abord de ce qu'ils étaient rentrés dans le devoir, et avaient renoué les engagements du serment qui les liait aux légitimes empereurs. Il leur fit observer que le sénat et le peuple avaient usé de leur droit, en donnant des chefs à l'empire. « Car, ajouta-t-il, l'empire « n'est point le domaine d'un seul. Il appartient en « commun au sénat et au peuple, à remonter jusqu'aux « premières origines : c'est dans la ville de Rome « que réside la fortune publique, et nous sommes « délégués pour administrer et gouverner les affaires « de l'état avec votre secours. L'observation de la « bonne discipline, et une obéissance respectueuse de « votre part envers ceux qui sont revêtus du comman- « dement, vous procureront des établissements avanta- « geux, et un heureux calme à l'univers. » Maxime termina son discours par leur ôter toute inquiétude sur le passé, en leur promettant une amnistie de bonne foi, et déclarant que le jour où il leur parlait devait être regardé par eux comme l'époque d'un traité d'alliance, et le gage d'une bienveillance et d'une union éternelles. Pour établir cette union, il y joignit l'amorce alors nécessaire auprès des soldats, et il leur promit une magnifique distribution d'argent.

Il prit ensuite une précaution sage en séparant cette armée. Il renvoya les légions et les autres troupes dans leurs quartiers, et dans les provinces d'où Maximin et Alexandre les avaient tirées; et il n'emmena avec lui à Rome, que les prétoriens, les nouvelles levées faites par Balbin, et les Germains, sur l'affection et sur la fidélité desquels il comptait pleinement. Il la sépare.

A Rome tout était dans la joie. Il n'est pas possible

Joie extrême dans Rome.

d'exprimer les transports d'allégresse qu'y avait causés la nouvelle de la mort des Maximins. Le courrier, qui n'avait été que quatre jours en chemin depuis Aquilée, arriva pendant que Balbin assistait avec le jeune César Gordien à des jeux, que n'avaient pu interrompre même les dangers d'une guerre si voisine et si redoutable. Aussitôt que l'on sut dans l'assemblée ce que le courrier apportait, le spectacle se sépara. Occupés d'un seul objet, les sénateurs se rendirent au lieu destiné à leurs délibérations, et le peuple courut à la place publique. Dans le sénat ce ne furent qu'acclamations et qu'applaudissements, mêlés des témoignages les plus énergiques de détestation contre la mémoire des Maximins. On décerna aux empereurs des statues triomphales, et de solennelles actions de graces aux dieux. Le peuple avait prévenu ce décret par son empressement à se répandre dans tous les temples. Tout âge, tout sexe y courait en foule. Les citoyens dans une espèce d'enthousiasme se répétaient les uns aux autres la bonne nouvelle, se félicitaient, s'embrassaient mutuellement. La joie était aussi excessive, qu'universelle. Mais personne n'y fut plus sensible que Balbin, qui naturellement timide avait été jusque là frappé d'une telle crainte, qu'il ne pouvait entendre le nom de Maximin sans trembler. Alors, accompagné des magistrats et de tout le sénat, il offrit une hécatombe : et le zèle des particuliers ne fut pas moins vif. Chacun se croyant délivré d'une hache tranchante qui menaçait sa personne et sa vie, s'efforçait de témoigner sa reconnaissance aux dieux par des sacrifices.

La joie publique se renouvela à la vue des têtes

des Maximins apportées à Rome par les cavaliers qui les avaient présentées à Maxime. Elles furent données en spectacle et portées au haut d'une pique dans toutes les rues de Rome; et la populace, dans l'ivresse de sa joie, les insulta, les outragea en mille manières, et enfin les brûla dans le Champ de Mars.

Retour triomphant de Maxime.

Herod. et Capit. Max. et Balb. 12-14.

Le retour de Maxime à Rome fut un vrai triomphe. On lui avait déja envoyé à Aquilée pour le féliciter une députation solennelle de vingt sénateurs, dont quatre consulaires, huit anciens préteurs, et huit anciens questeurs. Lorsqu'il revint, et qu'il fut proche des murs de la capitale, Balbin son collègue, le jeune César, tout le sénat, et une foule innombrale de peuple, sortirent au-devant de lui. Il fut reçu comme un libérateur, comme un sauveur. Quoique la guerre eût été terminée sans lui, on ne lui en attribuait pas moins l'honneur de la victoire : et véritablement les bons ordres qu'il avait donnés pour arrêter et rendre inutile les efforts de Maximin, en étaient la principale cause.

Mécontentement des soldats.

Dans la joie commune de tous les ordres, les soldats seuls paraissaient tristes et mécontents. Les discours de Maxime, l'amnistie offerte et assurée, les largesses promises, rien n'avait pu les consoler de la nécessité où ils se voyaient d'obéir à des empereurs qu'ils n'avaient point élus : et le sénat augmenta cette mauvaise disposition par ses acclamations imprudentes. Au milieu des applaudissements dont les sénateurs comblaient Maxime et Balbin, comparant leur fortune avec celle de Maximin, ils s'écrièrent : « Ainsi triom« phent les empereurs mis en place par un choix sage : « ainsi périssent ceux qui s'élèvent par la faveur d'une « multitude inconsidérée. » Les soldats n'eurent pas

de peine à comprendre que cette censure tombait directement sur eux : et le ressentiment qu'ils en conçurent produisit bientôt les plus tristes effets.

Gouvernement sage des deux empereurs.

Pendant un calme de fort courte durée dont jouirent les deux empereurs, ils donnèrent une idée avantageuse de leur gouvernement. Ils témoignaient une grande déférence pour le sénat, rendaient la justice par eux-mêmes, faisaient de sages réglements, disposaient toutes choses avec vigilance et activité pour la guerre qu'ils prétendaient pousser contre les Perses d'une part, et contre des nations germaniques ou scythiques de l'autre. Maxime devait marcher vers l'Orient, et Balbin du côté du Nord.

Jalousie secrète entre eux.

Néanmoins cette conduite si louable au dehors cachait un mal funeste, et presque inévitable entre deux collègues qui partagent la souveraine puissance. Ils paraissaient agir en tout de concert : au fond la jalousie les divisait. Balbin avait été blessé des éloges donnés à Maxime pour une victoire remportée, disait-il, sans coup férir, pendant que lui, il avait essuyé tant de fatigues et couru tant de risques pour apaiser une sédition qui menaçait Rome de sa ruine. D'ailleurs il méprisait son collègue, comme inférieur à lui pour la naissance ; et Maxime de son côté tirait avantage de sa supériorité dans le mérite des armes, et il tournait en risée la timide faiblesse de Balbin. Tous deux ils se regardaient presque avec des yeux de rivaux : et chacun aspirant dans son cœur à devenir seul maître, devinait dans son compagnon la façon de penser qu'il trouvait en lui-même. Ces divisions n'éclataient pas ouvertement, mais il en transpirait des signes non équivoques, qui affligeaient les bons citoyens, et qui

donnèrent aux prétoriens l'espérance et la facilité de réussir dans le noir dessein qu'ils tramaient contre leurs empereurs.

Car cette milice, toujours ennemie de la sagesse et de la vertu dans ses princes, n'épiait que le moment de tuer Maxime et Balbin. Aux motifs de haine que j'ai allégués, se joignaient la crainte et la défiance. Ils se souvenaient que Sévère, pour venger la mort de Pertinax, avait cassé le corps entier des prétoriens. Ils appréhendaient le même traitement de la part des empereurs régnants : et les Germains, que Maxime avait amenés avec lui, et qui lui étaient comme je l'ai dit, singulièrement affectionnés, leur paraissaient des successeurs tout prêts à les remplacer. Les prétoriens les surprennent, et les massacrent.

Ils trouvèrent l'occasion qu'ils cherchaient dans les jeux Capitolins, qui attiraient toute la ville, en sorte que les empereurs étaient presque seuls dans leur palais. Les prétoriens s'ameutent, et partent en armes pour exécuter leur horrible attentat. Maxime fut averti du danger, et il manda ses fidèles Germains. S'il avait pu les rassembler autour de sa personne, il lui aurait été aisé de se défendre contre la fureur des meurtriers. Mais Balbin, par un aveuglement aussi étrange que pernicieux, donna des ordres contraires, s'imaginant que l'intention de Maxime était de se servir des Germains pour s'emparer seul de la souveraine puissance, et pour se défaire d'un collègue importun. Il ne tira d'autre fruit de ces ombrages si déplacés, que sa perte et celle de Maxime. Les prétoriens n'ayant à vaincre aucune résistance, entrent dans le palais, et se rendent maîtres de la personne des deux empereurs. Ce ne fut pas assez pour eux de leur ôter la vie : ils poussèrent

la rage jusqu'à vouloir déshonorer et outrager des princes si vénérables par la majesté du rang suprême, par leur âge, par leur vertu. Ils les dépouillent, et les traînant par les rues de Rome vers leur camp, ils les frappent au visage, ils leur arrachent les sourcils et les poils de la barbe, ils mêlent en mille manières la dérision à la cruauté, et se font un plaisir barbare de prolonger leurs douleurs et d'insulter en eux le caractère d'empereurs choisis par le sénat. Enfin, lorsqu'ils surent que les Germains accouraient à la défense des princes, ils finirent leurs tourments avecleurs vies, et les ayant massacrés ils laissèrent leurs corps morts étendus au milieu de la rue, et s'en retournèrent au camp. Les Germains, dont le zèle apparemment n'avait pas grande vivacité, voyant que ceux qu'ils se proposaient de secourir n'étaient plus, ne jugèrent pas à propos d'entreprendre pour des morts un combat qui n'avait plus d'objet, et ils se retirèrent tranquillement.

Capit. Max. et Bal. 15 et 16.

Telle fut la fin déplorable de deux empereurs capables par leurs talents différents de rétablir la gloire et la splendeur de Rome, si la fureur des soldats le leur eût permis : événement atroce, et tel qu'il ne se trouve rien de plus horrible dans l'histoire d'aucune nation même barbare; fruit amer, mais infaillible, des molles complaisances par lesquelles le gouvernement des Césars nourrissait l'insolence des troupes.

Maxime avait prévu ce triste sort dès le moment de son élévation à l'empire. « Quelle récompense de« vons-nous nous promettre, dit-il à Balbin, si nous « délivrons le genre humain du monstre qui le tyran« nise ? » Balbin lui ayant répondu : « Nous pouvons « compter sur la reconnaissance et l'amour du sénat et

« du peuple romain, et même de l'univers. — Ajou« tez, reprit Maxime, et sur la haine des soldats qui « nous deviendra funeste. » Sa prédiction et celle de Balbin furent également vérifiées ; car ils périrent extrêmement regrettés. Ils avaient toujours été fort estimés du sénat, Balbin toujours aimé du peuple ; et Maxime lui-même était parvenu à s'acquérir l'affection du commun des citoyens qui, d'abord alarmés, comme on l'a vu, de sa sévérité, s'étaient laissé regagner par l'importance du service qu'il avait rendu et par la modération de son gouvernement.

Balbin laissa une postérité qui subsistait florissante au temps de Dioclétien. L'histoire ne parle point de celle de Maxime. Il avait commencé la splendeur de sa maison, et elle finit avec lui.

La mort de ces deux empereurs est placée par M. de Tillemont vers le 15 juillet de l'an de J. C. 238. Ils avaient régné un peu plus d'un an.

GORDIEN III

SUITE

DU LIVRE XXV.

FASTES DU RÈGNE DE GORDIEN III.

AN. R. 989. DE J.C. 238.

ANNIUS PIUS ou ULPIUS.
...... PONTIANUS.

Gordien, âgé de treize ans, est proclamé Auguste par les soldats, et reconnu par le sénat et par le peuple.

Il est d'abord gouverné par des eunuques et des ministres avides et trompeurs qui abusent de leur pouvoir.

AN. R. 990. DE J.C. 239.

M. ANTONIUS GORDIANUS AUGUSTUS.
.... AVIOLA.

AN. R. 991. DE J.C. 240.

.... SABIANUS.
.... VENUSTUS.

Révolte de Sabinien en Afrique, promptement étouffée.

AN. R. 992. DE J.C. 241.

M. ANTONIUS GORDIANUS AUGUSTUS II.
.... POMPEIANUS.

Sapor, fils d'Artaxerxès, roi des Parthes, attaque l'empire romain.

Gordien épouse la fille de Mysithée, et le fait son préfet du prétoire. De ce moment tout est réformé dans l'état par la sage administration de Mysithée.

Tremblement de terre.

Première mention des Francs dans l'histoire.

C. Vettius Aufidius Atticus. An. R. 993. De J.C. 242.
C. Asinius Prætextatus.

Gordien part de Rome pour aller faire la guerre aux Perses.

Il passe par la Mésie et par la Thrace, défait les Barbares, apparemment Sarmates et Goths, répandus dans ces contrées, et souffre pourtant un échec de la part des Alains.

Arrivé en Syrie, il en chasse les Perses, les poursuit en Mésopotamie, bat Sapor près de Résæna, reprend Carres et Nisibe.

Triomphe décerné à Gordien par le sénat : honneurs singuliers rendus à Mysithée.

.... Arrianus. An. R. 994. De J.C. 243.
.... Papus.

Une partie des faits, rapportés sous l'année précédente, peut appartenir à celle-ci.

Mort de Mysithée, hâtée par le crime de Philippe, qui lui succéda dans la charge de préfet du prétoire.

On a dit que Philippe était chrétien, ce qui ne paraît point prouvé.

An. R. 995.
De J. C. 244.

.... Peregrinus.

.... Æmilianus.

Argunthis, roi des Scythes, ravage les terres de son voisinage.

Philippe par ses manœuvres perfides irrite les soldats contre Gordien, lui ôte la vie à Zaïthe dans la Mésopotamie, et se fait nommer empereur vers le commencement du mois de mars.

Il affecte d'honorer la mémoire de celui qu'il avait tué.

Gordien fut mis au rang des dieux.

Tombeau de ce jeune et infortuné prince près de Circésium, ville bâtie au confluent du Chaboras et de l'Euphrate.

Censorin et Hérodien ont écrit sous Gordien.

§ IV. Gordien César est proclamé Auguste par les soldats; et reconnu par le sénat et par le peuple. Qualités aimables du jeune empereur. Il est d'abord livré à des ministres intéressés et corrompus, qui abusent de leur pouvoir. Révolte de Sabinien promptement étouffée. Mysithée devient beau-père et préfet du prétoire de Gordien. Conduite admirable de ce ministre. Les Perses attaquent l'empire romain. Gordien se transporte en Orient, et y fait la guerre avec gloire. Mort de Mysithée. Philippe est fait préfet du prétoire en sa place. Il ôte la vie à Gordien, et se fait nommer empereur par les soldats. Il affecte d'honorer la mémoire du prince qu'il a tué. La mort de Gordien fut vengée. Son épitaphe. Il eut plus de douceur dans le caractère que de talents. Privilége accordé à

sa famille. Tremblements de terre sous son règne. Incursions d'Argunthis, roi des Scythes. Première mention des Francs dans l'histoire. Hérodien écrivait sous le règne de Gordien. Livre de Censorin *de Die natali.*

ROME, dans le temps dont nous faisons l'histoire, était tombée dans une véritable anarchie. La force y décidait de toutes choses : les lois et les mœurs n'y pouvaient rien. Jamais crime ne fut plus horrible que le meurtre de Maxime et de Balbin ; et il ne fut pas même question d'en faire porter la juste peine à ceux qui en étaient les auteurs. Ils s'assurèrent l'impunité en proclamant Auguste le jeune Gordien César.

Gordien César est proclamé Auguste par les soldats, et reconnu par le sénat et par le peuple. Herod. l. VIII, et Capit. Gord. 21 et Max. et Balb. 14.

Ils se hâtèrent de le prendre au milieu d'eux et de l'emmener dans leur camp ; et se faisant un mérite de leur énorme assassinat, ils criaient à la multitude des citoyens consternés, qu'ils venaient de la délivrer de princes qui lui avaient été désagréables dès le premier instant, et qu'ils lui donnaient pour empereur celui qu'elle chérissait et qu'elle avait fait déja décorer du titre de César. Il n'en fallut pas davantage pour tourner les esprits. Maxime et Balbin furent oubliés, comme s'ils n'eussent jamais existé : Gordien, âgé de treize ans, fut reconnu et par le peuple et par le sénat avec toutes les démonstrations possibles de joie et de félicitation.

Il est vrai que ce jeune prince, outre la recommandation de son nom, avait en sa personne tout ce qui était capable de lui gagner les cœurs : beau visage, gai, ouvert, des manières douces, un commerce facile, du

Qualités aimables du jeune empereur Capit. Gord. 31.

goût pour les lettres. Aussi fut-il tendrement aimé. Le sénat, le peuple, les soldats, l'appelaient leur fils : il faisait les délices du monde entier.

Il est d'abord livré à des ministres intéressés et corrompus, qui abusent de leur pouvoir.

Nos mémoires, désormais de plus en plus défectueux, car Hérodien même nous manque ici, ne nous apprennent point quelles mesures furent prises pour suppléer au bas âge d'un empereur de treize ans. Il avait été élevé jusque là sous l'aile de sa mère Métia Faustina. On peut croire que cette princesse, qui se trouvait dans un cas semblable à celui où avait été Mamée, prétendit n'avoir pas moins d'autorité qu'elle dans le gouvernement. Mais il s'en fallut de beaucoup qu'elle ne la prît pour modèle dans ce qui regardait l'éducation de son fils, et le soin de mettre auprès de lui des conseillers habiles et fidèles, et d'en écarter tous ceux qui auraient pu le corrompre. Elle le livra à des eunuques et à des courtisans avides, qui dans toutes leurs démarches ne consultèrent que leur intérêt, sans s'embarrasser aucunement de l'honneur du prince. Nous trouvons la peinture des abus qu'ils commirent dans une lettre de Mysithée qui les réforma, et je crois ne pouvoir mieux faire que de la transcrire ici.

Capit. Gord. 24 et 25.

« A son très-honoré seigneur, fils et Auguste, My-
« sithée, beau-père et préfet de l'empereur. C'est une
« grande joie pour nous d'avoir effacé la tache de ces
« tristes temps, où tout était vendu à la cour par les
« eunuques et par ceux qui se disaient vos amis, pen-
« dant qu'ils étaient vos ennemis les plus pernicieux.
« Mais le comble de ma joie, c'est que la réforme vous
« plaît; en sorte qu'il est clair que les fautes des temps
« précédents ne doivent point vous être imputées. Oui,

« mon très-redouté seigneur et fils, vous vous en souvenez : les commandements militaires étaient donnés « sur la recommandation des eunuques de la chambre ; « les services demeuraient sans récompense ; les absolutions et les condamnations indépendantes du mérite « des causes étaient réglées par le caprice ou par l'argent ; le trésor public était pillé et réduit à rien par « des fourbes qui dressaient de concert le piége où ils « prétendaient vous surprendre, et qui tenaient d'avance conseil entre eux pour convenir du rôle que « chacun devait faire auprès de vous. Par ces artifices, « ils venaient à bout de chasser les bons, de mettre en « place des hommes pervers, enfin de vous vendre, comme « l'on vend les choses qui s'exposent au marché. Graces « soient rendues aux dieux, de ce que le gouvernement « a été réformé de votre pleine et parfaite volonté. Il « m'est bien doux d'être le beau-père d'un bon prince « qui veut s'instruire et tout savoir par lui-même, et « qui a chassé d'auprès de sa personne ceux qui abusaient de sa confiance. » Gordien dans sa réponse à cette lettre confirme tous les faits qui y sont avancés. Il remercie Mysithée de lui avoir ouvert les yeux ; et il finit par une réflexion tout-à-fait touchante dans la bouche d'un jeune prince : « Mon père [1], trouvez bon « que je vous dise ce qui est vrai. Le sort d'un empereur est bien à plaindre : on lui cache la vérité. Il « ne peut pas tout voir : il est obligé de s'en rapporter « à des hommes qui sont d'intelligence pour le tromper. »

[1] « Mi pater, verum audias velima Miser est imperator, apud quem vera reticentur; qui quùm ipse publicè ambulare non possit, necesse est ut audiat, et vel audíta, vel à plurimis roborata confirmet. »

Ce que l'on vient de lire renferme à peu près tout ce que nous savons des premières années de l'empire de Gordien, jusqu'au temps où il prit Mysithée pour beau-frère et pour ministre. Le reste se réduit aux amusements des spectacles et des jeux qui furent prodigués pour gagner l'affection de la multitude, et à la révolte de Sabinien en Afrique.

Capit. Gord. 23.

Révolte de Sabinien, promptement étouffée. Capit. et Zos.

Nos auteurs ne disent point ni qui était Sabinien, ni quels motifs l'engagèrent à se révolter, ni quelles forces lui donnèrent l'espérance de réussir. Il excita un mouvement en Afrique, l'an de J. C. 240, dans le dessein de se faire empereur; il eut un parti qui ne tint pas long-temps, et ne fut pas difficile à dissiper; il périt dans cette entreprise mal concertée : du reste la victoire fut douce, et le pardon fut accordé de bonne grace aux rebelles qui s'empressèrent de rentrer dans leur devoir.

Mysithée devient beau-père et préfet du prétoire de Gordien. Conduite admirable de ce ministre.

Ce fut cette même année ou la suivante que Gordien épousa pour son bonheur et pour celui de tout l'empire, la fille de Mysithée. Elle est nommée dans les médailles Furia Sabinia Tranquillina. Nous ne connaissons ni les ancêtres de Mysithée, ni même de quelle nation il était : si ce n'est que son nom, et celui de Timésicles que lui attribue Zosime, marquent une origine grecque. Pour ce qui est de sa personne, Capitolin le qualifie homme très-docte et très-éloquent. Mais sa conduite prouve en lui un genre de mérite bien supérieur, et donne lieu de le louer comme ministre vertueux et grand homme d'état.

Gordien, en épousant sa fille, le fit préfet du prétoire et le mit ainsi à portée de déployer ses talents. J'ai déja observé plus d'une fois, combien cette

charge était devenue puissante dans le civil et dans le militaire. Un préfet du prétoire était alors un principal ministre, un lieutenant-général du souverain. Mysithée usa de son pouvoir pour réformer les abus du gouvernement, ainsi qu'on l'a vu dans sa lettre. Il fit régner la justice et les lois dans les conseils du prince; et les deux objets de sa politique furent la gloire de son maître et le bonheur des peuples. En ce qui regarde les troupes, il rétablit la discipline altérée par les désordres des temps précédents. Capit. Gord. 28.
Le service était fructueux chez les Romains, et plusieurs, pour en percevoir les émoluments, y demeuraient ou y entraient au-delà ou en-deçà de l'âge nécessaire pour en supporter les fatigues. Il renvoya ceux qui étaient ou trop vieux ou trop jeunes, et il ne voulut point que personne fût payé par l'état qui ne le servît. Il entrait dans les plus grands détails, jusqu'à examiner par lui-même les armes des soldats. Il savait se faire en même temps craindre et aimer; et le respect pour sa vertu et sa sage conduite faisait éviter plus de fautes qu'il n'en avait à punir. En temps de guerre, rien n'égalait son activité et sa vigilance. En quelque endroit qu'il campât, il avait soin que le camp fût toujours environné d'un fossé. Il faisait souvent lui-même la ronde pendant les nuits, et visitait les corps-de-garde et les sentinelles. Il avait si abondamment approvisionné toutes les villes frontières, qu'il n'y en avait aucune qui ne pût nourrir l'empereur et son armée pendant quinze jours, et les plus grandes pendant une année entière. Tel était Mysithée; et les succès que Gordien remporta avec lui

dans la guerre contre les Perses font voir que ce sage ministre était encore habile général.

Les Perses attaquent l'empire romain.

Les Perses n'avaient pas exercé les armes romaines depuis Alexandre Sévère. Artaxerxès, le restaurateur de leur nom et de leur empire, fit pourtant, l'an de J. C. 237, quelques mouvements qui pensèrent renouveler la guerre. Nous avons vu que Maxime était près de marcher contre les Perses, lorsqu'il périt. Sa mort et celle d'Artaxerxès, qui suivit de près, suspendirent apparemment les coups. Artaxerxès en mourant laissa pour fils et successeur Sapor, qui, durant trente-un ans qu'il régna, fut le fléau perpétuel des Romains, et leur causa des maux étranges. Il commença la guerre contre eux dès qu'il fut monté sur le trône, et, plein de cette audace qu'inspirent la jeunesse et le désir de signaler les prémices d'un nouveau règne, il entra dans la Mésopotamie, prit Nisibe et Carres, et s'il ne se rendit pas maître d'Antioche, au moins il tenait cette grande ville en échec et la serrait de près. Ses progrès furent si grands et si rapides, que déja on le craignait presque en Italie, et il était assez ambitieux et assez hautain pour étendre jusque là ses vues et ses menaces.

Capit. 27.

Gordien se transporte en Orient, et y fait la guerre avec gloire. Capit. 26, 27.

Gordien se mit en devoir de repousser une si violente attaque. Il fit d'immenses préparatifs de troupes, de munitions de guerre et d'argent. J'ai dit quel soin Mysithée avait pris des munitions de bouche. Lorsque tout fut en état, Gordien ouvrit le temple de Janus, pour marquer que la guerre était ouverte: et c'est la dernière fois qu'il soit parlé de cette cérémonie dans l'histoire. Il partit au printemps de l'an de J. C. 242, et il prit son chemin par la Mésie et par la Thrace.

Il y défit les Barbares, apparemment Goths[1] et Sarmates, qui s'étaient répandus dans ces provinces. Il eut pourtant quelque désavantage, mais qui ne doit pas avoir été considérable, contre les Alains, dans les plaines de Philippe. De là, ayant passé le détroit, il vint en Syrie, et il poussa la guerre contre les Perses avec une vivacité et un succès qui le couvrirent de gloire. L'effroi de Sapor fut si grand, qu'il abandonna précipitamment tout le pays et toutes les villes dont il s'était emparé, se hâtant de retirer ses garnisons, et de remettre les places aux habitants sans les piller; et ses soldats, lorsque poursuivis par les vainqueurs ils eurent repassé l'Euphrate, dans la joie d'avoir échappé, suivant qu'ils le pensaient, au péril, baisaient cette terre amie qui les mettait en sûreté. Sapor était si pressé de fuir, qu'il envoya à ceux d'Édesse tout l'argent monnoyé de Syrie qu'il emportait, pour acheter d'eux la liberté du passage. Gordien ayant délivré Antioche et chassé les ennemis de la Syrie, passa l'Euphrate à son tour, battit Sapor près de la ville de Resæna, reprit Carres et Nisibe, reconquit toute la Mésopotamie; et à la fin de sa seconde campagne il se promettait d'entrer sur les terres des Perses, et de pénétrer jusqu'à la ville royale de Ctésiphon.

Petr. Patric. de leg.

Capit.

Amm. Marc. lib. XXIII. Capit.

C'est en ces termes qu'il écrivit au sénat: et dans sa lettre il reconnaissait avec une candeur admirable, qu'il était redevable de ses succès à Mysithée, et il recommandait qu'on en rendît des actions de graces, d'abord aux dieux, et ensuite au préfet du prétoire. Le sénat décerna le triomphe à l'empereur, et pour

1 Il est appelé dans une épitaphe que rapporte Capitolin (n. 34) vainqueur des Goths et des Sarmates.

caractériser la victoire sur les Perses, il ordonna que le char serait tiré par quatre éléphants. Mysithée fut récompensé par l'honneur d'un char triomphal attelé de quatre chevaux, et par une inscription à sa louange, qui subsiste encore à Rome, au moins en partie, et dans laquelle il est qualifié de père de l'empereur et tuteur de la république.

Tillem.

Mort de Mysithée. Philippe est fait préfet du prétoire en sa place. Capit. 28, 29.

On lui rendait justice : et l'événement ne prouva que trop que la prospérité de l'empereur et de l'empire était attachée à sa personne. Il mourut peu de temps après ce qui vient d'être raconté, laissant par testament tout son bien à la république romaine, ou plutôt à la ville de Rome; et avec lui périt tout le bonheur et toute la gloire de Gordien. On prétendit que sa mort n'avait point été naturelle, et on soupçonna de l'avoir hâtée Philippe qui lui succéda dans la charge de préfet du prétoire. Mysithée était attaqué d'une dysenterie, et on dit qu'au lieu du remède qui avait été ordonné par les médecins, Philippe, ayant gagné les personnes qui le servaient, lui en fit donner un qui augmenta le mal et emporta le malade. Il n'y a nul inconvénient à juger coupable de ce crime celui qui en recueillit le fruit, et qui le couronna ensuite par un autre encore plus grand.

Philippe, M. Julius Philippus, était arabe de nation, né à Bostra dans le petit pays de Trachonite, d'une extraction basse et même odieuse, s'il est vrai, comme le dit l'Epitome de Victor, qu'il fut fils d'un chef de brigands. Il s'était poussé dans le service au point de pouvoir aspirer à la charge de préfet du prétoire, à laquelle réellement Gordien le nomma après la mort de Mysithée. On a dit qu'il était chrétien. Mais si cela

est, il me paraît fort étonnant qu'aucun des auteurs païens qui ont parlé de lui, n'en ait fait la remarque. Zosime en particulier, qui est plein de venin contre le christianisme, et qui se plaît à déchirer Constantin par les calomnies les plus atroces, aurait eu belle matière à s'exercer sur le compte de Philippe. Les écrivains chrétiens sur l'autorité desquels est fondée l'opinion du christianisme de ce préfet du prétoire, qui devint bientôt après empereur, sont sans doute dignes de respect. Mais leurs récits sont si confus, si chargés de circonstances incompatibles entre elles, ou démenties par l'histoire, que le poids de leur témoignage en est considérablement affaibli. Quoique M. de Tillemont incline à s'y rendre, je ne crains pas d'avouer que de ce qu'il a écrit sur ce point, il résulte dans mon esprit une impression contraire. Si Philippe a fait profession de notre religion, c'était assurément un mauvais chrétien. Il vaut mieux croire que né dans le voisinage du pays qui a été le berceau du christianisme, il pouvait en avoir pris quelque teinture; et qu'il le favorisa, comme avait fait Alexandre Sévère, mais sans se départir des superstitions idolâtriques, dont il fit acte étant empereur.

Il est peu probable que Philippe ait été chrétien. Tillem. not. 1 sur Phil.

La charge de préfet du prétoire ne fut considérée par Philippe que comme un degré pour s'élever au trône, et dans cette vue les crimes ne lui coûtèrent rien. Il se proposa de faire perdre à Gordien l'affection des soldats, et pour cela d'amener la disette dans l'armée. Mysithée avait pris, ainsi que nous l'avons observé, les plus sages mesures pour y entretenir perpétuellement l'abondance. Philippe dirigea la marche par les campagnes arides de la Mésopotamie, en s'é-

Il ôte la vie à Gordien, et se fait nommer empereur par les soldats. Capit. 29, 30. Zos.

loignant des magasins. Il écarta, par des ordres perfides, les bateaux qui portaient les vivres. La faim commença à se faire sentir, et le soldat à murmurer. Philippe tira avantage du désordre dont il était l'unique cause. Il fit insinuer par ses émissaires aux troupes, qu'il ne fallait pas s'étonner si les choses allaient mal sous la conduite d'un prince que son âge mettait dans le besoin d'être lui-même conduit; qu'il serait bien plus utile de donner le commandement à celui qui avait la capacité et l'expérience pour en bien user. Il gagna même un nombre des principaux officiers : et enfin les choses en vinrent au point que toute l'armée demanda Philippe pour empereur. Gordien et ses amis s'efforcèrent de résister à la sédition. Mais la cabale était trop forte : il fallut transiger; et par accommodement les soldats ordonnèrent (c'est l'expression de l'historien) que Philippe serait associé à Gordien, comme son collègue et son tuteur.

Ce n'en fut pas assez pour l'ambition de Philippe. Il prétendit régner seul : et d'ailleurs sachant combien le nom de Gordien était chéri, soit à Rome, soit dans les provinces; craignant même de la part des soldats un retour de tendresse vers ce jeune empereur, lorsque la cause qui avait produit leur mécontentement serait cessée; sentant enfin avec quel désavantage, homme de basse naissance comme il était, et parvenu à la souveraine puissance par les mauvaises voies, il lutterait contre un prince légitimement élu, neveu et petit-fils d'empereurs, il conclut de ces réflexions qu'il n'y avait point de sûreté pour lui tant que Gordien vivrait, et le fit périr apparemment par des embûches secrètes.

Capitolin place ici une scène qui a peu de vraisemblance. Il dit que Gordien, traité par Philippe avec orgueil et arrogance, entreprit de secouer un joug odieux, et de faire destituer son oppresseur par les soldats. Que pour cela il monta sur son tribunal, assisté de Métius Gordianus son parent, qui tenait un rang considérable dans l'armée. Que là il se plaignit aux officiers et aux soldats assemblés de l'ingratitude et de l'insolence de Philippe; mais que ses plaintes furent méprisées et ne produisirent aucun effet. Que voyant qu'il avait le dessous vis-à-vis de son adversaire, il demanda l'égalité avec lui, et qu'elle lui fut refusée. Qu'il proposa qu'on lui conservât au moins le titre de César, et qu'il ne put l'obtenir. Qu'il offrit même de se contenter de la charge de préfet du prétoire, et que sa prière ne fut point écoutée. Enfin qu'il se réduisit à demander sûreté pour sa vie, et que Philippe, qui était présent, et qui avait fait toujours une scène muette, laissant agir et parler ses amis, parut acquiescer d'abord à une supplication si humiliante et si juste, mais qu'après un moment de réflexion il prit un parti contraire, et ordonna qu'on se saisît de la personne de Gordien, qu'on l'emmenât et qu'on le mît à mort: ce qui fut exécuté, non sur-le-champ, mais après un court délai.

Ce récit, qui rend Gordien aussi méprisable qu'il montre de cruauté et de tyrannie dans Philippe, renferme en lui-même des circonstances mal amenées, mal liées: et de plus, si Philippe eût ordonné publiquement la mort de Gordien, il n'aurait pas pu dissimuler comme il fit son crime, ni écrire au sénat que ce jeune prince était mort de maladie. Nous supposerons donc qu'il em- Capit. 31.

ployа la fraude pour se défaire de lui, et qu'il s'y prit clandestinement. Gordien périt, suivant le sentiment de M. de Tillemont, vers le commencement du mois de mars de l'an de J. C. 244, ayant régné avec le titre d'Auguste cinq ans et environ huit mois. Il pouvait être dans sa vingtième année.

Il affecte d'honorer la mémoire du prince qu'il a tué. Eutrop. Amm. Marc. lib. XXIII. Capit.

Philippe affecta d'honorer sa mémoire : il lui célébra de magnifiques obsèques, et envoya ses cendres à Rome. Il consentit que les soldats lui dressassent un tombeau ou cénotaphe à Zaïthe, lieu de sa mort, près de Circésium, ville bâtie au confluent du Chaboras[1] et de l'Euphrate. Il laissa subsister ses images, ses statues, les inscriptions qui faisaient de lui une mention honorable; et lorsque ce prince infortuné eut été mis par le sénat au rang des dieux, Philippe ne rougissait point d'appeler dieu celui qu'il avait tué.

La mort de Gordien fut vengée.

La mort de Gordien fut vengée. Philippe, après avoir joui peu d'années du fruit de son crime, en fut dépouillé par Dèce, qui lui ôta l'empire avec la vie : et son fils, dont il avait prétendu faire son héritier au trône, partagea son malheureux sort. Ceux qui avaient prêté leur ministère pour le meurtre de Gordien, au nombre de neuf, se voyant privés de l'appui des princes qui pouvaient seuls leur assurer l'impunité, se tuèrent eux-mêmes, et, dit-on, des mêmes épées qu'ils avaient teintes du sang de leur empereur.

Capit. 33.

Ce ne peut être qu'après la mort de Philippe que

[1] Cette rivière conserve encore aujourd'hui son nom, et elle s'appelle *Chabur*, ou, avec l'article arabe, *Alchabur*. Elle coule dans le Diarbech. Je trouve à son embouchure sur la carte de M. de l'Isle une ville nommée *Kerkisèn*, qui est sans doute le *Circésium* ou *Circusium* dont il s'agit ici.

l'on ait mis sur le tombeau de Gordien l'épitaphe rapportée par Capitolin : AU DIVIN GORDIEN, VAINQUEUR DES PERSES, VAINQUEUR DES GOTHS ET DES SARMATES, PACIFICATEUR DES SÉDITIONS QUI DÉCHIRAIENT LA RÉPUBLIQUE ROMAINE, VAINQUEUR DES GERMAINS, MAIS NON VAINQUEUR DE PHILIPPE. Ce dernier trait est à double entente, et présente le crime du meurtrier de Gordien sous une expression qui peut s'interpréter d'un échec que le jeune empereur avait souffert dans les campagnes de Philippe en Macédoine de la part des Alains. Licinius, dit-on, qui régna avec Constantin, et qui voulait passer pour descendant de l'empereur Philippe, fit enlever cette épitaphe. Peut-être n'est-elle qu'un jeu d'esprit, que Capitolin aura réalisé.

Son épitaphe. Capit. 34.

Gordien méritait les marques d'attachement et de tendresse qui lui furent données après sa mort. L'histoire ne lui reproche aucun vice. Il fit bien, tant que Mysithée le gouverna. Depuis qu'il fut privé de ce sage conducteur, on ne peut l'accuser que de faiblesse : caractère plus aimable que propre à commander, et qui avait plus de douceur que de talents.

Il eut plus de douceur dans le caractère que de talents.

Sa famille subsista sans doute dans des collatéraux du même nom, et le sénat accorda à cette famille un privilége singulier, l'exemption de tutelle et de toute fonction onéreuse publique et privée. La maison qui appartenait aux Gordiens faisait encore, au temps de Constantin, un des principaux ornements de Rome.

Privilége accordé à sa famille. Capit. 32.

L'histoire ne cite aucun ouvrage public par lequel Gordien ait embelli la ville. Seulement il avait commencé à construire un grand portique dans le Champ de Mars, et il se proposait d'y joindre une basilique et des bains ; mais la mort l'empêcha d'exécuter ce projet.

Tillem.

On prétend trouver dans une médaille qu'il rétablit l'amphithéâtre.

Tremblements de terre sous son règne. Capit. 26.

Quelques événements détachés trouveront ici leur place. Avant que Gordien partît pour la guerre contre les Perses, des tremblements de terre se firent sentir, si l'on prend à la lettre l'expression de l'historien, dans tout l'univers, et avec une telle violence, que des villes entières furent englouties avec leurs habitants. On consulta les livres sibyllins; on exécuta ce que l'on s'imagina qu'ils prescrivaient; et le mal cessa, parce qu'il devait cesser.

Incursion d'Argunthis, roi des Scythes. Capit. 31.

Argunthis, roi des Scythes, enhardi par la mort de Mysithée, fit des ravages sur les terres voisines de son pays. M. de Tillemont doute si, par le nom de Scythes, on doit entendre ici les Carpiens, dont il sera parlé sous le règne de Philippe, ou les Goths.

Première mention des Francs dans l'histoire. Tillem. Gord. 3, et Valer. 3. Vopisc. Aur. 7.

Le même M. de Tillemont rapporte au règne de Gordien, et au temps où ce prince se préparait à marcher contre les Perses, la première mention que l'histoire fasse des Francs. Nous apprenons de Vopiscus qu'Aurélien, qui fut depuis empereur, n'étant encore que tribun d'une légion, combattit auprès de Mayence les Francs qui couraient toute la Gaule; qu'il en tua sept cents, et en fit prisonniers trois cents qui furent vendus; et que cet exploit fut célébré par une chanson militaire, que l'historien n'a pas dédaigné de rapporter. Il fallait que cette nation, aujourd'hui et depuis tant de siècles si puissante, et la plus illustre de l'Europe, eût alors peu de forces, puisqu'un échec si peu considérable suffit pour la réprimer. On voit aussi qu'elle était dès lors établie dans le pays qu'elle a occupé constamment depuis cette époque jusqu'à

l'établissement de la monarchie française dans les Gaules : c'est-à-dire qu'elle habitait le long de la rive droite du Rhin, entre ce fleuve à l'occident, le Mein au midi, le Véser à l'orient, et la mer au septentrion. D'où elle venait, quelle était son ancienne patrie, c'est ce que l'obscurité des temps et le défaut des mémoires laissent dans une assez grande incertitude. Nous voyons que l'orateur Eumène, dans un panégyrique de Constantin, distingue le pays dont ils s'étaient emparés, qui est celui que nous venons de décrire, du pays d'où ils tiraient leur origine, qu'il traite de terre éloignée[1] et barbare : ce pouvaient être les côtes de la mer Baltique. Cependant nous retrouvons parmi les Francs tous les noms des anciens habitants de cette même contrée dont on dit qu'ils s'emparèrent, les Cattes, les Camaves, les Bructères, les Frisons et plusieurs autres ; en sorte qu'il semble que la nation des Francs fut composée en partie d'une peuplade venue des pays au-delà de l'Elbe, et en partie des anciens peuples établis le long du Rhin, qui tous se seront associés sous un nouveau nom pour former une ligue commune, dans laquelle néanmoins chaque peuple était distingué de tous les autres, et avait son roi et son gouvernement. Il est constant par tous les monuments historiques que cette nation comprenait plusieurs peuples, et avait plusieurs rois à la fois : et cet état a duré jusqu'à Clovis, qui réunit sous une seule domination toutes les tribus gouvernées auparavant par différents chefs. Les Francs vaincus par Aurélien pouvaient être une de ces tribus, que les Romains auront prise pour toute la nation.

Eum. Paneg. Constant. p. 93.

[1] « Ultimis barbariæ littoribus. »

Hérodien écrivait sous le règne de Gordien.

Hérodien écrivait sous Gordien III, dont il rapporte l'avénement au trône. Son histoire commence à la mort de Marc Aurèle, et renferme ainsi un espace de près de soixante-dix ans. Il assure n'avoir écrit que ce qu'il a vu et entendu, et à quoi même il a eu quelque part, ayant été employé dans les ministères publics. Il faut que ces ministères n'aient pas été fort relevés, puisqu'il se contente de les désigner en général sans en spécifier la qualité. Aussi avons-nous remarqué que sur des faits importants il ne paraît pas avoir été exactement instruit. D'ailleurs il ne date point les événements, il ne fait point sentir la liaison qu'ils ont entre eux : nulle élévation dans la façon de penser, nulle connaissance des profondeurs du cœur humain, peu d'érudition et de savoir. C'est un écrivain médiocre, dont le principal mérite, comme je l'ai dit ailleurs, est l'élégance de la diction.

Livre de Censorin *de Die natali.*

Censorin date de l'année du consulat d'Annius Pius et de Pontianus, dans laquelle tombe le commencement du règne de Gordien, son livre *de Die natali*, ouvrage bien écrit, et qui fait preuve d'une érudition non commune. Il le dédie à un Q. Cérellius, à qui il donne de grands éloges, et qui n'est point connu d'ailleurs.

PHILIPPE.

LIVRE VINGT-SIXIÈME.

FASTES DU RÈGNE DE PHILIPPE.

. . . . PEREGRINUS. AN. R. 995. DE J. C. 244.
. . . . ÆMILIANUS.

Philippe écrit au sénat, qui le reconnaît, et lui décerne tous les titres de la puissance impériale.

Il nomme César son fils âgé de sept ans.

Il fait la paix avec Sapor.

Sa pénitence prétendue à Antioche.

Il vient à Rome, et se concilie par des manières affables l'amitié des grands.

Il donne le commandement des armées de Syrie à L. Priscus son frère, et celui des troupes de Mésie et de Macédoine à son beau-père Sévérin.

M. JULIUS PHILIPPUS AUGUSTUS. AN. R. 996. DE J. C. 245.
. . . . TITIANUS.

Il va faire la guerre aux Carpiens qui ravageaient les pays voisins du Danube, et il revient vainqueur.

An. R. 997. De J.C. 246.

.... Præsens.

.... Albinus.

Incendie dans Rome.

An. R. 998. De J. C. 247.

M. Julius Philippus Augustus II.

M. Julius Severus Philippus Cæsar.

Philippe, après avoir fait son fils consul, le déclare aussi Auguste.

An. R. 999. De J.C. 248.

Philippus III. } Augg.
Philippus II. }

Jeux séculaires.

Ordonnance pour abolir le crime contre nature.

An. R. 1000. De J.C. 249.

M. Æmilianus II.

Junius Aquilinus.

Soulèvement de Jotapien en Syrie, et de Marinus en Mésie. Ils périssent tous deux peu après avoir été proclamés Augustes.

Dèce, envoyé en Mésie pour punir ceux qui avaient favorisé la rébellion de Marinus, est lui-même nommé empereur par les troupes.

Il se met en marche. Bataille de Vérone. Philippe est vaincu et tué. Son fils est mis à mort dans Rome par les prétoriens.

On leur décerne à tous deux les honneurs divins.

Avis.

Comme les tyrans, c'est-à-dire ceux qui, ayant usurpé le titre et la puissance d'empereur, ont péri sans être reconnus dans Rome et par le sénat, font une partie considérable de l'histoire romaine de ces

temps-ci, j'aurai soin de les marquer à la fin des fastes de chaque règne.

TYRANS sous le règne de Philippe.

JOTAPIEN en Orient.
MARINUS en Mésie.

§ I. Philippe est reconnu par le sénat. Deux empereurs insérés ici mal-à-propos par Zonare. Philippe fait son fils César. Il fait la paix avec Sapor, et revient en Syrie. Prétendue pénitence de Philippe à Antioche. Arrivé à Rome, il s'étudie à s'affermir. Il marche contre les Carpiens. Ce que l'on sait de ces peuples avant le temps de Philippe. Il les défait, et les oblige de demander la paix. Il nomme son fils consul avec lui, et Auguste. Il célèbre les jeux séculaires. Ordonnance pour abolir la licence du crime contre nature. Jotapien est proclamé empereur en Syrie, et Marinus en Mésie. Ils périssent tous deux. Dèce les remplace. Bataille entre Dèce et Philippe près de Vérone. Mort de Philippe et de son fils. Faits détachés. Les Philippes sont mis au rang des dieux.

Philippe est reconnu par le sénat. Capit. Gord. 31, et Zos.

PHILIPPE, étant parvenu par les voies que j'ai décrites à se faire nommer empereur par les soldats, avait un grand intérêt à obtenir promptement la confirmation du sénat. Il écrivit à cette compagnie pour la demander, déguisant son crime par rapport à Gordien, et disant, comme je l'ai déja remarqué, que ce jeune prince était mort de maladie. Le sénat, trompé ou voulant bien l'être, joignit son suffrage à celui des troupes, et par une même délibération il décerna les

honneurs divins à Gordien, et à Philippe tous les titres de la puissance impériale.

Deux empereurs insérés ici mal-à-propos par Zonare.

Si un écrivain tel que Zonare méritait quelque créance, nous devrions dire que le sénat ne se rendit pas si facile aux désirs de Philippe; qu'il commença par choisir successivement deux empereurs, Marcus philosophe de profession, et Sévérus Hostilianus, qui moururent l'un et l'autre au bout de très-peu de jours; et que ces morts précipitées réduisirent le sénat, destitué des ressources qu'il avait voulu se procurer contre Philippe, à le reconnaître enfin pour empereur. Mais l'autorité de Zonare est bien faible; son récit a bien peu de vraisemblance; et s'il contient quelque chose de vrai, voici à quoi nous le réduirons d'après M. de Tillemont. On trouve des médailles d'un M. Marcius et d'un L. Aurélius Sévérus Hostilianus, avec le titre d'Auguste. Jugeons donc que, parmi les tyrans qui s'élevèrent si fréquemment dans les différentes provinces de l'empire avant et après les temps dont nous parlons, il y en a eu deux qui ont porté les noms marqués par Zonare; et qu'il a été d'autant plus aisé de leur donner dans l'histoire une place de fantaisie, qu'ils y sont peu connus, n'ayant eu qu'un parti faible et une fortune de peu de durée.

Philippe fait son fils César. Vict. uterque.

Philippe prit encore, dès les commencements de son élévation, une précaution utile pour affermir le sceptre dans sa main. Il s'associa son fils, de même nom que lui, et âgé pour lors seulement de sept ans, sous le titre de César.

Il fait la paix avec Sapor, et revient en Syrie.

Le besoin de ses affaires l'appelait à Rome pour y établir son autorité, et dans ces circonstances il ne crut pas qu'il lui convînt de pousser la guerre contre

Sapor, qui devait être fort abattu par les pertes qu'il avait souffertes. Philippe fit la paix avec le roi des Perses, qui dans l'état où il se trouvait l'accepta volontiers : et il ramena l'armée romaine en Syrie.

C'est ici que l'on place la plus éclatante preuve du prétendu christianisme de Philippe, qui, dit-on, se trouvant à Antioche aux fêtes de Pâques, voulut venir à l'église pour participer aux saints mystères, et repoussé à cause de ses crimes et du meurtre de Gordien, par l'évêque saint Babylas, se soumit à la pénitence publique. Après ce que nous avons dit sur l'opinion qui suppose Philippe chrétien, on voit aisément ce que nous devons penser du fait de sa pénitence, qui d'ailleurs n'est exactement et complètement rapporté par aucun auteur ancien. Il a fallu coudre ensemble plusieurs témoignages, les suppléer et les réformer l'un par l'autre, pour composer un tout supportable. Le plus court et le plus sûr est de ne point admettre un récit embarrassant et mal appuyé. Nous n'avons point d'intérêt à donner la torture à l'histoire pour revendiquer un tel chrétien. Prétendue pénitence de Philippe à Antioche.

Philippe, qui s'était étudié à gagner l'affection des troupes par d'abondantes largesses, arrivé à Rome employa auprès du sénat et des grands l'amorce des caresses, des manières affables et populaires, de tous les dehors d'une parfaite modération. En même temps attentif au solide, et soigneux de se précautionner, il confia en des mains sûres les deux commandements les plus importants de l'empire, et il mit à la tête des troupes de Syrie d'une part, et de l'autre de celles de Mésie et de Macédoine, L. Priscus son frère et Sévérin son beau-père. Se croyant alors bien assuré, et Arrivé à Rome, il s'étudie à s'affermir.

Il marche contre les Carpiens.

voulant apparemment se rehausser par le brillant de la gloire des armes, il marcha en personne contre les Carpiens, peuple que j'ai déja eu occasion de nommer, et que je dois faire connaître ici d'une façon particulière.

Ce que l'on sait de ces peuples avant le temps de Philippe. Cellar. Geogr. antiq. l. II, c. 8.

Les Carpiens habitaient originairement, comme leur nom semble le marquer, les montagnes appelées *Carpathes* par les anciens, et que nous nommons aujourd'hui les monts *Krapak*, qui séparent la Hongrie et la Transylvanie de la Pologne. Ces peuples, voisins des Sarmates, et encouragés par l'exemple des Goths qui faisaient souvent avec avantage des courses sur les terres romaines, voulurent les imiter. Ils paraissent pour la première fois dans l'histoire sous Alexandre Sévère. Au moins, c'est au temps du règne de ce prince que M. de Tillemont rapporte une ambassade des Carpiens, dont nous avons le récit dans les extraits de Pierre Patrice, et qui mérite par sa singularité de trouver place ici.

Tillem. Al. art. 19.

Petr. Patric. de leg.

Tullius Ménophilus, le même probablement qui défendit dans la suite, ainsi que nous l'avons remarqué, la ville d'Aquilée contre Maximin, commandait alors dans la Mésie, et général actif et vigilant, il tenait les troupes en haleine et leur faisait faire l'exercice tous les jours. Les Carpiens, qui savaient que les Goths tiraient une forte pension des Romains, en devinrent également jaloux et avides, et ils envoyèrent des ambassadeurs à Ménophile pour lui en demander une pareille. Ménophile était instruit de leur prétention et leur orgueil barbare, et il résolut de les humilier par des airs de mépris. Ainsi, lorsqu'il les sut arrivés dans son camp, il laissa passer plusieurs jours sans leur donner

audience, leur permettant seulement de voir faire l'exercice aux soldats, afin que ces barbares conçussent une plus haute idée de la force de corps et de l'adresse des Romains. Enfin il les fit appeler, et étant monté sur un tribunal fort élevé, ayant à ses côtés les hommes les plus grands de taille et les mieux faits de son armée, il écouta le discours des ambassadeurs d'un air distrait, paraissant occupé de toute autre chose, et conversant avec ses voisins, comme obligé de penser à des affaires bien plus importantes que celles des Carpiens. Ils furent piqués de ces manières de hauteur, et ils réduisirent tout leur discours à ce peu de paroles : « Pourquoi les Goths reçoivent-ils tant d'argent de « vous, pendant que nous n'en recevons point? Mé- « nophile leur répondit : L'empereur romain possède « de grandes richesses, et il en fait part à ceux qui l'en « supplient. Et bien, reprirent les ambassadeurs, qu'il « nous mette au nombre de ceux qui lui en demandent, « et qu'il nous donne autant qu'aux Goths : car nous « valons mieux qu'eux. » Ménophile se mit à rire d'une simplicité si rustique; et il leur dit qu'il rendrait compte à l'empereur de leur demande, et qu'ils vinssent chercher la réponse dans quatre mois. Ils ne manquèrent pas de se rendre au terme marqué. Mais Ménophile, sous quelque prétexte, les remit encore à trois mois. Au bout de trois mois, voici quelle fut sa réponse : « L'empereur ne s'engagera à rien envers vous. « Mais si vous avez besoin d'une gratification, allez à « Rome vous jeter à ses pieds, et peut-être sa bonté « se laissera-t-elle toucher par vos prières. » Les Carpiens comprirent que l'on se moquait d'eux : et néan-

moins, pendant les trois ans que Ménophile gouverna la Mésie, ils n'osèrent remuer.

Capit. Max. et Balb. 16.

Ils firent une incursion dans la Mésie sous le règne de Maxime et Balbin : et le dernier de ces empereurs était près de marcher contre eux lorsqu'il fut tué.

Il les défait, et les oblige de demander la paix. Zos.

Il n'est plus parlé des Carpiens jusqu'au temps que nous traitons actuellement, c'est-à-dire jusqu'au règne de Philippe, au commencement duquel Zosime témoigne qu'ils ravagèrent les environs du Danube. Philippe se transporta sur les lieux, et leur ayant livré bataille, il les vainquit, et les obligea de se renfermer dans une place forte, où il les assiégea. Mais de dessus les murs les assiégés ayant aperçu un grand nombre des leurs, qui dispersés par la fuite, se rassemblaient en corps d'armée, firent une sortie sur les Romains, sans doute dans l'espérance d'être secondés par leurs camarades et de forcer les ennemis à lever le siége. Le succès leur ayant été contraire, ils demandèrent la paix et l'obtinrent aisément : et Philippe s'en retourna vainqueur à Rome.

Il nomme son fils consul avec lui, et Auguste. Tillem.

Ce prince ne perdait point de vue le dessein de s'établir solidement sur le trône, et de perpétuer la puissance impériale dans sa famille. L'an 247 de J. C. il prit pour collègue dans le consulat son fils âgé de dix ans, et avant la fin de l'année il le déclara Auguste. L'année suivante il le nomma consul pour la seconde fois avec lui. Mais par ces honneurs précoces il ne fit que rendre plus certaine la perte de son fils, lorsqu'une fois son appui manquerait à cet enfant.

Il célèbre les jeux séculaires.

Au vingt-unième jour d'avril de cette même année 248 finissait l'an mille de la fondation de Rome,

selon le calcul de Varron, qui a été le plus suivi. Cette époque fut célébrée par les jeux séculaires, quoique Sévère les eût donnés quarante-quatre ans auparavant. La célébration de ces jeux, où se déployait toute la pompe des superstitions païennes, est un témoignage formel de la profession publique que faisait l'empereur Philippe d'attachement à l'idolâtrie. C'est violer toute vraisemblance que de supposer gratuitement que ce prince ait pu les célébrer sans prendre part aux sacrifices qui les accompagnaient, ou plutôt qui en étaient la partie essentielle, et le fondement de toute la fête.

Eutrop. Aurel. Vict. Eus. Chron.

Capit. Gord. 33.

Il profita, pour en accroître la magnificence, de tout l'appareil qui avait été amassé par la solennité du triomphe de Gordien sur les Perses. Capitolin nous a laissé le dénombrement des animaux que l'on montra au peuple en cette occasion, ou que l'on fit combattre pour son amusement: trente-deux éléphants, dix élans, dix tigres, soixante lions et trente léopards apprivoisés, dix hyènes, dix lions singuliers dans leurs espèces, dix chameaux tenant de la forme du léopard, vingt ânes et vingt chevaux sauvages, un hippopotame et un rhinocéros. Mille couples de gladiateurs furent aussi donnés en spectacles.

Les jeux séculaires de Philippe paraissent avoir été les derniers que l'on ait célébrés dans Rome. Aurélius Victor qui vit la centième année suivante, se plaint qu'elle se soit passée sans être consacrée par cette cérémonie religieuse, dont il croyait que la vertu était grande pour assurer la stabilité de l'empire. Zosime fait les mêmes plaintes, et avec encore plus d'indignation.

Zos. l. II.

Philippe, peu de temps après cette solennité, rendit

Ordonnance pour détrui-

re la licence du crime contre nature. Aurel. Vict.

une ordonnance qui lui fait honneur. Il interdit la licence du crime contre nature, qui s'exerçait publiquement dans Rome moyennant un tribut payé au fisc. Il n'abolit pas sans doute le crime; mais il effaça la tache de la publicité, et d'une tolérance qui couvrait de honte le gouvernement. Alexandre Sévère n'avait pas osé tenter cette réforme. Philippe l'exécuta, et son ordonnance subsista dans toute sa force, et n'eut pas besoin d'être renouvelée.

Jotapien est proclamé empereur en Syrie, et Marinus en Mésie. Zos. et Zonar.

Jusque là le règne de Philippe avait été assez tranquille, et autant qu'il est permis de conjecturer avec le peu de lumières que fournissent nos auteurs, on peut attribuer ce calme à la prudence du prince, qui paraît avoir été adroit et habile politique. Il fit pourtant une faute, en laissant son frère Priscus abuser du pouvoir qui lui était confié en Orient. L'arrogance de ce commandant, et ses vexations tyranniques dans la levée des impôts, excitèrent un soulèvement. C'était alors une coutume établie de pousser tout d'un coup la rébellion à l'excès, et les moindres séditions amenaient aussi la nomination d'un empereur. Jotapieu, qui se prétendait, et qui pouvait être parent d'Alexandre Sévère, fut revêtu de la pourpre et proclamé Auguste. Les mêmes causes produisirent le même effet dans la Mésie, et les troupes de cette région firent empereur P. Carvilius Marinus, qui était un simple centurion.

Ils périssent tous deux. Dèce les remplace.

Sur les suites de ces événements, qui aboutirent enfin à priver Philippe de l'empire et de la vie, et à porter Dèce sur le trône des Césars, nous n'avons que ce que nous débitent Zosime et Zonare, et je ne puis me résoudre à transcrire les absurdes récits de ces écri-

vains sans jugement, qui même ne s'accordent pas [1]. Peut-on se persuader en effet que Philippe, effrayé des révoltes de Jotapien et de Marinus, ait prié le sénat ou de le secourir, ou de le décharger du poids du gouvernement? que Dèce, nommé par l'empereur pour aller après la ruine de Marinus, prendre le commandement des troupes de Mésie, ait voulu refuser cet emploi, dont il prévoyait si bien l'issue qu'il la prédisait même à Philippe, l'avertissant qu'il en pouvait résulter de fâcheux inconvénients pour l'un et pour l'autre; que Philippe, qui ne manquait pas assurément d'intelligence, l'ait néanmoins forcé d'obéir; que Dèce proclamé empereur par les troupes à son arrivée dans la Mésie, ait résisté à son élévation, et qu'il ait fallu lui mettre l'épée sous la gorge pour lui arracher son consentement; enfin que ce même Dèce, dans le temps qu'il marchait contre Philippe, lui ait écrit de ne point s'alarmer, parce qu'il abdiquerait dès qu'il serait entré dans Rome? Toutes ces circonstances, ou sont inventées à plaisir, ou cachent les profondeurs de la politique ambitieuse de Dèce, qui aura commencé par tromper son empereur, pour parvenir ensuite à le détruire.

Nous nous réduirons donc à la simple écorce des faits. Jotapien et Marinus périrent par leur propre impéritie dans les provinces mêmes où ils avaient joué pendant un espace de temps fort court le rôle des rois de théâtre. Le premier peut néanmoins avoir poussé sa carrière et joui de sa fortune usurpée jusque sous le règne suivant. Dèce, natif de Budalie, bourgade de la

Zonar. et Aurel. Vict. Eutrop. Vict. uterque.

[1] Zonare met la révolte de Jotapien sous Dèce.

Pannonie près de Sirmium, et qui d'une [1] obscure origine, à ce qu'il paraît, s'était élevé par son mérite et par ses talents au consulat, et au rang de l'une des premières têtes du sénat, fut envoyé par Philippe dans la Mésie pour châtier ceux qui avaient favorisé l'entreprise de Marinus. Les soldats, qui se sentaient coupables, pensèrent que le meilleur moyen pour éviter la peine de leur rébellion, c'était d'en hasarder une nouvelle; et Dèce, homme de mérite, qui passait pour savoir la guerre, leur parut un chef capable de leur assurer l'impunité. L'ambition de Dèce fomenta cette disposition des esprits. Ainsi il renouvela avec eux un attentat dont il devait être le vengeur; et proclamé Auguste par les armées de Mésie et de Pannonie, il se mit promptement en marche pour venir attaquer Philippe en Italie. Philippe alla au-devant de lui avec des troupes plus nombreuses, mais il était, dit-on, moins habile dans le métier de la guerre. La capacité triompha du nombre; et les deux armées s'étant heurtées près de Vérone, Philippe fut vaincu, et tué, soit sur le champ de bataille même, soit dans la ville de Vérone où il s'était réfugié. Sa défaite et sa mort sont datées par M. de Tillemont de l'an de J. C. 249 dans

Bataille entre Dèce et Philippe près de Vérone. Mort de Philippe et de son fils. Zos. Zonar. Eutr. Vict. uterque.

[1] Il ne faut pas croire que l'empereur Dèce, né dans une petite bourgade de la Pannonie, fût issu des anciens Décius qui se dévouèrent à la mort pour la gloire et le salut de Rome. Corneille l'a avancé dans ces beaux vers de Polyeucte. (*Act.* IV, *scène* III.)

Des aïeux de Décie on vante la mémoire :
Et ce nom, précieux encore à vos Romains,
Au bout de six cents ans lui met l'empire aux mains.

Mais c'est un poète qui use de la liberté de feindre. La ressemblance des noms lui a suffi pour saisir un trait qui embellissait son ouvrage.

quelqu'un des mois de l'été ou au commencement de l'automne. Ainsi Philippe avait régné cinq ans et plusieurs mois. Son fils fut tué à Rome par les prétoriens dès que l'on y eut appris le désastre du père.

Un écrivain rapporte que ce jeune prince était d'un caractère si sérieux, et même si triste, que depuis l'âge de cinq ans jamais il ne rit, quelque tentative que l'on employât pour lui en faire naître l'envie; et qu'aux jeux séculaires ayant vu son père qui riait d'une façon qui lui parut immodérée, il jeta sur lui un regard d'indignation. Cette disposition dans un enfant serait bien contre nature; et on ne peut se dispenser de soupçonner au moins de l'exagération dans le récit de l'écrivain. Vict. Epit.

Le plus considérable monument du règne de Philippe est la colonie de Philippopolis, qu'il fonda dans l'Arabie Pétrée, près de Bosta, d'où il était originaire. Faits détachés. Aurel. Vict. Zon.

Il fit creuser, dans le quartier de Rome, au-delà du Tibre, un canal destiné à y porter de l'eau pour la commodité des habitants.

Il réunit au fisc impérial la maison des Gordiens, qui avait, comme je l'ai dit, appartenu autrefois à Pompée. Cette démarche paraît contraire au respect qu'il affectait pour la mémoire de son prédécesseur. Capit. Chron.

On rapporte sous son règne un grand incendie, qui consuma le théâtre de Pompée et le portique appelé *les cent Colonnes*. Eus. Chron.

On trouve dans le code une loi sous son nom, qui déclare que les poètes n'ont point de privilége pour jouir d'aucune exemption. C'est les priver d'une ressource dont la modicité de leur fortune peut souvent avoir besoin. Cod. l. x, tit. 52, l. 3.

Les Philippes sont mis au rang des dieux. Eutrop.

Il faut que Dèce ait conservé quelques ménagements pour la mémoire de ce prince, s'il est vrai, comme le dit Eutrope, que les Philippes, après leur mort, aient été mis au rang des dieux.

DÈCE.

SUITE
DU LIVRE XXVI.

FASTES DU RÈGNE DE DÈCE.

M. Æmilianus II.
Junius Aquilinus. An. R. 1000. De J. C. 249.

Dèce reconnu empereur fait son fils aîné César. Il donna dans la suite le même titre à son second fils Hostilianus.

Il persécute violemment l'église chrétienne.

C. Messius Quintus Trajanus Decius Augustus II. An. R. 1001. De J. C. 250.
. . . . Gratus.

Ce second consulat de Dèce en suppose un premier dont on ignore la date.

La persécution dura dans sa force pendant toute cette année.

Martyre de saint Fabien pape.

Origène long-temps et cruellement tourmenté par le magistrat païen à Césarée de Palestine.

Chute d'un grand nombre de chrétiens. Saint Paul ermite se confine dans les déserts de la Thébaïde.

Partie des murailles de Rome reconstruite par Dèce.

Troubles dans les Gaules.

Invasion des Goths dans l'Illyrie, la Thrace, et la Macédoine. L. Priscus se joint à eux, et se fait proclamer empereur. Dèce le jeune est envoyé par son père pour faire tête aux ennemis. Prise de Philippopolis en Thrace par les Goths.

An. R. 1002. De J.C. 251.

DECIUS AUGUSTUS III.

Q. HERENNIUS ÉTRUSCUS MESSIUS DECIUS CÆSAR.

Dèce fait son fils aîné Auguste.

Il se transporte lui-même en Illyrie.

Valens, empereur de peu de jours, soit en Illyrie, soit à Rome.

Valérien, depuis empereur, est élu censeur par le sénat.

Dèce, après avoir remporté plusieurs grands avantages sur les Goths, périt avec son fils aîné et toute son armée par la trahison de Gallus. Cet événement doit être daté de la fin de l'année.

TYRANS sous le règne de Dèce.

L. PRISCUS en Illyrie. Ce pouvait être le frère de l'empereur Philippe.

JULIUS VALENS en Illyrie, selon Trébellius Pollio. La manière dont s'exprime Aurélius Victor marquerait plutôt que ce fut à Rome que Valens fut proclamé empereur.

JOTAPIEN peut avoir vécu et régné jusque sous l'empereur Dèce.

§ II. Incertitude et embarras de l'histoire des temps dont il s'agit ici. Noms de Dèce. Il persécute les chrétiens. Invasion des Goths. L. Priscus se joint à eux, se fait empereur, et périt. Dèce le jeune est envoyé par son père contre les Goths. Dèce se transporte lui-même en Illyrie. Valens, proclamé empereur, périt bientôt après. Dèce périt par la trahison de Gallus. Faits détachés.

LA confusion des temps dont j'écris l'histoire est extrême. Il n'y a pas une date d'événement, pas une époque de commencement ou de fin de règne, presque pas un fait, qui ne soit sujet à discussion. Les écrivains mêmes de l'histoire Auguste nous manquent; et il s'y trouve une lacune depuis la mort de Gordien III, jusqu'au règne de Valérien. Dans ce labyrinthe, le travail de M. de Tillemont est pour moi un guide nécessaire, sans le secours duquel je n'aurais pas osé m'y engager.

Incertitude et embarras de l'histoire des temps dont il s'agit ici.

La famille de Dèce nous offre un exemple de ces embarras. Les noms multipliés de ses fils ont donné lieu à plusieurs savants de lui en attribuer quatre : d'autres n'en reconnaissent que deux. Le nom de sa femme a occasioné bien des discussions. M. Lebeau, mon illustre confrère, qui joint à un goût exquis en éloquence et en poésie une connaissance profonde de l'antiquité, m'a averti que les auteurs les plus éclairés dans la science métallique n'admettent que deux fils de Dèce, l'un nommé Q. Hérennius Étruscus Messius Décius, et l'autre C. Valens Hostilianus Messius Quintus; et que pour ce qui regarde la femme de Dèce,

elle se nommait constamment Hérennia Éruscilla. C'est à quoi je m'en tiens.

Noms de Dèce.

Dèce se nommait C. Messius Quintus Trajanus Décius. Il paraît que son nom de famille était Messius; car ce nom se trouve pareillement sur les médailles de ses fils. Cependant l'usage a prévalu de le désigner par le nom de Dèce, que l'on fait quelquefois précéder de celui de Trajan. Né dans un bourg près de Sirmium, comme je l'ai dit, il est le premier de tant de princes que l'Illyrie a donnés à l'empire romain.

Il persécute les chrétiens. Tillem.

Cet empereur est très-célèbre dans notre histoire ecclésiastique, comme un violent persécuteur du christianisme. Par cette raison les auteurs chrétiens ne lui sont pas favorables. Les païens au contraire le comblent d'éloges, mais qu'ils prouvent peu par les faits. Son règne fut très-court, et il faut convenir que l'histoire ne nous en a conservé rien de plus mémorable, que la persécution qu'il exerça contre la religion chrétienne.

C'en est aussi le premier événement. Dèce haïssait les chrétiens, parce que Philippe les avait protégés; et il se hâta de satisfaire sa haine contre eux. Il ne fut paisible possesseur de l'empire qu'après le milieu de l'an de J. C. 249; et le vingt janvier 250, saint Fabien, pape, souffrit le martyre. La persécution fut ordonnée par un édit de l'empereur, et conséquemment générale dans tout l'empire; et comme toutes les provinces étaient remplies de chrétiens qui s'étaient prodigieusement accrus depuis le règne d'Alexandre Sévère, elle répandit une consternation universelle.

Le caractère propre de cette persécution, que l'on compte pour la septième, fut de tendre à forcer les

chrétiens par la longueur des tourments à abjurer la religion. On se donnait bien de garde de les envoyer tout d'un coup à la mort. On les tenait long-temps enfermés dans les prisons, où il étaient rudement traités; et on les appliquait à la question à diverses reprises, pour lasser leur patience, et pour triompher, par des épreuves cruelles et réitérées, de la constance de ceux que l'on croyait déterminés à accepter la mort avec joie.

C'èst ainsi que l'on en usa à l'égard d'Origène en particulier, que sa célébrité et son grand nom exposaient singulièrement à la haine des païens. Ce vénérable vieillard, âgé alors de soixante-six à soixante-sept ans, fut arrêté à Césarée de Palestine, et jeté en prison. Le magistrat fut également attentif à le faîre beaucoup souffrir, et à ne pas lui ôter la vie. Les horreurs d'un cachot, les chaînes, le collier de fer, les tourments de la question, les ceps dans lesquels on fit passer ses jambes jusqu'au quatrième trou, les menaces du supplice du feu, tout fut mis en usage pour enlever à la religion chrétienne ce zélé et éclairé défenseur, et pour en faire un apostat. La grace de J. C. l'ayant soutenu, il fut enfin relâché lorsque la persécution cessa, et il se retira à Tyr, où il mourut assez peu de temps après.

Saint Babylas d'Antioche et saint Alexandre de Jérusalem moururent dans la prison où ils avaient été enfermés pour le nom de J. C.

Dèce employa encore contre les chrétiens une autre ruse cruelle, mais dont il trouvait l'exemple dans la conduite de ses prédécesseurs. Il attaqua surtout les évêques et les prêtres, persuadé que les peuples desti-

tués de l'appui de leurs pasteurs, seraient plus aisés à vaincre. Il comprit si bien l'importance de cette politique pour réussir dans ses vues, qu'après la mort de saint Fabien, il empêcha pendant plus d'un an qu'on ne lui donnât un successeur; et ce ne fut qu'à la faveur des révoltes et des guerres, qui attirèrent nécessairement toute son attention, que le clergé et le peuple de Rome eurent la liberté de s'assembler pour élire saint Corneille.

On sent assez que ces mesures étaient bien prises par rapport à la fin que Dèce se proposait; et réellement un grand nombre de chrétiens, amollis par une paix de trente-huit ans, qui n'avait été troublée que par la persécution passagère de Maximin, succombèrent à celle dont nous parlons. Plusieurs sacrifièrent aux idoles; d'autres, pour concilier, à ce qu'ils s'imaginaient, leur conscience avec leur sûreté sans avoir commis le crime, tirèrent, moyennant une somme d'argent, un certificat des magistrats qui attestait leur soumission à l'édit de l'empereur. Les plus sages des simples fidèles, que leur état n'obligeait point à demeurer sur le champ de bataille et à faire tête à l'ennemi, craignant leur faiblesse, usèrent de la permission que J. C. accorde dans l'évangile. Ils s'enfuirent, et se dispersèrent dans des lieux écartés. Parmi ces illustres fugitifs, le plus célèbre est saint Paul ermite, qui se confina dans les déserts de la Thébaïde, et qui y resta caché jusqu'à ce que, quatre-vingt-dix ans après, Dieu le fit connaître par une révélation expresse à saint Antoine.

La miséricorde divine modéra, par rapport à la durée, un mal si violent et si funeste. La persécution

n'agit avec toute sa force que pendant un an ; et avant la fin de l'an de J. C. 250, les confesseurs qui remplissaient les prisons de Rome furent élargis.

Invasion des Goths.

Ce ne fut point douceur ni clémence de la part de Dèce qui amortit le feu de la persécution, mais, comme je l'ai déja dit, le besoin des affaires et les dangers dont menaçait l'état une invasion des Barbares. Les Goths passèrent le Danube[1] et se répandirent dans l'Illyrie, dans la Thrace, dans la Macédoine. L. Priscus, qui commandait dans ces quartiers (c'était apparemment le frère de l'empereur Philippe), n'eut pas de honte de se joindre aux ennemis de l'empire. Il prit la pourpre, et donna le spectacle singulier et inouï d'un empereur romain à la tête d'une armée de Goths. Il ne jouit pas long-temps d'un vain titre si lâchement usurpé; il fut déclaré ennemi public par le sénat, et tué bientôt après, sans que nous puissions dire comment ni par quelle main.

Zos.

L. Priscus se joint à eux, se fait empereur et périt. Aurel. Vict.

Dèce le jeune est envoyé par son père contre les Goths. Eutrop. Jornand. et Amm. Marc. l. XXXI, et Zos.

Dèce, peut-être occupé à apaiser un mouvement de guerre civile qui s'était excité dans les Gaules, envoya en Illyrie, pour s'opposer aux courses des Barbares, son fils aîné qu'il avait fait César. Ce jeune prince, après une alternative de bons et de mauvais succès, eut enfin le dessous, et il ne put empêcher que les Goths ne prissent la ville de Philippopolis en Thrace, dans laquelle il y eut, dit-on, cent mille hommes tués, et d'où les vainqueurs emmenèrent beaucoup de prisonniers d'un rang illustre.

Dèce se transporte lui-même en Illyrie.

La guerre devenant ainsi de plus en plus importante, Dèce, ou libre des autres soins, ou jugeant que ce-

[1] Zosime, par une ignorance grossière, nomme le Tanaïs au lieu du Danube.

lui-ci était le plus pressé, se transporta lui-même en Illyrie; et, si nous en croyons Zosime son panégyriste, il vainquit les Goths dans tous les combats qu'il leur livra.

Valens, proclamé empereur, périt bientôt après.
Aurel. Vict.
Treb. Tr. Tyr.

Pendant qu'il faisait la guerre avec succès contre les Barbares, il s'éleva contre lui un nouveau concurrent au trône, soit dans Rome, soit en Illyrie : car les témoignages des auteurs varient sur ce point. Valens se fit proclamer empereur, et périt au bout de peu de jours.

Dèce périt par la trahison de Gallus.
Zos.

Gallus, non moins ambitieux, mais plus adroit que Priscus et que Valens, réussit mieux dans une pareille entreprise contre Dèce. Il était un des principaux officiers de l'armée romaine, et Dèce, après plusieurs victoires remportées sur les Goths, se proposant de leur couper leur retour dans leur pays et de les exterminer entièrement afin de faire perdre pour toujours à cette nation la pensée de rentrer sur les terres romaines, le chargea de garder avec un bon corps de troupes la rive du Danube, pendant que lui avec le gros de l'armée il les poursuivrait en queue. Les Goths ne pouvaient échapper, si la trahison de Gallus ne fût venue à leur secours. Ce perfide, saisi de la passion de régner, leur fit ses propositions contre son maître qui furent reçues avidement; et le projet d'une embuscade pour faire périr Dèce fut arrangé entre eux. Les Goths se postèrent près d'un grand marais, dans lequel Dèce, emporté par son ardeur à poursuivre des vaincus, et trompé par un faux avis de Gallus, s'engagea sans le sonder. Le marais était profond et fangeux; et l'empereur s'y étant embourbé avec toute son armée, se vit dans le moment attaqué par une nuée

d'ennemis. On rapporte de lui en cette triste occasion un trait de fermeté et de grandeur d'ame tout semblable à celui que l'histoire loue dans Crassus au milieu de ses infortunes vis-à-vis des Parthes. On dit que le fils aîné de Dèce, qu'il venait d'élever au rang d'Auguste, ayant été tué dans le combat, ce père généreux, loin de succomber à la douleur, entreprit de consoler ses troupes et de les animer à bien faire, en leur disant que la perte d'un soldat n'était pas la ruine d'une armée. Son courage lui fut inutile dans l'affreuse position où il se trouvait. Enfoncés dans la fange, percés de traits par un ennemi qui tirait de loin sans se commettre, Dèce, son fils et toute l'armée romaine, soldats et officiers, périrent sans qu'il en échappât un seul. C'est ainsi que la justice divine vengea le sang de ses saints cruellement répandu par ce violent persécuteur. Le règne de Dèce n'a duré qu'un peu plus de deux ans. Sa mort tombe sous la fin de novembre ou le commencement de décembre de l'an de J.C. 251. Il laissa un fils, Hostilien, qui fut le jouet, comme nous allons le voir, de la perfidie de Gallus.

Aurel. Vict.

Zos.

Il est dit de Dèce qu'il bâtit et dédia les murs de Rome, ce qui signifie apparemment qu'il en reconstruisit une partie, qui eut par conséquent besoin d'une nouvelle dédicace. Car les murs des villes étaient chose sacrée, selon les idées superstitieuses des Romains. Dèce bâtit aussi des bains ou thermes, soit pour son usage particulier, soit pour la commodité publique.

Faits détachés.
Aurel. Vict.

Eutrop.

Il paraît que ce prince estimait la décence dans la conduite et souhaitait la réforme des mœurs, si nous devons recevoir pour vrai le récit que nous trouvons dans la vie de Valérien par Trébellius Pollio. Il y est

Treb. Valer 1 et 2.

rapporté que Dèce, étant en Illyrie, écrivit au sénat pour ordonner l'élection d'un censeur, et que le choix de la compagnie tomba sur Valérien, qui fut depuis empereur. Une pareille attention fait honneur au gouvernement de Dèce. Nous traiterons bientôt ce fait avec plus d'étendue, lorsqu'il nous faudra parler de Valérien.

GALLUS.

SUITE

DU LIVRE XXVI.

FASTES DU RÈGNE DE GALLUS.

DÉCIUS AUGUSTUS III. AN. R. 1002.
DÉCIUS CÉSAR. DE J.C. 251.

Gallus est proclamé Auguste avec Hostilien, second fils de Dèce, par les troupes de Mésie et de Pannonie.

Il décore son fils Volusien du titre de César.

Il fait un traité honteux avec les Goths.

G. VIBIUS TRÉBONIANUS GALLUS AUGUSTUS III. AN. R. 1003.
C. VOLUSIANUS CÉSAR. DE J.C. 252.

Gallus vient à Rome.

Peste dans tout l'empire, qui avait commencé dès l'an 250.

Martyre des saints Corneille et Lucius, papes.

Gallus ôte la vie à Hostilien, et fait courir le bruit que ce jeune prince était mort de la peste.

Il fait Volusien son fils Auguste.

An. R. 1004.
De J. C. 253.

C. Volusianus Augustus II.
.... Maximus.

Invasion des Goths dans la Mésie.

Émilien les ayant vaincus se fait proclamer empereur.

Il vient avec son armée en Italie. Gallus est tué avec son fils près d'Intéramna par ses propres troupes.

Tyran sous Gallus.

M. Aufidius Perperna Licinianus.

§ III. Temps de révolutions et de catastrophes. Gallus feint d'honorer la mémoire de Dèce. Il adopte Hostilien, fils de Dèce, et le fait Auguste. Il conclut un traité honteux avec les Goths. Il vient à Rome. Il se livre à la mollesse. Peste de douze ans. Gallus persécute l'Église. Il se défait d'Hostilien. Les Goths ravagent de nouveau la Mésie. Émilien les rechasse dans leur pays, et se fait empereur. Il vient en Italie. Gallus est tué par ses propres troupes. Perperna, tyran de peu de jours.

Temps de révolutions et de catastrophes.

Strab. l. v, p. 239.

Le temps dont j'expose ici les événements est un temps de révolutions, de catastrophes sanglantes, de règnes courts, et qui ne font que passer rapidement sous les yeux. L'empire romain ressemblait alors parfaitement à la royauté misérable du temple de Diane dans le bois d'Aricie, qui ne pouvait être possédée que par un esclave qui eût tué son prédécesseur. Les com-

mandants des armées, presque tous gens de basse naissance, ne manquaient point l'occasion d'ôter l'empire avec la vie à celui qui était en possession, et ils se plaçaient sur son trône dans l'attente d'un pareil sort. Philippe, Dèce, Gallus dont il s'agit maintenant, et Émilien qui remplaça Gallus, sont la preuve de ce que j'avance.

C. Vibius Trébonianus Gallus fut proclamé empereur sans difficulté, après la mort de Dèce, par les troupes de Mésie et de Pannonie. Il était natif ou originaire de l'île de Méninge, aujourd'hui Gerbi, près des côtes d'Afrique, et il représenta fidèlement dans sa conduite la perfidie africaine. Après avoir fait périr Dèce par une lâche et horrible trahison, il rendit des respects à sa mémoire, et il le mit avec son fils aîné au rang des dieux. C'était une politique constamment pratiquée par tous ces usurpateurs du trône pour déguiser leur crime. Maximin en avait usé ainsi à l'égard d'Alexandre, Philippe par rapport à Gordien III, et Dèce lui-même par rapport à Philippe. Gallus fit plus. Quoiqu'il eût un fils connu dans l'histoire sous le nom de Volusien, il adopta Hostilien fils de Dèce, et il lui conféra le titre d'Auguste. On peut même soupçonner qu'il avait commencé par faire déclarer Hostilien Auguste, comme fils du dernier empereur, et que ce fut sous le prétexte de lui servir de tuteur à cause de son bas âge, qu'il se fit lui-même revêtir des titres de la souveraine puissance. Philippe lui avait donné l'exemple de cette ruse. Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est que sous les témoignages d'honneur et de bienveillance que Gallus donnait à Hostilien, il cachait le noir dessein de s'en défaire.

Gallus feint d'honorer la mémoire de Dèce.
Zos.
Vict. uterque.
Eutrop.

Il adopte Hostilien fils de Dèce, et le fait Auguste.

Il conclut un traité honteux avec les Goths. Zos.

Il avait été trop bien servi par les Goths pour les traiter en ennemis, et d'ailleurs ses intérêts l'appelaient à Rome. Il conclut avec eux une paix honteuse, leur permettant de retourner dans leur pays avec tout leur butin, et d'y emmener même un grand nombre d'illustres prisonniers, et s'engageant à leur payer tous les ans un tribut en or. Après avoir ainsi vendu aux Barbares l'honneur de l'empire, il se rendit à Rome, où il était déja reconnu, le sénat ne faisant nulle difficulté de subir, dans ces temps orageux; la loi du plus fort.

Il vient à Rome.

Il se livre à la mollesse.

Un empire acquis par les voies par lesquelles Gallus y était parvenu demande de l'activité et de la vigilance pour être conservé. Gallus se livra à la mollesse, aux délices, à la nonchalance, ayant quelque légère attention sur la capitale, et négligeant tout le reste d'une si vaste monarchie. Aussi son règne n'est presque connu que par les maux qu'y éprouva l'empire, par les dévastations des Barbares, et surtout par une peste effroyable, qui ayant commencé dès l'an de J. C. 250, prit de nouvelles forces en 252, et dura encore dix ans au-delà.

Peste de douze ans. Tillem. An. R. 1003.

Gallus, et Volusien que son père avait fait consul avec lui et Auguste, s'acquirent quelque honneur auprès du peuple de Rome par le soin qu'ils prirent des funérailles de ceux qu'emportait la maladie, sans excepter les personnes les plus viles. Mais il n'est point dit qu'ils aient songé au remède, ni qu'ils aient donné les ordres nécessaires pour arrêter la contagion et empêcher que la communication ne la répandît.

Aurel. Vict.

Gallus persécute l'Eglise. Tillem.

Ils s'amusèrent à recourir à leurs faux dieux par des sacrifices, dont ils commandèrent la célébration dans

tout l'empire ; et il est assez vraisemblable que c'est ce qui fit naître la persécution contre les chrétiens, qui pleins de zèle pour le bien de l'état ne voulaient pas, par des cérémonies sacriléges, irriter de plus en plus le vrai Dieu, seul arbitre et dispensateur des biens et des maux. Cette persécution, que l'on peut regarder comme une suite de celle de Dèce, procura la couronne du martyre à deux saints papes, Corneille et Lucius.

Il se défait d'Hostilien. Zos. et Aurel. Vict.

La peste vint fort à propos pour couvrir d'un voile l'exécution des desseins que Gallus avait formés contre la vie d'Hostilien. Il craignait que le nom de Dèce ne fût une puissante recommandation pour ce jeune prince, et n'engageât les soldats à vouloir réunir en sa personne le pouvoir avec le titre et les honneurs de la dignité impériale. Il cherchait donc l'occasion de se délivrer d'un concurrent qui lui faisait de l'ombrage. La maladie contagieuse lui fournit cette occasion[1]. Il fit donner apparemment du poison à Hostilien, et il répandit le bruit que la peste avait terminé ses jours. Peut-être doit-on remettre jusqu'après la mort d'Hostilien, l'élévation de Volusien au rang d'Auguste. Le fils de Gallus aura ainsi rempli la place vacante et profité de la dépouille du fils de Dèce.

Les Goths ravagent de nouveau la Mésie.

Si nous en croyons Zosime, les Barbares, Scythes, Borans, Burgundes[2], Carpiens, ne firent pas de moin-

[1] Zosime d'une part dit que Gallus ôta la vie à Hostilien, et de l'autre Amélius Victor témoigne qu'Hostilien mourut de la peste. Il est aisé de penser que l'un a raconté la chose telle qu'elle est dans la réalité, et que l'autre a suivi le faux bruit répandu par le meurtrier.

[2] Ces Burgundes ne sont pas ceux qui ont fondé dans les Gaules le royaume de Bourgogne ; mais ils étaient sans doute une branche de la même nation.

Zos. et Zon. An. R. 1004.

dres ravages que la peste dans toutes les provinces de l'empire. Mais il paraît que les courses dont parle ici cet écrivain doivent plutôt être rapportées au règne de Valérien. Ce qui appartient au temps de Gallus, c'est une nouvelle invasion des Goths, qui, soit qu'ils ne fussent pas payés exactement du tribut qu'il leur avait promis, soit par leur inquiétude naturelle, passèrent le Danube et désolèrent la Mésie, brûlant les bourgades, tuant les habitants ou les emmenant prisonniers, et amassant un butin immense.

Émilien les rechasse dans leur pays, et se fait empereur. Vict. Epit. Eutrop. Zos. et Zonar.

Émilien, maure de nation, d'une très-basse origine, et qui néanmoins avait été consul peut-être déja deux fois [1], commandait alors les troupes romaines dans la Mésie. Ce général savait la guerre, et plein d'ambition, il ne se croyait pas moins digne de l'empire que Gallus. Il pensa qu'il ne s'agissait pour lui que de le mériter par quelque glorieux exploit, et remarquant que ses troupes étaient découragées, il les ranima non seulement par les motifs du devoir et de l'honneur, mais en leur promettant de tourner à leur profit la pension ignominieuse que l'on payait aux Barbares. Il réussit : ses soldats, flattés d'une si douce espérance, firent des merveilles. Ils battirent les Goths dans la Mésie ; ils les poursuivirent même dans leur pays au-delà du Danube, et là ils livrèrent un nouveau combat, taillèrent en pièces leur armée, et reconquirent tout le butin qui avait été emporté de la province romaine. Émilien vainqueur fut proclamé empereur par l'armée. Il ne perdit

[1] On trouve un Émilianus consul l'an de J. C. 224 ; un M. Émilianus consul pour la seconde fois en 249. Il n'y a rien qui empêche d'attribuer ces deux consulats à l'Émilien dont il s'agit ici.

point de temps pour faire valoir ses prétentions, et il se hâta de passer en Italie.

Il vient en Italie. Gallus est tué par ses propres troupes.

Gallus effrayé envoya Valérien sur le Rhin pour lui amener les légions de Gaule et de Germanie; et lui-même, avec ce qu'il avait de forces, il marcha au-devant de l'ennemi. Les deux armées se rencontrèrent près d'Intéramna[1] en Ombrie; et celle de Gallus se trouvant trop inférieure, et d'ailleurs n'ayant que fort peu d'estime pour son chef, termina la querelle en le tuant avec son fils, et en accédant volontairement au parti d'Émilien.

Tillem.

Gallus avait régné environ deux ans, un peu plus ou un peu moins. Émilien n'était pas le premier concurrent qui se fût élevé contre lui. Un certain M. Aufidius Perperna Licinianus avait pris le titre d'Auguste quelque temps auparavant; mais son entreprise malheureuse fut étouffée en naissant.

Perperna tyran de peu de jours.

[1] Terni.

ÉMILIEN.

§ IV. Émilien est reconnu empereur par le sénat. Sa conduite douce et modérée. Valérien est proclamé empereur par les troupes qu'il amenait au secours de Gallus. Émilien est tué par ses propres soldats.

An. R. 1004. De J. C. 253.

C. Volusianus Augustus II.
. . . . Maximus.

Émilien est reconnu par le sénat. Zos. Zonar. Eutrop. Vict. uterque.

C. ou M. Julius Æmilianus, que nous nommons simplement Émilien, ne fit que paraître sur la scène, et son règne ne dura pas quatre mois. Il doit pourtant être mis au rang des empereurs, puisqu'il fut reconnu par le sénat, qui l'ayant d'abord déclaré ennemi public sur la réquisition de Gallus, lui déféra tous les titres de la puissance impériale lorsqu'il le vit vainqueur. Émilien avait eu soin de se concilier l'affection de cette compagnie par des lettres écrites aussitôt après son élection faite en Illyrie par les soldats. Il y protestait qu'il se regardait comme le lieutenant du sénat à qui il laisserait toute l'autorité du gouvernement, se renfermant dans la conduite des armées. Il promettait d'établir la paix dans l'empire en délivrant la Thrace et les provinces voisines des incursions des Barbares, et en allant faire la guerre aux Perses qui recommen-

çaient à troubler l'Orient par quelques actes d'hostilité. On peut croire que ce langage si soumis, et qui exprimait de si bonnes intentions, avait déja fait une favorable impression sur le sénat, et le succès décida ses suffrages.

Sa conduite douce et modérée.

Émilien tint parole au moins en partie. Il se conduisit dans Rome avec beaucoup de modestie et de douceur; il avait des manières tout-à-fait populaires, qui même furent prises par les soldats pour bassesse et pour oubli de son rang. Peut-être la crainte influait-elle dans ces grands dehors de modération qu'il faisait paraître : car il ne fut pas un instant paisible; et dès qu'il fut délivré de Gallus, il vit s'élever contre lui un rival plus redoutable en la personne de Valérien.

Valérien est proclamé empereur par les troupes qu'il amenait au secours de Gallus.

Ce sénateur tenait depuis long-temps un rang illustre dans Rome et jouissait d'une très-grande réputation. Gallus l'avait chargé, comme je l'ai dit, de lui amener les troupes de Gaule et de Germanie pour se défendre contre l'attaque d'Émilien. Valérien s'acquitta fidèlement de sa commission; mais avant qu'il pût arriver, déja celui qu'il servait n'était plus. Ce fut dans la Rhétie qu'il apprit la mort de Gallus; et l'armée qu'il conduisait se voyant un chef d'un grand nom, et dédaignant l'obscurité de la naissance d'Émilien, saisit l'occasion qui s'offrait de faire un empereur, et proclama Valérien Auguste. Il n'est point dit si Valérien eut quelque part à la détermination des soldats, ni s'il fit des façons de résistance. Il était assez judicieux pour ne désirer que faiblement l'empire, et assez franc pour se prêter de bonne grace et sans répugnance hypocrite au vœu de ceux qui l'élisaient. Il marcha donc à leur tête vers Rome : mais il n'eut pas besoin de combattre.

Émilien est tué par ses propres soldats.

Émilien éprouva le même sort que Gallus. Ses soldats avaient plus d'estime pour le chef ennemi que pour leur propre empereur. D'ailleurs ils sentaient l'inégalité de leurs forces. Ils résolurent donc de se défaire d'Émilien, et ils le tuèrent à Spolette jusqu'où il s'était avancé. Valérien, vainqueur sans avoir tiré l'épée, et peut-être même sans avoir vu le camp de son adversaire, fut reconnu unanimement dans tout l'empire.

VALÉRIEN.

SUITE DU LIVRE XXVI.

FASTES DU RÈGNE DE VALÉRIEN.

C. Volusianus Augustus II. An. R. 1004.
. . . . Maximus. De J.C. 253.

Valérien, proclamé empereur par les soldats, est reconnu par le sénat qui défère à Gallien son fils le titre de César : Valérien lui donne celui d'Auguste.

P. Licinius Valerianus II. } Augg. An. R. 1005.
P. Licinius Gallienus. De J.C. 254.

L'empire était alors attaqué de tous côtés par les Barbares.

Valérien envoie Gallien son fils dans les Gaules en lui donnant Postume pour adjoint et pour modérateur, et il se charge lui-même de défendre les pays qui sont à l'orient de l'Italie.

Quelques-uns placent en ce temps-ci l'exploit d'Aurélien contre les Francs que nous avons rapporté au règne de Gordien III.

6.

An. R. 1006. De J.C. 255.

P. Licinius Valerianus III. } Augg.
P. Licinius Gallienus II. }

Nous trouvons sous cette année un Valérien César qui paraît avoir été le second fils de l'empereur.

An. R. 1007. De J. C. 256.

.... Maximus.
.... Glabrio.

Victoire sur les Germains, d'où Gallien prit le titre de *Germanicus Maximus.* Cette victoire peut avoir été remportée par le ministère d'Aurélien depuis empereur.

Gallien traite avec un des princes germains qui s'engage à empêcher ses compatriotes de passer le Rhin.

S'il y a quelque chose de vrai dans ce que dit Zonare d'une victoire remportée par Gallien près de Milan avec dix mille hommes sur trois cent mille Allemands, on peut rapporter cet événement à ce temps-ci, ou, plus vraisemblablement peut-être, à la première année dans laquelle Gallien jouit seul de la souveraine puissance.

An. R. 1008. De J. C. 257.

P. Licinius Valerianus IV. } Augg.
P. Licinius Gallienus III. }

Valérien, qui avait d'abord favorisé les chrétiens, commence cette année à les persécuter, y étant engagé par Macrien. Cette persécution, qui est la huitième, dura jusqu'à la fin du règne de Valérien.

Il conduit par ses ordres la guerre contre les Goths qui ravageaient l'Illyrie et la Thrace. Claude et Aurélien, qui furent depuis empereurs, se signalèrent dans

cette guerre. Probus alors fort jeune y acquit aussi beaucoup de gloire, quoique dans des postes subalternes.

MEMMIUS TUSCUS. An. R. 1009. De J. C. 258.

.... BASSUS.

Valérien à Byzance.

Aurélien, adopté par Ulpius Crinitus, fut consul avec lui pendant une partie de cette année. Leur consulat commença le 22 mai.

Les Perses, sollicités par Cyriade transfuge, entrent en Mésopotamie, prennent Nisibe et Carres, pénètrent dans la Syrie, et se rendent maîtres d'Antioche qu'ils pillent et saccagent.

Cyriade prend les titres de César et d'Auguste.

Courses des Scythes Borans, qui s'emparent de Trébizonde.

Martyres de saint Sixte pape, de saint Laurent, de saint Cyprien.

ÆMILIANUS. An. R. 1010. De J. C. 259.

.... BASSUS.

Cyriade périt après avoir régné un an dans la Syrie.

Valérien à Antioche. Il rétablit cette ville.

La Bithynie ravagée par des peuples scythes. Valérien se met en mouvement pour les chasser; mais ils étaient déja retirés lorsqu'il arriva en Cappadoce. Il retourne à Antioche.

Valérien, fils aîné de Gallien, est fait César.

.... SECULARIS. An. R. 1011. De J. C. 260.

.... DONATUS.

Valérien est défait par Sapor en Mésopotamie, et

ensuite fait prisonnier dans une entrevue avec son vainqueur.

Sa captivité fut longue et surchargée des opprobres les plus ignominieux.

TYRAN sous le règne de Valérien.

CYRIADE en Syrie.

§ V. Valérien, universellement estimé avant que d'être empereur, se trouva au-dessous de sa place. Il avait de la probité, mais sans talents. Triste état de l'empire lorsque Valérien en prit les rênes. Valérien fait Auguste Gallien son fils. Famille de Valérien. Il envoie Gallien en Gaule contre les Germains, lui donnant Postume pour modérateur. Gallien acquiert de l'honneur dans ce commandement. Valérien réussit par ses généraux contre les Barbares qui ravageaient l'Illyrie. L'Asie mineure ravagée à diverses reprises par des courses de nations scythiques. Négligence et pesanteur de Valérien. La peste continue de désoler l'empire. Guerre des Perses. Cyriade, traître et tyran. Prise d'Antioche par les Perses. Cyriade périt. Valérien vient à Antioche, et la rétablit. Il est défait par Sapor, et fait prisonnier dans une entrevue. Indigne traitement que lui fait souffrir Sapor. Valérien, quoique bon par caractère, persécuta néanmoins les chrétiens. Idée de cette persécution, qui est comptée pour la huitième. Commencements du christianisme parmi les Goths et autres Barbares.

Valérien universellement estimé avant que d'être empereur, se trou-

JAMAIS prince n'est monté sur le trône avec une plus belle réputation que Valérien, ni avec des applaudissements plus sincères et plus universels de la part de tous les ordres de l'état. Né d'une illustre origine,

éprouvé par tous les emplois civils et militaires, en ayant soutenu le poids avec dignité, il était parvenu au plus haut point de considération et d'éclat où pût aspirer un particulier. Consulaire, tenant le premier rang entre tous les sénateurs, député des Gordiens élus empereurs en Afrique vers le sénat, rien n'est surtout plus honorable pour lui que la manière dont il fut nommé censeur.

va au-dessous de sa place. Trebell. Val. 1, 2.

Zos. et Capit. Gord. 9.

L'autorité de la censure, depuis l'établissement de la puissance impériale, y avait presque toujours été réunie. Paulus et Plancus sont les deux derniers particuliers qui l'aient gérée ensemble, vingt-deux ans avant l'ère commune de J. C., Auguste étant déja en paisible possession de l'empire. Claude s'associa Vitellius au titre et au pouvoir de censeur. Depuis ce temps les empereurs s'étaient constamment réservé l'exercice de cette charge, quoiqu'ils n'en prissent pas ordinairement le titre. Dèce, apparemment par zèle pour la réforme des mœurs, voulut confier ce soin à un particulier qui pût s'y livrer tout entier, n'ayant point d'autre objet; et il ne craignit point de distraire de la puissance impériale une si importante fonction. Étant en Illyrie, occupé de la guerre contre les Goths, il écrivit au sénat pour lui ordonner de nommer un censeur.

Trebell.

Aussitôt que le préteur qui en l'absence des deux Dèces empereurs, et actuellement consuls, présidait à l'assemblée, eut fait lecture des ordres qu'il avait reçus, il ne fut pas besoin de délibération : le vœu unanime se décida tout d'un coup pour Valérien. De toutes parts on s'écriait : « La vie de Valérien est une « censure perpétuelle; c'est à lui, qui est le meilleur de « tous, qu'il appartient de juger de tous. Valérien dès

« son enfance a été un censeur respectable par l'intégrité « de sa conduite : sénateur sage, modeste, plein de gra- « vité, ami des bons, ennemi des tyrans, faisant la « guerre aux vices. C'est lui que nous voulons avoir pour « censeur; c'est lui que nous nous proposons d'imiter. « Plus illustre par son mérite que par la noblesse de son « sang, il montre en lui l'innocence des mœurs, l'émi- « nence de la doctrine. C'est un exemple unique : il fait « revivre en sa personne la vénérable antiquité. » Ces acclamations souvent répétées se terminèrent par la déclaration du consentement général. « Nous sommes tous « de cet avis, » s'écria-t-on : et c'est ainsi que se forma le décret du sénat.

Valérien était alors à l'armée. Dèce le manda, aussitôt qu'il eut reçu le sénatusconsulte, et en présence des premiers de sa cour qu'il avait assemblés, il lui notifia son élection, en lui détaillant en même temps toute l'étendue des pouvoirs de sa charge : « Valérien, « lui dit-il, vous avez lieu de vous féliciter d'être ho- « noré comme vous l'êtes par les suffrages du sénat, « ou plutôt d'en posséder toute l'estime, toute l'affec- « tion, tous les cœurs. Recevez l'autorité de la censure, « que vous êtes seul capable d'exercer dignement, et « que vous défère la république romaine sur tous ses « membres, pour juger de leur conduite. Vous décide- « rez qui sont ceux qui méritent de conserver ou d'ac- « quérir le rang de sénateurs; vous rendrez à l'ordre « des chevaliers son ancienne splendeur; vous pren- « drez connaissance des revenus publics, et vous en « ferez les baux; les gens de guerre seront soumis à « votre inspection; vous jugerez les juges mêmes, « les officiers de notre palais, ceux qui occupent les

« premières places de l'état. En un mot, excepté le « préfet de la ville, les consuls en charge, le roi des « sacrifices, et la première vestale, pourvu qu'elle soit « fidèle à conserver son honneur, tous les ordres et « tous les particuliers seront sujets à votre animadver« sion : et ceux mêmes qui en seront exempts ne laisse« ront pas de se faire un devoir de vous plaire. »

Valérien, loin d'être ébloui d'un honneur si brillant, et qui lui était déféré d'une façon si flatteuse, n'en sentit que le poids, et s'excusa de l'accepter. « Grand « et vénérable empereur, dit-il, ne me forcez point « à me charger d'un fardeau qui ne convient qu'à votre « auguste place. La censure est une fonction impériale « qu'un particulier ne peut remplir. Pour moi surtout, « je sens que tout me manque, et les forces et la con« fiance. Je ne sais même si les circonstances n'y ré« pugnent pas : et dans l'état où je vois le genre hu« main, je ne le crois pas susceptible de réforme. »

Ici notre auteur nous laisse, sans nous apprendre [1] si les excuses de Valérien furent reçues, ou si Dèce le contraignit de se charger de la censure. Ce qui est clair par la suite des faits, c'est que supposé que Valérien ait été censeur, il ne peut pas avoir fait grand exercice de son pouvoir. Dèce périt peu de temps après : et une censure sévère aurait été bien déplacée sous Gallus, qui se livra à la mollesse et à la nonchalance.

Tel était Valérien lorsqu'il fut élevé à l'empire. Le

[1] Valérien est qualifié ancien censeur au commencement du fragment qui nous reste de sa vie par Trébellius Pollio. Mais il est incertain si les premières paroles de ce fragment sont de l'auteur; et d'ailleurs Trébellius n'est pas un écrivain si exact, que l'on doive presser les termes dont il se sert, et les prendre à la lettre. L'élection de Valérien à la censure pourrait lui avoir paru un fondement suffisant de l'appeler censeur.

sénat, le peuple, les provinces, approuvèrent avec empressement le choix des soldats : et si l'on eût donné à chacun la liberté de nommer un empereur, il n'était personne dont le suffrage ne lui fût assuré. Cependant ce mérite si universellement estimé se trouva au-dessous de sa place. Valérien, ayant brillé dans les emplois inférieurs, ne fut pas capable de soutenir le rang suprême : et l'on peut lui faire avec une justesse parfaite l'application de ce que Tacite a dit de Galba, qu'il [1] parut au-dessus de la condition privée, tant qu'il fut simple particulier; et qu'il aurait été d'un consentement unanime jugé digne de l'empire, s'il n'eût jamais été empereur.

Il avait de la probité, mais sans talents.

Tillem. Val. 1 et 2.

Si la probité suffisait pour gouverner une vaste monarchie, Valérien eût été sans doute un grand prince. Il avait de la simplicité dans les mœurs, de la droiture, de la franchise ; il aimait la justice ; il évitait de fouler les peuples ; il écoutait volontiers les bons conseils, et il en faisait honneur à ceux de qui il les avait reçus. Ils possédait même une qualité bien importante dans un souverain, il aimait à placer le mérite : et l'on remarque qu'un grand nombre des officiers de guerre qu'il employa dans des commandements importants, ou devinrent empereurs, ou ayant usurpé la souveraine puissance, s'y conduisirent de manière que l'on ne pouvait blâmer en eux que l'illégitimité des voies par lesquelles ils s'y étaient élevés.

Voilà des parties tout-à-fait louables ; mais l'art de gouverner exige de plus des talents qui manquaient à Valérien : la supériorité des vues, la fermeté du cou-

[1] « Major privato visus, dùm privatus fuit, et omnium consensu capax imperii, nisi imperasset. » (TAC. *Hist.* I, 49.)

rage, l'activité dans l'exécution, la connaissance des profondeurs du cœur humain, et une sage défiance contre les piéges que tend la méchanceté. Valérien était un esprit borné, mou, lent, crédule: et en conséquence de ces défauts, son règne ne fut qu'un tissu de malheurs, et se termina enfin par la plus ignominieuse catastrophe.

Triste état de l'empire, lorsque Valérien en prit les rênes.

Il est vrai que l'empire était dans une situation déplorable lorsque Valérien en prit les rênes. Les divisions intestines des Romains, ces déplacements continuels d'empereurs qui tombaient les uns sur les autres, les frontières dégarnies par la nécessité où se mettaient les armées de faire reconnaître dans Rome les princes qu'elles avaient choisis, les soins que ces princes eux-mêmes étaient obligés de prendre pour établir leur autorité naissante, et prévenir s'ils eussent pu les révoltes; tant de causes réunies affaiblissaient prodigieusement l'état, et l'exposaient en proie à l'étranger. Les Germains se faisaient craindre sur le Rhin; les Goths, les Burgundes, les Carpiens, sur le Danube; d'autres peuples scythiques couraient et ravageaient l'Asie; les Perses attaquaient les provinces de l'Orient. L'étendue immense de l'empire semblait ne donner que plus de prise aux guerres et aux ennemis. Dans la suite Claude II, Aurélien, Probus, triomphèrent d'obstacles et de dangers tout pareils, ou même plus grands. Mais la supériorité de leur génie leur fit trouver des ressources que le faible Valérien ne sut ni découvrir ni employer.

Valérien fait Auguste Gallien son fils.

En même temps que Valérien avait été reconnu par le sénat, son fils Gallien, qui était à Rome, fut aussi déclaré César. Valérien le fit Auguste, et il égala ainsi

Eutrop. et Vict. uterque.

à sa personne et à son rang un fils âgé de dix-huit à vingt ans, et qui, sans manquer d'esprit, avait le plus mauvais cœur et le plus bas dont l'histoire fasse mention. Comme la famille de Valérien a été très-nombreuse, je crois que pour jeter de la clarté sur ce que nous aurons à dire dans la suite, il est à propos d'en tracer ici le tableau.

Famille de Valérien. Tillem.

Valérien, nommé dans les inscriptions P. Licinius Valérianus, fut marié deux fois. De son premier mariage il eut P. Licinius Galliénus, que nous nommons simplement Gallien, nom emprunté de l'aïeul maternel de ce prince, qui fut un homme illustre dans la république. Valérien prit une seconde alliance avec Mariniana, que l'on ne connaît que par les médailles qui attestent son apothéose. De Valérien et de Mariniana naquirent deux fils, qui furent tous deux Augustes, Valérien le jeune et [1] Égnatius. Ces princes eurent des enfants qui ne sont pas connus dans l'histoire. Gallien épousa Salonine, et il en eut au moins deux fils, tous deux portant entre autres noms celui de Saloninus, tous deux décorés du titre de César. Nous appelons l'un Valérien, et l'autre Salonin.

Il envoie Gallien en Gaule contre les Germains, lui donnant Postume pour modérateur.

L'empereur Valérien, se voyant sur un trône attaqué de toutes parts, prit des mesures pour faire face à tous ses ennemis. Il envoya Gallien son fils dans les Gaules pour s'opposer aux Germains, et lui-même il se chargea d'aller chasser les peuples scythiques qui désolaient l'Illyrie et l'Asie.

[1] Je suis M. de Tillemont dans ce que je dis de la famille de Valérien, quoique je n'ignore pas qu'il reste des difficultés par rapport à certains points. La chose est si embrouillée et si peu importante, qu'il m'a paru que le meilleur parti était de me fixer au sentiment d'un écrivain si savant et si exact, sans pourtant vouloir m'en rendre garant.

Gallien était bien jeune pour la commission que son père lui imposait. Mais outre que le courage militaire ne lui manquait pas comme les sentiments d'honneur et de vertu, Valérien ne lui donna que le nom et les honneurs de général, et il lui joignit pour conducteur et pour modérateur Postume, habile guerrier, qui dans la suite s'attribua le titre d'Auguste, et régna avec gloire dans les Gaules. Il avait eu la pensée de confier cet emploi à Aurélien, qui fut depuis empereur: mais il craignit sa trop grande sévérité. « Mon fils, « écrivit-il à un ami qui s'était étonné de la préférence « donnée à Postume, mon fils est encore bien jeune, « et même enfant. Il y a beaucoup de légèreté dans sa « façon de penser et dans sa conduite. J'ai appréhendé, « je l'avoue, qu'Aurélien, sévère comme il est, ne pous- « sât trop loin la rigueur à son égard. »

Zos. et Eutrop.

Vop. Aurel. 8.

Gallien gouverné par Postume eut des succès contre les Germains. Ces Germains peuvent bien être les [1] Francs qui dans ces commencements de leur existence sont souvent désignés par un nom alors plus connu. Quelques savants même attribuent au temps dont nous parlons actuellement l'avantage que remporta sur eux Aurélien encore tribun, et que nous avons cru devoir placer sous Gordien III. Il est plus probable qu'Aurélien, qui est appelé dans une lettre de Valérien écrite à son sujet le restaurateur des Gaules, était parvenu sous ce prince à un grade supérieur; qu'il commandait sous les ordres de Gallien et de Postume un corps d'armée considérable; et qu'il signala son commandement par quelque victoire, plus éclatante

Gallien acquiert de l'honneur dans ce commandement.

Tillem. Val. 3 et 4.

[1] Zonare dit positivement que Gallien fit la guerre aux Francs.

que ce premier exploit. Les médailles nous font connaître en effet une victoire sur les Germains, qui valut à Gallien le titre de *Germanicus Maximus*, très-grand Germanique.

Zos. Gallien, pour assurer la tranquillité des Gaules, joignit la négociation à la force des armes : et après avoir dompté dans plusieurs combats la fierté des Germains, il fit alliance avec un de leurs princes, qui non seulement consentit à ne plus passer le Rhin, mais s'engagea à empêcher ses compatriotes de le passer.

Voilà l'idée que nous pouvons donner de ce que fit Gallien dans les Gaules pendant le règne de son père, ou plutôt de ce que firent Postume et Aurélien sous son nom. Selon Zonare, Gallien s'illustra encore par

Zon. un fait d'armes bien brillant en Italie. Avec dix mille hommes, au rapport de cet écrivain, il défit près de la ville de Milan trois cent mille Allemands. La chose est difficile à croire, et ce qu'il peut y avoir de vrai paraît devoir être rejeté à un temps postérieur.

Valérien réussit par ses généraux contre les Barbares qui ravageaient l'Illyrie.

Vopisc. Aurel. 13, et Trebell. Claud. 15.

La guerre ne se faisait pas moins vivement en Illyrie. Les nations voisines du Danube inondaient toute cette vaste contrée, et y exerçaient d'horribles ravages. Valérien qui s'était transporté à Byzance, pour être plus près des ennemis, employa contre eux divers généraux, dont les plus illustres sont Claude et Aurélien, tous deux depuis empereurs. Aurélien en particulier remporta une grande victoire sur les Goths, et il en fut récompensé par le consulat.

Vopisc. Prob. 3-5. Probus, qui parvint aussi dans la suite à l'empire, était alors trop jeune pour pouvoir commander en chef. Mais il se distinguait déja par toutes les excellentes

qualités d'une belle ame, et par la bravoure militaire. Valérien l'avait fait tribun avant l'âge, et il n'eut pas lieu de s'en repentir. Dans un combat contre les Sarmates et les Quades, Probus fit des prodiges de valeur, et il mérita la couronne civique, en délivrant des mains des Barbares Valérius Flaccus, jeune homme d'une haute naissance et parent de l'empereur.

L'Asie mineure ravagée à diverses reprises par des courses de nations scythiques. Zos.

L'Illyrie étant ainsi mise à l'abri des courses des Goths par les exploits de ces grands hommes, il s'agissait de secourir l'Asie mineure, qui était en proie à des nuées d'autres Barbares, peuples scythes, entre lesquels on nomme en particulier les Borans. C'est du côté du Phase et de la Colchide que leurs courses commencèrent à se faire sentir, et ils y vinrent par mer. Ils n'avaient point de vaisseaux; mais ils en empruntèrent des habitants du Bosphore. Zosime observe que tant que le petit état du Bosphore avait eu ses rois héréditaires, ces princes amis et alliés des Romains, faisant le commerce avec eux, et en recevant des présents, empêchaient les Scythes de passer sur les terres de l'empire; mais que par l'extinction de la famille royale, le sceptre étant tombé en des mains indignes, ces nouveaux souverains, mal affermis, et manquant de courage, craignirent les menaces des Scythes, et non contents de leur livrer passage, leur fournirent même des vaisseaux.

Les Borans, car c'est de cette nation scythique qu'il s'agit, lorsqu'ils furent abordés en Colchide, renvoyèrent les vaisseaux, et se répendant aussitôt dans tout le plat pays, ils le pillèrent et le ravagèrent en barbares. Ensuite ils osèrent même attaquer Pityonte[1],

[1] Zosime place visiblement, comme il paraîtra par ce qui est

ville fortifiée, et qui défendait dans ces quartiers les frontières de l'empire. Successianus, qui commandait dans la place, brave officier, et secondé par de bonnes troupes qu'il avait sous ses ordres, reçut si bien les ennemis, qu'il leur ôta tout d'un coup l'espérance de réussir dans leur entreprise. Il les battit, il les poursuivit : et les Borans, ayant perdu beaucoup de monde, se trouvèrent trop heureux de s'enfuir précipitamment dans leur pays sur des vaisseaux qu'ils rencontrèrent à la côte, et dont ils s'emparèrent par force.

Les habitants de Pityonte et tout le pays voisin se croyaient totalement délivrés. Mais les Barbares à qui ils avaient affaire, toujours inquiets, toujours avides, n'ayant rien qui les attachât à leur patrie, accoutumés à errer sans demeure fixe, portant avec eux tout ce qu'ils possédaient, et amorcés par l'espoir du butin, ne se décourageaient point par les disgraces. Battus une première fois, ils revenaient à la charge : et c'est par cette manœuvre, persévéramment et infatigablement continuée, qu'ils vinrent enfin à bout de ruiner l'empire romain.

Les Borans, à peine retournés dans leur pays, se préparèrent à une nouvelle course. Ils obtinrent encore des vaisseaux des peuples du Bosphore : et arrivés près du Phase, ils les gardèrent, afin de s'assurer une retraite dans le besoin. Ils commencèrent par attaquer un temple de Diane qui était dans ces contrées, et la ville royale d'Æéta, père de Médée, si célèbre dans la

dit plus bas, la ville de Pityonte au-dessous et au midi du Phase. Strabon parle d'une Pityonte la grande, au nord de cette même rivière. Ou Zosime se trompe, ce qui n'est pas difficile à croire, ou il faut distinguer, comme a fait Cellarius dans sa carte, deux villes de Pytyonte.

fable. Repoussés avec perte, ils ne se rebutèrent point, et vinrent se présenter devant Pityonte. Malheureusement Successianus n'y était plus. Valérien, que la nécessité de résister aux armes des Perses avait amené à Antioche, y avait aussi mandé cet officier, qu'il fit préfet du prétoire, et des conseils duquel il voulait s'aider dans la conduite de la guerre d'Orient. Pityonte fut mal défendue : les Borans la prirent d'emblée, la pillèrent, et s'étant rendus maîtres des vaisseaux qu'ils trouvèrent dans le port, ils en accrûrent leur flotte, se remirent en mer, et allant en avant ils s'approchèrent de Trébizonde, ville puissante, ceinte d'une double muraille, qui avait une garnison forte de plus de dix mille hommes.

Des Barbares, sans aucune connaissance de l'art si difficile des siéges, n'auraient jamais emporté cette place. Ils ne s'en seraient pas flattés, dit l'historien, même en songe. La négligence de la garnison leur procura un succès qui passait leurs espérances comme leurs forces. Les soldats et les officiers romains comptant sur leurs avantages, et méprisant l'impéritie des ennemis, ne se tenaient point sur leurs gardes, ne prenaient aucune précaution, et songeaient uniquement à se divertir et à faire bonne chère. Les Borans, instruits de cette sécurité, escaladèrent le mur pendant la nuit, et se trouvèrent ainsi tout d'un coup maîtres de Trébizonde. La garnison, aussi lâche que mal disciplinée, sortit par la porte qui donnait du côté des terres, et abandonna les habitants à la discrétion des vainqueurs. Le butin fut immense. La ville était riche par elle-même : et de tout le pays des environs on y avait apporté, comme dans un asile assuré, tout ce que l'on possédait

Tillem. de précieux. Les Borans en profitèrent : et après avoir tout pillé, tout saccagé dans la ville, ils étendirent même leurs courses dans l'intérieur du pays, comme il paraît par l'épître canonique de saint Grégoire Thaumaturge, alors évêque de Néocésarée. Ils emportèrent ainsi les richesses du Pont, et les ayant chargées sur leurs vaisseaux, ils s'en retournèrent triomphants dans leur pays.

Un si heureux succès fut une puissante amorce pour d'autres peuples Scythes, voisins des Borans. Ces peuples, résolus d'imiter un exemple si utile, formèrent une armée de terre et une flotte. Pour la construction des vaisseaux, dont ils ignoraient les règles, ils se servirent du ministère des Romains qui se rencontrèrent parmi eux, soit pour y avoir été amenés prisonniers, soit attirés par le commerce [1]. Quant à la direction de leur marche, comme la côte orientale du Pont avait été pillée par les Borans, et ne promettait pas par conséquent une riche proie à ceux qui viendraient après eux, les Scythes dont nous parlons ici tournèrent vers l'Occident. Au commencement de l'hiver ils partirent vraisemblablement du voisinage du Tanaïs. La flotte et l'armée de terre marchant de conserve, côtoyèrent tout le rivage occidental de l'Euxin. Il est à croire que les troupes de terre passèrent le Danube sur la glace, et que c'était à ce dessein que l'hiver avait été choisi pour le temps du départ.

Arrivés près de Byzance, ils laissèrent cette ville,

[1] Le texte de Zosime, tel que nous l'avons, signifie *pour raison d'indigence*. Mais au moyen d'un léger changement on y trouvera le sens que j'ai suivi comme beaucoup meilleur. Au lieu de κατ' ἀπορίαν, je crois qu'il faut lire κατ' ἐμπορίαν.

qui leur parut apparemment trop forte, et peut-être trop bien gardée; mais ils passèrent le détroit, partie sur leurs propres vaisseaux, partie sur des barques qu'ils avaient ramassées le long de la côte, et surtout dans un grand marais peu éloigné de Byzance; et en abordant en Asie, ils surprirent Chalcédoine. Cette ville avait une garnison plus nombreuse que n'était la troupe de ceux qui venaient l'attaquer. Mais la terreur des Barbares était si grande, que les soldats romains prirent honteusement la fuite, avant même que d'avoir vu l'ennemi. Les Scythes entrèrent dans Chalcédoine sans éprouver aucune résistance : et la facilité de la conquête, le butin qu'ils y firent, animèrent leur courage et augmentèrent leur avidité.

Ils s'avancèrent donc vers Nicomédie, où les appelait un traître, que Zosime appelle Chrysogonus. La prise de cette ville ne leur coûta pas plus d'efforts que celle de Chalcédoine, et le butin en aurait été beaucoup plus opulent, si les habitants, prévenant la venue des Barbares, ne se fussent enfuis pour la plupart avec tout ce qu'ils purent sauver de leurs trésors. Les Scythes y trouvèrent encore de quoi satisfaire abondamment leur cupidité; et continuant leurs exploits de brigands, ils pillèrent de même les villes de Nicée, de Cius et de Pruse. Ils voulaient pousser plus avant, et aller jusqu'à Cyzique. Mais le fleuve Rhyndacus s'étant grossi subitement par les pluies, les arrêta tout court. Ils revinrent sur leurs pas, brûlèrent Nicomédie et Nicée, qu'ils s'étaient d'abord contentés de piller, et ayant regagné la mer, ils se rembarquèrent et remportèrent tout leur butin dans leur pays.

Négligence et pesanteur de Valérien.

Le ravage d'une province telle que la Bithynie, et de tant de villes considérables, sans que les Barbares aient trouvé aucunes troupes romaines qui leur fissent obstacle soit dans leurs courses, soit à leur retour, ne fait pas assurément honneur au gouvernement de Valérien, et prouve trop clairement la négligence et la pesanteur dont les historiens l'accusent. Ce prince était encore à Antioche. Il envoya Félix pour garder Byzance; il se mit lui-même en mouvement, et vint jusqu'en Cappadoce: et là ayant appris apparemment la retraite des Scythes, il s'en retourna, sans avoir fait autre chose que causer beaucoup d'incommodités et de dommages aux peuples sur les terres desquels il avait passé.

La peste continue de désoler l'empire.

Aux incursions des Barbares, qui désolaient les plus belles provinces de l'empire, se joignait encore un autre fléau, c'est-à-dire la peste, qui déja depuis plusieurs années exerçait de continuels ravages dans les villes, dans les campagnes, dans les armées. Et pour mettre le comble au désastre des Romains, Valérien alla chercher une fin funeste et honteuse dans la guerre contre les Perses.

Guerre des Perses. Zos. et Zon.

Depuis les victoires remportées par Gordien III sur les Perses, et la paix conclue avec eux par Philippe, il n'y avait point eu de guerre ouverte entre les deux empires. Ce n'est pas que la paix fût bien religieusement observée par Sapor. Il est parlé d'entreprises renouvelées par ce prince contre les Romains dès le temps de Gallus. Zonare fait mention d'un Tiridate roi d'Arménie, détrôné alors par les Perses, et par ses propres fils qui s'étaient joints à ses ennemis. Mais ce

fut sous le règne de Valérien, et à l'aide du traître Cyriade, que Sapor leva le masque et ralluma plus violent que jamais le feu de la guerre.

Cyriade, fils d'un père de même nom, qui doit avoir été un grand seigneur en Syrie, s'étant attiré la disgrace de son père par sa mauvaise conduite et par son luxe insensé, le vola, lui enleva une grande quantité d'or et d'argent, et se sauva sur les terres des Perses. Il vint à la cour de Sapor, et il l'exhorta à attaquer les Romains, lui représentant sans doute combien l'occasion était favorable pour faire valoir ses anciennes prétentions contre un empire actuellement gouverné par un prince faible, et dévasté de tous côtés par les Barbares. Il avait lui-même dans ce projet ses intérêts et ses vues, comme il paraîtra par la suite. L'ambition de Sapor le disposait à écouter avec joie une pareille proposition. Il se mit en campagne, profitant peut-être des intelligences que Cyriaque avait conservées dans le pays soumis aux Romains. Il entra en Mésopotamie, où il prit Nisibe et Carres; il pénétra dans la Syrie et surprit Antioche.

Cyriade traître et tyran. Prise d'Antioche par les Perses. Trebell. Tr. Tyr. 2.

Zos.

Les habitants de cette grande ville ne s'attendaient à rien moins qu'à un tel malheur. Livrés au goût qu'ils avaient pour les plaisirs et pour les spectacles, ils étaient actuellement au théâtre, et s'amusaient à considérer un pantomime et sa femme, qui exécutaient une farce pour les divertir. Tout d'un coup cette femme en se retournant, s'écria: « Ou je rêve, ou voici les Perses. » Ils arrivaient en effet, et ils n'eurent pas de peine à s'emparer d'une ville qui ne songeait nullement à se défendre. Ils la saccagèrent, ils pillèrent les environs.

Amm. Marc. l. XXIII.

Zos. Après cette conquête, les Perses auraient pu aisément s'étendre dans l'Asie-mineure, et la subjuguer. Mais leur armée était chargée d'un butin immense, et ils jugèrent à propos de s'en assurer la possession en le reportant dans leur pays.

Trebell. Cyriade ayant comblé tous ses crimes par le parricide, traître à sa patrie, meurtrier de son père, il voulut enfin recueillir le fruit de ses forfaits. Resté en Syrie, il se décora du titre de César, et ensuite de celui d'Auguste. Mais cet éclat acheté par tant d'horreurs fut de courte durée. Après en avoir joui un peu plus d'un an, Cyriade fut tué par les siens. S'il était permis de supposer que son nom dût être substitué dans le texte d'Ammien Marcellin à celui de Maréade, qui en approche et qui peut en être une corruption, ce seraient en ce cas les Perses eux-mêmes qui auraient fait justice du perfide, après avoir profité de la perfidie. Marcellin assure que Maréade, citoyen d'Antioche, qui les avait introduits dans cette ville, fut puni par eux du supplice du feu.

Cyriade périt.

Cyriade n'était plus lorsque Valérien, appelé en Orient par la guerre des Perses, arriva à Antioche. Son premier soin fut de rétablir cette ville, que les ennemis avaient ruinée en grande partie : et c'est apparemment en conséquence de ce bienfait qu'on lui donne sur quelques médailles le titre, si peu convenable à ses infortunes, de restaurateur de l'Orient.

Valérien vient à Antioche, et la rétablit. Trebell. Zos. Tillem. art. 7.

Valérien passa un temps fort considérable en Orient, et nous ne pouvons pas dire ce qu'il y fit jusqu'à son dernier désastre. Tout ce que nous en savons se réduit au rétablissement d'Antioche, dont nous venons de

parler, et au mouvement tardif qu'il se donna pour aller chasser de Bithynie les Scythes, qui en étaient sortis avant qu'il fût arrivé en Cappadoce.

Enfin, obligé d'aller au secours d'Édesse, que Sapor assiégeait, et encouragé par la résistance vigoureuse que faisait la garnison de cette place, Valérien passa l'Euphrate et vint en Mésopotamie. Il livra une bataille, dont le succès fut malheureux pour lui. On en rejette la faute sur la trahison d'un général, en qui l'empereur avait une entière confiance, et qui en abusa pour l'engager dans un poste, où ni la valeur ni le bon ordre des troupes romaines ne pouvaient être d'aucun usage. Ce général est sans doute Macrien dont nous aurons lieu de parler amplement. Valérien, dont la timidité naturelle s'était encore augmentée par sa défaite, fit demander la paix à Sapor, prêt à l'acheter par de grandes sommes d'argent. Sapor, qui méditait une perfidie, renvoya les ambassadeurs romains en leur déclarant qu'il voulait négocier avec l'empereur en personne. Valérien fut assez imprudent pour s'exposer à une entrevue, sans mener une bonne et forte garde, et les Perses profitant de son imbécille crédulité, l'enveloppèrent tout d'un coup et le firent prisonnier. Voilà ce que nous trouvons de plus vraisemblable et de mieux appuyé touchant ce triste et honteux événement, dont nous fixons la date, d'après M. de Tillemont, à l'an de J. C. 260.

Il est défait par Sapor, et fait prisonnier dans une entrevue.
Zon. Zos. Trebell. Valer. 3. Eutrop. Vict. uterque.

Tout le monde sait quel indigne et affreux traitement ce malheureux prince éprouva durant une longue captivité. On le couvrit de plus d'ignominies que le plus vil des esclaves. Son vainqueur superbe le traînait partout à sa suite, chargé de chaînes, et en même temps

Indigne traitement que lui fait souffrir Sapor.
Constant. orat. ap. Eus. c. 4.

revêtu de la pourpre impériale, dont l'éclat aigrissait
Vict. Epit. Lactant. de mort. Persec. c. 5. le sentiment de sa misère : et lorsque Sapor voulait monter à cheval, il fallait que l'infortuné Valérien se courbât jusqu'en terre, afin que son maître insolent lui mettant le pied sur le dos s'en servît comme de montoir. Souvent à cet outrage si cruel le roi barbare ajoutait encore des paroles insultantes, observant avec un ris moqueur, que c'était là vraiment triompher, et non simplement triompher en peinture, comme faisaient les Romains. Le comble du malheur de Valérien fut la lâche et criminelle indifférence d'un fils ingrat, qui assis sur le trône des Césars laissait son père dans une si déplorable situation, sans tenter aucun effort
Trebel. Gall. 10. pour l'en tirer. La seule marque d'attention que Gallien lui donna, fut de le mettre au rang des dieux sur une fausse nouvelle de sa mort. Encore observe-t-on que ce fut malgré lui, et pour satisfaire les vœux du peuple et du sénat, qu'il lui rendit cet hommage prescrit par la coutume, et aussi frivole en soi que ridicule et déplacé par rapport aux circonstances.

L'ignominie du prince captif ne finit pas avec sa vie.
Tillem. art. 8. Il languit dans un si horrible esclavage au moins trois ans, et quelques-uns disent jusqu'à neuf : et lorsqu'il fut mort, Sapor ordonna qu'on l'écorchât, que l'on teignît sa peau en rouge, qu'on la garnît en dedans de paille pour lui conserver la forme humaine, et qu'en cet état on la suspendît dans un temple, comme un monument immortel de la honte des Romains; et lorsqu'il recevait des ambassadeurs de Rome, il leur montrait cet humiliant spectacle, afin qu'ils apprissent à rabattre de leur orgueil.

Tous les auteurs chrétiens ont regardé l'horrible ca-

tastrophe de Valérien comme l'effet de la vengeance divine pour le sang des justes et des saints, que cet empereur, d'ailleurs porté à la bonté, avait inhumainement répandu.

Valérien, quoique bon par caractère, persécuta néanmoins les chrétiens.

Je dis qu'il était bon par caractère : et c'est de quoi nous fournissent la preuve différentes lettres de lui que nous ont conservées les écrivains de l'histoire Auguste dans les vies de Macrien, de Baliste, de Claude II, d'Aurélien, de Probus. On y voit partout un prince qui rend justice au mérite avec franchise et avec candeur. Il montre même quelquefois des sentiments héroïques et dignes des anciens temps de Rome. Je n'en citerai qu'un trait, qui regarde Aurélien.

Vop. Aurel. 11-15.

Il s'agissait de récompenser les services de ce guerrier, qui étaient grands, par l'honneur du consulat. Mais le consulat exigeait alors des dépenses énormes, surtout pour les jeux qu'il fallait donner au peuple; et Aurélien était pauvre. Bien loin qu'au jugement de Valérien cette considération fût un obstacle à l'élévation d'un sujet estimable par ses qualités personnelles, elle lui parut au contraire une recommandation et un nouveau mérite : et en écrivant à Aurélien pour lui annoncer sa nomination, il lui déclara que le trésor public ferait les frais que ne pouvait supporter la modicité de sa fortune. « Car [1], ajoutait-il, ceux qui en servant « la république restent pauvres, sont bien dignes de « louange, et nul ne mérite mieux d'être secouru par « l'état. » Valérien envoya pour cela ses ordres au garde

[1] « Levanda est enim paupertas eorum hominum qui diu reipublicæ viventes, pauperes sunt, et nullorum magis. » Cela est dit peu élégamment, peut-être même y a-t-il quelque faute; mais on voit le sens, qui est très-beau et très-noble.

du trésor public, et la lettre commençait par ces belles paroles : « Aurélien [1], à cause de sa pauvreté, qui le « rend vraiment grand à nos yeux, et plus grand que « les autres, ne peut pas soutenir la dépense du con- « sulat, auquel nous l'avons nommé. » L'empereur règle ensuite dans un grand détail tout ce qui doit être fourni pour l'objet dont il est question.

Aurélien, qui n'avait pas voulu acquérir de la fortune par des moyens illégitimes, y parvint par une voie honorable, ayant été adopté dans le même temps par Ulpius Crinitus, riche consulaire, qui n'avait point d'enfants : et la bonté de Valérien était si grande, qu'il rendit à Ulpius des actions de graces de cette adoption, comme si c'eût été un bienfait qui l'intéressât directement.

Eus. Hist. eccles. VII, 10.

Les chrétiens se sentirent d'abord de la douceur et de la bonté de ce prince. Aucun de ses prédécesseurs, dit saint Denys d'Alexandrie cité par Eusèbe, ne leur avait témoigné tant d'humanité et même d'affection. Tout le palais impérial était rempli de chrétiens, et pouvait presque être regardé comme une église du Dieu véritable. Ce fut une impulsion étrangère qui changea ses sentiments à leur égard.

Idée de cette persécution, qui est comptée pour la huitième. Trebell. Gall. 1. Euseb.

Macrien, homme de bas lieu et d'une ambition démesurée, adonné à la magie, et par conséquent grand ennemi des chrétiens, d'ailleurs ayant des talents soit pour l'administration des affaires civiles, soit pour la guerre, s'était acquis la confiance de l'empereur. Les malheurs de l'état, désolé en même temps par la peste et par les ravages des Barbares, lui parurent une oc-

[1] « Aureliano, cui consulatum detulimus, ob paupertatem, quâ ille magnus est, ceteris major, dabis, etc. »

casion favorable pour achever de subjuguer cet esprit faible, que la douleur abattait et inclinait vers la superstition. Il lui enseigna et lui fit pratiquer des sacrifices magiques, comme un moyen sûr pour détourner les fléaux dont on était accablé; et tout de suite il lui persuada que les chrétiens n'adorant pas, et même blasphêmant les dieux révérés par toutes les nations, étaient la cause des maux publics.

De là naquit la huitième persécution, ordonnée par l'édit de Valérien. Elle fut générale et très-cruelle, surtout par rapport aux évêques et aux prêtres, sans épargner néanmoins les simples fidèles. Pendant trois ans et demi qu'elle dura, c'est-à-dire depuis l'an de J.-C. 257 jusqu'à la captivité de Valérien en 260, elle couronna un grand nombre de martyrs : à Rome saint Sixte pape, et saint Laurent son diacre, saint Cyprien à Carthage, et plusieurs autres saints évêques dans toutes les parties de l'empire. Saint Denys d'Alexandrie fut seulement envoyé en exil, et après la prise de Valérien par les Perses, il revint à son église. Tillem.

Nous voyons par l'histoire de cette persécution que les cimetières étaient les lieux où s'assemblaient communément les chrétiens. On les en chassa par ordre de l'empereur, et on leur en ôta la possession.

Pendant que le christianisme était persécuté chez les Romains, il s'étendait parmi les nations barbares qui leur faisaient la guerre. Les Goths, et autres peuples scythiques, dans les ravages qu'ils exercèrent, ainsi que nous l'avons rapporté, en Illyrie, en Thrace, en différentes provinces de l'Asie, emmenèrent un grand nombre de prisonniers, entre lesquels il se trouva de saints prêtres. Ces illustres captifs, par l'éclat de leurs

Commencement du christianisme parmi les Goths, et autres peuples barbares. Sozom. II, 6.

vertus, par leur patience dans les maux qu'ils souffraient, par les miracles que Dieu opérait à leur intercession, attirèrent d'abord au culte qu'ils professaient le respect de leurs maîtres. Du respect pour la religion chrétienne les Barbares passèrent au désir de l'embrasser. Ils se firent baptiser en foule, mais non pas tous. La superstition idolâtrique demeura encore long-temps dominante parmi eux, et donna même des martyrs à l'Église.

Sozomène, de qui nous tenons ce récit, dit que les nations germaniques sur le Rhin commencèrent aussi alors à se convertir à la foi chrétienne. Mais nous ne trouvons point dans notre histoire de trace du christianisme parmi les Francs, avant la conversion de Clovis.

GALLIEN.

SUITE

DU LIVRE XXVI.

FASTES DU RÈGNE DE GALLIEN.

.......SECULARIS II.
.......DONATUS. AN. R. 1011. DE J. C. 260.

Gallien, après le désastre de son père, entre tout d'un coup en exercice de la souveraine puissance.

Il quitte la Gaule, et passe en Italie, d'où une nuée de Scythes ou Goths venait d'être chassée par les bons ordres que le sénat avait donnés.

Il se transporte dans l'Illyrie, qui était infestée par une autre bande de Scythes et par les Sarmates; et où Ingénuus, après avoir battu ces derniers, s'était révolté.

Secondé par Auréole, il défait Ingénuus en bataille rangée. Ingénuus est tué, ou se tue lui-même. Gallien tire une vengeance cruelle de ceux qui l'avaient appuyé dans sa rébellion.

En Orient, Sapor profite de ses avantages. Il rentre en Syrie, reprend Antioche, parcourt en vainqueur la Cappadoce, la Lycaonie, et la Cilicie.

Baliste, général romain, repousse Sapor et l'oblige de repasser l'Euphrate.

Odénat, prince de Palmyre, ou chef d'une tribu de Sarrasins, poursuit Sapor, le remène toujours battant jusque sur ses terres, et assiége la ville royale de Ctésiphon.

Macrien, aidé de Baliste, se fait proclamer empereur avec ses deux fils, Macrien le jeune et Quiétus. Toute l'Asie le reconnaît.

En Gaule, Postume, qui y commandait, tue Valérien César, fils de Gallien, laissé par son père à Cologne, et il prend la pourpre. Il règne sur les Gaules, l'Espagne, et la Grande-Bretagne durant sept ans.

Gallien fait César Salonin son second fils.

Il apaise la persécution excitée contre les chrétiens par son père à l'instigation de Macrien.

La peste faisait de grands ravages dans l'empire.

An. R. 1012.
De J. C. 261.

GALLIENUS AUGUSTUS IV.
VOLUSIANUS.

Les Scythes pénètrent dans la Grèce. Pour se mettre en défense contre eux, les Athéniens rebâtissent leurs murailles, les habitants du Péloponnèse ferment leur isthme par un mur tiré d'une mer à l'autre. Siége de Thessalonique par les Scythes.

Régillien se révolte en Mésie, et est tué bientôt après.

Macrien se met en marche avec son fils aîné pour se faire reconnaître en Occident, laissant son second fils Quiétus avec Baliste en Orient.

Valens et Pison prennent la pourpre en Grèce, et sont tués.

Odénat continue la guerre avec succès contre Sapor.

GALLIENUS AUGUSTUS V. FAUSTIANUS. AN. R. 1013. DE J. C. 262.

Tremblement de terre à Rome, en Afrique, et en Asie.

Macrien passe en Europe.

Les Scythes, après avoir ravagé la Grèce, se retirent dans leur pays, peut-être battus par Macrien, ou par quelque autre général romain.

Macrien vaincu par Auréole en Illyrie, est abandonné de son armée, et tué avec son fils.

Quiétus, son autre fils, est assiégé dans Émèse par Odénat, qui était revenu de son expédition en Perse. Baliste trahit Quiétus, et engage la garnison d'Émèse à le tuer, et à jeter son corps par-dessus les murs de la ville. Odénat se retire. Baliste se fait proclamer empereur.

Gallien fait la guerre en Gaule contre Postume avec variété de succès.

Émilien se révolte en Égypte.

Courses des Scythes ou Goths en Asie. Le temple de Diane d'Éphèse pillé et brûlé.

.... ALBINUS. .... DEXTER. AN. R. 1014. DE J.C. 263.

Gallien continue la guerre contre Postume. Il remporte sur lui une victoire, secondé par Auréole. Mais ce même Auréole empêche que la guerre ne soit terminée, en négligeant de poursuivre Postume, et en lui donnant moyen de se sauver.

Gallien revient à Rome, triomphe des Perses vain-

cus par Odénat, célèbre par des fêtes la dixième année de son règne, dont il datait le commencement du temps où il avait reçu de son père le titre d'Auguste.

Il passe en Thrace, et se venge cruellement de la ville de Byzance, qui peut-être avait favorisé Macrien.

Saturnin tyran.

Émilien est vaincu par Théodote, fait prisonnier, et envoyé à Rome, où Gallien le fait étrangler dans la prison. On peut rapporter à la guerre entre Émilien et Théodote le siége de Bruchium, grand quartier d'Alexandrie. Cette ville fatiguée par les séditions, par la guerre, par la peste et par la disette, se dépeuple considérablement.

GALLIENUS AUGUSTUS IV.
An. R. 1015. De J.C. 264. SATURNINUS.

Gallien récompense les grandes actions et la fidélité d'Odénat, en le déclarant Auguste. Odénat communique ce titre à Zénobie sa femme, et à ses enfants.

Baliste est tué.

Gallien retourne en Gaule faire de nouveau la guerre à Postume. Il est blessé au siége d'une place.

An. R. 1016. De J.C. 265. VALERIANUS II.
LUCILLUS.

Valérien était le frère de Gallien; et Lucillus, son parent.

Les Francs font des courses par mer en Espagne et en Afrique. Ils pillent et saccagent Tarragone.

Gallienus Augustus VII. An. R. 1017.
Sabinillus. De J.C. 266.

Nouvelle expédition d'Odénat contre Sapor. Il assiége la ville de Ctésiphon, et même la prend, selon le témoignage de Syncelle.

Courses des Hérules dans la Thrace, dans l'Asie, dans la Grèce. Déxippe sauve Athènes sa patrie.

D'autres Barbares ravagent la Galatie et la Cappadoce.

Paternus. An. R. 1018.
Arcesilaus. De J.C. 267.

Odénat revenu de Perse, marche contre les Barbares qui couraient la Cappadoce. Ils ne l'attendent pas, et ils se retirent par mer dans leur pays.

De retour à Émèse, Odénat est assassiné avec Hérode son fils aîné. Zénobie paraît n'avoir pas été innocente de cet attentat. Méonius, le meurtrier, prend le titre d'Auguste, et périt peu après. Zénobie gouverne l'Orient, tant en son nom qu'au nom de son fils.

Gallien ayant remporté un léger avantage sur les Hérules en Illyrie, fait la paix avec eux et avec Naulobat leur chef.

Lorsqu'il se préparait à marcher contre les Goths, il apprend la défection d'Auréole, qui s'était fait proclamer empereur en Italie. Il y court en diligence, laissant Claude et Marcien chargés de la guerre contre les Goths.

En Gaule, Postume est tué avec son fils.

Lélien lui succède, et est tué par Victorin qui prend la pourpre, et bientôt s'attire à lui-même une

fin funeste par ses débauches. Son fils, qu'il avait nommé César, est tué après lui.

Victoria sa mère fait élire empereur un soldat de fortune nommé Marius, qui avait autrefois été armurier. Marius est tué le troisième jour après son élection.

Victoria fait encore un empereur, et engage les soldats à déférer ce titre à Tétricus, qui prend la pourpre à Bordeaux. Elle ne survécut pas long-temps à cette nomination.

Claude et Marcien battent les Goths; mais Marcien, contre l'avis de Claude, les laisse échapper et faire leur retraite. Ces deux généraux viennent rejoindre Gallien devant Milan, où il tenait Auréole assiégé.

An. R. 1019. De J. C. 268.

PATERNUS II.
MARINIANUS.

Claude et Marcien forment une conspiration contre Gallien. Il est tùé par Cécropius vers le milieu du mois de mars, et Claude lui succède.

Valérien frère de Gallien est tué avec lui, et Salonin son fils périt à Rome.

Gallien fut mis au rang des dieux par ordre de Claude, et sa mort ne fut point vengée.

TYRANS sous Gallien.

On ne doit point mettre au nombre des Tyrans ODÉNAT, qui fut toujours fidèle à Gallien, et qui reçut de lui le titre d'Auguste. Son fils aîné HÉRODE porta aussi légitimement le même titre.

En Illyrie.

D. Lælius INGENUUS. An. de J. C. 260.
Q. Nonius REGILLIANUS. 261.

En Orient.

M. Fulvius MACRIANUS avec ses deux fils Q. Fulvius MACRIANUS et Cn. Fulvius QUIETUS. 260.
Ser. Anicius BALISTA. 262.

En Grèce.

L. Valerius VALENS. 261.
L. Calpurnius PISO Frugi. 261.

En Gaule.

M. Cassius Latienus POSTUMUS avec Junius Cassius POSTUMUS son fils. 260.
Ulpius Cornelius LÆLIANUS. 267.
M. Aurelius Piauvonius VICTORINUS, qui étant près de mourir nomma César L. Aurelius VICTORINUS son fils. 267.
M. Aurelius MARIUS. 267.
P. Pesuvius TETRICUS. 267.

En Égypte.

Ti. Cestius Alexander ÆMILIANUS. 262.

En Afrique.

T. Cornelius CELSUS. Sans date.

En Isaurie.

C. Annius TREBELLIANUS. Sans date.

An. de J. C. 263. On ne sait point en quel pays régna P. Sempronius SATURNINUS.

267. Après la mort d'Odénat, ZÉNOBIE régna en Orient avec ses fils.

En Italie.

267. Man. Acilius AUREOLUS.

§ VI. Contraste entre l'éclat de la famille de Valérien et le triste sort de ce prince. Indifférence de Gallien sur la captivité de son père. Gallien mauvais cœur, esprit frivole. Ses débauches, son faste, son luxe. L'empire désolé sous son règne par les guerres étrangères et civiles, par la peste et par la famine. Insensibilité prodigieuse de Gallien. Conquêtes de Sapor après la défaite et la prise de Valérien. Baliste, général romain, rechasse Sapor jusqu'à l'Euphrate. Odénat, prince palmyrénien ou sarrasin, poursuit Sapor au-delà de ce fleuve. Il fait des efforts inutiles pour délivrer Valérien. Il est fidèle à Gallien. Baliste et Macrien se concertent, et celui-ci est élu empereur avec ses deux fils. Il se prépare à venir se faire reconnaître en Occident. Valens et Pison prennent la pourpre dans la Grèce, et sont tués. Ingénuus se fait proclamer empereur en Illyrie, est vaincu par Gallien, et perd la vie. Horrible cruauté de Gallien. Régillien substitué à Ingénuus périt au bout de peu de temps. Auréole, commandant en Illyrie pour Gallien, défait Macrien, qui périt avec son fils aîné. Quiétus son second fils, attaqué par Odénat, est tué dans Émèse. Baliste se fait empereur, et périt au bout de trois ans par Odénat. L'Orient jouit de la tranquillité par la valeur et la bonne conduite d'Odénat. Il est fait Auguste par Gallien. Gallien triomphe pour les victoires remportées par Odénat. Décennales de Gallien. Badinages puérils de ce prince. Émilien prend la pourpre en Égypte. Siége de Bruchium. Charité

ingénieuse des saints Anatole et Eusèbe. Émilien est pris et mis à mort. Dépeuplement d'Alexandrie. Celsus, tyran de sept jours en Afrique. Trébellien prend le titre d'empereur en Isaurie, et est défait et tué. Les Isaures, peuple de brigands. Saturnin est proclamé empereur, et ensuite tué par ceux qui l'avaient élu. Courses des Barbares. L'Italie ravagée par une bande de Scythes. Une autre bande vient assiéger Thessalonique, et fait trembler toute la Grèce. Gallien passe de Gaule en Italie, et ensuite en Illyrie. Vengeance cruelle qu'il exerce sur les Byzantins. Les courses des Barbares continuent durant tout le règne de Gallien. Odénat périt par des embûches domestiques, dont Zénobie ne paraît pas avoir été innocente. Postume périt dans les Gaules la même année qu'Odénat en Orient. Il avait usurpé la puissance impériale dans les Gaules dès la première année de Gallien. Sagesse de son gouvernement. Ses exploits contre les Germains. Les Francs font des courses par mer en Espagne. Gallien attaque Postume inutilement. Victorin, lieutenant de Postume. Postume est tué par ses soldats avec son fils. Quelques détails sur l'un et sur l'autre. Lélien est reconnu empereur par ses soldats. Victorin le tue, et prend sa place. Il est tué lui-même par un greffier, à la femme duquel il avait fait violence. Victoria, mère de Victorin, fait élire empereur un certain Marius, qui est tué au bout de deux jours. Tétricus lui est substitué. Mort de Victoria. Gallien se transporte d'Illyrie en Italie pour combattre Auréole, qui s'était fait empereur. Victoire remportée par Marcien et par Claude sur les Goths. Ils viennent rejoindre Gallien, et ils lui ôtent l'empire avec la vie. Valérien et Salonin, frère et fils de Gallien, sont tués après lui. Durée du règne de Gallien. Il est déclaré tyran. Claude élu empereur. A Rome la mémoire de Gallien est chargée d'imprécations, et ensuite par ordre de Claude il est mis au rang des dieux. Gallien s'était attiré la haine publique par ses cruautés. Il avait interdit la milice aux sénateurs. Il fit cesser la persécution contre les chrétiens. La littérature stérile sous Gallien. Le règne de Gallien chargé d'événements

qui se croisent. Ordre que l'on y peut mettre. Les tyrans qui s'élevèrent sous ce règne, furent presque tous gens de mérite. Leur nombre.

Contraste entre l'éclat de la famille de Valérien et le triste sort de ce prince. Tillem.

GALLIEN, déja Auguste avec son père depuis sept ans, devint de plein droit seul chef de l'empire par la captivité de Valérien, sans qu'il fût besoin ni de délibération du sénat, ni de proclamation de la part des soldats. Valérien son frère avait été nommé César par leur père commun dès l'an 255. Un autre Valérien son fils aîné était aussi, environ depuis un an, décoré du même titre. Ainsi cette maison brillait dans tous ses membres par les honneurs de la majesté suprême, pendant que son auteur gémissait dans la plus dure et la plus ignominieuse servitude.

Indifférence de Gallien sur la captivité de son père. Lact. de mort. Perséc. c. I. Treb. Gall. I, 3, 17, et Valer. 4-7.

Gallien s'occupait de tout autre soin que de celui de venger son père. Bien loin de penser à le tirer des mains des Perses, il regardait comme une bonne fortune pour lui le malheur de Valérien. Tout l'empire était consterné d'un si triste événement : les nations même barbares y étaient sensibles. Nous avons dans Capitolin les lettres de trois rois alliés de Sapor, écrites à ce prince pour l'engager à remettre en liberté son prisonnier. Les Ibériens, les Albaniens, et plusieurs autres peuples de ces contrées, offraient leurs secours aux Romains pour délivrer Valérien de captivité. Et au milieu de tous ces témoignages de sensibilité et de douleur, Gallien non seulement demeurait indifférent, mais se réjouissait d'être affranchi d'un censeur, dont la gravité et la sévérité avaient retenu ses plaisirs dans la contrainte.

Il n'avait garde d'alléguer ce motif : au contraire, il faisait le philosophe; et lorsqu'il apprit la captivité de Valérien, prétendant renouveler en soi l'exemple de ce sage qui, à la nouvelle de la mort de son fils tué dans un combat, n'avait dit autre chose, sinon : « Je « savais que mon fils était mortel », de même Gallien prononça seulement cet apophtègme : « Je savais que « mon père était sujet aux accidents de la fortune. » Et il se trouva un adulateur assez lâche pour louer à ce sujet la constance et la fermeté d'ame du prince. D'autres fois, Gallien remarquait que le malheur de Valérien lui était glorieux, puisqu'il n'y était tombé que par excès de candeur, de franchise et de bonne foi. Mais on sentait parfaitement tout le faux de ces beaux discours, qui ne faisaient qu'ajouter à l'extinction du sentiment la honte de l'hypocrisie.

Ce trait seul, cette criminelle insensibilité, décèle le caractère, et suffit pour dénoter un cœur vicieux et un esprit frivole; car c'était l'amour des amusements, le goût des spectacles, de la licence, de la débauche qui, remplissant toute l'ame de Gallien, n'y laissaient plus de place aux sentiments d'honneur ni à ceux de la nature. Ce prince, ainsi que je l'ai remarqué, ne manquait point d'intelligence ni d'agrément dans l'imagination. Il avait l'esprit orné; il écrivait bien, soit en prose, soit en poésie; et l'on nous a conservé quelques vers de lui, qui prouvent autant d'élégance dans le style que peu de respect pour la pudeur. D'ailleurs on ne lui a jamais reproché la timidité dans les combats. Nous le verrons marcher de bonne grace contre les rivaux qui lui disputaient le rang suprême, et ne se pas trop ménager dans les pé-

Gallien mauvais cœur, esprit frivole.

Trebell. Gall. 11.

rils. Mais il fallait que la nécessité l'arrachât aux délices, aux divertissements, à la nonchalance ; et dès que l'aiguillon d'un intérêt personnel ne le piquait plus, il retombait par son propre poids dans son indécente mollesse et dans ses honteux plaisirs.

Ses débauches, son faste, son luxe. Treb. Salon. 3, et Gall. 16-18. Vict. uterque.

Il n'y gardait aucune mesure. A l'exemple de Caligula et de Néron, il courait déguisé pendant la nuit les cabarets et les lieux de débauche : il avait pour compagnie ordinaire des corrupteurs de la jeunesse et des comédiens. Ses repas étaient pleins de dissolution, et sa table environnée de femmes sans pudeur. Il entretenait un serrail d'un grand nombre de concubines, parmi lesquelles tenait le premier rang une certaine Pipa, ou Pipara, fille d'Attale, roi des Marcomans, à qui Gallien avait cédé une province pour acheter sa fille.

A la mollesse il joignait un faste poussé au plus grand excès. Ses vêtements dégénéraient en un luxe étranger, soit par la forme qu'il leur donnait, soit par les pierreries dont il rehaussait l'éclat des étoffes les plus précieuses. Il voulut s'ériger sur le mont Esquilin une statue colossale avec les attributs du Soleil. Cette statue aurait surpassé du double en hauteur l'ancien colosse construit par Néron, et consacré au Soleil par Vespasien. Mais Gallien n'eut pas le temps d'achever cet ouvrage de vanité puérile, et ses successeurs Claude et Aurélien avaient trop de jugement et de sens pour n'en pas sentir le ridicule, et pour être curieux d'y mettre la dernière main.

Il se piquait d'un luxe raffiné. Au printemps il bâtissait des appartements avec des feuilles de roses, il élevait des forts dont les murs étaient des fruits artis-

tement rangés. Il forçait la nature pour garder des raisins pendant trois ans, pour avoir des melons en plein hiver, des figues fraîches et toutes sortes de fruits dans les saisons qui ne sont pas faites pour les produire. Il prenait le bain six à sept fois le jour en été, et au moins deux fois en hiver. Il servait à sa table des vins de toutes les espèces, et jamais dans un repas il ne but deux fois d'un même vin.

Ce fut principalement lorsqu'il fut seul maître, que ses vices se donnèrent l'essor et une libre carrière; mais il n'avait pas attendu jusque là à les faire paraître. Lorsqu'il prit les rênes de l'empire, déja sa réputation était faite; et les rebelles qui aussitôt après s'élevèrent contre lui, l'accablèrent des mêmes reproches qu'il mérita dans toute la suite de son règne.

L'empire désolé sous son règne par les guerres étrangères et civiles, par la peste et par la famine.

La grande affaire de Gallien fut toujours son plaisir; et cependant jamais prince n'eut sur les bras des affaires plus sérieuses et plus difficiles. Toutes les espèces de maux fondaient à la fois sur l'empire. Les Barbares du nord et les Perses continuaient leurs courses et leurs attaques dans les Gaules, dans l'Illyrie, dans la Thrace et dans la Grèce, dans l'Asie et du côté de l'Orient. Au dedans chaque général d'armée aspirait au trône, et en usurpait les droits. En Sicile se renouvelèrent les maux anciens des révoltes d'esclaves. La peste ravageait toujours la capitale et les provinces, et en certains temps elle devint si violente, qu'elle emportait cinq mille personnes par jour dans Rome. La disette, la famine, les tremblements de terre à Rome, en Asie, en Afrique, les séditions dans les villes, tous les fléaux en un mot se réunissaient pour menacer l'empire de sa prochaine ruine : et Gallien se divertissait. La perte

Treb. Gall. 4 et 5. Eus. Hist. ecclés. VII, 22.

Insensibilité prodigieuse de Gallien. Treb. Gall. 6.

des plus belles provinces était pour lui matière à plaisanterie. Lorsqu'on vint lui annoncer que l'Égypte s'était révoltée: « Eh bien, dit-il, est-ce que nous ne « pouvons pas subsister sans le lin d'Égypte ? » L'Asie, ravagée par de furieux tremblements de terre et par les courses des Scythes, ne l'émut pas davantage, et il en conclut seulement qu'il faudrait donc se passer d'aphronitre. C'était une sorte de nitre différente du nôtre, dont les anciens se servaient pour les blanchissages, pour les bains et pour la composition du verre. Après avoir perdu la Gaule il se mit à rire, et dit : « La république est-elle ruinée, parce que nous n'au« rons plus d'étoffes de la fabrique d'Arras ? » Une telle insensibilité va jusqu'au prodige, et est, je crois, sans exemple dans l'histoire. Le présent seul affectait Gallien, et dès que ses plaisirs actuels n'étaient point dérangés, le bouleversement de l'univers ne faisait plus sur lui aucune impression. Il n'est pas étonnant que le règne d'un tel prince ait été une suite de malheurs, comme il paraîtra par le récit que j'en vais donner autant circonstancié que le permet l'imperfection des mémoires qui nous en restent.

Geoffroi, Mat. Med. Part. 1, c. 2.

Conquêtes de Sapor après la défaite et la prise de Valérien. Zonar.

Sapor, ayant vaincu l'armée romaine en Mésopotamie et fait prisonnier l'empereur, profita d'un si grand avantage. Il entra en Syrie, et reprit Antioche. Il passa en Cilicie, où il se rendit maître de Tarse; et allant toujours en avant il vint assiéger Césarée de Cappadoce. Cette place, qui était forte et qui contenait quatre cent mille habitants, arrêta quelque temps les Perses. Démosthène qui en était gouverneur, joignant l'intelligence et l'habileté au courage, fit une belle défense; et Sapor aurait peut-être échoué à ce

siége, sans les lumières qu'il tira d'un médecin de la ville, qui avait été pris apparemment dans quelque sortie. On appliqua ce malheureux médecin à la question, et on lui fit souffrir de si horribles tourments, que pour s'en délivrer il indiqua aux assiégeants l'endroit faible de la place. Les Perses surprirent Césarée par cet endroit, et s'étant répandus dans la ville ils y exercèrent toutes sortes de cruautés. Ils avaient surtout ordre de prendre vif Démosthène, que Sapor voulait sans doute immoler à sa vengeance. Le brave gouverneur, après avoir bien défendu sa place, ne s'oublia pas lui-même. Montant à cheval, et l'épée nue à la main, il se jeta au milieu d'un gros d'ennemis, qui prétendaient l'envelopper : il tua les uns, écarta les autres, et s'étant ainsi fait jour à travers les Perses, il évita la captivité et la mort.

Sapor, dans cette même expédition, parcourut en vainqueur la Lycaonie; il mit le siége devant Pompéiopolis en Cilicie; et l'on ne peut guère douter qu'il ne se proposât de faire revivre les prétentions d'Artaxerxès son père, de conquérir toute l'Asie mineure, et de ne souffrir d'autres bornes à son empire que celles qu'avait eues l'empire du grand Cyrus. Deux généraux arrêtèrent ses projets ambitieux, Baliste et Odénat, et le forcèrent de se retirer et de se renfermer dans ses états. Sync.

Baliste, général romain, rechasse Sapor jusqu'à l'Euphrate. Treb. Tr. Tyr. 18.

Baliste avait acquis beaucoup de gloire dans les premiers emplois militaires sous Valérien. Il était homme de tête et de main, propre au conseil et à l'action, et surtout excellent dans ce qui regarde le soin des subsistances d'une armée. Valérien, dans une lettre qui nous a été conservée par Trébellius Pollio, se loue

beaucoup des avis qu'il avait reçus de Baliste en ce genre, et qui tendaient à mettre l'abondance parmi les troupes en évitant de fouler les provinces. Pour satisfaire à ce double objet, Baliste voulait que l'on n'exigeât des peuples que les productions de leur pays; et que de plus, afin d'éviter les frais des voitures et des transports, on distribuât les quartiers d'hiver et les passages des troupes, de façon que les denrées se consumassent sur le lieu qui les faisait naître. Attentif au bon ordre, au bien du service, à la diminution des charges de l'état, Baliste conseilla aussi à Valérien de ne souffrir dans les troupes ni soldat ni officier surnuméraire. Car, comme la milice était alors très-fructueuse, bien des gens s'y engageaient pour en percevoir les émoluments sans en remplir les fonctions; et cet abus fut réformé par Valérien sur les avis de Baliste.

Ce fut cet homme habile et courageux en même temps qui le premier releva en Orient les affaires des Romains, réduites à la situation la plus déplorable par l'infortune de Valérien. Dans le moment tout avait plié, ainsi que je viens de l'exposer, sous le vainqueur qui même avait poussé fort loin ses conquêtes. Baliste[1] rassembla les malheureux débris des troupes vaincues, il en fit un corps d'armée, et avec des forces si peu capables, ce semblait, de grands exploits, il commença par sauver Pompéiopolis, que les Perses assiégeaient. Après ce premier succès, il continua de harceler Sapor, il le força d'abandonner ses conquêtes, et il le remena toujours battant vers l'Euphrate.

Treb. Valer. 7.
Zon. Sync.

[1] Zonare et le Syncèle appellent ce général *Calliste*, mais par erreur, comme l'a remarqué M. de Tillemont.

Là il fut secondé ou relevé par Odénat, dont l'exemple fait bien voir que de petits ennemis doivent être menagés par les plus puissants monarques. Odénat était prince de Palmyre, ou chef d'une tribu de Sarrasins, qui occupait les environs de cette ville, et qui était alliée des Romains. Endurci dès l'enfance par l'exercice continuel de la chasse à toutes les fatigues, à la pluie, au soleil, à la poussière, il s'était fait un corps robuste et qui répondait au courage de son ame. Il avait attaché son sort, comme je l'ai dit, à celui des Romains, et il crut d'abord que la ruine de Valérien était la sienne. Abattu par un si rude coup, il implora par lettres l'amitié et la clémence de Sapor. Ce prince orgueilleux trouva mauvais qu'Odénat ne fût pas venu en personne lui demander grace. Il renvoya ignominieusement ses députés, il fit jeter ses présents à la rivière, et il le menaça de lui apprendre de quelle manière un homme fait comme lui devait traiter avec un roi de Perse. « S'il veut, ajouta-t-il, obtenir une « diminution de châtiment, qu'il vienne les mains liées « derrière le dos se prosterner à mes pieds. S'il ne le « fait, qu'il se tienne sûr de périr avec sa famille et « sa patrie. » Odénat, forcé de mettre toutes ses ressources en lui-même, en trouva de suffisantes. Il assembla des troupes, et encouragé par les succès de Baliste, lorsque Sapor eut repassé l'Euphrate, il osa l'attaquer, et il réussit si bien, qu'il mit son armée en désordre, lui enleva ses trésors, et, ce qui lui était plus précieux, ses concubines. Après la victoire d'Odénat, Nisibe, Carres, et toute la Mésopotamie, rentrèrent sous l'obéissance des Romains. Mais la défaite de Sapor ne fut pas complète, puisqu'il emmena dans son royaume

Odénat, prince palmyrénien ou sarrasin, poursuit Sapor au-delà de ce fleuve. Tillem.

Treb. Tr. Tyr. 15.

Petr. Patric. Leg.

Zon. Sync. Trebell. Val. et Tr. Tyr.

Valérien, et une multitude d'autres prisonniers enlevés des diverses provinces où il avait porté ses armes.

Zonar. L'histoire observe qu'il les traitait avec une extrême inhumanité. Il ne leur faisait donner qu'autant de nourriture qu'il en fallait pour les empêcher de mourir. Ils n'avaient pas même l'eau à satisfaction, et on les menait boire une fois le jour comme des troupeaux. Il poussa si loin la cruauté à leur égard, que dans son retour ayant rencontré sur sa route une ravine creusée en précipice dont le passage était difficile, il fit égorger un très-grand nombre de ces malheureux, et ordonna que l'on jetât leurs corps morts dans le vallon, jusqu'à ce que le tas s'en élevât assez haut pour faire un pont et unir ensemble les deux bords. Quelque horreur qu'inspire une telle barbarie, elle n'a rien qui étonne de la part de Sapor après le traitement qu'il faisait souffrir à Valérien lui-même.

Il fait des efforts inutiles pour délivrer Valérien. Treb. Gall. 10.

Odénat avait un désir vif de délivrer d'une si dure et si honteuse captivité le malheureux empereur. Il entra sur les terres du roi de Perse, il assiégea Ctésiphon; il eut l'avantage en plusieurs combats, dans lesquels il fit prisonnier d'illustres satrapes; mais il ne put exécuter le dessein dont il eût fait sa principale gloire; et Valérien resta assujetti jusqu'à la fin à son superbe et impitoyable maître.

Il est fidèle à Gallien.

Autant qu'Odénat eut d'ardeur, quoique sans effet, pour la délivrance du père, autant sa fidélité fut constante et inviolable à l'égard du fils. Il est remarquable que ce prince sarrasin au milieu de ses victoires reconnut toujours les lois de Gallien. Il lui envoya les satrapes persans qu'il avait faits prisonniers en divers combats, et ayant reçu de lui le titre de général des

troupes romaines en Orient, il n'exerça ce commandement que dépendamment de celui qui lui avait été confié.

Baliste n'en usa pas de même; et dès qu'il eut chassé les Perses de dessus les terres romaines, il se lia d'intérêts avec un sujet infidèle, pour l'élever sur le trône de leur maître commun.

Baliste et Macrien se concertent, et celui-ci est élu empereur avec ses deux fils.

Gallien était dans les Gaules, selon Zosime, occupé de la guerre contre les Germains, lorsque arriva le désastre de son père. Il ne songea qu'à en profiter pour goûter plus librement les plaisirs, qui seuls touchaient cette ame de boue. Il ne donna aucuns ordres pour la guerre contre les Perses : à peine entendait-on parler de lui dans l'armée d'Orient. Cette négligence présenta une belle occasion et un favorable prétexte à l'ambition de Macrien, qui, après avoir trahi Valérien, entreprit d'enlever l'empire à son fils.

Eus. Hist. ecclés. VII, 18.

Macrien était universellement estimé par ses talents supérieurs, soit par rapport à la conduite des affaires, soit dans le métier des armes. Valérien, comme je l'ai dit, avait mis en lui toute sa confiance, jusqu'à lui donner l'inspection générale et le droit de commandement sur toute la milice romaine; et en instruisant le sénat de cette disposition, l'empereur rendait témoignage aux exploits glorieux par lesquels depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse Macrien n'avait cessé de se signaler successivement dans toutes les provinces de l'empire. D'ailleurs ce même ministre ou général, comme on voudra l'appeler, possédait des richesses immenses, fruit apparemment de ses rapines et de ses injustices, car il était né sans biens. Mais alors comme aujourd'hui, on ne demandait point par quelle

Treb. Tr. Tyr. 13.

voie un homme était devenu riche : l'important était de l'être, et l'argent de Macrien le mettait en état de satisfaire par des largesses l'avidité du soldat. On ne pouvait être arrêté que par la considération de son âge qui était fort avancé. Ce rusé politique tourna l'obstacle en moyen ; et comme il avait deux fils dans la fleur de la jeunesse, braves et intrépides dans la guerre, nommés tous deux tribuns des soldats par Valérien, et qui dans cet emploi se faisaient beaucoup d'honneur, il se servit de la faiblesse de son âge pour les faire nommer empereurs avec lui. Voici de quelle manière la chose se passa.

Baliste et Macrien assemblèrent en conseil les principaux officiers de l'armée, et là Baliste, posant pour principe indubitable qu'il fallait choisir un empereur, déclara que ce n'était point l'intérêt personnel qui le gouvernait, qu'il ne prétendait point à la souveraine puissance, et que ses vœux étaient pour Macrien. Celui-ci prit la parole, et voulant amener les esprits au but qu'il se proposait, il s'exprima en ces termes : « Je conviens que l'empire a besoin d'un chef, et je « souhaite de venir au secours de la république et d'é« carter du gouvernement celui qui en est la honte; « mais je suis vieux; je ne puis plus monter à cheval, « et les attentions qu'exige la faiblesse de ma santé « seraient pour moi une diversion qui nuirait au bien « des affaires. Il nous faut de la jeunesse ; et nous ne « devons pas nous attacher à un seul : deux ou trois « braves jeunes gens, en se partageant en diverses con« trées, selon la diversité des besoins, rétabliront la ré« publique, que Valérien par son infortune, et Gallien « par l'indignité de sa conduite, ont presque entière-

« ment renversée. » Baliste, avec qui sans doute Macrien était de concert, releva cette proposition : « Nous « confions la république à votre prudence, dit-il à Ma- « crien. Associez-vous pour la gouverner vos deux fils. « Indépendamment des autres considérations, ils ont « trop de mérite pour pouvoir vivre en sûreté sous « Gallien. » Tous furent du même avis ; personne ne réclama en faveur des droits du prince légitime, qui était universellement haï et méprisé ; et Macrien, en acceptant l'offre de l'empire pour lui et pour ses fils, promit une largesse aux soldats, continua Baliste dans la charge de préfet du prétoire qui lui avait été donnée par Valérien, et il finit en menaçant de faire sentir au lâche et efféminé Gallien quels officiers son père avait mis en place. Les soldats applaudirent à ce qui avait été déterminé dans le conseil. Macrien fut proclamé empereur avec ses deux fils, dont l'aîné portait le même nom que lui, et l'autre se nommait Quiétus.

Il est dit dans Eusèbe, suivi en ce point par Zonare, que Macrien ne pouvant porter les ornements impériaux parce qu'il était estropié et boîteux, les transmit à ses fils. Mais s'il ne se revêtit pas, au moins ordinairement, des marques du rang suprême, il est certain qu'il en exerça le pouvoir.

Eus. Hist. ecclés. VII, 10.

En l'usurpant, il s'était mis dans une position bien moins assurée que brillante. Quoique l'Asie eût accédé à son parti, il s'en fallait de beaucoup que ses forces ne le missent à l'abri du danger : de toutes parts il se voyait des ennemis. Du côté de l'Orient, il craignait Odénat, qui faisait actuellement la guerre pour Gallien contre Sapor avec une supériorité décidée : tout l'Occident ne le reconnaissait point. Il dressa son plan

Il se prépare à venir se faire reconnaître en Occident.
Treb. Gall. 2, et Tr. Tyr. et 14.

de manière à pourvoir à ce double objet. Il résolut de marcher lui-même vers la Grèce et l'Italie avec son fils aîné et ses principales forces; et il laissa Quiétus et Baliste en Syrie, pour s'opposer à Odénat.

Valens et Pison prennent la pourpre dans la Grèce, et sont tués. Treb. Gall. 2, et Tr. Tyr. 19, 20, 21.

Avant que de partir, et pour se préparer les voies, il jugea nécessaire de se défaire de Valens, proconsul d'Achaïe, qu'il regardait comme un rival jaloux de sa grandeur. Il en donna la commission à Pison, l'un des plus illustres membres du sénat. Cet ordre fit éclore deux nouveaux empereurs ou tyrans; car les empereurs se faisaient alors avec plus de facilité qu'on n'en trouverait parmi nous à faire un juge de village. Aussi leur chute était-elle souvent aussi prompte et aussi rapide que leur élévation.

Valens averti que Pison était envoyé pour le tuer, prit la pourpre. Pison, de son côté, voyant qu'il ne pouvait surprendre Valens, et craignant sa vengeance, se fit proclamer empereur par le petit nombre de soldats qui l'accompagnaient; et comme c'était en Thessalie qu'il recevait les titres de la puissance impériale, il en prit occasion, par un exemple tout nouveau, de s'attribuer le surnom de Thessalique. Sa fortune, ou plutôt l'ombre vaine qu'il avait embrassée, s'évanouit en un instant. Il n'en coûta à Valens qu'un ordre donné à quelques troupes d'aller tuer Pison; et lui-même il fut tué peu après par ses propres soldats.

Ce Valens était neveu ou petit-neveu d'un autre Valens, qui s'était révolté contre Dèce, et dont nous avons parlé en son lieu.

On donne de grands éloges à la probité de Pison, qui, digne héritier, dit-on, des anciens Pisons, retraçait dans ses mœurs l'image de leur austère vertu ad-

mirée dès le temps du gouvernement républicain. On assure que Valens son ennemi et son meurtrier, disait lui-même qu'il serait puni dans les enfers pour avoir ôté la vie à un si honnête homme. On ajoute que le sénat décerna à Pison les honneurs divins. Je donne tout cela tel que je le trouve dans mon auteur, sans prétendre en garantir la vérité; et il faut avouer que l'attachement de Pison à Macrien, la commission qu'il accepta d'aller tuer Valens, la manière dont il se fit empereur, tout cela ne répond guère à la haute idée que l'on veut nous donner de sa vertu.

Les légers nuages excités par Valens et par Pison, et dissipés dans le moment, ne causèrent aucun embarras à Macrien. Mais il rencontra des difficultés, des périls, et enfin sa perte dans la guerre qu'il porta en Illyrie; cette province, qui avait été d'abord le théâtre de grands mouvements, s'étant trouvée, lorsqu'il vint l'attaquer, réunie, tranquille, et garnie d'une puissante armée.

Ingénuus se fait proclamer empereur en Illyrie, est vaincu par Gallien, et perd la vie. Trebell. Tr. Tyr. 9.

Au commencement du règne de Gallien, l'Illyrie était ravagée par les Sarmates. Ingénuus, qui commandait dans la Pannonie, brave guerrier et extrêmement chéri des troupes, réprima les courses de ces Barbares. Mais craignant la gloire même de ces succès, qui pouvait faire ombrage à un prince ennemi du mérite, il usurpa la place de celui dont les jalousies l'alarmaient, et il se fit révêtir par ses soldats de la pourpre impériale. Gallien entra en fureur, et comme la colère lui donnait du courage, il quitte les Gaules, vient en Illyrie, livre la bataille au rebelle près de Murse[1] en

[1] Ville sur la Drave, aujourd'hui *Esseк*.

Eutrop. et Aurel. Vict.

Pannonie, et remporte la victoire. Ingénuus ou fut tué sur le champ de bataille, ou se tua lui-même peu après de peur de tomber entre les mains d'un vainqueur impitoyable.

Horrible cruauté de Gallien. Trebell.

Gallien exerça sa vengeance avec toute la cruauté d'une ame basse. Il ne fit quartier à personne. Soldats et habitants du pays, tout fut exterminé. Je ne crois pas que jamais aient été donnés des ordres plus inhumains et plus barbares que ceux que contient une lettre écrite par lui à ce sujet, et que l'on ne peut lire sans frémir d'horreur. La voici telle que nous l'a transmise Trébellius Pollio : « Gallien à Vérianus. Je ne « serai point content de vous, si vous ne faites souffrir « la mort qu'à ceux qui portent les armes, et que les « hasards de la guerre auraient pu emporter. Il fau- « drait massacrer tous les mâles, si les vieillards et « les enfants pouvaient être mis à mort sans donner « lieu de nous blâmer. Je vous ordonne de tuer qui- « conque a mal parlé de moi. Déchirez, tuez, mettez « en pièces ; prenez mes sentiments, et conformez-vous « à ceux qu'exprime cette lettre écrite de ma main. » Un scythe anthropophage parlerait-il autrement que ce prince noyé dans les voluptés ?

Son horrible cruauté produisit sur-le-champ une nouvelle révolte. Les troupes et les peuples de Mésie, couverts du sang de leurs camarades et de leurs proches, et craignant pour eux-mêmes un pareil traitement, se donnèrent un défenseur en élevant Régillianus à l'empire.

Régillien substitué à Ingénuus, périt au bout

Régillien était dace d'origine, issu, dit-on, de la famille de Décébale, ce roi des Daces si fameux sous Domitien et sous Trajan. Son habileté dans la guerre

lui mérita l'important emploi de commandant de la frontière d'Illyrie ; et dans cette charge il remporta une grande victoire sur les Barbares, près de la ville de Scupi[1] dans la Mésie. Trébellius prétend qu'il fut redevable de l'empire à une allusion badine que firent quelques soldats à l'étymologie de son nom, dérivé de celui de roi. Mais si ce petit conte a quelque chose de vrai, il ne réussit sans doute qu'à la faveur des circonstances que j'ai exposées. Régillien ne jouit pas long-temps du titre d'empereur : une sédition qui s'éleva dans son armée et qui commença par les troupes auxiliaires des Barbares, le fit périr; et il n'était déja plus lorsque Macrien arriva en Illyrie.

de peu de temps. Id. ibid. 10.

Macrien y eut affaire à Auréole, dont la position et la conduite ne sont pas aisées à décider par les monuments qui nous restent. On peut regarder comme certain qu'il commandait la cavalerie de Gallien dans la bataille contre Ingénuus, et qu'il eut grande part à la victoire. Il paraît vraisemblable que l'empereur le mit à la tête de l'armée destinée à combattre Macrien. Si Auréole se révolta alors, et prit la pourpre, comme Trébellius le suppose, c'est ce qui semble douteux. On doit plutôt rejeter sa défection ouverte à un temps beaucoup plus éloigné. Ce n'est pas à dire qu'il fût fort soumis aux ordres de Gallien. Les faits donnent lieu de penser que conservant toujours le commandement de l'armée qui lui avait été une fois mise entre les mains, il reconnaissait Gallien quant au nom, quoique dans le fait il se maintînt indépendant.

Auréole, commandant en Illyrie pour Gallien, défait Macrien, qui périt avec son fils aîné. Id. ibid. 11, 12, 19, et Gall. 2, et Zonar.

Pendant qu'il gardait le titre de général de Gallien,

[1] Aujourd'hui *Scopia* ou *Uscopia dans* la Bulgarie.

il avait lui-même un général qui lui était subordonné. Domitien, qui prétendait appartenir à la famille de l'empereur Domitien et descendre de Domitille sœur de ce prince, commandait les troupes d'Auréole, et sous ses auspices il vainquit Macrien en bataille rangée. Cette action n'était pas décisive par elle-même. De quarante-cinq mille hommes que Macrien avait amenés, il lui en restait encore trente mille. Mais dans les guerres civiles le changement de parti se fait presque sans scrupule et avec une extrême facilité. Soit découragement des troupes vaincues, soit intrigues d'Auréole, l'armée de Macrien abandonna son chef, et il fut réduit à demander comme une grace à ceux qui le trahissaient la mort pour lui et pour son fils, afin de pouvoir éviter la honte de la captivité et du supplice.

Quiétus son second fils attaqué par Odénat est tué dans Émèse. Treb. Tr. Tyr. 14, 15, et 18, et Gall. et Zon.

Sa chute entraîna celle de son second fils Quiétus qu'il avait laissé en Orient. Ce jeune prince se trouvait entre deux ennemis redoutables, Auréole vainqueur de son père, et Odénat qui revenait triomphant de sa glorieuse expédition contre Sapor. Celui-ci, comme le plus proche, était le plus à craindre. Il entra sur-le-champ en Syrie, et Quiétus fut obligé de s'enfermer dans la ville d'Émèse avec Baliste. Odénat les y assiégea, et ils ne pouvaient lui échapper. Mais Baliste était homme de ressources, et il ne se piquait pas d'une fidélité qui l'exposât au péril. Comme il savait que c'était surtout à Quiétus qu'Odénat en voulait, il résolut de faire sa paix en sacrifiant ce jeune et malheureux prince, et il persuada aux habitants d'Émèse de le tuer et de jeter son corps par-dessus leurs murailles. Odénat satisfait se retira; et Baliste demeuré

maître de la ville s'empara des trésors que Macrien y avait laissés, et à l'aide de cette riche proie, il se fit proclamer empereur par les soldats qui lui obéissaient. Son fantôme d'empereur doit avoir été renfermé dans des bornes fort étroites. Il ne pouvait pas s'étendre beaucoup, ayant un voisin tel qu'Odénat. Il porta néanmoins environ trois ans le titre d'empereur, sans que nous puissions citer aucun exploit de lui durant cet intervalle, au bout duquel Odénat, qui montra toujours du zèle pour les intérêts de Gallien, fit tuer ce rebelle dans sa tente par un soldat qu'il avait gagné.

Baliste se fait empereur, et périt au bout de trois ans par Odénat.

C'est ainsi que les affaires d'Orient prirent une consistance. Ce grand pays demeura tranquille et paisible par la valeur et la bonne conduite d'Odénat, qui repoussa les ennemis du dehors, qui éteignit les divisions au dedans. Il fut le continuel fléau de Sapor, qu'il ne cessa de fatiguer par des attaques réitérées, et qu'il fit deux fois trembler dans Ctésiphon. Il avait dessein d'attaquer Macrien, si celui-ci n'était pas venu chercher la mort en Illyrie. Il détruisit deux tyrans, Quiétus et Baliste; et ce qui est bien digne de louange, au milieu de tant d'exemples de rébellion, il fut constamment fidèle à Gallien. Je n'examine pas si cette fidélité partait d'un motif bien désintéressé : ce qui est constant, c'est qu'elle ne se démentit jamais. L'ambition d'Odénat se contint dans les bornes du devoir; et pouvant s'arroger les plus grands honneurs, il aima mieux les recevoir comme récompenses de la main de celui qui en était le distributeur légitime.

L'Orient jouit de la tranquillité par la valeur et la bonne conduite d'Odénat. Treb. Tr. Tyr. 15. Zos.

Treb. Gall. 3 et 10.

Car Gallien, qui lui avait tant d'obligation, n'y fut pas insensible, et couronna ses services. Odénat était

Il est fait Auguste par Gallien

originairement, comme je l'ai dit, prince de Palmyre ou chef d'une tribu de Sarrasins. Il prit le titre de roi, selon Trébellius, lorsqu'il se préparait à marcher pour la première fois contre Sapor. Je croirais plutôt qu'il l'avait reçu de Valérien auquel il s'était attaché. Après la révolte de Macrien, Gallien donna à Odénat le commandement général de troupes romaines en Orient; et enfin pour récompenser dignement sa fidélité persévérante, il le créa Auguste, de l'avis de Valérien son frère et de Lucille son parent; et il fit battre monnaie, sur laquelle le vainqueur de Sapor était représenté traînant à sa suite les Perses chargés de chaînes. La promotion d'Odénat fut applaudie de tout l'empire, et elle est citée dans l'histoire comme la meilleure action que Gallien ait faite en sa vie. Odénat communiqua le nom et les honneurs d'Auguste à la célèbre Zénobie sa femme et à toute sa nombreuse famille, dont nous aurons lieu de parler dans la suite. On voit par ce récit que c'est à tort que ce prince a été mis par Trébellius au nombre des tyrans, puisqu'il n'a pas usurpé les honneurs suprêmes, mais en a été décoré par l'autorité de celui qui avait droit de les conférer.

Treb. Tr. Tyr. 15. Zonar. Treb. Gall. 12.

Gallien triomphe pour les victoires remportées par Odénat. Treb. Gall. 3, et 7-10.

Gallien recueillait sans aucune peine le fruit des travaux d'Odénat: il s'en attribua aussi la gloire. Odénat avait vaincu les Perses et Gallien en triompha. Ce fut après la défaite et la mort de Macrien et de ses fils, que l'empereur se croyant désormais à l'abri de tout danger, voulut non seulement se replonger dans les plaisirs que la guerre avait interrompus, mais donner une fête superbe qui annonçât la victoire et la paix.

Ce triomphe était ridicule en soi, et la captivité de Valérien en comblait l'indécence et l'ignominie. C'est

ce qui fut reproché à Gallien dans la cérémonie même d'une manière fort piquante [1]. On menait en pompe des bandes de faux prisonniers, c'est-à-dire d'hommes inconnus que l'on avait déguisés en Sarmates, en Goths, en Francs et en Perses. Des bouffons s'avisèrent d'aller se jeter au milieu du gros de ces prétendus Perses, les regardant tous l'un après l'autre au visage avec des gestes d'attention et de curiosité ; et comme on leur demandait à qui ils en voulaient : « Nous cherchons, « répondirent-ils, le père de l'empereur. » Gallien, qui fut informé de cette petite scène, trouva la plaisanterie fort mauvaise, et il la punit cruellement en faisant brûler ces imprudents railleurs.

Il accompagna son triomphe de toutes sortes de jeux, courses dans le cirque, chasses exécutées devant le peuple, pièces de théâtre, combats d'athlètes et de gladiateurs. Boire, manger, s'amuser, c'étaient là les uniques soins qui occupassent Gallien ; et ceux qui l'environnaient n'entendaient point d'autres discours sortir de sa bouche, sinon : « Qu'avons-nous à dîner ? quels di-« vertissements a-t-on tenus prêts ? quelle pièce jouera-« t-on ? combien de couples de gladiateurs combat-« tront-ils aujourd'hui ? »

Peu après son triomphe, ou peut-être dans le même temps, Gallien célébra par des réjouissances magnifiques la dixième année de son règne qui avait commencé avec celui de son père. Je crois ne pouvoir mieux placer qu'ici deux traits puériles, mais qui n'en sont que d'au- Décennales de Gallien.

[1] Trébellius place cette aventure dans la description des fêtes pour la dixième année de Gallien, dont il va être parlé incessamment. Mais ou ces fêtes concoururent avec le triomphe, ou l'historien a mal placé le fait dont il s'agit, qui par sa nature doit appartenir au triomphe.

tant plus propres à faire connaître l'esprit frivole et badin de cet empereur.

Badinages puérils de ce prince. Id. ibid. 12.

Dans des jeux qu'il donnait au peuple, on produisit un taureau d'une grandeur démesurée, contre lequel devait combattre un chasseur jusqu'à ce qu'il l'eût tué à coups de flèches ou de javelots. Dix fois ce chasseur mal-habile tira sur l'animal sans le blesser. Sur cela l'empereur lui décerna la couronne ; et comme les spectateurs murmuraient d'une récompense si mal appliquée, il ordonna au héraut de crier à haute voix : « Manquer tant de fois un taureau est chose « difficile. »

L'autre trait n'est pas moins plaisant. Un marchand avait vendu à l'impératrice de fausses pierreries pour vraies, et cette princesse extrêmement irritée voulait que l'on punît le fourbe rigoureusement. Gallien en fit la peur à ce misérable. Il commanda qu'on le menât sur l'arène comme pour être exposé à un lion furieux; mais par ses ordres secrets, ceux qui étaient chargés de ce ministère lâchèrent sur lui un chapon. Tout le monde se mit à rire. « Il a trompé, dit l'empereur, et « on le trompe. »

On ne peut convenir qu'il n'y ait quelque chose d'ingénieux dans ces badinages. Mais qu'il y a peu de dignité! Et quelle idée doit-on se former d'un prince qui s'amusait à de semblables bagatelles, pendant que tout périssait autour de lui ! Car, sans répéter ici ce que j'ai dit touchant les fléaux de la peste et des tremblements de terre, les Barbares et les usurpateurs semblaient être d'intelligence pour mettre en pièces l'empire.

J'ai déja nommé bien des tyrans, et je ne les ai pas

épuisés. Il s'en éleva en Égypte, en Afrique, en Isaurie, dans la Gaule. Je réserve pour un autre endroit l'article de la Gaule, qui fut non pas désolée, mais sauvée par ceux qui s'y révoltèrent contre Gallien et s'en rendirent les maîtres.

Émilien prend la pourpre en Égypte. Treb. Gall. 4, et Tr. Tyr. 22. Eus. Hist. eccl. VII, 11 et 21.

En Égypte, Émilien fut comme forcé par les circonstances de prendre la pourpre impériale. Il était déja depuis quelques années préfet d'Égypte, et en cette qualité il persécuta, conformément aux ordres de Valérien, les chrétiens d'Alexandrie et saint Denys leur évêque. Sous le règne de Gallien, continué dans l'exercice de sa charge, il fut assailli par une sédition furieuse dont l'occasion fut tout ce qu'on peut imaginer de plus léger. Un esclave s'étant vanté d'être mieux chaussé qu'un soldat, le soldat se fâcha et le battit. Le peuple d'Alexandrie, le plus mutin, le plus inquiet, le plus remuant de tous les peuples, prit parti pour l'esclave : les soldats s'attroupèrent autour de leur camarade ; et de là les esprits s'échauffant de part et d'autre, la sédition s'alluma en un instant. Si cette sédition est celle dont le même saint Denys que je viens de citer nous donne la description, comme j'incline assez à le penser[1], elle fut portée aux plus violents excès et devint une véritable guerre. Le commerce était rompu entre les différents quartiers de la ville, et il était plus aisé, dit ce saint, d'aller d'un bout du monde à l'autre, que d'Alexandrie à Alexan-

[1] M. de Tillemont, conduit par l'ordre des temps, joint cette sédition à la révolte de Macrien, qui fut reconnu en Égypte aussi bien qu'en Syrie ; mais les dates précises de tous les faits que nous racontons ici sont si incertaines et si difficiles à déterminer, qu'il vaut peut-être autant suivre la liaison des choses.

drie. Les rues étaient remplies de sang; les corps morts, restés sans sépulture, exhalèrent une infection qui corrompit l'air et amena la peste. En vain Émilien tenta d'apaiser le peuple : on s'irrita contre lui, on l'attaqua à coups de pierres, on lança sur lui des traits; et le préfet se voyant en un danger évident de périr, prit le parti de se déclarer empereur. Il savait qu'il ferait chose agréable à toute l'Égypte en la délivrant du joug de Gallien, qui y était, comme partout ailleurs, méprisé et haï. En effet, le peuple et les soldats se réunirent pour reconnaître son autorité souveraine. Les autres villes de l'Égypte suivirent l'exemple de la capitale; ou, si quelques-unes en firent difficulté, Émilien les réduisit en s'emparant des greniers publics d'où elles tiraient leur subsistance.

Il gouverna pendant quelque temps le pays avec fermeté et aveo sagesse. Il visita l'Égypte et la Thébaïde, et rétablit partout la tranquillité et le bon ordre; il réprima les courses des Barbares, soit Arabes, soit Éthiopiens; et il se préparait à aller porter la guerre chez les Indiens, dit l'historien, c'est-à-dire en Éthiopie, lorsqu'il fut attaqué lui-même par Théodote, égyptien que Gallien avait chargé de sa vengeance. L'histoire observe que l'empereur avait eu dessein de donner à Théodote la qualité de proconsul, et qu'il en fut empêché par une ancienne superstition, répandue parmi les Romains dès le temps de Cicéron et de Pompée[1], et fondée sur de prétendus oracles qui menaçaient la république de grands maux, et annonçaient à l'Égypte sa liberté, si jamais un général romain, précédé des

[1] Hist. Rom. l. XL.

faisceaux consulaires, entrait dans ce pays avec une armée.

Il se livra une bataille entre Émilien et Théodote, et le premier fut vaincu. M. de Tillemont suppose qu'après sa défaite il se retira dans le Bruchium, grand et beau quartier d'Alexandrie; et qu'il y soutint un siége, qui est celui dont saint Denys d'Alexandrie fait mention, et dans lequel saint Anatole et saint Eusèbe, tous deux depuis évêques de Laodicée, firent admirer leur charité ingénieuse pour soulager les malheureux assiégés, qui périssaient de faim.

Siége de Bruchium. Charité ingénieuse des saints Anatole et Eusèbe. Eus. Hist. ecclés. VII, 32.

Ils tenaient l'un et l'autre un rang très-distingué dans la ville d'Alexandrie, et étaient liés entre eux par une amitié chrétienne. Cependant ils se trouvèrent séparés dans l'occasion dont je parle: Anatolius était enfermé dans Bruchium, et Eusèbe resté avec les Romains avait même du crédit auprès de leur général, qui dans notre supposition était Théodote. La famine commençant à tourmenter les assiégés, Anatolius sentait ses entrailles émues de voir périr ce pauvre peuple de besoin et de misère. Il s'adressa par une voix secrète à Eusèbe, et il l'engagea à obtenir du général romain la vie sauve pour ceux qui sortiraient de la place, et viendraient se rendre à lui. Lorsqu'il eut cette assurance, au premier conseil qui se tint il proposa d'abord de céder à la nécessité, et de faire la paix avec les assiégeants. On lui déclara qu'on ne voulait point d'accord. « Puisqu'il en est ainsi, reprit-il, et que « votre intention est de vous défendre jusqu'à la der« nière extrémité, il est de la bonne politique que « nous mettions dehors les bouches inutiles, qui con« sument gratuitement le peu de vivres qui nous

« reste. » Cet avis fut suivi : et Anatolius s'étant chargé de l'exécution, fit d'abord sortir les chrétiens, ensuite ceux des Gentils qui par leur sexe ou par leur âge méritaient le plus de commisération, et enfin beaucoup d'autres qui s'échappaient déguisés en femmes. Dès qu'ils étaient une fois dans la ville, Eusèbe les recueillait comme un père et un médecin charitable, et il leur fournissait, mais avec attention à ne point trop charger des corps exténués par la faim, toute la nourriture qui leur était nécessaire.

Émilien est pris, et mis à mort. Treb. Tr. Tyr. 22.

Quoi qu'il en soit de la date précise de ce fait édifiant, dont je n'ai pas cru devoir priver mes lecteurs, Émilien, à l'occasion duquel je l'ai raconté, eut un sort tout-à-fait triste. Il fut pris par Théodote et envoyé à Gallien, qui le traitant comme les anciens Romains en usaient à l'égard des rois et généraux leurs prisonniers, le fit étrangler dans la prison.

Dépeuplement d'Alexandrie. Eus. Hist. eccl. VII, 21.

Tant de malheurs arrivés coup sur coup à Alexandrie dépeuplèrent tellement cette grande ville, qu'il s'y trouva après ces calamités un moindre nombre d'habitants depuis l'âge de quatre ans jusqu'à quatre-vingts, que l'on en comptait auparavant depuis quarante jusqu'à soixante-dix. On connaissait ces différences par les rôles qui se dressaient pour les distributions gratuites de blé.

Celsus, tyran de sept jours en Afrique. Treb. Tr. Tyr. 29.

L'Afrique se révolta aussi contre Gallien, et eut son tyran, mais de peu de durée. Le proconsul Vibius Passiénus, et Fabius Pomponianus chargé de la défense de la frontière de Libye, s'étant concertés avec Galliéna, cousine de l'empereur, entreprirent d'élever au rang suprême un ancien officier retiré du service, et vivant à la campagne, nommé Celsus, qui par sa taille

attirait les yeux et méritait l'estime par sa probité. Comme le mouvement fut subit, les rebelles n'ayant point de pourpre sous la main pour en revêtir leur empereur, prirent la robe de la déesse adorée à Carthage sous le nom de Céleste ou d'Uranie. Celsus ne fit que paraître sur la scène, et fut tué au bout de sept jours. Après sa mort, on l'outragea de la façon la plus inhumaine. Son corps fut livré à des chiens dévorants par les habitants de Sicca, qui étaient demeurés fidèles à Gallien : et ils mirent en croix son effigie, nouveau genre d'ignominie que n'avait jamais éprouvé aucun de ceux qui avaient porté le nom de César.

Trébellien prend le titre d'empereur en Isaurie, et est défait et tué. Id. ibid. 26.

Il est étonnant jusqu'à quel point était alors avili le titre si majestueux d'empereur romain. Trébellianus, isaure de nation, brigand de profession, appelé avec raison par ses ennemis chef de pirates, se qualifiait empereur, et il faisait battre monnaie en son nom et avec cette auguste qualité. Cantonné dans ses montagnes inaccessibles à tout autre qu'aux naturels du pays, il pouvait se maintenir. Mais Causisolée, frère de Théodote dont nous venons de parler, ayant été envoyé contre Trébellianus par Gallien, vint à bout de l'amener en plaine, le vainquit, et le tua.

Les Isaures, peuple de brigands.

Les courses des Isaures ne prirent pas fin avec lui. Ils continuèrent leur ancien exercice de descendre subitement de leurs montagnes, piller le plat pays, et emporter avec la même diligence leur butin dans leurs forts. De grands empereurs entreprirent inutilement de les enlever de leurs nids, ou du moins de les y renfermer. Rechassés pour un temps, ils revenaient à la charge, et on les voit encore exercer leurs brigandages sous le règne de Constance fils de Constantin, et au-

Amm. Marc. l. XIV.

delà. Ainsi c'était un petit état de voleurs, qui subsistait indépendant et ennemi, au milieu d'une des plus belles contrées de l'empire romain. Ils dataient de loin, puisqu'ils avaient fait ce même métier dès le temps de la fameuse guerre des pirates que termina Pompée [1]. Un illustre général romain prit alors, en conséquence de ses exploits contre eux, le surnom d'Isauricus.

Saturnin est proclamé empereur, et ensuite tué par ceux qui l'avaient élu. Treb. Tr. Tyr. 23.

Saturnin usurpa sous Gallien les titres et les honneurs de la puissance impériale, sans que nous puissions dire en quel pays il régna. Nous savons seulement que l'armée qu'il commandait, indignée de la honteuse conduite de l'empereur, éleva son général à l'empire. On prétend que pendant qu'on le revêtait de la pourpre, il dit aux soldats : « vous avez perdu un bon général, « et vous avez fait un mauvais empereur. » Parole d'un grand sens, mais qui ne paraît pas avoir ici d'application. Saturnin était capable de bien gouverner, s'il avait les qualités que l'historien lui attribue : une habileté dans la guerre prouvée par des victoires sur les Barbares, une prudence singulière, beaucoup de dignité dans les mœurs, un commerce doux et aisé, et néanmoins une grande fermeté pour maintenir la discipline parmi les troupes. Ce fut cette fermeté, intolérable à la licence des soldats, qui causa sa perte. Elle lui attira leur haine, et il fut tué par ceux mêmes qui l'avaient élu.

Courses des Barbares.

Les Barbares, ainsi que je l'ai dit, ravagèrent l'empire, en même temps que les tyrans le démembraient : mais à l'Orient Odénat arrêta et même vainquit les Perses. Dans les Gaules, Postume qui s'y fit recon-

[1] Hist. Rom., tom. IX, p. 169.

naître empereur, comme je le raconterai dans la suite, contint les nations germaniques. Le milieu de l'empire, dont la défense roula sur Gallien, parce qu'aucun tyran ne réussit à s'y établir solidement, souffrit d'horribles calamités de la part des Sarmates, des Scythes, et des Goths.

L'Italie ravagée par par une bande de Scythes. Zos.

L'Italie fut la première attaquée. Pendant que Valérien périssait en Mésopotamie, et que Gallien était encore dans les Gaules, les Scythes ou Goths (car ces noms sont pris souvent l'un pour l'autre dans l'histoire des temps dont il s'agit) ayant des divers peuples de leurs nations formé une nombreuse armée, partagèrent leurs forces : une partie se jeta sur l'Illyrie, et l'autre pénétra en Italie, et mit Rome en danger. Le sénat alarmé fit ressource de ce qu'il trouva sous sa main. Il joignit aux cohortes de la ville les meilleurs et les plus beaux hommes du peuple, à qui il fit prendre les armes, et il assembla ainsi un corps d'armée supérieur en nombre aux Barbares, et qui leur imposa assez pour les détourner de s'approcher de la capitale : mais ils parcoururent toute l'Italie et exercèrent des ravages affreux.

Une autre bande vient assiéger Thessalonique, et fait trembler toute la Grèce. Trebell. Gall 5. Zos. Zon.

L'autre partie des Scythes, qui avait choisi l'Illyrie pour théâtre de ses exploits, entra [1] dans la Thrace et dans la Macédoine, et vint même assiéger Thessalonique. Toute la Grèce, dont cette place était la clé trembla. Les Athéniens rebâtirent leurs murs, qui depuis près de quatre cents ans étaient restés dans l'état de délabrement où les avait mis Sylla. Les habitants du Péloponnèse fermèrent leur isthme par un mur, qu'ils

[1] Zosime et Zonare rapportent cette course des Goths au temps de Valérien. Trébellius la place sous Gallien ; et son arrangement a été jugé préférable par M. de Tillemont.

tirèrent d'une mer à l'autre. Les Goths ne purent prendre Thessalonique, qui se défendit avec avantage contre les Barbares, auxquels les fatigues d'un siége convenaient moins que les courses dans le plat pays. Ils ne laissèrent pas de se répandre dans l'Épire, dans l'Acarnanie, dans la Béotie : et [1] après y avoir amassé un grand butin, ils reprirent la route de leur pays.

Gallien passe de Gaule en Italie, et ensuite en Illyrie.

Au bruit de l'invasion des Scythes en Italie, Gallien quitta la Gaule, et s'il y a quelque chose de vrai dans ce que raconte Zonare du grand exploit de ce prince contre les Allemands près de Milan, c'est probablement à ce temps-ci qu'il faut le rapporter.

Voy. Valer. p. 423.

Il n'est point dit que Gallien ait rien fait pour chasser les Scythes de l'Italie. Peut-être lorsqu'il arriva, en étaient-ils déja sortis.

Il lui fallut ensuite se transporter en Illyrie, ou l'appelaient en même temps deux guerres, l'une civile, l'autre étrangère; la révolte d'Ingénuus, et les hostilités des Scythes. Nous savons qu'il vainquit Ingénuus en bataille rangée. Pour ce qui est des Scythes, s'ils ne se retirèrent pas volontairement dans leur pays, mais furent repoussés au-delà du Danube par les armes romaines, la gloire doit en être attribuée à Ingénuus, à Régillien, à Auréole, qui étaient de braves guerriers et qui commandaient de grandes armées sur les lieux, plutôt qu'à Gallien, dont il n'est fait à ce sujet aucune mention dans l'histoire.

[1] Trébellius dit que les Goths furent battus alors par Macrien ; et la chose n'est pas absolument impossible, vu que cet usurpateur se transporta vers ces temps-ci dans la partie occidentale de l'empire, qu'il prétendait enlever à Gallien. Mais quelques années après nous trouvons un Marcien faisant vivement la guerre aux Goths, et leur donnant la chasse. Il est bien aisé que deux noms aussi semblables aient été confondus.

La défaite de Macrien, qui combattit et fut vaincu pareillement en Illyrie, est aussi l'ouvrage d'Auréole ; et je ne vois point que l'on puisse y donner d'autre part à Gallien, que la vengeance cruelle qu'il tira de Byzance, sans que Trébellius, qui la raconte, en assigne le motif. Mais on peut conjecturer avec quelque vraisemblance que les habitants de cette ville avaient favorisé le passage de Macrien en Europe, et que c'est pour cette raison que Gallien vainqueur les traita en ennemis. Comme on se défiait de lui dans Byzance, on lui en ferma d'abord les portes. Il parvint néanmoins à s'y introduire sous promesse d'user de clémence et de douceur; et lorsqu'il se vit maître de la place, il manqua indignement à sa parole : il fit massacrer et ce qu'il y trouva de soldats, et les habitants ; tout fut exterminé : on ne voyait plus dans Byzance, au temps où Trébellius écrivait, aucune ancienne famille, sinon celles dont une absence fortuite, soit pour voyage d'affaire ou de plaisir, soit pour cause d'emploi dans les armées, avait sauvé quelques restes.

Vengeance cruelle qu'il exerce sur les Byzantins. Trebell. Gall. 6 et 7.

Cette exécution sanglante concourt à peu près pour le temps avec les fêtes données par Gallien à l'occasion de sa dixième année. Les cruautés contre ses sujets et les plaisirs l'occupaient alternativement, pendant que les Barbares recommençaient tout de nouveau leurs courses, sans se décourager pour les pertes qu'ils avaient faites.

Il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de fixer les dates précises, et de distinguer les caractères de leurs différentes invasions, qui se perpétuèrent durant tout le règne de Gallien : événements presque toujours semblables dans leurs principales circonstances,

Les courses des Barbares continuent durant tout le règne de Gallien.

et dont nous n'avons connaissance que par des écrivains mal-habiles, par d'ignorants abréviateurs, qui estropient les faits, qui confondent et les noms, et les temps, et les lieux. L'idée générale qui résulte de leurs récits informes, c'est que toutes les provinces de l'Illyrie et de l'Asie mineure, les îles de la mer Égée, la Grèce même, furent sans cesse exposées aux ravages des nations scythiques et germaniques, qui accouraient et par terre et par mer, tantôt passant le Danube, tantôt entrant par l'embouchure de ce grand fleuve, tantôt traversant le Pont-Euxin; et dans les combats qu'elles eurent à livrer, souvent victorieuses, quelquefois défaites, jamais détruites ni rebutées. Nous trouvons en particulier que le temple de Diane d'Éphèse fut pillé et brûlé par les Barbares; que l'ancienne Ilion, toujours malheureuse, éprouva de leur part les mêmes désastres que lui avaient autrefois fait souffrir les Grecs; qu'ils saccagèrent aussi la ville de Chalcédoine, et la réduisirent en un état si déplorable, que trois cents ans après elle conservait encore des vestiges de leurs fureurs; que toutes les conquêtes de Trajan au-delà du Danube furent enlevées aux Romains, et redevinrent pays barbare.

Treb. Gall. 6. Sync. et Jorn. de reb. Get. c. 20.

Eutrop. et Aurel. Vict.

Les Hérules paraissent ici pour la première fois dans l'histoire; et le Syncelle nous fournit une description quelque peu détaillée de leur expédition. Seulement je ne comprends pas comment il fait venir des Palus Méotides une nation qui constamment était germanique. Quoi qu'il en soit, voici son récit avec quelques circonstances empruntées de Trébellius. Les Hérules sortis sur cinq cents vaisseaux des Palus Méodites prirent à droite, et vinrent s'emparer de Byzance et de Chry-

Sync.

sopolis, qui est de l'autre côté du détroit. Là ils livrèrent un combat, dont le succès ne leur fut pas favorable, mais ne les empêcha pas de continuer leur route. Ils descendirent à Cyzique, et en divers autres endroits qu'ils ravagèrent. Ils pillèrent pareillement les îles de Lemnos et de Scyros. Ils passèrent ensuite en Grèce, et coururent tout le Péloponnèse. Les villes de Corinthe, de Sparte, d'Argos, furent pillées. Athènes aurait éprouvé le même sort, sans la valeur de Dexippe, qui cultivait également les lettres et les armes, habile guerrier et écrivain renommé. Ce brave Athénien s'étant mis à la tête de ses compatriotes, attendit les Barbares dans un passage étroit, où aidé de l'avantage des lieux, il les défit et sauva sa patrie. Ils ne laissèrent pas de piller en s'en retournant le reste de la Grèce, la Béotie, l'Épire, et sans doute la Thessalie qui était sur leur route. Enfin ayant traversé la Macédoine et partie de la Thrace, ils rencontrèrent près du fleuve Nessus l'empereur Gallien, qui était venu au secours des provinces attaquées. Ce prince, dans un combat qu'il livra contre eux, leur tua trois mille hommes : et ce petit échec, joint apparemment à d'autres circonstances qui ne sont pas expliquées, suffit pour engager Naulobat chef des Hérules à demander la paix aux Romains. Elle lui fut accordée, et, si nous en croyons le Syncelle, Gallien le fit consul. En ce cas on doit compter Naulobat pour le premier des Barbares qui soit parvenu à la suprême magistrature de Rome.

Treb. Gall. 13.

Nos auteurs font encore mention d'une autre irruption des Barbares par Héraclée, ville célèbre du Pont. Les Scythes s'étant emparés de cette importante place, se répandirent dans la Galatie et la Cappadoce, et y

Treb. Gall. 12, et Sync.

exercèrent leurs ravages accoutumés. Le brave Odénat, revenu récemment de sa seconde expédition contre Sapor, dans laquelle il avait encore assiégé et même pris, selon le témoignage du Syncelle, la ville royale de Ctésiphon, voulut venger l'Asie des insultes de ces peuples brigands, comme il avait mis l'Orient en état de ne point craindre les Perses. Il s'avança jusqu'en Cappadoce. Mais les Barbares ne l'attendirent pas, et s'étant hâtés de regagner Héraclée, ils s'en retournèrent par mer dans leur pays. Cet essaim pouvait être venu des Palus Méotides; et c'est ce qui aura causé l'erreur du Syncelle par rapport aux Hérules. Odénat ne survécut pas long-temps à cette nouvelle preuve de son zèle pour la défense de l'empire romain. Un prince si estimable périt par des embûches domestiques; et Zénobie sa femme, cette héroïne fameuse, n'est pas exempte de soupçon au sujet d'un si criminel attentat.

Odénat périt par des embûches domestiques, dont Zénobie ne paraît pas avoir été innocente. Treb. Gall. 13, et Tr. Tyr. 15, 16, 17.

Odénat avait eu d'une première femme un fils nommé Hérode, auquel il témoignait une prédilection marquée, et qu'il faisait jouir de tous les droits d'aînesse sur ses frères nés de Zénobie. Hérode était néanmoins peu digne de l'affection d'un père tel qu'Odénat. Ce jeune prince n'est connu dans l'histoire que par son luxe asiatique et par son goût pour la mollesse; et son père, qui aurait dû réprimer ce penchant, le favorisait par une complaisance aveugle. Après ses premières victoires sur Sapor, il donna à son fils, et les concubines du roi de Perse qu'il avait faites prisonnières, et ce qu'il avait amassé de richesses dans son expédition, or, étoffes précieuses, diamants et pierreries. Zénobie souffrait impatiemment la préférence que donnait Odénat à son fils aîné sur les enfants qu'il avait eus d'elle;

et il n'est pas hors de vraisemblance qu'elle ait joint son ressentiment à ceux de Méonius, neveu d'Odénat, et aigri contre son oncle pour une cause assez légère dans son origine.

Dans une partie de chasse, Méonius, par une vivacité peu mesurée, tira le premier sur la bête, et malgré la défense d'Odénat, il répéta jusqu'à deux et trois fois ce même manque de respect. Odénat irrité lui fit ôter son cheval, ce qui était un grand affront parmi ces nations; et Méonius s'étant emporté jusqu'à le menacer, s'attira enfin un traitement rigoureux, et fut mis dans les chaînes. Il résolut de se venger; mais pour y réussir il dissimula sa colère, il recourut humblement à Hérode et le pria de lui obtenir sa grace. Il ne se vit pas plus tôt en liberté qu'il trama une conspiration contre son oncle et son libérateur; et profitant de l'occasion d'une fête qu'Odénat donnait pour célébrer le jour de sa naissance, il l'attaqua au milieu de la joie du repas et de la bonne chère, et le tua avec son fils. Cette scène tragique se passa à Émèse, et elle est placée par M. de Tillemont sous l'an de J. C. 267.

Zon.

Zos.

L'ambition s'était apparemment mêlée dans le cœur de Méonius avec la vengeance. Odénat avait été déclaré Auguste, comme je l'ai dit, par Gallien, et Hérode son fils jouissait des mêmes honneurs. Leur meurtrier les usurpa, et il se fit proclamer empereur. Mais il était bien incapable de remplacer Odénat. Sa vie voluptueuse et noyée dans la débauche le fit mépriser, et au bout de très-peu de temps il fut tué par les soldats qui l'avaient élu. Ainsi Zénobie recueillit tout le fruit du crime de Méonius; et cette présomption, jointe à celle qu'opère sa jalousie contre Hérode, l'ont

Trebell.

fait accuser d'avoir trempé dans le complot des assassins de son mari. Il est fâcheux qu'une tache si noire se trouve sur la vie d'une princesse d'ailleurs recommandable par les talents les plus brillants, et qui seule empêcha que l'Orient ne se ressentît de la perte d'Odénat. Nous remettons à traiter ce qui la regarde sous le règne d'Aurélien qui lui fit la guerre et la vainquit. Nous nous contenterons de dire ici que Zénobie, après la mort de son mari, s'étant mise en possession de la souveraine puissance, ne fut point reconnue par Gallien; que ce prince, qui s'était reposé sur Odénat de la guerre contre les Perses et de la vengeance de son père, voyant que celui qu'il avait établi comme son lieutenant en Orient n'était plus, parut vouloir s'évertuer et prendre soin par lui-même des affaires de ce pays; qu'il assembla une armée dont il donna le commandement à Héraclien qui, au lieu de faire la guerre aux Perses, attaqua Zénobie, et vaincu par elle, fut obligé de s'en retourner avec les débris de son armée défaite et rompue.

Treb. Gall. 13.

Postume périt dans les Gaules, la même année qu'Odénat en Orient.

L'année où périt Odénat fut aussi celle de la mort de Postume, qui régna durant sept ans dans les Gaules, et qui fut du côté de l'Occident le boulevard de l'empire comme Odénat l'avait été en Orient.

Il avait usurpé la puissance impériale dans les Gaules, dès la première année de Gallien. Treb. Gall. 4, et Tr. Tyr. 3, Zos. Zon.

Nous avons vu que Valérien, plein d'estime pour les grandes qualités de Postume, lui avait confié la conduite de son fils et le commandement dans les Gaules. Gallien, après le désastre de son père, imita ce plan en partie. Obligé de marcher contre les Scythes qui menaçaient Rome et désolaient l'Illyrie, il laissa dans les Gaules Valérien César son fils aîné qui était fort jeune; mais il sépara les deux emplois de gouverne-

ment du prince et de commandement des troupes. Il donna la garde de son fils à Silvain, ne laissant à Postume que le soin de ce qui appartenait à la guerre. On peut croire que cet arrangement déplut à Postume, et que le mécontentement qu'il en eut commença à ébranler sa fidélité. Ce qui est constant, c'est que la mésintelligence se mit entre les deux dépositaires de l'autorité partagée, et qu'elle ne tarda pas à éclater.

Une troupe de Germains ayant passé le Rhin et fait le dégât, suivant la coutume des Barbares, dans le pays gaulois, Postume tomba sur ces pillards, les défit et leur enleva leur butin, qu'il distribua, non sans dessein, à ses soldats. Silvain prétendit que ce butin devait lui être remis, et il envoya ordre de l'apporter à Cologne où était le prince. On peut juger quel fut le soulèvement des esprits dans l'armée, et combien elle trouva mauvais qu'on voulût lui ravir des mains le fruit de sa victoire. Postume aigrit encore les choses en feignant de ne pouvoir se dispenser d'obéir; et lorsqu'il vit le feu de la sédition bien allumé, il se déclara, se mit à la tête des mutins, et marcha hostilement vers Cologne, demandant avec de grandes menaces qu'on lui livrât le prince et son gouverneur. Les troupes qui étaient dans la ville, ne se voyant pas en état de résister à une armée, préférèrent leur sûreté à leur devoir. Aussitôt que Postume eut entre les mains ses victimes, il les mit à mort, et il se fit proclamer Auguste par les soldats.

Cet événement suivit de près l'éloignement de Gallien, et il paraît devoir être placé dès l'année où ce prince commença à régner seul. Valérien César fut mis au rang des dieux par un décret du sénat rendu sur les Tillem.

ordres de l'empereur, qui donna en même temps le titre de César à Salonin son second fils.

Sagesse de son gouvernement.

Rien n'est plus criminel que les voies par lesquelles Postume s'éleva à la souveraine puissance [1]; mais il l'exerça d'une manière capable de servir de modèle aux princes fondés sur le titre le plus légitime. Réunissant toutes les vertus civiles et militaires, il rendit les peuples heureux au dedans, il les défendit contre les ennemis du dehors. Il fit régner la discipline dans les armées, la justice dans les tribunaux, le bon ordre et la tranquillité dans tous les pays qui lui obéissaient. Il n'eut d'autre vice que l'ambition, et parvenu une fois au comble de ses vœux, on ne voit plus rien en lui qui ne mérite de l'estime.

Ses exploits contre les Germains. Trebell. Tr. Tyr. 5.

Il ne se contenta pas d'empêcher les Germains de pénétrer dans les Gaules : il passa lui-même le Rhin, et il construisit des forts de distance en distance sur les terres des Barbares mêmes, pour les tenir en respect dans leur propre pays ; et il paraît qu'après avoir vaincu par les armes ces fières nations, il avait su par sa vertu s'attirer leur estime et leur confiance, puisqu'elles lui fournirent des secours dans les guerres qu'il eut à soutenir contre Gallien, et que dans son armée on compte des troupes auxiliaires de Germains et de Francs.

Treb. Gall. 7.

Les Francs font des courses par

Je ne sais si ce fut l'impossibilité d'exercer leurs ravages accoutumés dans les Gaules qui engagea les

1 Trébellius décharge Postume de ce qu'il y a de plus odieux dans son usurpation, en disant que ce furent les Gaulois qui, ne pouvant supporter les vices de Gallien, et indignés de se voir soumis au gouvernement d'un enfant, tuèrent Valérien César, et mirent Postume en sa place ; mais il est visible que c'est là le langage de ceux qui voulaient justifier, ou du moins excuser le tyran.

Francs à se porter en Espagne. Ce grand pays reconnaissait aussi les lois de Postume; mais ce prince n'y résidait pas, et partagé entre la nécessité d'assurer la rive du Rhin et de se défendre contre les attaques réitérées de Gallien, il ne pouvait pas étendre sa protection et ses secours aux provinces trop éloignées. Ce fut par mer que les Francs attaquèrent l'Espagne. Car les nations germaniques, aussi bien que les scythiques, affrontaient avec de petites barques les dangers des plus longues et des plus périlleuses navigations. Les Francs dont je parle ici passèrent le détroit, et s'étant séparés en deux bandes, les uns se jetèrent sur l'Afrique, les autres descendirent en Espagne, vinrent jusqu'à l'Èbre, prirent Tarragone, et commirent de si furieux dégâts dans cette métropole de l'Espagne citérieure, que cent cinquante ans après elle en portait encore les marques. Les ravages des Francs ne furent pas un mal passager pour l'Espagne. Durant douze ans consécutifs ils y firent des descentes et des courses continuelles.

mer en Espagne. Tillem.

Aurel. Vict. Nazar. Paneg. Const. Oros. VII, 22 et 41.

Gallien ne laissa pas Postume tranquille possesseur des Gaules : il y vint en personne l'attaquer à deux différentes reprises, l'une aussitôt que Macrien eut été vaincu, et l'autre deux ans après. Dans ces deux expéditions il fut accompagné d'Auréole qui, sans prendre le titre d'empereur, conservait, comme je l'ai dit, une armée à ses ordres. Si Gallien en eût été fidèlement servi, il serait resté pleinement vainqueur. Car Postume ayant été défait dans un grand combat, Auréole qui avait charge de le poursuivre, pouvait l'atteindre et le faire prisonnier. Mais il le laissa à dessein échapper, parce qu'il n'était pas de son intérêt que Gal-

Gallien attaque Postume inutilement.

Treb. Gall. 4 et 7 et Tr. Tyr. 3, et Zonar.

lien devînt trop puissant. Il y eut donc encore des combats, il y eut des siéges de villes, dans l'un desquels Gallien reçut un coup de flèche. La cure de sa blessure fut longue, et le dégoûta apparemment de cette guerre, dans laquelle d'ailleurs il éprouvait des difficultés d'autant plus grandes, que l'amour des peuples était déclaré pour son ennemi. Il y renonça donc; et depuis cette époque, Postume gouverna les Gaules aussi paisiblement que s'il en eût été légitime souverain.

Victorin, lieutenant de Postume. Trebell. Gall. 7, et Tr. Tyr. 6.

Dans la guerre contre Gallien il avait tiré de grands services de Victorin, qu'il s'était même associé et donné pour collègue, si nous en croyons Trébellius. Il nous paraît peu vraisemblable que Postume, qui avait un fils auquel il communiqua les titres de César et d'Auguste, ait voulu accorder les mêmes honneurs à un étranger pour en faire son rival et celui de son fils. Nous pensons plutôt que Victorin agit sous Postume comme son principal lieutenant, et ne prit l'empire qu'après lui.

Postume est tué par ses soldats avec son fils. Treb. Tr. Tyr. 3, 4, 5, et Eutrop.

Postume jouit d'un heureux calme pendant trois ans. Mais il est rare que les usurpateurs finissent tranquillement leurs jours : on tourne leur exemple contre eux-mêmes. Lollien[1] ou Lélien, ne se croyant pas moins digne de l'empire que Postume, se révolta, et quoique vaincu dans un combat, il occasiona la perte de son vainqueur. Car les soldats demandant

[1] M. de Tillemont distingue Lollianus, L. Ælianus, et A. Ælianus, et il en fait trois tyrans. M. de Valois (*Mém. de l'Acad. des Belles-Let.* t. II. p. 585), réduit ces trois princes au seul Ulpius Cornelius Lælianus, dont le dernier nom aura été différemment altéré par l'ignorance des auteurs ou des copistes; et ce sentiment me paraît préférable.

avec avidité le pillage de la ville de Mayence qui était entrée dans la rébellion, et ne pouvant obtenir le consentement de leur chef, au caractère et aux principes duquel ne convenaient point de semblables violences, toute l'armée se souleva et le tua avec son fils.

Postume régna sept ans, et sa mort doit être rapportée au commencement de l'an de J. C. 267. Outre la Gaule, il tenait, comme je l'ai dit, l'Espagne sous ses lois, et il est à croire que la Grande-Bretagne lui obéissait pareillement. La Gaule donnait alors le ton à ces deux provinces voisines, et les trois ensemble formaient comme un département isolé, qui, lorsque l'empire fut dans la suite partagé entre plusieurs princes, devint souvent le lot particulier de l'un d'entre eux. L'origine de Postume était obscure, et il perça par son mérite. Il avait été une première fois consul avant que d'usurper la puissance impériale, et il prit durant son règne trois consulats, mais qui ne se trouvent point marqués dans les fastes, parce qu'ils n'étaient point reconnus à Rome, qui obéissait à Gallien.

Quelques détails sur l'un et sur l'autre. Tillem.

Le fils de Postume, portant le même nom que lui, n'est connu dans l'histoire que par les titres de César et d'Auguste qu'il reçut de son père, et par sa mort funeste dans un âge vraisemblablement assez tendre. On dit qu'il réussissait en éloquence, et que quelques-unes de ses déclamations ont été jugées dignes d'être insérées parmi celles que l'on attribuait à Quintilien.

Trebell. Tr. Tyr. 4.

Après la mort de Postume, la Gaule ne retourna point sous l'obéissance de Gallien, et agitée par de grandes alternatives de mouvements contraires, elle

eut dans l'espace d'une année quatre princes, ou tyrans.

Lélien est reconnu empereur par les soldats.

Lélien profita de l'infortune de son vainqueur. Les troupes qui avaient tué Postume ne pouvaient prendre un parti plus convenable à leurs intérêts, que de proclamer empereur celui qui lui avait fait la guerre. Lélien entra donc en possession des droits de la puissance impériale, et il faut qu'il en ait joui pendant quelques mois, puisqu'il est dit qu'il rétablit les châteaux que Postume avait fortifiés au-delà du Rhin dans le pays barbare, et qui, sur la nouvelle de sa mort, avaient été forcés et détruits par les Germains.

Treb. Tr. Tyr. 5,6 et 7.

Victorin le tue et prend sa place.

Victorin, qui avait eu la principale autorité sous Postume, ne put pas voir sans peine et sans jalousie Lélien recueillir sa dépouille. Il est probable qu'il agit de son côté auprès d'une partie des troupes, et étant parvenu à se faire déclarer empereur, il attaqua Lélien, le vainquit, et le tua.

Il est tué lui-même par un greffier, à la femme duquel il avait fait violence.

Il était capable, par ses talents et par un grand nombre de vertus, de remplacer Postume, et de fixer, au moins pour un temps, l'état des Gaules : un seul vice le perdit. Voici de quelle manière s'exprimait à son sujet un écrivain contemporain. « Je ne trouve « aucun prince, disait cet auteur, qui soit préférable « à Victorin : ni Trajan pour le mérite militaire, ni « Tite Antonin pour la clémence, ni Nerva pour les « qualités qui attirent le respect, ni Pertinax ou Sé« vère pour la fermeté du commandement et l'exac« titude à maintenir la discipline militaire. Mais ses « débauches[1] et une passion débordée pour les femmes

[1] « Sed omnia hæc libido et cupiditas mulieratiæ voluptatis sic perdidit, ut nemo audeat virtutes ejus in litteras mittere, quem constat

« ont effacé en lui toute cette gloire : et il n'est pas « permis de louer les vertus d'un prince dont la mort « est regardée par tout le monde comme un supplice « justement mérité. » Victorin employait la violence pour satisfaire sa brutalité, et après plusieurs excès de cette nature, enfin un simple greffier, dont il avait outragé la femme, ayant formé contre lui une conspiration, l'assassina à Cologne. Victorin ne mourut pas sur-le-champ de sa blessure; et par le conseil de sa mère Victoria ou Victorina, il nomma son fils César. Mais il ne fit par là que hâter la perte de ce fils, qui immédiatement après la mort de son père fut tué par les soldats. Ils furent tous deux enterrés près de Cologne, et leur modique sépulture ne portait que cette inscription flétrissante : « Cy gîsent les deux « Victorins tyrans. »

Victoria, mère de Victorin, fait élire empereur un certain Marius, qui est tué au bout de deux jours. Treb. Tr. Tyr. 5-8, et 13.

Victoria était une femme d'un génie élevé, qui décorée, apparemment par son fils, des titres d'*Augusta* et de mère des camps et des armées, au lieu de s'arroger l'empire vacant, par une entreprise qui eût décelé son ambition sans peut-être réussir, aima mieux en disposer. Son choix tomba sur un sujet ignoble, qu'elle prétendait sans doute par cette raison plus aisément gouverner. Elle fit élire un Marius, armurier de son métier, et ensuite soldat, qui par sa valeur s'était avancé dans le service. Cet aventurier méritait bien sa fortune, si l'on doit croire qu'il soit le même Marius qui, selon Aimoin, vainquit et tua Chrocus roi des Allemands, auteur et chef d'une irruption violente dans les Gaules, et de mille cruautés exercées par les Barbares qu'il commandait. Trébellius ne dit

Tillem. Hist. eccl. t. IV.

Trebell.

omnium judicio meruisse puniri. » (Trad.)

rien d'un fait si éclatant, et il se contente de rapporter la harangue que ce soldat devenu empereur fit après son élection, et dans laquelle, loin de rougir de la bassesse de son premier état, il en tire vanité, se fait honneur d'avoir toujours manié le fer, et élève la vie dure et laborieuse qu'il a menée bien au-dessus de la mollesse de Gallien. Il ne régna que trois jours, au bout desquels il fut tué par un soldat qui avait autrefois travaillé dans sa boutique, et auquel le nouvel empereur témoignait du dédain et du mépris. Le soldat irrité le perça de son épée, en lui disant avec insulte : « Cette épée est l'ouvrage de tes mains. » On rapporte des choses étonnantes de la force de corps de ce Marius. Avec ses doigts il faisait, dit-on, des prodiges, et ils étaient aussi durs que le fer sur lequel il les avait exercés.

Tétricus lui est substitué. Mort de Victoria. Treb. Tr. Tyr. 24, 25 et 31. Eutrop. Aurel. Vict.

Par la mort de Marius, Victoria ne perdit point son crédit : elle en conserva même assez pour faire encore un empereur. Mais elle se détermina à un choix plus capable que le premier de fixer les esprits et d'attirer le respect. Elle jeta les yeux sur Tétricus, son parent ou allié, sénateur romain d'une naissance illustre, qui était actuellement gouverneur d'Aquitaine. Tétricus élu par les soldats prit la pourpre à Bordeaux avec le titre d'Auguste, et donna celui de César à son fils. L'état des Gaules prit une sorte de consistance sous ce prince, qui y régna durant six ans, jusqu'à ce qu'il fût vaincu par Aurélien, comme nous le dirons dans la suite. La mort de Victoria avait précédé de beaucoup la chute de Tétricus. Elle jouit tant qu'elle vécut des honneurs du rang suprême : on battait monnaie dans la ville de Trèves à son em-

preinte et à son nom. Tout cet éclat ne fut pas de longue durée : et bientôt une mort ou naturelle, ou même, selon quelques-uns, précipitée par la violence, ensevelit toute sa grandeur dans le tombeau.

Gallien se transporte d'Illyrie en Italie, pour combattre Auréole, qui s'était fait empereur. Treb. Gall. 13 et 14. Zos.

Je reviens à Gallien, dont on voit qu'il est fait assez peu de mention dans l'histoire de son règne. Nous l'avons laissé en Illyrie, vainqueur des Hérules, avec qui il fit la paix. Il attaqua ensuite les Goths, qui inondaient le même pays, et il remporta sur eux quelque avantage. Mais dans ce temps-là même il apprit la défection d'Auréole, qu'il avait laissé en Italie près de Milan, pour veiller sur les démarches de ceux qui dominaient dans les Gaules, et pour les empêcher de passer les Alpes.

Auréole, ainsi que nous l'avons vu, affectait l'indépendance dès les commencements presque du règne de Gallien. A la tête d'une armée qui ne recevait les ordres que de lui, il avait néanmoins secondé ce prince dans la guerre contre Postume, mais en lui manquant de fidélité et en l'empêchant de vaincre. Resté en Italie, pendant que Gallien était allé combattre en Illyrie les Barbares, il se lassa d'une situation mal décidée, et qui tenait le milieu entre l'état de sujet et celui de souverain; et pour réunir le titre avec la réalité de la puissance, dont il jouissait déja en partie, cet homme de néant, dace d'origine, berger de sa première profession, se fit proclamer empereur par ses soldats. Zonar. Treb. Tr. Tyr. 11.

Victoire remportée en Illyrie par Marcien et par Claude sur les Goths.

A cette nouvelle, Gallien, forcé de quitter l'Illyrie, y laissa pour commander en sa place Marcien et Claude, tous deux braves et expérimentés capitaines. Ils firent très-bien leur devoir contre les Barbares; ils

les vainquirent, et les réduisirent à s'estimer heureux s'ils pouvaient retourner en sûreté dans leur pays. Claude voulait qu'on les poursuivît et qu'on achevât de les exterminer. Marcien, qui avait d'autres vues, s'y opposa, et leur donna ainsi lieu de revenir bientôt après avec de plus grandes forces que jamais ils n'en avaient amenées sur les terres de l'empire. Claude et Marcien ayant nettoyé l'Illyrie par la fuite des Barbares, vinrent rejoindre Gallien, non pour le servir, mais pour lui ôter l'empire avec la vie.

Trebell. Gall. 13, et Claud. 6 et 18.

Ils viennent rejoindre Gallien, et ils lui ôtent l'empire avec la vie.

Treb. Gall. 14. Zos. Zon. Aurel. Vict. Eutrop.

Ils trouvèrent ce prince assiégeant Milan, où Auréole, après avoir été vaincu dans un combat, s'était renfermé. Là ils se concertèrent avec Héraclien, préfet du prétoire, qni était revenu d'Orient, et ils convinrent ensemble qu'il fallait délivrer la république d'un empereur qui en était l'opprobre par sa conduite. Quelques-uns disent qu'ils furent engagés à prendre cette résolution par la crainte de leur propre péril, et que cette crainte fut l'effet de la ruse d'Auréole, qui fit jeter dans le camp des assiégeants une liste des noms des principaux officiers de l'armée, comme destinés à la mort par Gallien. Ce bruit pourrait bien avoir été répandu par les amis de Claude, qui ont voulu le rendre moins criminel, et le laver en partie de la tache d'avoir conspiré contre son prince légitime, de qui il n'avait jamais reçu que du bien. Trébellius a été plus loin, et il a nié formellement que Claude eût eu aucune part à la mort de son prédécesseur. Mais il est convaincu d'adulation en ce point, et par le défaut de vraisemblance et par le témoignage contraire des autres écrivains. Il est entré dans les sentiments de Claude lui-même, qui cacha

Treb. ibid. et Claud. 3.

sa manœuvre, qui ne voulut point passer pour le meurtrier de Gallien, et qui ayant eu l'adresse de se ménager une occasion de s'absenter, était à Ticinum, aujourd'hui Pavie, lorsque ce prince fut tué devant Milan. Vict. Epit.

Il paraît que les trois chefs de la conspiration s'arrangèrent aussi entre eux sur le choix du successeur qu'ils donneraient à Gallien. Aucun des trois ne manquait d'ambition; mais la supériorité du mérite de Claude les décida, soit par l'estime, soit par la vue de la difficulté qu'ils éprouveraient à réunir en faveur d'un autre les suffrages des soldats.

Quand le plan fut formé et arrêté, ils s'associèrent pour l'exécution un certain Cécropius, commandant de la cavalerie des Dalmates; et voici de quelle manière celui-ci mit fin à l'entreprise. Pendant que Gallien était à table, ou selon d'autres au lit, on vint lui donner une fausse alarme, et l'avertir que les assiégés faisaient une vigoureuse sortie. Ce prince avait du courage, comme je l'ai observé plus d'une fois: il se leva précipitamment, et sans attendre qu'on l'eût entièrement armé, sans attendre sa garde, il monte à cheval, et court assez mal accompagné vers le lieu qui lui avait été indiqué. Sur la route Cécropius, où quelqu'un de ses cavaliers, perce Gallien d'un trait lancé par derrière. L'empereur tombe de cheval, et ceux qui l'environnaient le reportèrent à sa tente, où il mourut peu d'heures après.

La flatterie pour la maison de Constantin, qui tirait de Claude sa principale splendeur, a inventé ici une nouvelle fable. On a dit que Gallien se sentant défaillir envoya à Claude les ornements impériaux : Aurel. Vict.

supposition absurde à l'égard d'un prince qui avait un frère Auguste et un fils César.

Valérien et Salonin, frère et fils de Gallien, sont tués après lui. Treb. Val. jun. 1, et Gall. 14, et Salon. 1. Zon.

Ils se nommaient l'un Valérien, et l'autre Salonin : et ils furent tués par ceux de l'intérêt desquels il était d'éteindre la maison impériale. Claude, qui doit être regardé comme l'auteur de leur mort, affecta de faire rendre les derniers honneurs à Valérien, et de lui dresser près de Milan un tombeau, sur lequel fut gravé son nom avec le titre d'empereur. Il paraît que Salonin périt à Rome dans le mouvement dont nous allons parler. Ces deux princes n'ont rien fait de mémorable, et ils ne sont guère mentionnés dans l'histoire qu'à l'occasion de leur mort. On observe seulement que Valérien n'estimait pas la dissolution des mœurs de son frère : et le seul trait que nous sachions de lui, c'est-à-dire le conseil qu'il donna à Gallien de faire Odénat Auguste, marque de la modération et du jugement.

Durée du règne de Gallien.

Gallien régna quinze ans, si l'on date du temps où il reçut le titre d'Auguste ; il n'en régna que huit, à compter depuis que la captivité de son père l'eut mis en pleine possession de la puissance impériale. Il fut tué au mois de mars de l'an de J. C. 268. Sa postérité[1] ne périt pas tout entière avec lui : elle subsistait encore au temps où Trébellius écrivait.

Il est déclaré tyran par les soldats. Claude élu empereur.

Sa mort excita des murmures parmi les troupes. Elles l'avaient haï et méprisé vivant, et lorsqu'il ne fut plus elles le comblèrent d'éloges, non qu'elles eussent changé de sentiments à son égard, mais par

[1] Trébellius ne s'explique pas davantage. Peut-être Salonin laissa-t-il quelque enfant en bas âge. Peut-être aussi doit-on entendre la postérité des frères de Gallien.

pure avidité, et pour profiter d'une occasion de trouble et de pillage. L'intérêt était le seul motif de ces plaintes, l'intérêt les apaisa. Moyennant vingt pièces d'or que Marcien promit aux soldats par tête, Gallien redevint à leurs yeux ce qu'il avait toujours été. Ils le déclarèrent tyran, et d'un suffrage unanime ils élurent Claude empereur. Treb. Gall. 15.

A Rome la mémoire de Gallien est chargée d'imprécations, et ensuite par ordre de Claude il est mis au rang des dieux. Aurel. Vict.

A Rome la nouvelle de la mort de Gallien fut reçue avec des transports de joie, qui allèrent jusqu'à la fureur. Le sénat et le peuple se réunirent pour charger d'imprécations sa mémoire. Ses ministres et ses parents furent les victimes de la haine qu'on lui portait. On courut sur eux, on les précipita du haut du roc Tarpéien, on traîna leurs corps aux Gémonies. Tout était en combustion dans la ville; et Claude devenu empereur fut obligé d'arrêter ces mouvements, dont il craignait les suites. Il envoya ordre d'épargner les amis et la famille de Gallien, et poussant la politique au-delà de toute mesure de bienséance et de raison, il voulut que l'on mît au rang des dieux un prince qui avait déshonoré l'humanité. Comme il prévoyait que le sénat ne se porterait qu'avec une extrême répugnance à rendre un pareil décret, il s'autorisa des soldats, dont il fit changer de nouveau les dispositions, et à qui il persuada de demander les honneurs divins pour celui qu'ils venaient de déclarer tyran. Le sénat ordonna donc l'apothéose de Gallien, joignant l'indignité au sacrilége, et profanant en même temps la majesté du Dieu suprême, et la gloire des bons princes, de la vertu desquels cet honneur avait été la récompense.

Je ne sais s'il est rien de plus capable d'avilir les

éloges humains, et de les rendre méprisables, que de les voir ainsi prostitués sans pudeur à un prince tel que Gallien. Nous avons un monument subsistant de cette misérable adulation dans un arc de triomphe érigé en son honneur, et dont l'inscription porte que sa valeur invincible n'a pu être surpassée que par sa piété : *Cujus invicta virtus sola superata est.* Quelle valeur et quelle piété que celle de Gallien, d'une part noyé dans la mollesse, et de l'autre le fils le plus ingrat et le plus dénaturé qui fût jamais!

Supplément de l'Ant. expliquée, t. 4.

Pendant que l'on élevait des autels à Gallien, sa mort ne fut point vengée. L'inconséquence est complète. Mais ceux qui le faisaient dieu étaient les mêmes qui l'avaient tué.

Gallien s'était attiré la haine publique par ses cruautés.

Treb. Gall. 11 et 18.

On ne doit pas être surpris que Gallien ait été autant haï qu'il était méprisé. Aux vices honteux, tels que la mollesse, la vie efféminée, les débauches de toute espèce, il joignait la cruauté. Outre les exemples que nous en avons déja donnés, l'historien de sa vie assure qu'il lui est souvent arrivé de faire massacrer trois et quatre mille soldats à la fois. C'est ainsi qu'il apaisait les séditions auxquelles donnait lieu l'indignité de sa conduite.

Il avait interdit la milice aux sénateurs. Aurel. Vict.

Le sénat avait contre lui un motif particulier de haine. Ce prince, qui ne pouvait se dissimuler qu'il avilissait le trône, était jaloux du mérite; et voyant s'élever de toutes parts des tyrans et des usurpateurs, il crut prendre une précaution sage en interdisant la milice aux sénateurs, de peur que l'éclat de leur dignité appuyé du commandement des armes ne leur haussât le courage, et ne leur procurât en même temps plus de facilité pour envahir la souveraine puissance.

Ainsi cette auguste compagnie, qui depuis que Rome subsistait lui avait fourni tous ses commandants et tous ses généraux, perdit cette glorieuse prérogative; et au lieu qu'elle avait toujours réuni dans ses membres le mérite guerrier, et celui de la manutention des lois, elle fut réduite aux seules fonctions civiles, non moins utiles que les autres, mais moins brillantes. Alors donc s'établit parmi les Romains une distinction inouie jusque là. Les gens d'épée et les gens de robe commencèrent à former deux états séparés, de l'un desquels on ne passait point à l'autre.

Ce changement irrita beaucoup les sénateurs, et ils s'en vengèrent comme on l'a vu sur la mémoire de Gallien et sur sa famille. Mais c'est une douce habitude que celle du repos. Ils s'y familiarisèrent en peu de temps; et quoiqu'il leur eût été aisé sous les empereurs suivants, qui furent des princes estimables, de se faire relever de la défense de Gallien, ils préférèrent la tranquillité dont ils jouissaient aux périls de la guerre et aux orages des séditions; et ils semblèrent prendre pour leur devise : Moins d'éclat et plus de sûreté.

Tous les ordres de l'état furent mécontents de Gallien. Les chrétiens seuls eurent lieu de se louer de lui. Dès qu'il fut maître de l'empire, il fit cesser la persécution excitée contre eux par son père, et il ordonna qu'on leur restituât les cimetières et les lieux religieux dont ils avaient été dépossédés. Ce serait deviner que de vouloir assigner le motif qui le rendit favorable aux chrétiens. On peut néanmoins soupçonner que la haine de Macrien, qui tout puissant sous Valérien s'était révolté presque aussitôt après l'infortune de son

Il fit cesser la persécution contre les chrétiens. Eus. Hist. ecclés. VII, 13.

maître, porta Gallien à protéger ceux dont ce ministre devenu tyran était l'ennemi déclaré, à détruire son ouvrage, et à calmer la persécution dont il était l'auteur.

La littérature stérile sous Gallien.

On juge aisément que la littérature ne fut pas florissante sous un règne si violemment agité. Les muses sont amies de la paix, et le bruit des armes les réduit au silence. Ce n'est pas que le prince ne les cultivât, et qu'il n'écrivît même aussi bien qu'aucun homme de son siècle en prose et en vers, mais dans le genre frivole. L'estime qu'il faisait des beaux arts lui inspira de l'affection pour Athènes, qui en avait toujours été le domicile et le centre. Il voulut être citoyen et premier magistrat de cette ville, et se mettre au rang des Aréopagites; soins déplacés et misérables, pendant que l'état périssait. J'en dis autant à plus forte raison de la faveur dont il était disposé à gratifier Plotin, philosophe platonicien, rempli d'idées singulières et bizarres, et moins estimable par l'élévation de ses pensées que digne de mépris par ses travers. Plotin s'était mis en tête de réaliser le système idéal de la république de Platon; et Gallien consentait à se prêter à cette chimère, en lui faisant rebâtir une ville de Campanie, que ce philosophe gouvernait suivant les lois platoniciennes. Des courtisans jaloux, dit Porphyre, détournèrent l'empereur de ce dessein. Le bon sens suffisait pour le rejeter.

Treb. Gall. 11.

Tillem. Gall. art. 2, Bayle, Diction. art. *Plotin*.

La protection que Gallien accordait aux lettres se sentait donc de son caractère vain, mou, capricieux; et il n'est pas étonnant que, contrariée d'ailleurs par la difficulté des temps, elle n'ait produit aucun fruit solide. Nous connaissons peu d'ouvrages, hors ceux de

Plotin, qui aient été composés durant ce règne, et si nous regrettons la perte de quelques-uns que nous trouvons cités, c'est à titre de monuments. On voit dans plusieurs bibliothèques, au rapport de Casaubon, un écrit sur les machines de guerre dont l'auteur appelé Athenée paraît être un ingénieur de ce nom, employé par Gallien avec Cléodame byzantin comme lui, pour fortifier les places de Thrace et d'Illyrie exposées aux courses et aux attaques des Scythes.

Treb. Gall. 13, et ibi Casaub.

Le règne de Gallien chargé d'événements qui se croisent. Ordre que l'on y peut mettre.

Nul règne n'est plus chargé que celui de Gallien, d'événements qui se croisent, et dont le récit impliqué forme une espèce de labyrinthe où l'on se perd. J'appréhende que l'on ne s'en soit trop aperçu dans le tissu que j'ai tâché d'en faire. La méthode que j'ai suivie pour y répandre quelque clarté, a été de partager à peu près l'objet général en trois parties, dont l'une comprend ce qui s'est passé en Orient, et surtout les exploits d'Odénat; la seconde, ce qui regarde la Gaule et les provinces adjacentes; et la troisième, les troubles et les guerres des pays du milieu, soit courses des Barbares, soit révoltes des tyrans. Gallien n'a agi qu'en Italie, en Illyrie, et dans la Gaule. Il a presque aussi peu influé dans les événements des autres dépendances de l'empire, que s'il n'eût pas été empereur. Les mouvements en Égypte et en Afrique sont des faits isolés, et qui ont peu de liaison avec le reste.

Les tyrans qui s'élevèrent sous ce règne furent presque tous gens de mérite.

Tout ce morceau d'histoire serait fort intéressant, s'il nous restait traité de bonne main. Jamais on ne vit tant de vicissitudes, tant de révolutions, et, je ne crains point de le dire, tant de talents et tant de vertus. Presque tous ces hommes connus dans l'histoire du règne de Gallien sous le nom de tyrans, étaient

des gens de mérite, qui savaient la guerre, qui entendaient parfaitement la conduite des grandes affaires, et qui souvent se rendaient encore recommandables par les vertus morales. Odénat et Postume en sont la preuve. Il y a long-temps que l'on a remarqué que les temps de troubles et d'orages sont les plus favorables aux talents. Nulle époque dans l'histoire romaine plus féconde en grands hommes, que les derniers temps de la république et ceux de Gallien; et de même notre France n'a jamais produit tant de héros à la fois, que durant les guerres des Anglais sous Charles VII, et pendant les fureurs de celles auxquelles la religion servait de cause ou de prétexte. Dans ces tristes positions, le mérite perce facilement, à cause du besoin que l'on en a; et il se perfectionne en luttant contre les difficultés et les obstacles. Déplorable condition du genre humain! Il faut qu'il soit malheureux, pour que les qualités qui lui font le plus d'honneur aient un théâtre où elles puissent se développer.

Leur nombre.

Trébellius, en écrivant l'histoire des tyrans qui se sont élevés sous les règnes de Valérien et de Gallien, s'était fixé, par une fantaisie dont je ne prétends pas rendre raison, au nombre de trente; et pour compléter ce nombre, il y a compris et Odénat, dont la promotion fut légitime, et un premier Valens, qui s'était révolté contre Dèce, et des enfants, à qui leur âge n'a pas permis de faire un rôle, et deux femmes, Zénobie et Victoria. On se moqua de lui sur ce qu'il insérait des femmes dans un catalogue de tyrans; et pour satisfaire à ce reproche, sans se départir de son nombre favori de trente, Trébellius ajouta après coup deux tyrans, l'un antérieur, l'autre postérieur à Gallien; l'un

du temps de Maximin, l'autre de celui de Claude. Si nous voulons ramener les choses à l'exactitude, nous trouverons sous Gallien dix-huit tyrans, en y comprenant Zénobie, qui par son audace et son ambition mérite bien d'y tenir sa place. J'en ai fait le dénombrement à la fin des fastes de ce règne.

CLAUDE II,

OU

LE GOTHIQUE.

LIVRE VINGT-SEPTIÈME.

FASTES DU RÈGNE DE CLAUDE II.

An. R. 1019.
De J.C. 268.

.....Paternus II.
......Marianus.

Claude nommé empereur par les soldats, est reconnu le 24 mars par le sénat.

Il défait et réduit Auréole, qui est tué par les soldats de l'armée victorieuse.

Les Allemands battus par Claude, suivant le témoignage de Victor, près du lac de Garde.

Claude vient à Rome, et il y fait aimer la justice et la douceur de son gouvernement.

An. R. 1020.
De J.C. 269.

M. Aurelius Claudius Augustus II.
Paternus.

Les Goths avec une armée de trois cent vingt mille

combattants, et une flotte de deux mille bâtiments, portent le ravage dans l'empire par mer et par terre.

Grande victoire que Claude remporte sur eux près de Naïssus, aujourd'hui *Nissa* dans la Servie. Il les poursuit, résolu de les exterminer.

Zénobie s'empare de l'Égypte.

Les Bagaudes en Gaule assiégent et forcent la ville d'Autun.

...... Antiochianus. An. R. 1021.
Orfitus. De J. C. 270.

Les restes des Goths sont détruits dans les défilés du mont Hæmus par la famine et par la peste. Ceux qui échappèrent furent enrôlés dans les troupes romaines, ou appliqués à la culture des terres.

Censorin est proclamé empereur par un corps de troupes mutinées, et tué au bout de sept jours par ceux qui l'avaient élu.

Claude meurt de la peste à Sirmium, vers le mois d'avril.

Tyrans sous Claude II.

Ap. Claudius Censorinus.
Tétricus en Gaule.
Zénobie en Orient.

§ I. Ce que l'on sait de l'origine et de la famille de Claude II. Ses commencements. Son avénement au trône, seule tache de sa vie. Il fut d'ailleurs bon et grand prince. Le sénat le reconnaît avec joie. Auréole vaincu et tué. Victoire remportée sur les Allemands. Claude vient à Rome. Sagesse de son gouvernement. L'empire déchiré et attaqué de toutes parts. Les Goths ravagent les terres romaines avec une armée de trois cent vingt mille combattants, et une flotte de deux mille bâtiments. Claude remporte sur eux une grande victoire, et les extermine entièrement. Aurélien et Quintillus employés dans cette guerre. On ne peut guère douter que Claude, s'il eût vécu, n'eût réduit Zénobie et Tétricus; mais il meurt à Sirmium. Éloge de ce prince. Honneurs rendus à sa mémoire. Censorin, tyran.

Nous avons eu déja occasion plusieurs fois de nommer Claude avant qu'il parvînt à l'empire. C'est ici le lieu de le faire connaître plus particulièrement.

Ce que l'on sait de l'origine et de la famille de Claude II. Tillem.

Ses noms étaient M. Aurelius Claudius. On lui donne aussi quelquefois ceux de Valérius et de Flavius. Il est appelé dans l'histoire Claude II, comme étant le second empereur de ce nom, ou, à cause de la grande victoire qu'il remporta sur les Goths, Claude le Gothique.

Treb. Claud. 11-14. Vict. Epit.

Son origine est peu connue, et tout ce que l'on en peut dire avec quelque certitude, c'est qu'il était né en Illyrie. On ne nomme point son père. Quelques-uns l'ont supposé fils naturel de l'un des Gordiens, sans s'expliquer davantage. L'intérêt qu'avait à le relever la maison de Constance, qui le reconnaissait pour son

auteur, engagea des flatteurs à lui fabriquer une généalogie qui remontait jusqu'à Dardanus et aux anciens rois de Troie. Dans le vrai, il était du nombre de ceux dont le mérite a fait la noblesse.

Claude n'eut point d'enfants, mais nous lui connaissons deux frères. Quintillus lui succéda, et n'eut qu'un règne de peu de jours. Crispus fut père d'une fille nommée Claudia, qui épousa Eutropius, l'un des plus illustres seigneurs de la nation des Dardaniens[1]. De ce mariage naquit Constance Chlore, père du grand Constantin. Ainsi Constance était petit neveu de Claude, et il devait même vraisemblablement son nom à l'une des sœurs de cet empereur, qui se nommait Constantine.

Claude commença à paraître sous Dèce, en qualité de tribun, et il eut grande part dans son estime. Dèce lui confia, en le comblant d'éloges, un emploi important. Il le chargea de garder les Thermopyles, et de défendre l'entrée du Péloponnèse contre les Barbares. Valérien eut pour lui les mêmes sentiments; et après l'avoir éprouvé dans des postes subalternes, enfin il l'éleva au commandement général de toute l'Illyrie. Il était disposé à le nommer consul; mais sa chute trop prompte ne lui permit pas d'effectuer cette résolution. Claude fut donc estimé des bons princes. Gallien, qui était mauvais, le craignit. C'est ce que l'on voit dans une lettre de cet empereur, qui y paraît alarmé de ce que Claude se plaignait de lui. Il veut que l'on ait grand soin de l'apaiser, et que l'on s'y prenne adroitement, par le ministère de personnes interposées, qui agissent comme d'elles-mêmes, de peur de le porter à quelque

Ses commencements.

Treb. Claud. 14-17.

[1] Les Dardaniens occupaient une partie de la Mésie. Leur capitale était Naïssus, aujourd'hui Nissa dans la Servie.

extrémité, s'il soupçonnait que son souverain fût instruit de ses mécontentements. Il n'est point dit quelles suites eut cette affaire. Mais nous savons que Claude ne se fiait point à Gallien. Il prenait sans doute pour lui l'avis qu'il donnait à Régillianus, à qui il recommandait de se précautionner contre les jalouses défiances du prince qu'ils servaient l'un et l'autre.

Treb. Tr. Tyr. 10.

Gallien, malgré les ombrages qu'il avait conçus de Claude, ne laissa pas de l'employer et de tirer de lui du service. Il le mena à sa première expédition contre Postume, et nous avons vu que lorsqu'il quitta l'Illyrie pour marcher contre Auréole, il se reposa sur lui et sur Marcien du soin de faire la guerre aux Goths. Claude réussit, et il ne tint pas à lui que les Barbares ne fussent exterminés. Ce succès réveilla les sentiments d'estime et d'affection que le sénat avait toujours eus pour lui, et rien n'est plus honorable que les acclamations et les vœux que cette compagnie lui prodigua avec une espèce de transport. On lui souhaita en particulier qu'il fût aimé du prince : ce qui prouve que l'on était instruit des dispositions peu favorables où Gallien était intérieurement à son égard.

Treb. Gall. 7.

Treb. Claud. 1 et 18.

Son avénement au trône, seule tache de sa vie. Il fut d'ailleurs bon et grand prince.

Son avénement au trône par le meurtre de son empereur et de toute la famille impériale, fut odieux et criminel : et il le sentit bien lui-même, puisqu'il s'efforça, comme nous l'avons observé, d'en effacer la trace, et de cacher la part qu'il avait eue à la mort de Gallien. Nous ne louerons donc point avec Julien l'Apostat la légitimité des voies par lesquelles Claude s'éleva à l'empire ; mais nous dirons avec vérité que la tache de son entrée est la seule tache de sa vie, qui d'ailleurs ne présente rien que de digne d'éloges : ma-

Julian. Or. 1.

gnanimité, amour de la patrie, zèle de la justice, noble simplicité, bravoure et bonne conduite dans la guerre, gouvernement sage et modéré dans la paix.

Zonar.

Un trait que Zonare nous administre fait voir combien ce prince était équitable, même contre ses propres intérêts. Gallien avait souvent ôté à l'un pour donner à l'autre: et Claude devenu empereur se montra disposé à réformer ces injustices. Une femme vint le trouver, et lui représenta qu'il possédait une terre dont elle avait été dépouillée contre tout droit et toute raison. Il lui répondit: « Le tort que Claude encore par« ticulier vous a fait, dans un temps où il n'était point « chargé de veiller à l'observation des lois, Claude « empereur le répare. » Et il lui rendit la terre dont elle réclamait la possession. La sagesse qui brille dans cette action de Claude présida à tout sous son règne, qui malheureusement fut trop court.

Le sénat le reconnaît avec joie. An. R. 1019. Treb. Claud. 4.

Lorsqu'il eut été reconnu par les soldats, son premier soin fut d'écrire au sénat. Le courrier arriva à Rome le 24 mars, et sur-le-champ le sénat s'étant assemblé, accéda plein de joie au vœu de l'armée. Il semble, à en juger par les actes qui se trouvent dans les écrivains de l'histoire Auguste, que les sénatus-consultes ne se formassent alors que par des acclamations réitérées avec plus d'empressement que de décence. On répétait les mêmes paroles jusqu'à soixante et quatre-vingts fois. Ainsi dans l'occasion dont il s'agit, les sénateurs s'écrièrent soixante fois: « Claude « Auguste, puissent les dieux vous conserver pour « notre bonheur! quarante fois: Claude Auguste, nous « vous avons toujours souhaité pour empereur, ou un « empereur tel que vous; quatre-vingts fois: Claude

« Auguste, nous comptons avoir en vous un frère, un « père, un ami; vous êtes bon sénateur, l'empire vous « reconnaît pour son digne chef. » Je supprime le reste, de peur d'ennuyer le lecteur. Mais je ne puis m'empêcher d'observer que cette manière de décider les plus importantes affaires n'a guère de gravité, et est sujette à de grands inconvénients.

Auréole vaincu et tué. Treb. Claud. 5, et Tr. Tyr. 11, Vopis. Aurel. 16. Zos. Zonar.

Claude, avant que de venir à Rome, crut devoir se défaire d'Auréole, qui tenait toujours dans Milan. Auréole, après la mort de Gallien, fit des propositions à son successeur, demandant à entrer en alliance avec lui, et à être reconnu pour son collègue. Mais Claude répondit fièrement : « C'est à Gallien, qui avait sujet « de trembler, qu'un pareil accommodement pouvait « convenir. » Pour lui, loin d'y prêter les mains, il envoya à Rome un édit adressé au peuple, et une harangue qui devait être lue dans le sénat, pour déclarer Auréole tyran. Auréole ne pouvant obtenir la paix, se résolut à combattre, et il fut vaincu. Il paraît qu'il devint même prisonnier de Claude; et il est certain qu'il fut tué. Sur les circonstances de sa mort on trouve beaucoup de variété. Les uns disent qu'il fut tué malgré Claude, les autres par son ordre. On met l'exécution sur le compte des soldats, on la met sur le compte d'Aurélien, qui fut depuis empereur. Il n'est pas difficile de démêler la vérité à travers ces nuages. Claude voulait sans doute la mort d'Auréole; mais, curieux de la réputation de clémence, il ne voulait pas l'ordonner. Il feignit donc de souhaiter d'épargner un ennemi vaincu, et sous main il suscita Aurélien et les soldats pour s'en défaire. On ne peut pas blâmer Claude absolument d'avoir pourvu à sa sûreté par la mort d'un

rival; mais la ruse était peu digne de lui. Il la poussa jusqu'au bout. Il fit rendre les derniers honneurs à celui qu'il avait privé de la vie, et il lui dressa un tombeau avec une épitaphe en grec, que nous avons encore, et qui exprime le dessein prétendu où il était de sauver le malheureux Auréole, si les soldats ne l'en avaient empêché. Ce tombeau était entre Milan et Bergame en un lieu situé sur l'Adda, qui fut nommé *Pons Aureoli*, et qui conserve aujourd'hui des vestiges du nom d'Auréole : on l'appelle *Pontirolo*. Tillem.

Victoire remportée sur les Allemands. Vict. Epit.

Si l'on doit faire fond sur le témoignage de l'Épitome de Victor, Claude, avant que de se rendre à Rome, remporta une grande victoire sur les Allemands près du lac de Garde. M. de Tillemont appuie de quelques conjectures le récit de cet abréviateur. Il est singulier que Trébellius, qui a écrit plutôt un panégyrique qu'une histoire de Claude, et qui, pour le mieux célébrer, a pris soin d'enfler son style, ait omis un fait de cette importance, et si glorieux pour le prince qu'il louait.

Claude vient à Rome. Sagesse de son gouvernement. An. R. 1020. Tillem.

Claude, vainqueur d'Auréole et peut-être aussi des Allemands, vint enfin jouir des applaudissements et des vœux de la capitale, qui se félicitait de l'avoir pour empereur. Il prit au mois de janvier qui suivait son avénement à l'empire un second consulat, ce qui prouve qu'il en avait déja exercé un premier. C'est de quoi nous n'avons pourtant aucun monument. Car quoique Valérien eût eu plusieurs années auparavant la pensée de le faire consul, ce dessein n'avait point eu son exécution, comme il paraît par les acclamations du sénat, qui dans les derniers mois de Gallien souhaitait le consulat à Claude, en récompense des exploits qu'il avait faits avec Marcien contre les Goths. Reste donc

que Claude se soit nommé consul lui-même pour la première fois dans l'intervalle entre la mort de Gallien et le mois de janvier suivant.

Treb. Claud. 5.

On a lieu de croire qu'il séjourna à Rome pendant quelques mois ; et c'est à cet espace de tranquillité que doit se rapporter ce que Trébellius nous apprend du gouvernement de ce prince, qui établit de sages lois, qui témoigna son zèle pour la justice en punissant avec sévérité les juges concussionnaires, et sa douceur en feignant de ne pas apercevoir les fautes commises par simple impéritie.

L'empire déchiré et attaqué de toutes parts.

Il ne put pas se livrer long-temps à ces soins paisibles. L'empire était dans une situation violente, qui demandait nécessairement le triste remède de la guerre et des armées. Tétricus occupait les provinces de l'Occident. Zénobie à l'Orient peu contente des états qu'avait possédés Odénat son mari, étendait sa domination par des conquêtes, et elle força l'Égypte à reconnaître ses lois. Les provinces du milieu étaient infestées par les courses des peuples septentrionaux. Il n'était pas possible à Claude d'attaquer tant d'ennemis à la fois, et il jugea tout d'un coup que Zénobie, comme la plus éloignée, ne devait pas attirer ses premières attentions et ses premiers efforts. Il ne balança pas non plus entre Tétricus et les Goths. « La guerre de Tétricus, « dit-il, est la mienne ; celle des Goths est la guerre « de l'état. » Il fixa donc sa vue sur les Barbares, et il résolut de commencer par en délivrer l'empire.

Zonar.

Les Goths ravagent les terres romaines avec une armée de 320,000

J'ai dit sous la dernière année du règne de Gallien, que Claude, après avoir vaincu les Goths, voulait qu'on les poursuivît ; mais que Marcien son collègue s'y opposa, et les laissa échapper. La facilité qu'ils avaient

trouvée à remporter une partie au moins de leur butin dans leur pays, les invita à revenir, mais avec de plus grandes forces. Tous les peuples qui composaient la nation s'étant réunis, assemblèrent une armée de trois cent vingt mille combattants, et une flotte de deux mille bâtiments[1]. Le rendez-vous général était à l'embouchure du fleuve Tyras, que nous appelons aujourd'hui le Niester. Là s'embarqua toute cette effroyable multitude, et toujours côtoyant les terres, elle tenta une première descente à Tomi, lieu fameux par l'exil d'Ovide, et une seconde à Marcianople, l'une et l'autre sans beaucoup de succès. Arrivés dans le canal du Bosphore, les Goths y souffrirent beaucoup de la rapidité des courants, qui resserrés dans un espace étroit poussaient leurs vaisseaux les uns contre les autres avec tant de violence, que les pilotes ne pouvaient plus les gouverner. Il en périt un grand nombre avec leurs charges et tous ceux qui les montaient, ce qui n'empêcha pas les Barbares d'attaquer Byzance. Mais en ayant été repoussés avec perte, ils continuèrent leur route en se portant vers l'Asie et du côté de Cyzique. Ils ne réussirent pas mieux devant cette place que dans toutes les autres entreprises qu'ils avaient tentées jusque là. Néanmoins sans se rébuter, et espérant sans doute se dédommager sur la Grèce et sur la Macédoine, ils traversèrent l'Hellespont et vinrent aborder au mont Athos. Après qu'ils eurent radoubé leurs vaisseaux en cet endroit, ils tournèrent vers le golfe de Thessalonique, et ils vinrent assiéger cette place et Cassandrée qui n'en était pas loin. Pendant que le gros de leur

combattants, et une flotte de 2000 bâtiments. Treb. Claud. 6-9. Zos. Zonar.

[1] Zosime dit six mille; mais Trébellius, qui a pris à tâche de relever les exploits de Claude, se contente du nombre que nous exprimons.

armée s'attachait à ces deux siéges, leur flotte, partagée sans doute en plusieurs escadres, courut et ravagea les côtes de la Thessalie et de toute la Grèce, les îles de Crète, de Rhodes, et même l'île de Chypre et les côtes de Pamphylie. Partout où ils prirent terre, les campagnes furent pillées; mais les villes se défendirent, et il n'y en eut aucune de forcée, si ce n'est Athènes, dont Zonare dit qu'ils s'emparèrent. Cet écrivain rapporte même à ce sujet un trait assez singulier. Il dit que les Goths trouvant dans une ville qui était la mère de toute doctrine un grand nombre de livres, voulurent par férocité et par barbarie les brûler tous après les avoir amassés en un tas; mais que l'un d'entre eux, plus rafiné que les autres, remontra à ses camarades qu'ils devaient les épargner, parce que c'était en s'occupant de la lecture de ces livres que les Grecs négligeaient l'art militaire, et devenaient aisés à vaincre. Ce Goth ignorait que les lettres n'avaient empêché ni Alexandre ni César de devenir les plus grands des guerriers. Les Barbares ne gardèrent pas long-temps leur conquête. Cléodème, athénien qui s'était sauvé du sac de sa patrie, rassembla quelques forces, vint subitement fondre sur eux, et en ayant taillé en pièces une partie, il força les autres à prendre la fuite.

Treb. Claud. 12. Amm. Marc. l. xxxi. Zos. Zonar.

Cependant les siéges de Cassandrée et de Thessalonique avançaient. Les Goths battirent ces deux villes avec les machines dont ils avaient appris l'usage dans leurs longues guerres contre les Romains, et ils étaient près de les prendre lorsque Claude arriva.

Zos.

Ce prince s'était donné le temps nécessaire pour faire un armement capable d'attaquer avec avantage des ennemis si redoutables; et il avait eu assez de

Claude remporte sur eux une grande vic-

peine à trouver des ressources suffisantes, parce que comme il le marquait lui-même dans une lettre au sénat, Tétricus possédait les meilleures provinces de l'empire, la Gaule et l'Espagne; et Zénobie avait en son pouvoir les troupes légères et les plus habiles tireurs d'arc. Malgré ces difficultés, il assembla de grandes forces, et à son arrivée les Barbares levèrent le siége des deux places qu'ils pressaient déja depuis long-temps.

toire, et les extermine entièrement. Treb. Claud. 6, 7.

Zos.

Ils s'enfoncèrent dans les terres, et gagnèrent la Pélagonie, province septentrionale de la Macédoine. Claude les suivit; mais comme ils avaient sur lui de l'avance, et qu'ils s'éloignaient toujours vers le Danube, il ne put les atteindre qu'à Naïssus, aujourd'hui Nissa dans la Servie. Là il leur livra la bataille, qui fut long-temps et opiniâtrément disputée. Les Romains plièrent en plus d'un endroit. Enfin un détachement de leur armée ayant pénétré par des routes qui paraissaient impraticables pour venir prendre les ennemis en queue ou en flanc, cette attaque imprévue décida de la victoire. Les Goths furent contraints de se retirer, laissant cinquante mille des leurs tués sur la place.

Claude vainqueur remplit le projet qu'un collègue l'avait empêché de mettre à exécution deux ans auparavant. Il résolut de ne laisser échapper aucun reste de l'armée qu'il avait défaite, et il s'attacha à poursuivre les vaincus jusqu'à ce qu'il les eût entièrement dissipés et détruits. Les Goths de leur côté, sans être abattus par l'horrible perte qu'ils avaient faite, rallièrent leurs débris, et ayant formé, suivant leur coutume, une enceinte de leurs chariots et de leurs baga-

Treb. Claud 8, et Zos.

ges, ils se défendirent avec courage derrière cette espèce de retranchement. L'enceinte fut forcée par le fer et par le feu; et les Romains, outre un butin immense, firent un nombre prodigieux de prisonniers. Ceux qui avaient pu se sauver de ce second désastre, ne laissèrent pas encore de faire bonne contenance; et marchant en corps de troupes ils reculèrent vers la Macédoine. Claude, afin de les envelopper, fit prendre les devants à sa cavalerie, pendant qu'avec son infanterie il les suivait par derrière. La fierté et la valeur des Barbares étaient si grandes, que dans le triste état où les avaient réduits tant de défaites, ils mirent encore les vainqueurs en danger. Ils tombèrent sur l'infanterie romaine avec une telle furie, qu'ils y portèrent le désordre, en taillèrent en pièces une partie, et se voyaient près de les vaincre, si la cavalerie, se rabattant sur eux, ne les eût forcés de lâcher prise. Ils se retirèrent dans les gorges et les défilés du mont Hæmus, où la faim et la maladie achevèrent de les exterminer.

La flotte des Goths, après avoir couru les mers, revint en Macédoine chargée de butin pour rejoindre l'armée qu'elle y avait laissée, et en arrivant elle trouva tout perdu. Les troupes qui montaient cette flotte descendirent à terre, apparemment dans le dessein de réparer les pertes que leur nation avait souffertes, et d'en empêcher l'entière ruine. Elles ne firent qu'en augmenter le désastre. Les vaisseaux abandonnés de leurs défenseurs périrent et furent coulés à fond. Les hommes n'eurent pas un meilleur sort. Ils ne purent pénétrer dans un pays ennemi et armé : il fallut qu'ils se séparassent; et épars çà et là, ils furent ou tués,

ou pris, ou emportés par la maladie, qui se mit aussi parmi eux. Ainsi de toute cette nombreuse armée de Barbares, à peine se sauva-t-il quelques pelotons, que l'on trouve, pendant les premiers jours qui suivirent la mort de Claude, avoir ravagé Anchiale [1], et tenté sans succès une entreprise sur Nicopolis.

Treb. Claud. 12.

Voilà ce que nous pouvons dire touchant ce célèbre exploit de Claude, qui méritait de nous être transmis par des historiens plus intelligents et plus capables d'en sentir le prix et d'en développer les circonstances. Claude lui-même nous en donne une idée assez juste en général dans une lettre que je vais transcrire ici. «Claude « à Brocchus. (ce Brocchus était commandant de l'Il- « lyrie [1]. Nous avons détruit trois cent vingt mille Goths, « et coulé à fond deux mille navires. Les fleuves sont « couverts de boucliers, et les rivages de larges épées « et de petites lances. Les plaines sont cachées sous « les amas d'os blanchissants; nulle route qui ne soit « teinte de sang : le grand retranchement formé par « une multitude de chars réunis a été abandonné. Nous « avons fait tant de femmes prisonnières, qu'il n'y a « point de soldat qui ne puisse s'en attribuer deux ou « trois pour esclaves. » La lettre de Claude, qui n'a pour objet que de relever les circonstances singulières de la victoire, parle seulement de femmes captives. L'histoire nous apprend de plus, que parmi les prisonniers il y avait des rois et des reines; que le nombre des soldats et des officiers subalternes qui tombèrent au pouvoir des vainqueurs fut si grand, qu'après que l'on en eut enrôlé beaucoup dans les troupes romaines, il

8.

Zos.

[1] Ville de Thrace sur le Pont-Euxin. Nicopolis était plus avant dans les terres au pied du mont Hæmus.

en resta encore assez pour peupler les provinces d'esclaves destinés à la culture des terres, en sorte que de guerriers féroces ces Goths, devenus laboureurs, rendaient à leurs maîtres un service utile en même temps qu'ils perpétuaient le triomphe de Claude.

La victoire de ce prince est donc comparable aux plus illustres qui aient été jamais remportées par les généraux et les empereurs romains; et il prit à juste titre le surnom de Gothique, par lequel il est souvent désigné dans l'histoire.

Vict. uterque.

On a voulu rehausser l'éclat de sa gloire par une fable, en lui faisant honneur d'un dévouement pour la patrie, renouvelé d'après l'exemple de Décius. Le silence de Trébellius est une réfutation suffisante de cette anecdote, qui d'ailleurs ne s'accorde point avec les faits avérés.

Aurélien et Quintillus furent employés dans cette guerre. Vopisc. Aurel. 17 et 18.

Aurélien se signala dans la guerre contre les Goths. Il y eut un commandement important; il livra quelques combats dont il sortit vainqueur; et les officiers de la cavalerie ayant attaqué les Barbares témérairement et sans attendre l'ordre, Claude crut ne pouvoir plus sûrement prévenir de pareils inconvénients, qu'en leur donnant pour colonel général le même Aurélien, dont la sévérité dans le maintien de la discipline était connue et redoutée.

Quintillus, frère de l'empereur, fut aussi employé dans cette guerre; mais c'est tout ce que nous savons touchant ce qui le regarde, et l'histoire ne nous a conservé de lui aucun exploit.

On ne peut guère douter que Claude, s'il eût

Claude s'était attaché uniquement à la guerre contre les Goths, laissant dormir les autres affaires, qu'il se proposait de pousser lorsqu'il serait débarrassé du dan-

ger le plus pressant. On ne peut douter que vainqueur des Barbares, il n'eût tourné ses armes contre Zénobie, qui, suivant que je l'ai observé, avait encore ajouté l'Égypte à sa domination. D'un autre côté il avait à recouvrer les Gaules. Il n'était pas disposé à abandonner cette belle portion de l'empire à Tétricus; et de plus de nouveaux rebelles sous le nom de Bagaudes[1] y portaient la désolation, et ils avaient mis le siége devant la capitale des Éduens. Les assiégés s'étaient adressés à Claude, avaient imploré son secours; et il avait sans doute été bien dur à ce prince magnanime d'être réduit par la nécessité des circonstances à négliger de si justes prières, et de voir les Éduens, après sept mois de siége, forcés d'ouvrir leurs portes à l'ennemi. Des objets si intéressants ne pouvaient manquer de remuer puissamment le courage de Claude, et ses grandes qualités lui répondaient du succès. Il y a tout lieu de penser que s'il eût vécu il aurait mis à fin le grand ouvrage qu'exécuta Aurélien son successeur, et qu'il aurait rejoint au corps de l'empire tous les membres qui s'en étaient détachés. Mais la mort le prévint.

vécu, n'eût réduit Zénobie et Tétricus.

Eumen. Panégyr. Const. Flav. nomine, et Or. pro Schol. Inst.

J'ai dit qu'une maladie contagieuse avait rendu complète la ruine de l'armée des Goths. Cette même maladie se mit dans l'armée romaine. Claude en fut attaqué, et il mourut à Sirmium dans la troisième année de son règne, âgé de cinquante-six ans.

Mais il meurt à Sirmium. Treb. Claud. 12. Zos. Zon. An. R. 1021. Tillem.

Ce prince a été loué avec raison comme réunissant, aussi bien que Trajan, les talents et les vertus. Il ne

Éloge de ce prince. Honneurs ren-

[1] Le texte d'Euménius (*pro Schol. instaur.*) ne porte point le nom des Bagaudes, mais celui des Bataves, *Latrocinio Batavicæ rebellionis*. J'ai adopté la conjecture très-vraisemblable de ceux qui lisent *Bagaudicæ rebellionis*. Je parlerai des Bagaudes avec plus d'étendue sous Dioclétien

dus à sa mémoire. manquerait rien à sa gloire, si son mérite eût passé par l'épreuve d'un plus long règne, et se fût soutenu dans la jouissance tranquille de l'empire, comme dans l'agitation et dans les périls.

Treb. Claud. 3. Il fut regretté et du sénat, et du peuple, et des soldats. On ne manqua pas de le mettre au rang des dieux. Cet honneur, tout insensé et tout impie qu'il est, devenait presque une formalité qui ne tirait plus à conséquence. Mais on s'efforça de témoigner l'affection publique à sa mémoire par des honneurs singuliers, et que la coutume n'eût point avilis. Le sénat lui consacra dans le lieu de ses assemblées un buste d'or. Le peuple lui érigea une statue d'or de dix pieds de haut dans le Capitole en face du temple de Jupiter. On dressa dans la tribune aux harangues une colonne surmontée de sa statue en argent du poids de quinze cents livres romaines, qui font deux mille trois cent quarante-trois marcs six onces de notre poids.

Censorin tyran. Treb. Tr. Tyr. 33. Sous un si bon et si grand prince on vit néanmoins s'élever un usurpateur de la puissance impériale. Censorin, sénateur illustre et comblé de tous les honneurs, retiré à sa campagne en conséquence d'une blessure qui l'avait rendu boîteux, fut proclamé Auguste, vraisemblablement en Italie, par les troupes qui gardaient le pays. Trébellius, de qui nous tenons ce récit, ne nous apprend ni par quels motifs ni dans quelles circonstances les soldats se portèrent à cette entreprise. Il ne dit point si Censorin les y engagea par ses intrigues, ou s'il fut obligé lui-même d'obéir à leurs mouvements impétueux. Quoi qu'il en soit, ils s'en lassèrent bientôt, et le trouvant trop sévère, ils le tuèrent au bout de sept jours. Il fut inhumé près de Bou-

logne ; et son épitaphe, chargée de tous les titres dont il avait été décoré durant sa vie, finissait par ces mots : « Heureux particulier en tout, malheureux empereur[1]. » Sa famille frappée de douleur et de crainte après un si triste événement, se retira partie en Thrace, partie en Bithynie, et elle y subsistait encore au temps où Trébellius écrivait.

Au commencement de la troisième année du règne de Claude, était mort Plotin, maître de Porphyre qui a écrit sa vie. Il professa avec éclat la philosophie platonicienne, qui était alors en vogue, et qui s'égarant dans des spéculations abstraites, perdait presque de vue l'objet solide et essentiel de la réforme des mœurs. Des hommes qui sous un beau titre se sont si peu occupés de l'utile, méritent peu que l'on s'occupe d'eux. Tillem.

[1] « Felix ad omnia, infelicissimus imperator. »

AURÉLIEN.

SUITE DU LIVRE XXVII.

FASTES DU RÈGNE D'AURÉLIEN.

AN. R. 1021. ..... ANTIOCHIANUS.
DE J. C. 270. .... ORFITUS.

Aurélien et Quintillus frère de Claude sont nommés empereurs en même temps, l'un par l'armée d'illyrie, l'autre par les troupes qu'il commandait en Italie près d'Aquilée.

Quintillus, sur la nouvelle de l'élection d'Aurélien, est abandonné des siens, et se fait ouvrir les veines, n'ayant régné que dix-sept jours. Il fut mis au rang des dieux.

Aurélien vient se faire reconnaître à Rome.

Il retourne en Pannonie, et force les Goths, qui tentaient une nouvelle invasion, à lui demander la paix.

Guerre pour la défense de l'Italie contre les Allemands, les Marcomans, les Juthonges et les Vandales.

Aurélien est battu près de Plaisance. Alarmes et séditions dans Rome. Aurélien reprend le dessus, et remporte sur les Barbares trois victoires consécutives, tant cette année que la suivante.

L. DOMITIUS AURELIANUS AUGUSTUS II [1]. An. R. 1022. De J.C. 271.
M. ou NUM. CEIONIUS VIRIUS BASSUS.

La tranquillité de l'Italie est rétablie. Murs de Rome rebâtis et fortifiés. Nouvelle enceinte de cinquante milles de tour.

Plusieurs illustres personnages mis à mort par Aurélien, entre autres Domitien, qui avait pris le titre d'Auguste.

Mort de Sapor, roi des Perses. Hormisdas son fils lui succède.

...... QUIETUS. An. R. 1023. De J. C. 272.
.... VOLDUMIANUS.

Aurélien part pour aller faire la guerre à Zénobie. En traversant l'Illyrie, il défait plusieurs troupes de Barbares. Victoire remportée au-delà du Danube sur Cannabas ou Cannabaud, roi des Goths.

Septimius, tyran de peu de jours en Dalmatie.

Aurélien passe en Asie. La Bithynie rentre volontairement sous son obéissance. La ville de Tyanes lui est livrée par un de ses habitants. Prétendue apparition d'Apollonius de Tyanes à Aurélien.

Combat de cavalerie près d'Immæ, bourgade de

1 M. de Tillemont compte ce consulat d'Aurélien pour le premier, alléguant néanmoins des raisons et des autorités qui peuvent le faire regarder comme le second (*Note VII sur Valérien*). La suite des faits nous a déterminé à embrasser ce second sentiment.

Syrie à quelque distance d'Antioche, où Zabdas, général de Zénobie, est défait.

Aurélien entre dans Antioche, que Zénobie avait abandonnée, et il use de clémence envers les habitants.

Combat de Daphné, où les gens de Zénobie sont vaincus.

Bataille générale sous les murs d'Émèse. Zénobie vaincue va s'enfermer dans Palmyre. Aurélien l'y assiége.

Probus, depuis empereur, réduit l'Égypte, et l'enlève à Zénobie.

Mort d'Hormisdas. Vararane lui succède.

An. R. 1024. De J.C. 273.

...... Tacitus.

.... Placidianus.

Quelques-uns prétendent que Tacitus, consul de cette année, est l'empereur Tacite, successeur d'Aurélien. Mais l'empereur Tacite était fort vieux, et il doit avoir été consul avant ce temps-ci.

Zénobie, voulant s'enfuir chez les Perses, est prise et ramenée à Aurélien. La ville de Palmyre se rend. Le vainqueur traite cette ville humainement.

Mort de Longin.

Aurélien étant déja en Thrace, où il défit quelques pelotons de Carpiens, apprend que Palmyre s'est révoltée. Il revient, traite les rebelles à la rigueur, et livre la ville au pillage.

Il fait exécuter le jugement du concile d'Antioche contre Paul de Samosates.

Il passe en Égypte, et détruit le tyran Firmus.

Il se transporte dans les Gaules, où l'appelait Té-

tricus lui-même, fatigué de la mutinerie et des séditions continuelles de ses soldats et des peuples.

Bataille de Châlons-sur-Marne, au commencement de laquelle Tétricus se remet volontairement avec son fils au pouvoir d'Aurélien.

Les Gaules retournent sous l'obéissance des empereurs de Rome, après un schisme de treize ans : tout l'empire réuni sous un seul chef.

Tant de succès enflent le cœur d'Aurélien, et lui font oublier sa première modestie : il prend le diadème.

Il mène en triomphe Zénobie et Tétricus.

Il les traite ensuite humainement.

AURELIANUS AUGUSTUS III. AN. R. 1025.
C. JULIUS CAPITOLINUS. DE J. C. 274.

Largesse d'Aurélien au peuple. Remise des vieilles dettes envers l'état.

Rigueurs d'Aurélien contre plusieurs membres du sénat.

Amnistie accordée à ceux qui avaient porté les armes contre lui.

Il bâtit dans Rome un temple magnifique au Soleil, en l'honneur duquel il établit aussi des jeux et des combats.

Les monnayeurs excitent dans Rome une sédition violente, qui devient une guerre. Aurélien, après les avoir vaincus en un combat qui se livra dans Rome même, punit rigoureusement les coupables.

Il vient en Gaule, où il s'était élevé quelques mouvements.

On croit qu'il rebâtit alors la ville de Génabum, qui a depuis porté son nom : c'est Orléans.

On lui attribue aussi la fondation de Dijon.

Il passe en Vindélicie, d'où il chasse les Barbares.

Il abandonne la Dace au-delà du Danube conquise par Trajan, et il en transporte les habitants à la droite de ce fleuve dans une portion de la Mésie, qui a porté depuis le nom de Dace d'Aurélien : il peut y avoir établi une partie de la nation des Carpiens.

An. R. 1026.
De J.C. 275.

AURELIANUS AUGUSTUS IV.
.... MARCELLINUS.

Lorsqu'il se préparait à aller faire la guerre aux Perses, il périt dans la Thrace par une conspiration que Mnesthée, l'un de ses secrétaires, avait tramée contre lui.

Il fut mis au rang des dieux.

Il était près d'ordonner une persécution contre les chrétiens lorsqu'il fut tué.

TYRANS sous Aurélien.

ZÉNOBIE en Orient.
TÉTRICUS en Gaule.
FIRMUS en Égypte.
DOMITIEN.
SEPTIMIUS.

§ II. Aurélien élu empereur en Illyrie, et Quintillus frère de Claude en Italie. Celui-ci périt au bout de dix-sept jours. Commencements d'Aurélien. Après la mort de Quintillus, il vient se faire reconnaître à Rome. Il retourne en Pannonie contre les Goths, et leur accorde la paix. Il revient dans l'Italie menacée d'une invasion des Germains. Audience donnée aux ambassadeurs des Juthonges. Guerre mêlée d'événements divers, et terminée enfin par trois victoires consécutives que remporte Aurélien. Négociation avec les Vandales. Aurélien revient vainqueur à Rome, et met à mort plusieurs illustres sénateurs. Il fortifie et aggrandit l'enceinte de Rome. Il entreprend la guerre contre Zénobie. Histoire de cette reine. Départ d'Aurélien, qui dans sa marche remporte divers avantages en Illyrie et en Thrace. Il passe en Asie. La ville de Tyanes lui est livrée par trahison. Il fait périr le traître, et épargne les habitants. Prétendue apparition d'Apollonius à Aurélien. Circonstance peu vraisemblable de la prise de Tyanes. Zénobie à Antioche. Combat de cavalerie près du bourg d'Immæ. Zénobie s'enfuit d'Antioche à Émèse. Aurélien use de clémence envers ceux d'Antioche. Il s'avance vers Émèse. Bataille près de cette ville. Aurélien demeure vainqueur. Zénobie va s'enfermer dans Palmyre. Prétendue merveille dont on a embelli le récit de la bataille d'Émèse. Aurélien la poursuit, et arrive devant Palmyre. Célébrité et importance de cette place. Zénobie avait pris soin de la bien munir. Lettre d'Aurélien à Zénobie pour l'engager à se rendre. Réponse fière de Zénobie. Siége de Palmyre. La disette se met dans la place. Zénobie voulant s'enfuir chez les Perses, est prise. Les Palmyréniens se rendent, et sont traités humainement. Aurélien accorde la vie à Zénobie et à son fils Vaballath. Ses ministres et ses conseillers sont mis à mort. Mort de Longin. L'Égypte reconquise par Probus. Aurélien étant déja en Europe, apprend la révolte de Palmyre. Il revient et livre la ville au pillage. Il passe en Égypte, et détruit Firmus, qui y avait pris la pourpre. Il revient en Occident, et réunit les

Gaules à l'empire, Tétricus s'étant remis lui-même entre ses mains. Grandeur et rapidité des exploits d'Aurélien. Ses succès lui firent oublier la modestie et la simplicité qu'il avait d'abord aimées. Triomphe d'Aurélien. Tétricus et Zénobie y paraissent comme captifs. Du reste ils furent traités humainement par le vainqueur. Largesses d'Aurélien au peuple. Pains distribués au lieu de blé. Remise des vieilles dettes envers l'état. Amnistie. Traits de justice. Il a été accusé de cruauté. Trait d'un bon gouvernement. Il vient en Gaule. Orléans, Dijon. Il chasse les Barbares de la Vindélicie. Il abandonne la Dace conquise par Trajan. Il se dispose à aller faire la guerre aux Perses. Succession des rois de Perse. Aurélien est assassiné par les siens dans la Thrace. Ses rigueurs causèrent sa mort funeste, et elles ont nui à sa réputation. Il est vengé et mis au rang des dieux. Sa postérité. Variations de sa conduite à l'égard des chrétiens. Paul de Samosates. Neuvième persécution. Écrivains sous ce règne.

Aurélien élu empereur en Illyrie, et Quintillus frère de Claude en Italie. Celui-ci périt au bout de dix-sept jours. An. R. 1021. Treb. Claud: 82. Vopisc. Aurel. 17 et 37. Zos. Zon. Eutrop. Eus. Chron.

AUSSITÔT après la mort de Claude II, Aurélien fut élevé à l'empire par les légions d'Illyrie ; mais il eut d'abord un rival. Quintillus, frère de Claude, commandait près d'Aquilée un corps de troupes, destiné sans doute à empêcher que les Barbares qui étaient en armes dans les quartiers voisins, ne pénétrassent en Italie. Sur la nouvelle de la mort de Claude, nul ne parut à ces troupes plus digne de lui succéder que Quintillus, et il fut reconnu empereur, non par droit héréditaire, comme l'observe expressément Trébellius, mais sur la recommandation de sa probité et de la douceur de ses mœurs. Quelques-uns ont dit que le sénat joignit son suffrage à celui des soldats.

Il n'était pas du bien de l'empire que Quintillus en restât le maître, s'il est vrai, comme dit Zonare avec assez de vraisemblance, qu'il fut homme simple et peu capable de conduire de grandes affaires. Aussi fut-il très-effrayé lorsqu'il apprit qu'Aurélien avait été nommé empereur à Sirmium. Il tenta néanmoins quelque effort auprès des troupes qu'il commandait, et il les exhorta par une harangue à lui demeurer fidèles. Mais ces troupes sentaient elles-mêmes toute la différence du mérite entre les deux concurrents, et elles abandonnèrent Quintillus, qui se voyant sans ressource prit, par le conseil de ses amis, le parti de se faire ouvrir les veines, n'ayant régné que dix-sept jours [1]. Cette façon de raconter sa mort est plus vraisemblable que le récit de Trébellius, qui toujours passionné pour la gloire de la maison de Claude, dit que la sévérité de Quintillus irrita les soldats, et qu'il périt par leur fureur, victime de son zèle à maintenir la discipline, comme Pertinax et comme Galba. Aurélien délivré de ce concurrent, ne lui envia pas l'honneur de l'apothéose. Les médailles de Quintillus nous apprennent qu'il fut mis au rang des dieux. Tillem.

Commencements d'Aurélien. Vop. Aur. 3-18.

Aurélien, qui resta ainsi seul et paisible possesseur de l'empire, était, comme plusieurs de ses prédécesseurs, un soldat de fortune, en qui le mérite avait suppléé à l'obscurité de la naissance. Il naquit dans quelqu'une des provinces de l'Illyrie, soit la Pannonie, soit la Dace, soit la Mésie. On ne connaît ni le nom ni la condition de son père, si ce n'est que l'Épitome de Victor dit de lui qu'il cultivait les terres que pos-

[1] Vopiscus dit vingt jours; Zosime, peu de mois.

sédait dans le pays où il habitait un sénateur nommé Aurélius. La mère d'Aurélien était prêtresse du Soleil dans son village : et il en conserva toute sa vie une impression de vénération singulière pour cet astre, qu'il adorait comme son dieu tutélaire et comme le plus grand des dieux. Cette femme se mêlait aussi de divination; mais il ne paraît point par ce que nous savons de la vie de son fils, qu'il eût hérité d'elle aucun faible sur ce dernier article.

Aurélien, vif d'esprit, robuste de corps, fit voir dès son enfance une passion décidé pour le métier de la guerre : en sorte qu'il ne laissa jamais passer aucun jour, même un jour de fête ou de congé, qu'il ne s'exerçât à tirer de l'arc, à lancer le javelot, ou à quelque autre opération militaire. Ce goût lui dura toute sa vie : et devenu empereur il fatiguait tous les jours plusieurs chevaux par de longues et violentes courses. Il entra dans le service dès que l'âge le lui permit : et il se montra si ardent, si brusque à tirer l'épée, si curieux de tenter aventure, que pour le distinguer d'un autre officier de même nom qui servait dans la même armée, on l'appelait *Aurélien l'épée à la main* [1]. Il fit preuve de cette bravoure personnelle, non contre ses citoyens dans des combats singuliers, mais contre les ennemis de l'état. On dit qu'il tua de sa main quarante-huit Sarmates en un jour, et neuf cent cinquante dans les jours suivants. Nous avons observé ailleurs, qu'il est le premier des Romains qui ait combattu contre les Francs, et qui ait eu l'honneur de les vaincre.

Vopis. 49.

Sa valeur le fit estimer des soldats, et ils la célé-

[1] « Aurelianus manu ad ferrum. »

brèrent dans leurs chansons grossières : mais sa sévérité le leur rendit redoutable. En effet il exigeait avec rigueur l'observation de la discipline militaire. Voici de quelle manière étant tribun il s'en expliquait dans une lettre à un officier que nous pourrions qualifier son lieutenant-colonel. « Si vous voulez avancer dans le ser-« vice, ou plutôt si vous voulez vivre, empêchez le sol-« dat de voler. Qu'aucun n'enlève la poule du paysan, « qu'aucun ne touche à une brebis qui ne lui appar-« tienne pas, qu'aucun ne prenne une grappe de raisin « ni ne gâte les blés sur terre. Ne souffrez point que « ceux qui vous obéissent se fassent donner par extor-« sion ni huile, ni sel, ni bois. Qu'ils se contentent de « leur étape : s'ils veulent quelque chose de plus, c'est « par le sang des ennemis qu'ils doivent l'acquérir, et « non par les larmes des sujets de l'empire. » Aurélien entre ensuite dans un assez grand détail sur leur armure, sur leurs habits, sur le soin des chevaux et des mulets de bagages ; après quoi il ajoute : « Qu'ils se « servent mutuellement comme s'ils étaient esclaves l'un « de l'autre... qu'ils ne consultent point les devins ; « que dans les maisons où ils logent ils respectent l'hon-« neur des femmes : si quelqu'un excite une querelle' qu'il en soit puni par la bastonade. » Telles étaient les lois que prescrivait Aurélien : et il voulait qu'elle fussent observées à la lettre, et ne souffrait pas qu'on les violât impunément. Ayant appris qu'un soldat avait commis adultère avec la femme de son hôte, il fit écarteler le coupable en l'attachant par les membres à des branches d'arbres que l'on avait courbées, et à qui l'on permit ensuite de se rétablir par leur ressort. Ce supplice paraît cruel, et il l'est sans doute. Mais les grands

maux exigent de grands remèdes : et l'écrivain de la vie d'Aurélien observe que sa sévérité inexorable lui réussit, et que les soldats voyant à quel commandant ils avaient affaire, prirent soin de se corriger, et s'abstinrent de fautes dont la punition était certaine et rigoureuse.

J'ai dit que Valérien empereur craignit pour son fils la sévérité d'Aurélien. Mais d'ailleurs il n'en rendit pas moins justice au mérite rare de ce guerrier, et il se plut à lui confier les emplois les plus brillants et les plus difficiles. Il le chargea de visiter comme inspecteur et réformateur tous les camps romains ; il lui donna le commandement de l'Illyric sous Ulpius Crinitus, que ses infirmités mettaient hors d'état d'agir ; il l'envoya ambassadeur en Perse ; enfin il le fit consul, et, à cause de sa pauvreté glorieuse, il lui fournit du trésor public les frais qu'exigeait alors cette grande charge.

Il a été parlé ailleurs de ce consulat d'Aurélien : mais je dois placer ici une réflexion judicieuse et utile que fait à cette occasion l'historien de sa vie. Nous avons vu dernièrement [1], dit Vopiscus, le consul Furius Placidus faire de si furieuses dépenses aux jeux qu'il donnait dans le cirque, qu'il semblait moins distribuer des récompenses convenables à des conducteurs de chariots, que de riches patrimoines. Tous les gens de bien en ont gémi ; car nous en sommes au point que le consulat est déféré aux richesses et non à la personne. Ces

[1] « Vidimus proximè consulatum Furii Placidi tanto ambitu in circo editum, ut non præmia dari aurigis, sed patrimonia viderentur ...... ingemiscentibus frugi hominibus. Factum est enim ut jam divitiarum sit, non hominum consulatus..... Perierunt casta illa tempora, et magis ambitione populari peritura sunt. (Vop. *Aurel.* 15.)

temps heureux sont passés où les dignités étaient le prix du mérite, et ils dégénéreront de plus en plus par le faste qui cherche à frapper les yeux de la multitude.

Aurélien dut prendre possession du consulat le vingt-deux mai de l'an de J. C. 258, deux ans avant l'infortune de Valérien. Sous Gallien il n'est fait aucune mention de lui, soit que ce prince l'eût éloigné par jalousie et par haine contre son mérite, ou que lui-même il dédaignât de servir le plus mou et le plus méprisable des hommes. Sous Claude, ami et juste estimateur de la vertu, Aurélien recommence à paraître. Il aida cet empereur à se défaire d'Auréole, et ayant beaucoup brillé dans la guerre contre les Goths, il fut jugé digne, comme je l'ai dit, de lui succéder.

Après la mort de Quintillus, il vient se faire reconnaître à Rome. Zos. Zon.

Après la mort de Quintillus, il vint promptement se faire reconnaître à Rome : et, selon la pratique des nouveaux princes, il montra de la douceur, et témoigna être disposé à profiter des conseils qu'on voudrait bien lui donner. Un sénateur, qui voulut flatter son penchant à une sévérité quelquefois cruelle, lui dit que pour régner sûrement il devait faire usage du fer et de l'or : du fer contre ceux qui manqueraient à ce qu'ils lui devaient ; de l'or pour récompenser ses fidèles serviteurs. Cet adulateur reçut le juste salaire de son lâche conseil, et il fut le premier qui éprouva le fer d'Aurélien.

Il retourne en Pannonie, combat contre les Goths, et leur accorde la paix. Zos.

Ce prince ne put pas faire un long séjour à Rome, et il fut bientôt obligé de retourner dans la Pannonie; que les Goths, malgré l'horrible défaite que leur nation avait soufferte tout récemment, menaçaient d'une nouvelle invasion. Pour les empêcher de pénétrer bien

avant, il prit une précaution sage. Il envoya ordre à tous les habitants de la campagne de retirer dans les villes leurs grains, leurs bestiaux, et toutes leurs provisions, afin que les Barbares ne trouvant rien à piller, fussent arrêtés par la disette de toutes les choses nécessaires à la vie. Peut-être ces mesures suffisaient-elles, si les circonstances eussent permis d'en attendre le succès. Mais l'Italie avait actuellement à craindre une ligue formidable de peuples germains, qui se préparaient à y entrer à main armée. Ce fut donc une nécessité à Aurélien de se hâter de terminer par une bataille la querelle avec les Goths, qui avaient passé le Danube. On combattit jusqu'à la nuit sans que la victoire se décidât : mais les Barbares la cédèrent aux Romains par leur retraite. Ils repassèrent le fleuve pendant la nuit, et envoyèrent demander la paix à l'empereur, qui la leur accorda.

Il revient dans l'Italie, menacée d'une invasion des Germains. Vop. Aurel. 18. Zos. Dexipp. de Legat.

Le besoin de l'Italie le rappelait, pour en éloigner les peuples germains dont j'ai parlé. Nous en trouvons quatre nommés dans cette guerre, les Allemands, les Marcomans, les Juthonges, et les Vandales. Il n'est pas aisé de décider si ces peuples agissaient de concert, ou chacun à part. Il est peut-être encore plus difficile de faire un tissu de toutes les parcelles détachées que l'on trouve en différents auteurs touchant les exploits d'Aurélien contre eux. Tout ce qu'on en peut dire est nécessairement mêlé d'embarras et d'incertitude.

Il paraît que le théâtre de la guerre fut d'abord le pays voisin du haut Danube, et qu'Aurélien y ayant remporté quelque avantage sur les Juthonges en particulier, ces peuples se déterminèrent à lui envoyer une ambassade pour proposer la paix. Ils firent avec fierté

cette démarche de soumission : et leurs ambassadeurs avaient ordre de ne point parler en vaincus qui reçoivent la loi, mais d'offrir leur amitié et leur alliance, sous la condition expresse du rétablissement des pensions que les Romains avaient coutume de leur payer.

Audience donnée par lui aux ambassadeurs des Juthonges.

Aurélien, sachant quelles instructions leur avaient été données, voulut leur imposer et les intimider par un appareil magnifique et terrible en même temps. Lorsqu'ils furent arrivés dans son camp, il ne leur donna pas audience sur-le-champ, mais la différa au lendemain. Le jour venu, toutes les troupes romaines se mirent sous les armes, et se rangèrent comme s'il se fût agi d'une bataille générale. L'empereur revêtu de pourpre monta sur un tribunal élevé. Tous les principaux officiers l'environnaient à cheval, formant une avenue à son trône en double croissant, et derrière lui paraissaient tous les drapeaux des légions, les aigles et les images du prince en or, des tableaux sur lesquels étaient écrits les noms des légions en lettres d'or; le tout supporté par des piques d'argent. Cette pompe étonna en effet les ambassadeurs des Juthonges, et les frappa d'admiration. Ils demeurèrent quelque temps en silence. Mais bientôt, revenus de ce premier effet d'un coup-d'œil inattendu, ils prirent la parole, et ne s'en exprimèrent pas avec moins de hauteur.

Ils dirent que s'ils souhaitaient la paix, ce n'était pas que leurs courages fussent abattus par un échec qui les avait à peine entamés, mais parce qu'ils étaient persuadés que la paix et l'alliance entre eux et les Romains leur seraient utiles aux uns et aux autres. Ils vantèrent leurs forces, dont les Romains, disaient-ils, avaient fait l'épreuve sous Gallien; et ils prétendirent

que si on les forçait à combattre de nouveau, le même succès accompagnerait leurs armes. Ils avertirent Aurélien de ne se pas fier à la fortune, et de ne pas trop compter sur un léger avantage, dû aux circonstances, et qui pouvait être suivi de revers. Enfin ils déclarèrent qu'en offrant leur alliance aux Romains, qui en tireraient de grandes utilités, ils demandaient qu'on rétablît leurs pensions : sans quoi ils deviendraient aussi irréconciliables qu'invincibles ennemis.

Aurélien était très-déterminé à ne rien accorder aux Juthonges, et il pouvait leur notifier sa résolution en peu de mots. L'historien lui prête une réponse très-longue, contenant surtout de grands éloges de la prudence qui dirige toutes les opérations des Romains, à la différence des Barbares, toujours impétueux dans leurs attaques, toujours s'affaiblissant à la première disgrace. Il reproche aux Juthonges d'avoir violé les traités, et il en conclut qu'ils ont bien mauvaise grace à venir demander comme tribut ce qui n'était qu'une gratification volontaire, ou une récompense de leurs services précédents. Il leur déclare qu'il est résolu de tirer vengeance de leurs insultes, en portant dans leur pays le fer et le feu : et pour leur annoncer l'événement qu'ils doivent se promettre, il leur cite l'exemple des trois cent mille Goths vaincus et exterminés depuis peu par les Romains.

Guerre mêlée d'événements divers, et terminée enfin par trois victoires consécutives que remporte Aurélien.

L'ambassade des Juthonges ayant été infructueuse, il fallut reprendre la guerre et les armes : et si nous voulons mettre quelque liaison entre les faits, nous sommes obligés de supposer que les Juthonges firent en commun avec les Marcomans, et peut-être avec les Allemands et les Vandales, ce que Vopiscus raconte

des seuls Marcomans. Nous nous servirons du nom de Barbares, qui les comprend tous.

Aurélien fier de l'avantage dont j'ai fait mention, et qui avait engagé les Juthonges à demander le renouvellement des anciens traités, forma le projet, non de rechasser les Barbares dans leur pays, mais de les détruire, comme avait fait Claude, et pour cela de leur couper la retraite. Il se posta donc derrière eux, les mettant entre lui et l'Italie. Son plan était sagement arrangé, si les barrières de l'Italie eussent été bien gardées; mais elles ne l'étaient point suffisamment: les Barbares les forcèrent et pénétrèrent du côté de Milan. Aussitôt l'alarme fut extrême dans Rome, et on crut voir renaître les maux que l'Italie avait soufferts sous Gallien. Les craintes produisirent même quelques séditions, qu'Aurélien vengea dans la suite selon la rigueur de son caractère. Vop. Aur. 18-21.

Il s'était mis à la poursuite des Barbares, et il les atteignit près de Plaisance. Mais toujours plus attentif à attaquer qu'à se défendre, il se laissa surprendre par les ennemis, qui, s'étant cachés dans d'épaisses forêts, vinrent vers le soir tomber sur son armée. Il fut défait entièrement, et la perte fut si grande de la part des Romains, que l'on appréhenda qu'elle n'entraînât la chute de l'empire.

Alors Aurélien commença à craindre lui-même. Il écrivit au sénat pour ordonner que l'on consultât les livres sibyllins, auxquels on avait eu la pensée de recourir dès le moment que les Barbares avaient mis le pied en Italie; mais quelques flatteurs s'y étaient opposés, prétendant que la valeur du prince dispensait d'implorer le secours des dieux. Aurélien instruit par

le danger blâme nettement dans sa lettre au sénat cette façon de penser, et il déclare qu'il ne peut être honteux de vaincre avec l'aide de la Divinité. On chercha donc dans les oracles de la Sibylle le remède aux maux présents, et on exécuta avec grand soin toutes les pratiques superstitieuses que les prêtres d'Apollon et les pontifes prétendirent y avoir trouvées recommandées, et qui ressemblent à celles dont on a vu plusieurs exemples dans l'histoire de la république : lustration de la ville et des campagnes, cantique chanté par deux chœurs de jeunes enfants qui eussent père et mère, sacrifices de différentes espèces. Il est remarquable qu'Aurélien en offrant tout ce qui est nécessaire pour la célébration de ces fêtes, promet d'envoyer des prisonniers de telle nation que l'on voudra : nouveau témoignage de l'usage cruel et impie des victimes humaines pratiqué dans Rome tant qu'elle fut idolâtre.

Vopiscus attribue à ces misérables et criminelles superstitions le retour de la bonne fortune d'Aurélien. Ce qui est vrai, c'est que ce prince, guerrier habile, et averti par ses défaites de procéder avec plus de circonspection, reprit la supériorité sur les Barbares. Ils s'étaient avancés jusqu'à Fano près du fleuve Métaure.
Vict. Epit. Il les battit en cet endroit, et les força de retourner en arrière vers le pays d'où ils venaient. Il remporta sur eux une seconde victoire près de Plaisance, et une troisième dans les plaines de Ticinum, aujourd'hui Pavie, et il réussit ainsi à les chasser hors des limites de l'Italie. Il les poursuivit même au-delà des Alpes, si nous devons rapporter à ce temps-ci, comme le fait
Dexipp. M. de Tillemont avec beaucoup de probabilité, ce que Déxippe nous apprend touchant les Vandales.

Négociation avec les Vandales.

Ces peuples ayant été vaincus par les Romains dans une grande action, demandèrent la paix. Leurs rois eurent à ce sujet une entrevue avec l'empereur, qui ne voulut rien conclure sans savoir le sentiment de son armée : circonstance qui prouve jusqu'à quel point les empereurs romains, même les plus fiers et les plus fermes, dépendaient alors des soldats. Aurélien les convoqua donc, et leur proposa l'affaire du traité entamé avec les rois des Vandales. Les soldats, fatigués d'une guerre dans laquelle ils avaient éprouvé tant de vicissitudes, déclarèrent que leur intention n'était pas de commettre à de nouveaux hasards l'état et la prospérité dont ils jouissaient actuellement. Ainsi le projet de traité fut suivi et la paix conclue. Les Vandales s'engagèrent à retourner dans leur pays, et Aurélien à leur fournir des vivres jusqu'au Danube. Les rois des Vandales, pour sûreté de leur promesse, donnèrent en ôtages leurs enfants et ceux des principaux chefs de l'armée : et deux mille cavaliers de leur nation prirent parti dans les troupes romaines. La plupart des Vandales se retirèrent paisiblement. Quelques pelotons néanmoins, en traversant les terres de l'empire, s'étant débandés pour piller, le commandant romain qui les suivait, comme surveillant, tomba sur eux avec les troupes qu'il avait à ses ordres, et en tua cinq cents : de quoi les rois vandales furent si éloignés de se plaindre, qu'ils firent percer à coups de flèches le chef de ces pillards. Aurélien, libre d'inquiétude de ce côté, remena son armée en Italie, où les Juthonges préparaient une nouvelle irruption. Mais cette menace n'eut aucunes suites, au moins que nous sachions, et l'Italie jouit d'une pleine paix durant tout le reste du règne

d'Aurélien. Une guerre si importante n'occupa ce prince qu'environ un an. Elle fut achevée l'an de J. C. 271.

An. R. 1022.

Aurélien revient vainqueur à Rome, et met à mort plusieurs illustres sénateurs. Vop. Aur. 21, et Zos.

Aurélien revint à Rome, non avec la satisfaction d'un vainqueur qui vient jouir dans sa capitale des applaudissements dus à ses exploits, mais avec le ressentiment d'un prince offensé qui respire la vengeance. J'ai parlé de quelques séditions qu'avaient fait naître dans Rome les commencements peu heureux de la guerre. Il paraît qu'Aurélien s'était persuadé que ces séditions avaient des chefs secrets, qui mettaient en mouvement la multitude par des vues ambitieuses, et pour envahir le rang suprême à la faveur du trouble qu'ils excitaient. Nous ne savons pas si ces soupçons étaient fondés; seulement parmi ceux qu'il fit mourir pour cette cause nous trouvons un Domitien, qui pourrait être le même que quelques médailles nous apprennent s'être attribué le nom d'Auguste : et l'histoire nous a fait connaître un général de ce nom, vainqueur de Macrien sous le règne de Gallien, et qui prétendait appartenir à la famille de Vespasien. Ce ne sont là que des conjectures assez faibles et ignorées de Vopiscus, qui, très-disposé d'ailleurs à louer Aurélien, l'accuse néanmoins de s'être porté à punir avec rigueur ce qu'aurait pu négliger un prince plus porté à la clémence, et d'avoir répandu le sang de plusieurs illustres sénateurs, sur des accusations qui n'avaient souvent pour appui que l'autorité d'un seul témoin, quelquefois même vil et méprisable. Aussi la haine publique fut-elle le juste salaire d'une telle cruauté. On estimait les grandes qualités qu'avait Aurélien, soit pour conduire une guerre, soit pour gouverner l'état;

Tillem.

mais on ne pouvait l'aimer, et il éprouva enfin, ainsi que nous le verrons dans la suite, ce que droit craindre un prince qui est craint de tous.

Il fortifie et agrandit l'enceinte de Rome. Vop. et Zos.

Les périls réitérés auxquels Rome avait été exposée de la part des Barbares dans les dernières années, avertirent Aurélien de la mettre en état de défense. Depuis la guerre d'Annibal, c'est-à-dire depuis cinq cents ans, Rome n'avait point eu à craindre l'étranger. Bien loin de trembler pour sa sûreté, c'était elle qui portait la terreur de son nom et de ses armes aux deux bouts de l'univers. Ainsi l'on avait négligé d'en entretenir les fortifications: les murs tombaient de vétusté ou avaient été abattus. Aurélien entreprit de les relever et de les fortifier suivant la méthode alors usitée, et en même temps il agrandit l'enceinte de la ville jusqu'à cinquante milles ou dix-sept lieues de circuit[1]. Il commença l'ouvrage, et Probus son successeur le continua et y mit la dernière main. Quoique Aurélien n'ait pas achevé cette enceinte, elle porta son nom, et elle est marquée ainsi sur la carte que M. d'Anville a donnée de la ville de Rome à la tête de l'Histoire romaine de M. Rollin. Vop. Aurel. 39.

Il entreprend la

Les soins dont je viens de parler n'occupèrent Auré-

[1] Quoique j'aie employé ailleurs cette expression pour rendre ce que les Romains appelaient *pomœrium proferre*, il y avait pourtant une différence, mais qu'il n'est pas trop aisé de comprendre. Le *pomœrium* était un espace consacré par les cérémonies augurales devant et derrière les murs de la ville; et le reculer, c'était un droit et un honneur réservé à ceux qui avaient agrandi l'empire par des conquêtes. Pour amplifier l'enceinte de la ville, le besoin de loger un plus grand nombre de citoyens suffisait. Aurélien dans le temps qu'il agrandit l'enceinte de la ville ne recula point le *pomœrium*. Il le fit dans la suite, je ne sais trop à quel titre, puisque je ne vois point quel pays il ajouta à la domination des Romains. Au contraire il abandonna, comme il sera dit dans la suite, la Dace de Trajan.

guerre contre Zénobie. Histoire de cette reine. Vop. Aur. 22, et Zos.

lien qu'en passant. Son grand objet, après qu'il eut assuré l'état de l'Italie par la défaite des Barbares, était de réunir à l'empire les vastes démembrements auxquels avaient donné lieu la négligence et la mollesse de Gallien. Tétricus, qui tenait la Gaule, ne paraissait pas entreprenant, et l'on pouvait, sans crainte et sans péril, différer la guerre contre lui. Zénobie, princesse active, ardente, ambitieuse, après avoir ajouté l'Égypte aux états qu'Odénat avait possédés, étendait ses prétentions et ses armes jusque dans la Bithynie, et Aurélien crut devoir commencer par la réduire, et reconquérir sur elle tous les pays où elle régnait au mépris des Romains. C'est ici le lieu de faire connaître plus particulièrement cette héroïne, dont l'abaissement et la défaite sont la plus grande gloire d'Aurélien.

Treb. Tr. Tyr. 30.

Zénobie se disait issue du sang des rois d'Égypte, et elle se relevait par les noms des Ptolémées et des Cléopâtres, dont elle prétendait tirer son origine. Elle avait toutes les graces de son sexe, la beauté et la régularité des traits du visage, les yeux vifs et pleins de feu, les dents si blanches qu'on les comparait à des perles : seulement les ardeurs du climat où elle était née lui avaient donné un teint un peu brun. Si elle possédait les agréments de son sexe, elle en avait aussi les faibles : le goût de la parure, l'amour de l'argent, le désir de briller par le faste et la magnificence. Sa cour était montée sur le ton de celle des rois de Perse, et elle se faisait adorer comme eux. Elle mérite de grandes louanges pour sa chasteté, qui allait jusqu'à ne connaître l'usage même légitime du mariage que pour la fin unique à laquelle le Créateur l'a destiné. Elle eut d'Odénat son mari plusieurs enfants, dont trois sont

connus dans l'histoire : Hérennianus, Timolaüs et Vaballath [1]. C'est sans doute par une singularité qu'affecta leur mère à dessein, que ces trois princes portent des noms tirés de trois langues différentes, le premier latin, le second grec, le troisième syrien ou arabe. Treb. Tr. Tyr. 27, 28, et Vop. Aur. 36.

Par les qualités du cœur et de l'ame, Zénobie était élevée au-dessus de son sexe; elle avait toutes les vertus et tous les vices des héros : ambition, audace, passion de conquérir, courage dans les périls, constance dans le travail, étendue des vues, dignité et autorité du commandement. Elle vantait sans cesse Didon, Sémiramis et Cléopâtre, et elle leur ressemblait par les talents. Sa parure alliait au luxe d'une femme l'équipage d'un guerrier. Depuis la mort d'Odénat, elle porta, avec le diadème, la cotte d'armes impériale, ornée de pierreries dans tout le contour. Elle haranguait les soldats, le casque en tête et le bras nu. Accoutumée, aussi bien que son mari, aux fatigues de la chasse, elle ignorait toute délicatesse; quand elle se servait de voitures, les plus simples et les moins recherchées pour la commodité étaient celles qu'elle préférait. Le plus souvent elle montait à cheval. Quelquefois elle marchait à pied, et faisait des traites de plusieurs milles. Quoiqu'elle fût sobre, comme le besoin de ses affaires la mettait en relation avec les hommes, elle buvait comme eux, et dans les grands repas qu'elle donnait elle tenait tête à ses généraux et aux seigneurs persans et

Treb. Tr. Tyr. 30. — 27. — 30.

[1] M. Vaillant, dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, t. II, entreprend de prouver que Vaballath n'était pas fils de Zénobie, mais petit-fils d'Odénat par Hérode. J'ai suivi le sentiment commun. Dans des faits sur lesquels il reste si peu de monuments, il est bien difficile de décider avec une entière certitude.

arméniens. Habile dans l'art de gouverner, elle savait entremêler la rigueur et l'indulgence selon que le besoin de ses affaires l'exigeait; et malgré l'inclination qui la portait à accumuler, l'or et l'argent ne lui coûtaient rien à répandre pour l'exécution de ses desseins.

Vop. Aur. 30. Cette princesse aima les lettres, et même elle les cultiva. Elle avait auprès de sa personne le célèbre Longin, qui fut son maître pour les lettres grecques. Outre sa langue naturelle, qui était la syrienne, elle parlait parfaitement l'égyptien; elle possédait le grec, elle n'ignorait point le latin, mais ne le sachant pas assez pour le parler aisément, elle n'en faisait point d'usage. Au contraire, elle voulut que ses fils, qu'elle traitait sur le pied d'empereurs romains, parlassent toujours latin, qui était la langue de l'empire. Elle étudia l'histoire, qui est l'école des princes; elle s'attacha surtout à l'histoire de son pays et à celle des Ptolémées, qu'elle comptait pour ses ancêtres; et, afin de s'en mieux remplir, elle en composa elle-même un abrégé. Elle lut l'histoire romaine dans les auteurs grecs qui l'ont écrite.

Trebell.

Zénobie est regardée comme ayant eu grande part aux succès brillants par lesquels Odénat humilia l'orgueil de Sapor. Mais elle est bien criminelle, s'il est vrai, comme il y a lieu de le soupçonner, qu'elle ait tourné contre son beau-fils et contre son mari même cette audace qui lui faisait tant d'honneur contre des ennemis armés. Après la mort d'Odénat, elle se mit en possession de la plénitude de la puissance sous le nom de ses fils, qu'elle décora du nom d'Augustes; et Méonius, qui s'était fait un titre de l'assassinat de son prince pour en recueillir la dépouille, n'ayant pas

Voy. ci-dessus Gallien.

long-temps joui du fruit de son crime, elle se vit seule reine et impératrice d'Orient. Elle repoussa sans peine les faibles efforts que tenta Gallien pour la troubler. Sous Claude elle fit plus : elle augmenta ses états ; et pendant que ce prince, assez occupé contre les Goths, observait la paix avec elle, afin de ne se pas mettre trop d'ennemis sur les bras à la fois, elle profita pour envahir l'Égypte du repos où il la laissait. Treb. Claud. 11, et Zos.

Cette conquête ne se fit pas sans difficultés et sans combats. Zénobie s'était pratiqué des intelligences dans le pays par l'entremise de Timagène, égyptien attaché à son service ; et pour l'appuyer, elle envoya Zabdas, son général, à la tête d'une armée de soixante-et-dix mille hommes, tant Palmyréniens que Syriens. Le gros de la nation égyptienne n'était pas gagné par Timagène : au contraire, il paraît que la vieille haine des Égyptiens contre les Syriens se réveilla en cette occasion, et ils vinrent avec une armée de cinquante mille hommes à la rencontre de Zabdas. La bataille se livra : les Égyptiens furent vaincus ; et Zabdas, comptant avoir terminé l'entreprise, laissa seulement un corps de cinq mille hommes dans le pays, et s'en retourna avec le reste de ses forces.

Dans ce même temps Probus, ou plutôt Probatus, donnait la chasse, suivant les ordres qu'il en avait reçus de Claude, aux escadres des Goths qui couraient les mers. Ce général, instruit de la révolution qui venait d'arriver en Égypte, se transporta sur les lieux, et ayant ranimé le courage de la nation vaincue, qui souffrait impatiemment le joug des Palmyréniens (c'est ainsi que nous appellerons, d'après les auteurs anciens, tous ceux qui obéissaient à Zénobie), il réussit

aisément, avec le secours des naturels du pays, à le délivrer des cinq mille hommes que Zabdas y avait laissés : et l'Égypte rentra avec joie sous les lois de l'empereur romain.

Ce ne fut pas pour long-temps. Les Palmyréniens revinrent à la charge ; et quoique vaincus d'abord dans un grand combat, ils regagnèrent enfin une pleine supériorité. Car les vainqueurs s'étant emparés d'une montagne voisine de Babylone [1], ville peu éloignée du Nil, pour couper la retraite aux Palmyréniens, Timagène, qui connaissait parfaitement le pays où il était né, trouva moyen d'arriver par des sentiers détournés avec un détachement de deux mille hommes au plus haut sommet de la montagne : d'où étant venu fondre sur les ennemis, qui ne s'attendaient à rien moins, il les défit entièrement. Probatus fut fait prisonnier, et de désespoir il se tua lui-même. L'Égypte sans chef et sans forces demeura soumise à Zénobie, qui y régna paisiblement.

Treb. Tr. Tyr. 30. Pendant que ses armes prospéraient en Égypte, elle contenait dans le devoir par son autorité et par la terreur de son nom toutes les nations voisines de Palmyre. Les Sarrasins, les Arabes, les Arméniens, la respectaient et n'osaient faire aucun mouvement.

Il semble que cette reine ambitieuse eût même formé le projet de réunir tout l'empire romain sous sa puissance, et qu'elle prétendît comme Cléopâtre, de qui elle se disait descendue, soumettre à ses lois le Capitole. C'est sans doute dans cette vue qu'elle avait voulu

[1] Elle était située au-dessus de l'endroit où ce fleuve se sépare en deux branches pour former le Delta. Un quartier ruiné du vieux Caire conserve encore aujourd'hui le nom de Babylone.

se liguer avec Victoria, dont le crédit était grand dans les Gaules, afin d'attaquer Rome des deux côtés à la fois, par l'Orient et par l'Occident. Ce plan ayant échoué, soit par la mort de Victoria, soit par quelque autre obstacle, Zénobie ne rabattit rien de ses prétentions. Sur la fin du règne de Claude et pendant les commencements de celui d'Aurélien, elle gagna du terrain dans l'Asie mineure. Déja la Cappadoce, et même la Bithynie, la reconnaissaient : et de là le trajet est court en Europe. Zos.

Il était temps qu'Aurélien arrêtât ses progrès : et ce fut le premier soin de ce prince, dès qu'il eut assuré la tranquillité de l'Occident. Dans la seconde année de son règne, il partit de Rome pour marcher contre Zénobie, et il prit sa route par l'Illyrie, attentif à éteindre dans les pays par où il passa tout ce qui pouvait y rester de semences de troubles. En Dalmatie il détruisit le tyran Septimius [1], qui s'était fait proclamer Auguste par les soldats qu'il commandait, et que ces mêmes soldats, sans doute intimidés ou gagnés par Aurélien, tuèrent au bout de peu de jours. En avançant dans l'Illyrie, il défit plusieurs pelotons de Barbares. Il passa même le Danube pour aller attaquer Canabas ou Cannabaud, roi des Goths, et dans un combat qu'il lui livra, il le tua avec cinq mille des siens. Il remporta encore quelques avantages en Thrace sur d'autres Barbares qui pillaient le pays : et c'est ainsi qu'il arriva à Byzance. Départ d'Aurélien, qui dans sa marche remporte divers avantages en Illyrie et en Thrace. Vop. Aur. 22. Vict. Epit.

Dès qu'il eut passé le détroit, la Bithynie se soumit sans résistance. Ancyre, métropole de la Galatie, lui Il passe en Asie. La ville de Tyanes lui

[1] Septimius pourrait être le même qu'Épitimius, qui est nommé par Zosime comme l'un des sénateurs qu'Aurélien mit à mort.

est livrée par trahison. Vop. et Zos. Vop.

ouvrit pareillement ses portes. En Cappadoce, Tyanes l'arrêta : ce qui le mit dans une telle colère, qu'il jura de n'y pas laisser un chien vivant : ce fut son expression. Il se préparait donc à former le siége de la place. Mais un citoyen de Tyanes, nommé Héraclammon, voyant bien qu'il y avait de la folie à prétendre tenir contre une armée impériale, commandée par le prince en personne, et craignant d'être enveloppé dans le désastre de sa patrie, aima mieux la trahir pour se sauver lui-même, comme il l'espérait. Il introduisit Aurélien dans la ville, et l'en rendit maître sans coup férir.

Il fait périr le traître et épargne les habitants.

Aurélien, dans un succès si heureux et inespéré, agit en grand prince, et il fit en même temps acte de justice et de clémence. La trahison, pour lui avoir été utile, ne lui en parut pas moins odieuse; et bien persuadé qu'il ne pouvait se fier à celui qui avait trahi sa patrie, il lui fit porter la peine de son crime, et des soldats le tuèrent par ses ordres secrets. Attentif néanmoins à ne point passer les bornes d'une sévérité légitime, et à éviter lui-même le reproche d'avidité, il ne punit point les enfants innocents d'un père coupable, et il leur conserva leur patrimoine, qui était très-riche.

Ce fut une grande consolation pour les malheureux Tyaniens, que de se voir vengés par leur vainqueur. Mais de plus, ils éprouvèrent eux-mêmes la clémence d'Aurélien, qu'avait apparemment adouci la facilité de la conquête. Héraclammon fut le seul qui périt. Aucun autre ne perdit ni la vie ni les biens. Les soldats romains se souvenant du mot qui avait échappé à leur empereur, lui demandèrent la permission de piller la ville et de faire main basse sur tous les habitants. « Ce « n'est point là ce que j'ai juré, dit Aurélien. Tuez tous

« les chiens : je vous le permets. » Il éluda ainsi par une interprétation favorable la menace indiscrète à laquelle un premier mouvement de colère l'avait emporté. Et les troupes romaines étaient si bien disciplinées sous sa conduite, que frustrées de l'espérance d'un riche butin, elles obéirent sans murmurer.

Prétendue apparition d'Apollonius à Aurélien.

L'historien jette ici du merveilleux. Il attribue la douceur d'Aurélien envers ceux de Tyanes à une apparition du philosophe Apollonius, qui, s'intéressant pour sa patrie, se montra en songe à l'empereur, et parlant, non pas grec, quoique ce fût sa langue naturelle, mais latin, pour être entendu de celui à qui il avait affaire, lui répéta par trois fois ces paroles : « Aurélien, si vous « voulez vaincre, épargnez mes concitoyens. » L'auteur de ce récit croyait à toutes les fables que l'on a débitées touchant Apollonius : et il ne lui en coûtait pas beaucoup pour joindre celle-ci à tant d'autres.

Circonstance peu vraisemblable de la prise de Tyanes.

Le même écrivain, dans le détail qu'il donne sur la manière dont la ville fut prise, mêle une circonstance, qui, pour n'être pas du même genre que le songe miraculeux dont je viens de parler, n'en trouvera guère plus de créance auprès des lecteurs intelligents. Il dit que le traître indiqua à Aurélien un endroit par lequel il pouvait monter sur le mur; qu'Aurélien y monta en effet avec sa cotte d'armes de pourpre, et que de là se montrant aux assiégés et à l'armée assiégeante, et répandant tout ensemble la terreur dans la ville et l'allégresse parmi les siens, il devint ainsi maître de la place. Qui croira qu'un général et un empereur se soit exposé de gaîté de cœur dans une occasion où le moindre officier suffisait ?

Zénobie, ou prévenue par la diligence d'Aurélien,

Zénobie à Antioche. Combat de cavalerie près du bourg d'Immæ. Zos. et Georg. Sync.

ou ne voulant point trop s'éloigner du centre de ses états, attendait l'ennemi à l'entrée de la Syrie, où elle avait assemblé de grandes forces. Sa place d'armes était Antioche : et lorsqu'elle sut que l'empereur romain approchait, elle envoya contre lui Zabdas, son général, à la tête d'une puissante armée. Il se donna un grand combat de cavalerie près d'Immæ, bourgade de la Syrie, à quelque distance d'Antioche. Aurélien craignait la cavalerie pesamment armée des Orientaux, qui pourtant n'avait jamais paru redoutable aux anciens Romains, et pour vaincre il employa la ruse. Il ordonna à sa cavalerie de fuir devant celle des ennemis, jusqu'à ce que les voyant fatigués et épuisés par une poursuite impétueuse, elle pût faire volte-face, et retourner sur eux avec avantage. Ce stratagème, si commun dans la guerre, lui réussit. Les Palmyréniens poursuivirent à bride abattue les Romains, dont la fuite était simulée : et ceux-ci, lorsqu'ils virent leurs adversaires bien harassés, domptés par la chaleur, et pouvant à peine porter le poids de leurs armes, tournèrent tête, et les heurtant avec vigueur ils les mirent en désordre, les renversèrent, les jetèrent étendus et immobiles sur le champ de bataille, et ils en foulèrent un plus grand nombre aux pieds de leurs chevaux qu'ils n'en tuèrent avec l'épée. Dans cette bataille se signala un officier nommé Pompéien et surnommé *le Franc*, *Francus*. Ce surnom paraît marquer qu'il était Franc d'origine, quoique son nom soit romain.

Zos. — Eus. Chron.

Zénobie s'enfuit d'Antioche à Émèse.

Zabdas ayant perdu la partie de ses forces en laquelle il mettait sa plus grande confiance, se tint pour vaincu, et se retira vers Antioche. Il appréhenda même de n'être pas reçu dans cette ville, et pour s'assurer la liberté d'y

entrer, il fit répandre sur sa route le bruit qu'il était vainqueur, et qu'il avait fait prisonnier l'empereur romain. Il menait en effet comme captif au milieu de ses troupes un homme revêtu des ornements impériaux, et qui avait pour l'âge et pour la taille quelque ressemblance avec Aurélien. Il entra dans Antioche à la faveur de cette fraude : et ayant instruit Zénobie de la vérité des faits, il sortit de la ville avec elle pendant la nuit, emmenant toutes les troupes palmyréniennes, et ils gagnèrent ensemble Émèse, pour s'y préparer à soutenir un nouveau choc.

Aurélien use de clémence envers ceux d'Antioche.

Aurélien, qui ne s'attendait pas à la retraite de Zabdas, sortit de son camp le lendemain du combat de cavalerie, pour engager une action générale. Mais ne voyant point paraître les ennemis, il se mit à les poursuivre, et vint à Antioche, d'où la terreur de sa sévérité avait fait fuir la plus grande partie des habitants. Ce n'était qu'une vaine alarme. Aurélien déclara qu'il regardait ce qui s'était passé de leur part comme l'effet de la nécessité des circonstances, et non d'aucune mauvaise volonté contre lui ni contre l'empire. Il distribua des placards dans les villes voisines pour rappeler les fugitifs, en leur promettant entière sûreté. Ils revinrent, et Antioche se repeupla.

Il s'avance vers Émèse. Vop. Aur. 25, et Zos.

Zénobie, en partant d'Antioche, avait laissé un corps de troupes sur une hauteur, qui commandait le fameux faubourg appelé Daphné. Elle voulait apparemment arrêter la poursuite d'Aurélien, et se donner du temps pour se reconnaître, et se mettre en état de bien recevoir un tel ennemi. Il fallut en effet qu'Aurélien livrât un combat pour déloger ces troupes [illegible] difficile et important qu'elles occupaient : [illegible] conti-

nuant sa marche vers Émèse, il soumit en passant les villes d'Apamée, de Larisse, et d'Aréthuse, qui lui ouvrirent volontairement leurs portes.

Bataille près de cette ville. Aurélien demeure vainqueur. Zénobie va s'enfermer dans Palmyre.

Arrivé près d'Émèse, il trouva l'armée palmyrénienne qui l'attendait, forte de soixante-dix mille hommes, sous les murs de la ville. On ne nous dit point à quel nombre se montaient les troupes d'Aurélien. Mais il est à croire qu'elles égalaient ou même surpassaient celles de Zénobie; et elles étaient composées en grande partie d'Européens aguerris par l'exercice continuel des combats contre les Barbares du Nord. On y comptait aussi des Asiatiques, parmi lesquels Zosime fait mention de soldats de la Palestine, qui, outre l'armure accoutumée, portaient des massues et de gros bâtons, dont ils se servaient dans l'action fort utilement.

Les deux armées ne furent pas long-temps en présence sans en venir aux mains, et la victoire fut vivement disputée. La cavalerie palmyrénienne eut même un plein avantage sur celle des Romains. Elle était plus nombreuse : et les Romains ayant fait un mouvement pour s'étendre en front, afin de n'être point enveloppés, la cavalerie ennemie, qui les attaqua en ce moment, rompit aisément leurs rangs encore chancelants et affaiblis, et les mit en fuite. Mais elle fit perdre aux siens le fruit d'un si heureux début, en s'amusant à poursuivre ceux qu'elle avait obligés de fuir. L'infanterie romaine, dont la force était invincible, voyant celle des Orientaux dénuée du secours de sa cavalerie, avança sur elle, la poussa, la mit en désordre : et ce fut alors que les troupes de la Palestine rendirent un bon service, en renversant et assommant à coups de massue des hommes couverts de fer, sur lesquels les épées et

les lances ne trouvaient pas facilement l'endroit faible pour les percer. La cavalerie romaine, ranimée par le courage et le succès de son infanterie, s'étant ralliée et rétablie elle-même, la victoire d'Aurélien fut complète : les Palmyréniens laissèrent le champ de bataille jonché de leurs morts : ceux qui purent échapper se sauvèrent dans Émèse. Zénobie, ayant recueilli les débris de sa défaite, tint conseil sur le parti qu'elle avait à prendre. Elle ne pouvait pas compter sur l'affection des habitants d'Émèse, qui étaient tous romains de cœur et d'inclination. D'ailleurs le danger pressait de la part d'Aurélien, qui n'était pas de caractère à laisser sa victoire imparfaite. Elle résolut donc de s'éloigner, et d'aller se renfermer dans Palmyre, sa capitale, ville forte, bien munie, et capable de soutenir un long siége, pendant lequel elle projettait de tenter de nouvelles ressources, et de ramener la fortune à force de constance.

Prétendue merveille, dont on a embelli le récit de la bataille d'Émèse.

La bataille d'Émèse est un si grand événement, que le récit ne pouvait manquer d'en être embelli par quelque merveille. Vopiscus raconte qu'au commencement de l'action, pendant que la cavalerie pliait et abandonnait le combat, on vit une divinité, qui se manifestait par une forme auguste et au-dessus de la condition mortelle, exhorter l'infanterie à se mettre en mouvement et à attaquer l'ennemi. Le même écrivain ajoute qu'Aurélien, après la victoire, étant entré dans Émèse, où il fut reçu avec joie, et ayant cru devoir commencer par aller au temple du dieu Élagabal pour lui rendre des devoirs de religion, reconnut, dans la forme sous laquelle ce dieu était adoré, l'objet divin qui lui avait été si secourable dans le combat. Il n'est pas trop aisé de comprendre la possibilité de cette ressemblance.

Celui qui avait exhorté les soldats romains à bien faire devait sans doute avoir la forme humaine, et le dieu Élagabal était une pierre de figure conique. Mais Vopiscus n'y regarde pas de si près : il dit qu'Aurélien, frappé de ce rapport merveilleux, conçut qu'il était redevable de sa victoire à la protection de ce dieu, et qu'en conséquence il orna de riches offrandes le temple d'Émèse, et dans la suite bâtit dans Rome un temple magnifique au Soleil qui était le même qu'Élagabal. Il est vrai qu'Aurélien signala en toutes façons sa piété superstitieuse envers le Soleil. Mais nous avons observé qu'il avait été nourri dans des sentiments religieux pour cet astre dont sa mère était prêtresse ; et un discours de lui, dès le temps du rè-
Vop.Aur.14. gne de Valérien, nous fournit la preuve de sa fidélité à les conserver, et à regarder le Soleil comme le dieu certain[1] et manifeste par excellence.

Aurélien la poursuit, et arrive devant Palmyre. Vop. 26.

Aurélien ne perdit pas un moment pour se mettre à la poursuite de Zénobie. Sur sa marche d'Émèse à Palmyre, il fut fatigué par les courses des Arabes qui exerçaient dès lors le métier qu'ils font aujourd'hui, brigands par état, accoutumés à vivre de pillage, dont les attaques et les retraites sont aussi subites et aussi promptes que l'éclair. De pareils ennemis, quoique extrêmement incommodes, n'étaient pas capables d'empêcher Aurélien d'aller en avant. Il arriva devant Palmyre, et se disposa à en faire le siége pour terminer la guerre par la prise de cette place.

Célébrité et importance de cette place.

Palmyre, ville très-célèbre dans l'antiquité, et dont il reste encore aujourd'hui, dit-on, de magnifiques

[1] « Dii faciant, et deus certus Sol, etc. » (Vop.)

ruines, avait pour fondateur Salomon, suivant le témoignage de Josèphe qui assure que la ville, appelée Thadmor dans le texte original des Écritures, est la même que Palmyre; et c'est ainsi que notre interprète latin a traduit ce nom dans le troisième livre des Rois et dans le second des Paralipomènes. L'usage moderne y est conforme et conserve encore aujourd'hui le même nom de Thadmor ou Tedmour à Palmyre. Sa situation la rendait forte et importante en ce qu'elle occupait un espace de terrain fertile, riche en sources de bonne eau et tout environné d'une ceinture de déserts arides et incultes; de manière que selon l'expression de Pline, elle formait comme une espèce d'île séparée par la nature du reste des humains [1]. C'est par l'avantage de cette situation que placée entre deux grands empires, celui des Parthes et ensuite des Perses à l'Orient, et celui des Romains à l'Occident, elle se maintint indépendante de l'un et de l'autre, toujours recherchée des deux partis, dès qu'il y avait rupture et guerre, et jamais assujettie. Elle s'éleva sous Odénat et Zénobie au plus haut point de grandeur où elle ait jamais été, et elle devint alors la capitale d'un empire d'une vaste étendue.

Tillem.

Mém. de l'Ac. des Inscript. t. 2, p. 513.

Zénobie prit soin non seulement d'en faire une ville opulente, mais de la munir pour la guerre. C'est ce qu'atteste Aurélien dans une lettre écrite pendant qu'il en faisait le siége. « On ne saurait croire, dit ce prince, « combien il y a dans Palmyre de flèches, de traits, de « pierres à lancer; il n'est aucune partie du mur qui « ne soit défendue par trois ou quatre balistes; d'autres

Zénobie avait pris soin de la bien munir. Vop.

[1] « Velut terris exempta à rerum naturâ. » (PLIN. V. 25.)

« machines jettent des feux ; en un mot, aucune sorte « de munitions de guerre ne manque dans la place, et « jamais ville ne fut mieux préparée à faire une longue « et vigoureuse résistance. »

Lettre d'Aurélien à Zénobie pour l'engager à se rendre.

Aurélien, prévoyant quelle difficulté il éprouverait à prendre Palmyre par la force, voulut tenter la voie de la négociation. Il se flattait apparemment que sa présence dans le pays avec une armée victorieuse aurait pu affaiblir le courage de Zénobie et la disposer à préférer aux hasards de la guerre l'assurance d'un traitement doux et favorable. Il lui envoya donc une lettre conçue en ces termes : « Aurélien empereur et restau« rateur de la puissance romaine en Orient, à Zénobie « et à tous ceux qui sont engagés dans une même cause « avec elle. Vous deviez vous déterminer de vous-même « à la démarche que je vous prescris par la présente « lettre. Je vous ordonne de vous rendre à moi, sous « la promesse que je veux bien vous faire de vous per« mettre de vivre. Vous Zénobie, en particulier, vous « passerez votre vie tranquillement dans le lieu où je « vous placerai de l'avis du sénat. Je veux que vous li« vriez au pouvoir du peuple romain tout ce que vous « avez de pierreries, d'or, d'argent, de soie, de che« vaux et de chameaux. Je conserverai aux Palmyré« niens tous les droits dont ils ont joui jusqu'ici. »

Réponse fière de Zénobie.

Cette lettre n'eut pas l'effet qu'Aurélien s'en promettait. Zénobie était trop fière pour consentir à se dégrader elle-même, et elle répondit d'un ton aussi haut que celui sur lequel on l'attaquait. Voici sa réponse : « Zénobie, reine de l'Orient, à Aurélien Au« guste. Jamais personne n'a demandé par lettre ce que « vous exigez. C'est par la force des armes que se ter-

« minent les guerres. Vous voulez que je me rende à « vous, comme si vous ignoriez que Cléopâtre autre- « fois a mieux aimé la mort que la servitude, quelque « adoucissement que l'on pût y joindre. Nous attendons « incessamment des secours des Perses : les Sarrasins, « les Arméniens sont pour nous. Des voleurs arabes « ont défait votre armée, Aurélien. Que sera-ce lorsque « les forces alliées que nous espérons seront arrivées? « Certes vous quitterez alors cette hauteur avec laquelle « vous me commandez de me soumettre, comme si vous « *étiez* pleinement vainqueur. »

La réponse de Zénobie ôtant à Aurélien toute espérance d'une soumission volontaire, il entreprit de la réduire par la force, et il forma le siége de Palmyre. Il s'y comporta en brave et habile capitaine. Il eut grand soin de l'approvisionnement de son armée; et comme il campait dans un camp stérile, il donna ordre à tous les peuples voisins qui lui obéissaient d'apporter journellement des vivres en abondance. Il défit les Perses qui venaient au secours des assiégés; il engagea, moitié par contrainte, moitié par persuasion, les Sarrasins et les Arméniens à passer dans son parti; il paya de sa personne dans les combats, et il fut en une occasion blessé d'un coup de flèche. Siége de Palmyre. Vop. 28, et Zos.

Les Palmyréniens se défendirent d'abord avec tant d'avantage, qu'ils insultaient même les assiégeants et les exhortaient avec une ironie amère à ne pas tenter l'impossible. Il s'en trouva un qui s'étant attaqué à l'empereur par des propos injurieux, fut bien puni de sa témérité; car pendant qu'il s'égayait en bravades outrageuses, un archer persan, qui était près d'Aurélien, lui dit : « Seigneur, si vous me l'ordonnez, je

« vais vous venger de cet insolent. » Aurélien y ayant consenti, le Persan fit placer devant lui quelques-uns pendant qu'il bandait son arc, et ensuite il tira si juste que le Palmyrénien, qui s'avançait à mi-corps au-delà du mur, atteint de la flèche, tomba mort au milieu des Romains.

La disette se met dans la place. Zénobie voulant s'enfuir chez les Perses, est prise.

Le siége dura long-temps, et ce fut la disette de vivres qui mit fin à la résistance de Zénobie. Cette fière princesse ne prit pas néanmoins le parti de se soumettre au vainqueur. Elle résolut de s'enfuir sur les terres des Perses pour solliciter leurs secours. Elle monta donc un chameau des plus légers à la course, et gagna l'Euphrate qui n'était qu'à une journée de distance. Mais Aurélien, averti de sa fuite dans le moment, avait envoyé après elle un détachement de cavalerie qui fit une telle diligence, qu'il l'atteignit lorsqu'elle se préparait à passer ce fleuve et qu'elle était déja dans le bac. Les cavaliers romains se saisirent de sa personne et l'amenèrent à l'empereur. Lorsqu'elle parut devant lui, ce prince irrité lui demanda comment elle avait osé insulter les empereurs romains. Elle lui fit une réponse flatteuse, quoique sans bassesse. « Je vous reconnais, « lui dit-elle, pour empereur, vous qui savez vaincre. « Gallien et ses semblables ne m'ont jamais paru dignes « de ce nom. »

Treb. Tr. Tyr. 30.

Les Palmyréniens se rendent, et sont traités humainement. Zos.

Il semble, à s'en rapporter au récit de Zosime, que même après la prise de Zénobie, les Palmyréniens ne furent pas d'accord pour se remettre avec leur ville au pouvoir d'Aurélien. Il est plus probable que Zénobie en partant les avait exhortés à tenir jusqu'à ce qu'elle leur eût amené le secours des Perses; et que lorsqu'ils la virent prisonnière, toute espérance leur

manquant, ils embrassèrent l'unique ressource qui leur restait, et implorèrent la clémence du vainqueur. Aurélien se laissa fléchir à leurs prières, et il leur accorda la vie et la liberté, se contentant de les dépouiller de leurs richesses dont il s'empara.

Aurélien accorde la vie à Zénobie, et à son fils Vaballath. Vop. Aur. 30, et Zos.

Maître de Palmyre et comptant y avoir solidement établi son autorité, Aurélien retourna à Émèse, et là il soumit au jugement d'un tribunal auquel il présidait Zénobie et ses adhérents. Les soldats romains demandaient la mort de Zénobie; et si nous en croyons Zosime, elle acheta sa grace par une lâcheté et en chargeant ses conseillers et ses ministres de tout l'odieux de la guerre. J'aime mieux en croire Vopiscus, selon le témoignage duquel cette princesse fut redevable de la vie à la générosité d'Aurélien qui trouvait de la bassesse à faire mourir une femme devenue sa captive. D'ailleurs il pensait que l'empire romain avait obligation à Zénobie, dont le courage et la bonne conduite avaient préservé de l'invasion des Perses les provinces de l'Orient. Enfin sa vanité était flattée de l'idée de mener en triomphe une si fameuse prisonnière. Car il se faisait un grand honneur de sa victoire, et il se tenait offensé des discours de ceux qui prétendaient qu'avoir vaincu une femme était un médiocre exploit. Une femme telle que Zénobie lui paraissait avec raison valoir mieux que bien des hommes. Il conserva donc la vie à cette princesse, et il usa de la même douceur à l'égard de Vaballath le troisième de ses fils. Pour ce qui est des deux aînés, Hérennien et Timolaüs, on varie beaucoup sur ce qui les regarde. Quelques-uns disent, contre toute vraisemblance, qu'ils furent mis à mort par Aurélien; les autres,

Treb. Tr. Tyr. 30.

Vop. et Zos.

Tillem.

qu'ils moururent de mort naturelle : il s'en trouve qui veulent qu'ils aient été menés en triomphe avec leur mère. Tout ce que l'on sait d'eux avec certitude, c'est qu'ils avaient régné avec leur mère, et que Timolaüs fit de grands progrès pour son âge dans l'éloquence latine. Du reste ils sont peu connus, et Vaballath est le seul des fils de Zénobie dont les monuments anciens fassent mention depuis le triomphe d'Aurélien.

Ses ministres et ses conseillers sont mis à mort. Vop. et Zos.

Les principaux de la cour de Zénobie, et tous ceux aux conseils desquels on attribua l'entreprise de la guerre, ou dont le ministère avait été employé pour la conduire, n'éprouvèrent pas de la part d'Aurélien la même indulgence que leur reine. Ils furent ou envoyés au supplice sur-le-champ, ou réservés pour être noyés dans la mer au passage du Bosphore de Thrace.

Mort de Longin.

Du nombre de ceux qui périrent à Émèse fut le célèbre Longin, dont la mort est une honte pour celui qui l'ordonna. Rhéteur et philosophe, il excellait dans ces deux genres, et nous avons encore dans le Traité du Sublime, bien connu parmi nous, la preuve subsistante de son mérite supérieur. Son crime fut d'avoir composé la lettre par laquelle Zénobie répondit à l'invitation qu'Aurélien lui faisait de se rendre. Longin était-il coupable d'être entré dans l'esprit de la reine à laquelle il servait de secrétaire ? Il souffrit la mort avec constance, jusqu'à consoler lui-même ceux en qui son triste sort excitait l'indignation et la pitié.

L'Égypte reconquise par Probus. Vop. Prob. 9.

Pendant qu'Aurélien faisait la guerre à Zénobie en Orient, il lui avait enlevé l'Égypte par le ministère de Probus. Ce général, qui fut dans la suite empereur, avait triomphé de tous les efforts des Palmyréniens,

qui s'étaient battus courageusement pour défendre leur conquête, mais qui n'avaient pu résister à la supériorité des forces et du mérite de leur ennemi. Ainsi Aurélien ayant réuni à l'empire romain tout ce qui avait reconnu les lois de Zénobie, reprit la route de l'Europe.

Aurélien, étant déja en Europe, apprend la révolte de Palmyre. Vop. Aur. 30, 31, et Zos.

Déja il avait passé le Bosphore, et même défait quelques partis de Carpiens, qui s'étaient répandus dans la Thrace, lorsqu'il apprit la révolte de ceux de Palmyre. Un certain Apsée qui, ayant été attaché à Zénobie, avait échappé aux recherches et à la vengeance d'Aurélien, revenu dans le pays exhorta les habitants à se délivrer de la servitude, et fut écouté. Ils sondèrent Marcellinus, qui commandait en Mésopotamie, et ils voulurent l'engager à prendre la pourpre. Celui-ci, fidèle à son prince, éludant leurs propositions par des délais affectés, pendant qu'il donnait avis de tout à Aurélien, ils se lassèrent d'attendre sa décision, et ayant égorgé la garnison romaine qu'ils avaient dans leur ville avec Scandarion qui en était le capitaine; ils proclamèrent empereur et revêtirent de la pourpre un parent de Zénobie, nommé Achillée par Vopiscus, et Antiochus par Zosime.

Il revient, et livre la ville au pillage.

Aurélien, toujours actif, rebroussa chemin à cette nouvelle, et il était arrivé à Antioche lorsqu'on le croyait en Europe. Les Palmyréniens, surpris par une diligence qui tenait du prodige, ne firent aucune résistance, et ouvrirent leurs portes à l'empereur; mais par cette soumission forcée ils ne purent éviter le châtiment rigoureux dont leur rébellion paraissait digne à Aurélien. La ville fut livrée à la fureur du soldat, qui pilla, saccagea, versa le sang à flots, sans épar-

gner ni les femmes, ni les vieillards, ni les enfants. Il paraît que cette exécution terrible dura plusieurs jours, au bout desquels Aurélien enfin satisfait ordonna que l'on cessât de sévir contre les déplorables restes d'un peuple peu auparavant si florissant. Il méprisa assez celui qui avait usurpé la pourpre impériale, pour lui laisser la vie. Quant à ce qui regarde les édifices de la ville, il ne leur fit point porter la peine du crime de leurs malheureux habitants [1]. Il voulut même que l'on rétablît dans toute sa magnificence et sa splendeur le temple du Soleil, dont l'avidité du soldat avait enlevé les ornements et les richesses. Palmyre ne fut donc point détruite; mais elle souffrit beaucoup, et elle ne se releva de long-temps d'un si affreux désastre. Elle resta dans un état de ruine et de désolation, jusqu'à ce que Justinien la répara et la fortifia de nouveau, pour en faire une barrière contre les courses des Sarrasins.

Procop. de Ædif. l. II.

Il passe en Égypte, et détruit Firmus, qui y avait pris la pourpre. Vop. Aur. 32, et Firm. 705.

Aurélien, après avoir puni Palmyre, eut encore à réduire l'Égypte, qui s'était révoltée dans le même temps. L'auteur de cette rébellion fut Firmus, ancien ami et allié de Zénobie, et qui, voyant la puissance de cette reine détruite, avait travaillé pour lui-même, et profité de l'éloignement du vainqueur, et de la légèreté des Alexandrins, toujours avides de nouveauté, pour se faire proclamer Auguste. Ses richesses lui facilitèrent le succès de son entreprise. Il possédait une grande partie des manufactures de papier d'Égypte [2];

[1] Vopiscus et Zosime disent qu'Aurélien détruisit Palmyre. Mais la lettre d'Aurélien, rapportée par Vopiscus lui-même, exprime positivement que la ville subsista après le carnage de ses habitants.

[2] Il disait, au rapport de Vopiscus, qu'avec son papier et sa colle

il faisait le commerce de la mer des Indes ; et il tirait de cette double source un très-grand revenu. Il avait pour alliés les Blemmyes [1] et les Sarrasins, peuples guerriers : et lui-même il était homme de tête et de résolution, et capable de conduire de grandes affaires. Aurélien vint de Mésopotamie en Égypte pour le combattre. La guerre ne fut pas longue, ni le succès douteux. Aurélien lui-même, dans un édit adressé au peuple romain, s'en exprime ainsi : « Nous avons mis « en fuite le brigand égyptien Firmus, nous l'avons « assiégé, nous l'avons pris, nous l'avons fait périr « dans les tourments. »

Les dernières paroles du fragment de cet édit, que Vopiscus nous a conservé, sont remarquables, et font connaître que le peuple romain avait bien dégénéré de sa gloire, et n'était plus qu'un amas de gens oisifs et voluptueux. Après avoir annoncé que les provisions du blé d'Égypte, supprimées par Firmus, allaient reprendre leur cours, Aurélien ajoute : « Je me charge « de faire en sorte que Rome ne soit troublée par au- « cune inquiétude. Occupez-vous des jeux [2], occupez-

il pourrait nourrir une armée : ce que M. de Tillemont entend du produit qui lui revenait de la vente de ces marchandises. Casaubon et Saumaise, dans leurs notes sur Vopiscus, jugeant incroyable une si prodigieuse richesse, interprètent autrement le mot de Firmus. Comme le suc de la plante *Papyrus* pouvait servir de nourriture aussi bien que la colle de farine, ils pensent que Firmus prétendait recueillir assez de *Papyrus* et employer assez de colle pour en faire subsister une armée à qui il donnerait ces aliments en nature. Mais ce serait une chétive nourriture que du suc de *Papyrus* et de la colle. Ces embarras m'ont empêché de mettre dans le texte le mot de Firmus, dont je n'ai pourtant pas voulu priver mes lecteurs.

1 Peuple qui habitait sur la frontière de l'Égypte au midi.

2 « Ego efficiam ne sit aliqua sollicitudo romana. Vacate ludis, vacate circensibus. Nos publicæ necessitates teneant, nos occupent voluptates. » (VOP. FIRM. 5.)

« vous des courses de charriots dans le cirque : les « besoins publics sont notre affaire ; la vôtre, ce sont « les plaisirs. »

Firmus ne peut avoir régné que quelques mois. Son élévation ambitieuse et sa chute sont renfermés dans

An.R. 1024. l'espace de l'année de J. C. 273, qui est aussi celle de la prise de Zénobie et de la dévastation de Palmyre. On raconte des choses surprenantes de la force de corps de ce tyran, et de la capacité de son estomac pour le boire et pour le manger. Ceux qui seraient curieux de ces menus détails, les trouveront dans Vopiscus.

Amm. lib. XXII.

On peut rapporter, soit à la guerre d'Aurélien contre Firmus, soit à celle que Probus avait faite auparavant en Égypte, la destruction du Bruchium, grand quartier d'Alexandrie qui, selon Ammien Marcellin, fut ruiné sous Aurélien, et depuis ce temps demeura désert.

Il revient en Occident, et réunit les Gaules à l'empire, Tétricus s'étant remis lui-même entre ses mains. Vop. Aur. 32, et Treb. Tr. 25 et 24. Eutrop. Aurel. Vict. Zos. Zonar.

Aurélien, vainqueur de Palmyre et de l'Égypte, retourna en Occident pour achever, en se rendant maître des Gaules, la réunion de toutes les parties qui s'étaient détachées de l'empire. Il réussit sans peine dans cette expédition, étant aidé par celui même contre lequel il faisait la guerre.

Tétricus régnait depuis six ans sur la Gaule, l'Espagne et la Grande-Bretagne ; ou plutôt il portait le titre d'empereur dans ces provinces, sans en avoir l'autorité. En butte à des séditions continuelles de la part de troupes mutines par elles-mêmes, et encore aiguillonnées par un certain Faustinus qui ne nous est pas connu d'ailleurs, il était si las des agitations violentes où il passait sa vie, et des périls auxquels il

se voyait sans cesse exposé, qu'il soupirait après le repos de la condition privée; et il ne pouvait se le procurer. Son nom était nécessaire aux rebelles qui affectaient de s'en couvrir; et tyrannisé par ceux qui se disaient ses sujets, il implora le secours d'Aurélien, employant dans sa lettre un demi-vers de Virgile, *Eripe me his, invicte, malis*: « Prince invincible, « délivrez-moi des maux que je souffre. » Aurélien ne se fit pas presser de venir en Gaule: rien n'était plus flatteur pour lui. Tétricus feignit de vouloir le combattre, et les armées se rencontrèrent près de Châlons-sur-Marne; mais au commencement de la bataille, Tétricus avec son fils passa du côté d'Aurélien, et se remit en son pouvoir. Les rebelles, quoique abandonnés de leur chef, poussèrent l'opiniâtreté jusqu'au bout. Ils se battirent, mais avec un furieux désavantage. Bientôt, faute de commandement certain, le désordre se mit parmi eux, et Aurélien les ayant écrasés ou dispersés demeura pleinement vainqueur. Le sort de cette bataille décida de la guerre. Tous les pays qui obéissaient à Tétricus se soumirent à Aurélien; et après une espèce de schisme de treize ans, depuis l'usurpation de Postume, les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne retournèrent sous les lois de Rome et des empereurs qui y étaient reconnus.

Les Gaules recouvrées par Aurélien furent aussi protégées par lui contre les Germains ou Francs, qu'il rechassa au-delà du Rhin. Ceux de Lyon éprouvèrent un rude traitement de sa part, sans que nous puissions alléguer le motif qui l'avait irrité contre eux d'une façon particulière.

Aurel. Vict.

Vop. Proc.

Aurélien avait bien rempli le temps de son règne,

Grandeur et rapidité des exploits d'Aurélien.

et il est difficile de citer aucun prince qui en un aussi court espace ait fait d'aussi grandes choses. L'année de son avénement au trône, de J. C. 270 et la suivante, il fit la guerre aux Barbares du Nord, et chassa d'Italie les Allemands et leurs alliés. En 272 il passe en Orient, remporte trois victoires contre Zénobie, et l'assiége dans Palmyre. L'année 273 est si pleine, que l'on a peine à concevoir qu'elle ait pu suffire aux exploits qu'Aurélien y accumula les uns sur les autres. Zénobie arrêtée dans sa fuite et ramenée prisonnière, Palmyre prise, les Carpiens battus en Thrace, une seconde révolte de Palmyre punie rigoureusement, l'Égypte reconquise, les Gaules réunies à l'empire par la bataille de Châlons[1] et par la soumission de Tétricus: voilà ce que fit Aurélien dans l'espace d'un an. Tant de succès l'éblouirent et produisirent en lui l'orgueil, qui est la suite ordinaire d'une éclatante prospérité.

Ses succès lui firent oublier la modestie et la simplicité qu'il avait d'abord aimées. Vop.Aur.45, 46, 49, 50.

Au commencement de son règne il avait été fort modeste dans tout son extérieur, et on voyait qu'il se souvenait de l'obscurité de son origine et de la médiocrité de sa première fortune. Il ne faisait point consister sa grandeur dans la magnificence de ses équipages, et devenu empereur il habillait ses esclaves comme avant son élévation. Il voulait que sa femme et sa fille gouvernassent son ménage, et présidassent à l'économie comme dans une maison privée. Il ne portait point d'habillement de soie; et l'impératrice ayant désiré d'en avoir une robe, il la lui refusa. « Les dieux[2]

[1] Quelques-uns placent la bataille de Châlons sous l'an 274. Nous suivons l'autorité de M. de Tillemont.

[2] « Absit ut auro fila pensentur. » (Vop. 45.)

« me gardent, dit-il, d'employer une marchandise qui « s'achète au poids de l'or. » Car tel était alors le prix de la soie. Sur sa table peu de ragoûts, point d'apprêts de luxe : le rôt seul, comme aux temps héroïques, la couvrait communément. Cet esprit de simplicité qu'il observait par rapport à lui-même et à sa famille, il le portait dans sa conduite à l'égard des autres, et dans les réglements qu'il faisait pour le public. Il donnait à ses amis, mais avec mesure : il prétendait les mettre à l'abri de la pauvreté, mais non les combler de richesses qui attirassent l'envie. Il interdit aux hommes les ornements recherchés, qu'il permettait à la faiblesse des femmes pour la parure. Comme les eunuques étaient fort à la mode dans les grandes maisons, et par cette raison devenaient fort chers, il fixa le nombre que chacun pourrait en avoir selon sa dignité. Il eut dessein de défendre que l'on employât l'or en galons et en dorures, qui font périr un métal si précieux à la société.

Ses brillants exploits changèrent en lui cette façon unie de penser. Lorsqu'il se vit vainqueur de Zénobie 28, 29, 30, 46.
et de tous les peuples qui étaient venus au secours de cette princesse, Perses, Arméniens, Sarrasins, il fut enflé de sa gloire, et il montra, dit son historien, plus d'orgueil et d'arrogance. Il imita le luxe et le faste des Orientaux qu'il avait vaincus. Il prit goût Vict. Epit.
pour la magnificence des vêtements, et il porta des habits d'étoffe d'or enrichis de pierreries. Il reçut comme un grand présent une pourpre indienne qui Vop.
lui fut envoyée par le roi de Perse, et qui effaçait par son éclat toutes celles qui se fabriquaient en Occident.

Vict. Epit. Tillem. Aur. art. 14. Il est à croire que ce fut alors qu'il prit le diadème, inconnu jusque là aux empereurs romains, si ce n'est que Caligula et Héliogabale avaient eu la pensée de s'en décorer. Mais on en avait détourné le premier, en lui faisant comprendre qu'il était bien au-dessus des rois; et le second n'avait osé s'en servir que dans son palais : au lieu qu'Aurélien paraissait avec le diadème en public, et se faisait ainsi graver sur les médailles. Je ne puis me persuader qu'il ait fait usage de
28. Lips. de Mil. Rom. IV, 5. la tiare, quoique Vopiscus semble le dire. Mais il est très-probable que ce fut ce même prince qui introduisit dans les armées romaines la coutume d'employer pour drapeaux des figures de dragons. Cette forme d'enseignes était usitée chez les Perses; et elle put plaire à Aurélien, non seulement comme ayant un aspect plus terrible, mais plus pompeuse que celles de la milice romaine. Il en est souvent fait mention dans les temps postérieurs.

Aurélien, s'étant relâché par rapport à lui-même de sa sévérité première, favorisa pareillement les accroissements du luxe parmi ses sujets. Il permit et aux sénateurs et aux femmes, et aux soldats mêmes, d'employer sur leurs personnes et dans leurs équipages des ornements qui leur avaient été auparavant interdits. Les détails ne sont pas de mon sujet.

La hauteur était naturelle à ce prince; et il n'est pas étonnant que les victoires l'aient augmentée en lui. Après que, revenant en Europe, il eut dissipé quelques pelotons de Carpiens dans la Thrace, le sénat lui décerna le surnom de Carpicus. Aurélien rejeta avec dédain un titre emprunté d'une nation peu

fameuse, pendant qu'il portait ceux de Gothique, de Sarmatique, de Parthique [1], de très-grand Palmyrénique, d'Arméniaque et d'Adiabénique. Il en fit même, en écrivant au sénat, une plaisanterie désobligeante pour cette compagnie qui avait prétendu l'honorer. Ajoutons qu'il voulut être appelé, comme il paraît par ses médailles, *notre Seigneur et notre Dieu* : usurpation sacrilége, dont Domitien seul entre tous ses prédécesseurs lui avait donné l'exemple. C'est là sans doute le comble de l'arrogance jointe à l'impiété. Mais les païens étaient accoutumés à traiter leurs dieux si familièrement, qu'il y a peut-être encore plus lieu de s'étonner qu'Aurélien ait foulé aux pieds toutes les bienséances humaines, en menant en triomphe Tétricus, romain, sénateur, consulaire, qui à tous ces titres devait être exempt d'une pareille ignominie, et qui d'ailleurs n'avait point été réduit par la force des armes, mais s'était soumis volontairement à lui comme à un ami et à un libérateur.

Tillem.

Vop. 32, 34. Eutrop. Aurel. Vict.

Le triomphe d'Aurélien.

Le triomphe était bien légitimement dû à Aurélien : et toute la magnificence qu'il y étala n'aurait rien de répréhensible, s'il n'y eût joint l'injustice et la dureté insolente que je viens d'observer à l'égard de Tétricus. Voici la description que Vopiscus nous donne de ce triomphe.

Vop. 33, 34.

On y voyait trois chars royaux, dont le premier était celui d'Odénat, tout brillant d'or, d'argent, et de pierreries. Un autre de pareille richesse avait été donné

[1] Il semble qu'Aurélien aurait dû être appelé Persique, puisque les Parthes étaient depuis long-temps dépouillés de l'empire, qui avait passé aux Perses; mais nous aurons lieu d'observer que les Romains n'étaient pas encore bien accoutumés à distinguer ces deux nations, et qu'ils les nommaient l'une pour l'autre.

par le roi de Perse à Aurélien. Le troisième était celui que Zénobie dans le temps de ses plus grandes prospérités s'était fait faire pour s'en servir au jour de son entrée dans Rome. Elle ne prévoyait pas qu'elle suivrait prisonnière ce char où elle prétendait monter triomphante. Vopiscus fait encore mention d'un quatrième char moins magnifique sans doute que les précédents, mais non moins singulier. C'était le char du roi des Goths, tiré par quatre cerfs. Aurélien, qui l'avait conquis dans un combat, voulut, selon les auteurs cités par cet historien, le monter dans son triomphe; et arrivé au Capitole, il y immola les quatre cerfs, conformément au vœu qu'il en avait fait. Selon Zonare, le char d'Aurélien était attelé de quatre éléphants.

Un grand nombre d'animaux amenés de pays éloignés faisaient partie du spectacle et de la pompe, éléphants, lions, léopards, tigres, élans, chameaux, à la suite desquels marchaient huit cents couples de gladiateurs, destinés apparemment à combattre dans les jeux qui devaient se donner les jours suivants. Pour ce qui est des animaux, l'historien remarque qu'Aurélien après le triomphe les distribua à plusieurs particuliers, afin de ne pas charger le fisc des frais de leur nourriture.

Une longue file d'étrangers de toutes les nations du monde précédaient le char du triomphateur. Mais ces étrangers composaient, autant que l'on peut deviner le sens d'un auteur qui s'explique fort mal, deux ordres différents, l'un d'ambassadeurs, l'autre de captifs. Les ambassadeurs, Blemmyes, Auxumites [1], habitants de

[1] Auxume était une ville considérable d'Éthiopie.

l'Arabie Heureuse, Indiens, Bactriens, Sarrasins, Perses, faisaient porter devant eux les présents que leurs maîtres offraient à l'empereur. Les prisonniers, Goths, Alains, Roxolans, Sarmates, Francs, Suèves, Vandales, Germains, marchaient tristement, les mains liées derrière le dos. Dans cette dernière troupe étaient encore quelques Palmyréniens des premiers de la ville, à qui Aurélien avait fait grace de la vie; et un nombre d'Égyptiens rebelles. On y comptait aussi dix femmes, qui avaient été prises combattant en habit d'homme parmi les Goths : on les faisait passer pour des Amazones. Afin que l'on pût reconnaître et distinguer tant de nations différentes, des tableaux portés en pompe présentaient écrits en gros caractères les noms de tous les peuples vaincus.

Tétricus et Zénobie y paraissent comme captifs.
Vop.
Treb. Tr. Tyr. 24, 25, 30.
Aurel. Vict.
Eutrop.

La marche des prisonniers était fermée par Tétricus et Zénobie, tous deux superbement ornés. Tétricus avait la casaque impériale de pourpre, une tunique couleur d'or, et un haut de chausse à la gauloise. Il était accompagné de son fils, à qui il avait communiqué dans la Gaule le titre d'empereur. Zénobie était si chargée de pierreries, de diamants, et d'ornements de toute espèce, qu'elle avait peine à en supporter le poids; et elle fut obligée souvent de s'arrêter. Les chaînes d'or qu'on lui avait mises aux pieds, aux mains, et au cou, étaient soutenues par quelques-uns de ses gardes. Ses enfants de l'un et de l'autre sexe marchaient à côté d'elle.

On portait ensuite les couronnes d'or, que les villes et les peuples, suivant l'usage, avaient envoyées au triomphateur.

Enfin paraissait Aurélien lui-même, monté sur son

char, et suivi de troupes lestes et brillantes, et de toutes les compagnies de la ville de Rome avec leurs bannières et les ornements de leurs dignités. Le sénat y tenait le premier rang, plus rempli d'admiration pour les victoires que d'attachement pour le vainqueur. Les sénateurs savaient qu'en général Aurélien ne leur était pas favorable; et l'humiliation de Tétricus, qui était de leur corps, leur paraissait rejaillir sur l'ordre entier.

Une pompe si nombreuse ne pouvait manquer d'être très-lente. Il était la neuvième heure du jour, (trois heures après midi) lorsqu'elle arriva au Capitole : et on ne fut de retour au palais qu'assez avant dans la nuit.

Du reste ils furent traités humainement par le vainqueur.

Aurélien ayant satisfait sa vanité en menant en triomphe Tétricus et Zénobie, du reste en usa humainement et généreusement à leur égard. Il donna à Zénobie une retraite douce et commode dans le territoire de Tibur, non loin de la maison de plaisance d'Adrien, et elle y passa le reste de ses jours vivant en dame romaine.

Georg. Syno. et Zon.

Quelques-uns même rapportent qu'il la remaria à un sénateur : et c'est apparemment de ce mariage que sortit la postérité romaine de Zénobie, qui subsistait encore honorablement au temps où Eutrope écrivait. On peut cependant croire avec non moins de probabilité, que cette postérité lui vint par ses filles, qu'Aurélien maria, selon Zonare, à d'illustres personnages de Rome.

Tillem. Aur. art. 5.

Pour terminer ce qui regarde cette princesse, j'ajouterai ici, d'après M. de Tillemont, que saint Athanase l'a crue Juive, de religion sans doute; et que, selon Théodoret, ce fut pour lui complaire que Paul de Samosates, qu'elle protégeait, embrassa sur la personne de J. C. des sentiments qui ressemblaient fort à ceux des

Juifs, le regardant comme un pur homme, qui n'avait rien par sa nature au-dessus des autres, et qui n'en était distingué que par une participation plus abondante des graces divines.

J'ai déja dit qu'Hérennien et Timolaüs fils aînés de Zénóbie figurent peu dans l'histoire, et semblent être morts fort jeunes. Il n'en est pas tout-à-fait de même de Vaballath, dont on trouve des médailles où son nom est joint à celui d'Aurélien Auguste : ce qui donne un juste fondement de penser, qu'après qu'il eut été mené en triomphe, Aurélien lui accorda un petit état, dont ce prince jouit sous la protection de l'empereur. Vop. Aur. 38. Tillem. Aur. art. 12.

Pour ce qui est de Tétricus, non seulement Aurélien lui rendit la dignité sénatoriale, mais il le fit visiteur [1] et réformateur de la Lucanie, et même d'une grande partie de l'Italie; et en lui conférant cette charge, il lui dit assez agréablement qu'il était plus beau de gouverner un canton de l'Italie que de régner en Gaule. Il le traitait d'ailleurs avec toutes sortes de distinction, l'appelant son collègue, et quelquefois même lui donnant le nom d'empereur. Tétricus le fils jouit aussi des honneurs qu'il pouvait légitimement se promettre. Il habitait avec son père une très-belle maison dans Rome, et ils y firent peindre leur aventure en mosaïque. Aurélien était représenté leur donnant la robe prétexte, qui était alors l'habillement des sénateurs, et recevant d'eux le sceptre, la couronne, et les ornements de la dignité impériale. On dit que lorsque l'ouvrage fut ache- Vop. 39. Treb. Tr. Tyr. 24 et 25. Aurel. Vict. Vict. Epit.

[1] C'est ainsi que je traduis le titre de *Corrector*, magistrat introduit sous les empereurs pour le gouvernement surtout de certaines parties de l'Italie, avec un rang inférieur aux proconsuls et supérieur à ceux que l'on nommait *Præsides*.

vé, ils invitèrent Aurélien à venir manger chez eux et à voir cette peinture. Ils furent assez sages l'un et l'autre pour oublier entièrement le haut degré de fortune d'où ils étaient tombés : et le fruit de leur conduite modeste fut qu'ils vécurent tranquillement, sans aucun péril, et jouissant même d'une grande considération auprès d'Aurélien et de ses successeurs. Scaliger, fondé sur quelques-unes de leurs médailles qui portent le mot CONSECRATIO, avance qu'on leur décerna les honneurs divins après leur mort. Mais c'est un fait bien peu probable, que l'apothéose accordé à des hommes morts dans la condition privée, et qui ne tenaient point à la famille régnante : et je crois la chose sans exemple, au moins de la part du sénat romain. Il n'est pas impossible que quelque peuple de la Gaule, où les Tétricus avaient régné, ait voulu témoigner ainsi sa reconnaissance et son respect pour leur mémoire.

Scal. Animadv. in Eus. Chron.

Vop. 34. Les jours qui suivirent le triomphe d'Aurélien furent une continuation de jouissances publiques; courses dans le cirque, pièces de théâtre, combats de gladia-
Vop. 50. teurs, chasses, imitations de batailles navales. Ce n'est pas que ce prince aimât les spectacles : il n'y assistait que rarement. Seulement les pantomimes le divertissaient, et il s'amusait beaucoup à voir un gourmand de profession faire des excès incroyables de gloutonnerie, manger en un seul repas, un sanglier entier, un agneau, un cochon de lait, et boire avec un entonnoir dans la bouche un quartaut de vin. Les plaisirs d'Aurélien, comme l'on voit, étaient peu délicats, et sentaient fort le soldat. Mais il s'accommodait au goût du peuple dans les divertissements qu'il lui procurait :
Eus. Chron. et vers ces temps-ci mêmes il établit à perpétuité des

jeux et des combats solennels en l'honneur du Soleil.

Largesses d'Aurélien au peuple. Pains distribués au lieu de blé. Vop. 35, 45, 47, 48.

Les fêtes de son triomphe furent accompagnées de largesses, et en particulier de distributions de pains substitués au blé que l'on donnait auparavant en nature. Voici de quelle manière se fit ce changement. Aurélien, qui avait apparemment en vue de l'introduire, afin de se rendre agréable au peuple, à qui il épargnait la façon du pain, promit, en partant pour la guerre d'Orient, que s'il revenait vainqueur il distribuerait aux citoyens des couronnes de deux livres pesant. Le peuple, toujours avide, s'imagina qu'il recevrait des couronnes d'or. Mais toutes les finances de l'état n'auraient pas pu suffire à une si énorme largesse. Aurélien à son retour expliqua sa pensée, et il annonça qu'il ferait distribuer aux citoyens par chaque jour des pains en forme de couronnes du poids de deux livres, qui seraient de fine fleur de farine. Il paraît que le poids de ces pains répondait à la quantité de blé des distributions précédemment établies. Aurélien ne tarda pas à y ajouter une once, moyennant un nouvel impôt dont il chargea l'Égypte en verres, lins, papiers, étoupes, et autres marchandises du pays. Il se loue beaucoup de cette augmentation dans une lettre que nous avons de lui. Il la regardait comme une gloire magnifique pour son règne, et il avait extrêmement à cœur qu'elle fût fidèlement maintenue. « Car [1], disait-il, rien n'est « plus aimable que le peuple romain lorsqu'il est bien « nourri. »

Aurélien établit encore une distribution de chair de porc, et il eut même la pensée de donner du vin. Son

[1] « Neque enim populo romano saturo quidquam potest esse lætius. » (Voy. p. 47.)

plan était formé d'acheter des propriétaires, qui voudraient bien vendre, quelques cantons incultes de l'Étrurie, de les planter en vignes, qui seraient façonnées par des prisonniers de guerre des nations barbares qu'il avait vaincues, et de consacrer le produit de ces vignes à être distribué aux citoyens. Il n'exécuta point ce dessein, soit prévenu par la mort, soit qu'il en ait été détourné par son préfet du prétoire, qui lui représenta que si on donnait du vin au peuple, il ne restait plus qu'à lui fournir encore de la volaille.

Cette observation est très-judicieuse : et il n'est, je crois, personne qui ne sente que ces abondantes largesses introduites par la politique des empereurs romains pour se concilier l'amour du peuple, étaient tout-à-fait propres à entretenir la fainéantise, et à éteindre l'industrie. Il faut sans doute que le peuple vive : mais il lui est avantageux à lui-même et à l'état qu'il vive en travaillant. Cependant l'abus de ces distributions alla toujours croissant : et sous les empereurs qui suivirent, Salmas. ad Vop. Aur. 35. le poids du pain qui se donnait à chaque citoyen par jour fut porté à trois livres, ou trente-six onces : car les douze onces faisaient la livre romaine.

Outre les largesses réglées, Aurélien en fit d'extraordinaires par trois fois. Vop. 48 et ibi Casaub. Il donna même des vêtements, des tuniques blanches avec des manches, ce qui passait dans les anciens temps pour un usage de mollesse, des tuniques de lin d'Afrique et d'Égypte, et jusqu'à des mouchoirs, dont les citoyens se servissent dans les jeux du cirque pour exprimer en les agitant l'intérêt qu'ils prenaient à tel ou tel coureur, au lieu qu'auparavant c'était en secouant leurs toges qu'ils manifestaient en ces occasions leurs sentiments.

Le peuple de Rome n'éprouva pas seul la libéralité d'Aurélien. Ce prince accorda une remise générale de tout ce qui était dû d'ancienne date à l'état, et pour mettre les débiteurs à l'abri de toute poursuite, il brûla publiquement dans la place de Trajan les titres de créance. Il voulut que sous son gouvernement chacun jouît en pleine tranquillité de ses biens et de ses droits. Il arrêta tout d'un coup, en publiant une amnistie, toutes les recherches que l'on aurait pu faire de ceux qui avaient porté les armes contre lui. Il réprima avec une vigueur extrême les délateurs qui, sous prétexte de zèle pour les intérêts du fisc, vexaient les particuliers. Il employa les supplices les plus cruels contre les concussionnaires et contre ceux qui se rendaient coupables de péculat. C'était un prince juste : il est fâcheux qu'il outrât la sévérité.

Remises des vieilles dettes envers l'état. Amnistie. Traits de justice. Vop. 39, Aur. Vict.

Il s'y portait non à regret et par raison de nécessité, mais par inclination et par goût. C'est ce qui paraît en ce qu'il faisait châtier devant lui ses esclaves, au lieu de se décharger d'un pareil soin sur quelque officier de sa maison; et en ce qu'il excédait souvent la proportion entre la faute et la peine, comme lorsqu'il punit de mort l'adultère commis par une femme esclave avec un homme de la même condition. Dans cet état les lois ne reconnaissaient pas le mariage. C'était un abus, mais qui étant autorisé rendait l'infidélité moins punissable.

Il a été accusé de cruauté. Vop. 49.

Sa sévérité, que l'on pourrait appeler cruauté, ne s'exerçait pas toujours sur des personnes viles. Les sénateurs en étaient souvent l'objet; et l'on a même accusé Aurélien d'avoir chargé quelquefois des innocents d'imputations injustes de conspiration et de révolte, Vop. 39.

pour se procurer un prétexte de leur ôter la vie. Ce qui a pu donner lieu à ces discours, c'est peut-être ce que l'historien Jean d'Antioche rapporte, que plusieurs sénateurs furent mis à mort comme coupables d'intelligences entretenues avec Zénobie[1]. La sédition, excitée dans Rome par les monnayeurs, peut encore avoir fourni matière aux rigueurs d'Aurélien contre des têtes illustres. Car elle devint une guerre, et il est difficile qu'elle ait acquis d'aussi grandes forces que celles qui lui sont attribuées dans l'histoire, si elle n'était soutenue par des personnes puissantes.

Joan. Ant. ap. Val.

Vop. 38. Eutrop. Vict. uterque.

Les monnayeurs ayant altéré les monnaies, et craignant sans doute la peine de leur crime, se révoltèrent ayant à leur tête Félicissime, qui d'esclave de l'empereur était devenu garde du trésor impérial. On peut juger combien cette faction se rendit formidable, puisqu'il fallut une armée pour la détruire. Il se livra au dedans des murs de Rome une bataille sanglante dans laquelle les séditieux furent vaincus, mais après avoir tué sept mille hommes des troupes de l'empereur. Aurélien punit cette rébellion avec une extrême sévérité, et peut-être enveloppa-t-il dans sa vengeance plusieurs nobles que leurs amis ont fait passer pour innocents. On lui impute même d'avoir fait mourir le fils de sa sœur sans cause légitime; mais on ne s'explique pas davantage. Tous ces faits ne sont connus qu'à demi, et par conséquent ils ne nous mettent point à portée ni de justifier Aurélien dans les détails, ni de le condamner absolument. Il faut cependant avouer qu'il a été regardé, et de son

Vop. 36 et 39.

[1] Si ce fait est vrai, il doit être antérieur à la publication de l'amnistie dont nous avons parlé.

vivant et après sa mort, comme un prince cruel et sanguinaire; qu'en effet il abattit bien des têtes, et qu'en conséquence il fut redouté et haï du sénat dont le peuple l'appelait le pédagogue. Vop. 37.

Traits d'un bon gouvernement.

Ce qui doit après tout nous rendre plus réservés à faire le procès à la mémoire d'Aurélien, c'est qu'il s'est montré recommandable non seulement par ses exploits dans la guerre, mais par plusieurs traits d'un bon gouvernement dans l'ordre civil. Nous en avons déja rapporté des preuves; mais la matière n'est pas épuisée. Après qu'il eut étouffé la sédition des monnayeurs, Zos. il retira toutes les monnaies altérées, et il en répandit de bonnes dans le public. Il fit aussi plusieurs réglements salutaires à l'état; Vop. 35, 49. et quoique la plupart nous soient restés inconnus, néanmoins outre ceux que j'ai déja cités, nous savons encore qu'il défendit d'entretenir des concubines de condition libre : ce qui fait connaître son attention sur la décence des mœurs. Il respectait l'ordre public jusqu'à soumettre au jugement des tribunaux ordinaires ses propres esclaves s'ils se trouvaient prévenus de quelques délits. 47. Il eut grand soin de l'approvisionnement de Rome; et pour le rendre plus facile et plus assuré, il établit des compagnies de mariniers sur le Nil et sur le Tibre. Sa capitale lui fut redevable de plusieurs ouvrages utiles aux citoyens. J'ai parlé des murs de Rome qu'il rebâtit et fortifia. Il revêtit de quais les bords du Tibre; il en creusa le lit dans les endroits où le défaut de profondeur embarrassait la navigation; et tout cela s'exécuta dans un règne fort court, et troublé par des guerres presque continuelles. Il avait des projets qu'une mort trop prompte l'empêcha de finir. On cite en particulier des thermes

où bains publics dans le quartier de Rome, au-delà du Tibre, et une place dans Ostie, qu'il commença, mais qu'il n'eut pas le temps d'achever.

35, 39, 41. Eutrop. Zos. Il aimait la magnificence, et il construisit dans Rome en l'honneur du Soleil, sa divinité favorite, un temple superbe dans lequel il consacra jusqu'à quinze mille livres pesant d'or. Il enrichit de ses offrandes tous les temples de la ville; et le Capitole surtout était rempli des dons qu'il tira des Barbares vaincus par ses armes. Vopiscus fait aussi mention de revenus et d'émoluments constitués par Aurélien aux pontifes, et c'est un fait qui n'a rien que de très-probable; mais je ne puis croire, sur la seule autorité de cet écrivain, qu'un prince aussi grave et aussi sévère ait eu dessein de rétablir le sénat de femmes institué par Héliogabale : une pareille idée ne cadre point avec le caractère d'Aurélien. Vop. 49.

Il vient en Gaule. Orléans, Dijon. Vop. 35. Les soins pacifiques que je viens d'exposer ne l'occupèrent que pendant un espace de temps assez court après son triomphe. Il ne tarda pas, suivant l'activité de son caractère, à se mettre en mouvement, et il vint en Gaule, où sa présence arrêta bientôt quelques commencements de rébellion qui menaçaient la province. Zonar. Sync. On croit que c'est dans ce voyage qu'il rebâtit et amplifia l'ancienne ville de Genabum sur la Loire, à laquelle il donna son nom qu'elle conserve encore aujourd'hui, quoiqu'un peu défiguré. Il l'appela *Aurelianum*, d'où s'est formé par corruption le nom d'*Orléans*. Depuis cette époque la ville est devenue beaucoup plus importante qu'elle n'était dans les anciens temps, où elle ne tenait que le second rang entre les places des Carnutes, c'est-à-dire les peuples du pays chartrain. On rapporte au même empereur et Tillem. Cellar. Geog. ant. II, 2.

aux mêmes circonstances la fondation de Dijon, qui dans son origine n'était qu'un château et non une cité. Longuerue, Description de la France.

Aurélien passa des Gaules dans la Vindélicie, qui était infestée par les Barbares, peut-être les Allemands. Il les chassa, rétablit la paix dans le pays, et s'avança en Illyrie, où il fit un arrangement que lui dictait la prudence, mais auquel il est assez étonnant qu'ait pu se déterminer un prince aussi vaillant et aussi guerrier qu'il l'était. Désespérant de garder la Dace conquise par Trajan au-delà du Danube, il prit le parti de l'abandonner. Il en transporta les habitants à la droite du fleuve dans une portion de la Mésie qui faisait précisément le milieu de cette province; en sorte que la nouvelle Dace d'Aurélien coupait en deux la Mésie. C'est dans cette Dace qu'était la ville de Sardique, fameuse dans l'histoire ecclésiastique du quatrième siècle par un grand concile. Aurélien resserra donc les bornes de l'empire romain, en consentant que le Danube lui servît de barrière; et c'est encore ici un exemple à ajouter à ceux que j'ai rapportés ailleurs de la nécessité où le dieu Terme, même au temps de Rome païenne, s'est trouvé de reculer, et une nouvelle réponse aux invectives que les adorateurs des idoles firent contre le christianisme à l'occasion du traité de Jovien avec les Perses.

Il chasse les Barbares de la Vindélicie. Vop. 35, 39. Eutrop.

Il abandonne la Dace conquise par Trajan.

On peut croire que parmi les habitants dont Aurélien peupla sa nouvelle Dace, était un nombre de Carpiens; car il dit qu'il transporta sur les terres de l'empire une partie de cette nation, que Dioclétien acheva dans la suite d'y établir tout entière. Aurel. Vict. in Dioclet.

De là Aurélien se préparait à passer en Asie et en Orient, pour aller faire la guerre aux Perses, sans

Il se dispose à aller faire

La guerre aux Perses. Vop.35.

que nous puissions en alléguer d'autre motif, si ce n'est qu'ayant pacifié et réuni tout l'empire sous son obéissance, il se croyait en droit de profiter de la situation avantageuse de ses affaires et de ses forces pour venger la captivité et les ignominies de Valérien. Il est vrai que les Perses en donnant du secours à Zénobie avaient fourni à l'empereur romain une raison de les attaquer. Mais il fallait bien qu'il eût fait un accord avec eux, puisqu'il reçut de leur roi un char et d'autres présents qui brillèrent dans son triomphe. Dans le temps qu'il vainquit Zénobie, il avait encore à reconquérir les Gaules, et ce fut sans doute cette considération qui l'engagea à différer son ressentiment contre les Perses. Lorsqu'il eut mis à ses pieds tous ses autres ennemis, il crut qu'il était temps de tirer raison de l'injure que le nom romain avait soufferte de la part de Sapor.

Succession des rois de Perses. Syne.

Ce n'était plus ce prince qui régnait en Perse. Il était mort, après trente-et-un ans de règne, sur la fin de l'an de J. C. 271. Hormisdas son fils lui succéda, et n'occupa le trône qu'un an. Il fut remplacé par Vararane qui régna au moins trois ans. Ainsi c'est contre ce dernier qu'Aurélien se disposait à faire la guerre, lorsqu'une mort funeste mit fin à ses projets.

Aurélien est assassiné par les siens dans la Thrace.

Sa sévérité redoutable fut l'occasion et le principe de la conjuration qui le fit périr. Il était au commencement [1] de l'an de J. C. 275, à Cænophrurium [2] dans

[1] Je ne m'exprime pas d'une façon plus précise, parce qu'il y a de l'embarras et de l'incertitude sur les dates de la mort d'Aurélien, de son avénement au trône, et par conséquent de la durée de son règne. On peut consulter les notes 3 et 12 de M. de Tillemont sur Aurélien.

[2] Nom composé de deux mots grecs qui expriment ce que nous dirions en français *Neuf-Château*.

la Thrace, entre Héraclée et Byzance, n'attendant que le premier beau temps pour traverser le détroit et se mettre en campagne. Là il eut quelque sujet de mécontentement contre Mnesthée, l'un de ses secrétaires, qui lui devint suspect, non sans cause, d'extorsions et de rapines, et il le menaça de le punir. Mnesthée savait parfaitement qu'Aurélien ne menaçait pas en vain, et il résolut de le prévenir. Dans cette vue il imagina une noire fourberie. Il s'était habitué à contrefaire la main de l'empereur, et il dressa, en imitant son écriture, une liste des noms des principaux officiers de l'armée, comme destinés à la mort par Aurélien. Il y mêla les noms de quelques-uns qui avaient de légitimes sujets de craindre la colère du prince, avec ceux de sujets fidèles dont les services si mal récompensés allumaient l'indignation, et il y ajouta le sien propre, afin d'accréditer son rapport. Ceux qui se virent écrits sur cette liste fatale, préoccupés de l'idée des rigueurs d'Aurélien, n'eurent point de soupçon de la fraude. Ils se concertèrent, et ayant épié un moment où l'empereur sortait sans être bien accompagné, ils se jetèrent sur lui et le tuèrent. Mucapor, homme important, comme on peut le juger par une lettre d'Aurélien à lui que Vopiscus nous a conservée, était à la tête des conjurés, et il porta de sa main le coup mortel à son maître.

Vop. 36. Aurel. Vict. Eutrop. Zos. Zonar.

Vop. 26.

Ses rigueurs causèrent sa mort funeste, et elles ont nui à sa réputation.

Ainsi périt par la trahison des siens un prince qui peut être regardé comme un héros, qui en peu d'années acheva le grand ouvrage de la réunion de toutes les parties de l'empire sous un seul chef, qui rétablit parmi les troupes la discipline militaire, qui avait même des vues grandes et nobles par rapport au gouvernement, et à qui l'on ne peut reprocher que la du-

reté d'un caractère inexorable. Mais ce seul vice lui attira une fin tragique, et il a nui à sa réputation dans la postérité. Aurélien a passé pour un prince plus nécessaire à l'empire que bon et louable, plus général qu'empereur, au jugement de Dioclétien; et on ne lui donne point d'éloges sans remarquer que la clémence, première vertu d'un souverain, lui a manqué, et sans le taxer de cruauté et d'inclination sanguinaire. J'ai déja observé que peut-être a-t-on trop chargé le portrait; qu'il est permis de croire que ceux qu'Aurélien fit mourir étaient coupables de projets séditieux. Mais un sang illustre versé imprime toujours une tache sur celui qui le répand, à moins que l'exactitude des formes judiciaires religieusement observée ne mette le crime en évidence et ne justifie le souverain.

Vop. 37. 44.

Il est vengé, et mis au rang des dieux. Vop. 37 et 41.

Le sénat regretta peu Aurélien; le peuple, qui avait reçu de lui de grandes largesses, fut touché de sa mort; l'armée, au milieu de laquelle il avait été tué, le vengea. Mnesthée, principal auteur de l'attentat, fut exposé aux bêtes. Parmi les autres conjurés, les soldats faisaient une distinction, et ils ne croyaient pas devoir confondre ceux que de fausses craintes avaient aveuglés, avec les méchants dont la volonté criminelle ne souffrait aucune excuse. Plusieurs de ces derniers furent sur-le-champ mis à mort. L'armée épargna ceux que l'élévation de leur rang ou l'indulgence pour l'erreur qui les avait séduits, ne semblait pas permettre d'envoyer au supplice. Mais elle ne put se résoudre à choisir entre eux un empereur, et elle renvoya au sénat cette importante délibération, comme nous le dirons bientôt avec plus d'étendue. Elle éleva un tombeau à Aurélien sur le lieu même, et elle demanda au

Zos. et Vop.

sénat qu'il fût mis au rang des dieux : ce qui fut ordonné sans difficulté.

Aurélien avait régné près de cinq ans. Il laissa en mourant une fille unique, dont le fils, de même nom que son aïeul, avait été proconsul de Cilicie, et vivait retiré en Sicile au temps où Vopiscus écrivait, c'est-à-dire sous Dioclétien.

Sa postérité. Vop. 42.

Les chrétiens n'éprouvèrent pas d'abord les rigueurs d'Aurélien. On rapporte même de lui un fait qui prouve qu'il les écoutait, et leur rendait justice comme à ses autres sujets. Paul de Samosates, évêque d'Antioche, ayant été déposé pour ses erreurs par un concile qui s'était tenu dans cette ville même, s'opiniâtra à ne vouloir point sortir de la maison épiscopale, et il s'y maintenait par force contre Domnus que le concile lui avait nommé pour successeur. Les évêques recoururent à Aurélien, afin qu'il fît exécuter leur jugement ; et ce prince, auprès de qui la protection que Zénobie avait donnée à Paul de Samosates ne devait pas être une bonne recommandation, examina l'affaire et la décida fort équitablement. Il ordonna que la maison de l'évêché appartiendrait à celui que reconnaissaient les évêques d'Italie et l'évêque de Rome.

Variation de sa conduite à l'égard des chrétiens. Paul de Samosates. Neuvième persécution. Eus. Hist. ecclés. VII, 30.

Aurélien changea dans la suite de disposition à l'égard des chrétiens, et il était près de donner contre eux un édit sanglant lorsque sa mort arriva. Il ne paraît pas que cet édit ait été publié. Néanmoins la volonté du prince connue opéra une persécution qui est comptée pour la neuvième, et qui couronna plusieurs martyrs dont on peut voir l'histoire dans M. de Tillemont.

Tillem.

Les lettres n'ont produit sous Aurélien aucun écri-

Écrivains

sous ce règne. vain plus célèbre que Longin dont j'ai suffisamment parlé. Amélius, philosophe platonicien, disciple de Plotin, fort lié avec Porphyre, qui avait pris les leçons du même maître, acquit aussi de la réputation dans le temps dont il s'agit ici. J'ai cité plus d'une fois Dexippe, comme guerrier et comme historien. Vopiscus témoigne avoir vu un Journal de la vie et des actions d'Aurélien, dont il s'est servi pour composer l'histoire de ce prince. Il n'en nomme point l'auteur.

Vop. Aur. 1.

INTERRÈGNE.

§ III. Après la mort d'Aurélien, l'armée et le sénat se renvoient mutuellement le choix d'un empereur. Interrègne de six mois sans aucun trouble. Enfin Tacite est élu par le sénat.

AURELIANUS AUGUSTUS IV. AN. R. 1026.
.... MARCELLINUS. DE J.C. 275.

LA mort d'Aurélien donna lieu à un événement unique dans l'histoire, c'est-à-dire, à un combat de déférence mutuelle entre les armées et le sénat, qui se renvoyaient réciproquement l'élection du chef de l'empire; et en conséquence à un interrègne de plus de six mois, qui ne fut troublé par aucun nuage de dissensions.

Après la mort d'Aurélien, l'armée et le sénat se renvoient mutuellement le choix d'un empereur. Vop. Aur. 40, 41, et Tac. 1–8. Vict. uterque.

Rien n'était moins nettement décidé chez les Romains que tout ce qui regardait le choix d'un empereur. Le sénat et les gens de guerre avaient sur un point si important des droits et des prétentions contraires, sans qu'aucune loi, ni aucun usage bien établi, eût fixé les limites de ces deux puissances. Il fallait que l'autorité du sénat y intervînt. Quelquefois même, comme dans l'élection de Maxime et de Balbin, cette compagnie donnait le ton, décidait en chef, et les soldats accédaient par forme de consentement. Mais communément le sénat ne jouissait que du

droit de confirmation. Les soldats nommaient : l'empereur élu se mettait en possession par le fait, et pour acquérir un titre qui ne fût pas uniquement fondé sur la force, il s'adressait au sénat, qui accordait une confirmation qu'il ne pouvait ni n'osait refuser. Et tel était l'état actuel des choses lorsque Aurélien fut tué.

Il était bien naturel que les troupes fussent jalouses de se conserver un si beau droit : et néanmoins l'embarras du choix, les cabales apparemment que faisaient les meurtriers de l'empereur pour lui substituer quelqu'un d'entre eux, et la ferme résolution où les soldats étaient de ne le point souffrir, furent des motifs qui les déterminèrent à se départir de leurs prétentions, et à remettre l'affaire à la décision du sénat. Par une lettre écrite en leur nom à cette première compagnie de la république, ils la prièrent de choisir parmi ses membres celui qui lui paraîtrait le plus digne du rang suprême.

Une si haute modération est bien étonnante de la part d'une armée. Le sénat s'en piqua de son côté. Après que l'on eut fait lecture de la lettre dont je viens de donner le précis, Claudius Tacitus, premier opinant, et qui, comme il parut par l'événement, avait plus de droit qu'aucun autre de s'attendre à être élu si l'affaire était décidée par les suffrages de la compagnie, commença son discours par un éloge magnifique d'Aurélien : il lui décerna les honneurs divins. Et quant au choix d'un successeur, il fut d'avis de le renvoyer à l'armée, parce qu'autrement, dit-il, ce serait exposer les électeurs à l'envie, et celui sur qui tomberait l'élection à de très-grands dangers. Et cet

avis fut suivi. Le sénat ne se laissa point flatter par l'amorce si douce de faire revivre ses droits abolis, de reprendre son ancienne splendeur. Par délibération de la compagnie, l'armée fut laissée maîtresse du choix d'un empereur.

Interrègne de six mois sans aucun trouble.

Cette espèce de merveille se répéta jusqu'à trois fois: et pendant que le sénat et l'assemblée se disputent la gloire de la modération, s'envoient mutuellement des courriers, délibèrent, et attendent la réponse l'un de l'autre, il se passa six mois sans que l'empire eût un chef. Et ce qui doit augmenter beaucoup l'admiration, c'est que durant cet intervalle tout fut tranquille. Ceux qui étaient en place y demeurèrent, exerçant les fonctions de leurs charges, si ce n'est que le sénat nomma Falconius proconsul d'Asie en la place d'Aurélius Fuscus, dont le temps apparemment expirait, ou qui demanda son congé. Il ne s'éleva aucun tyran, aucun usurpateur, au lieu que nous en avons vu et en verrons se former sous les plus grands et les meilleurs princes. L'autorité du sénat, du peuple et de l'armée, tint tous les esprits dans le devoir. Les membres et les sujets de la république ne craignaient point l'empereur, puisqu'il n'y en avait point; mais, ce qui vaut bien mieux, ils se craignaient et se respectaient eux-mêmes.

Enfin Tacite est élu par le sénat.

Enfin, le 25 septembre, le sénat s'étant assemblé sur une dernière réponse de l'armée qui persistait à s'en rapporter à son jugement, le consul Vélius Cornificius Gordianus représenta qu'il fallait finir, et que les circonstances ne permettaient pas de différer plus long-temps. Que les Barbares étaient entrés hostilement dans la Gaule, et y avaient fait des ravages

dans les campagnes, et forcé des villes. Qu'il était incertain si les troupes, répandues dans les différentes provinces de l'empire, ne se lasseraient point d'attendre, et ne prendraient point quelque parti contraire à la tranquillité publique. « Ainsi, conclut-il, décidez-« vous, sénateurs, choisissez un empereur. Ou l'ar-« mée reconnaîtra celui que vous aurez élu, ou, si « elle n'est pas contente, elle en nommera un autre. » Ces dernières paroles du discours du consul me paraissent remarquables, et elles font voir combien le sénat était dépendant de l'armée, même dans l'exercice du droit qu'elle lui laissait.

Claudius Tacitus, dont j'ai déja parlé, était présent. Depuis que l'affaire de l'élection était en suspens et occupait les esprits, non seulement dans les délibérations publiques, mais dans les conversations particulières, plusieurs avaient jeté les yeux sur lui : et ce sage sénateur, alarmé d'un danger qui aurait paru à d'autres une espérance bien flatteuse, avait pris le parti de se retirer dans une maison de plaisance en Campanie, où il était demeuré tranquille pendant deux mois. On l'avait néanmoins engagé à revenir à Rome, et à se trouver à l'assemblée du sénat dont je rends compte ici. C'était un vieillard vénérable, quoique j'aie peine à croire, sur le témoignage de Zonare, qu'il eût soixante-quinze ans, âge assurément trop avancé pour faire un aussi pénible apprentissage que celui de souverain. Mais ses qualités d'ancien consulaire et de premier opinant dans le sénat, prouvent qu'il avait atteint la grande maturité. Il avait l'esprit orné et cultivé par les lettres, auxquelles il s'était cru obligé de s'adonner par le nom même qu'il portait, et par

l'honneur de compter au nombre de ses ancêtres Tacite l'historien; car il s'attribuait cette gloire, dont la ressemblance du nom n'est pourtant pas une preuve suffisante pour nous. Ses mœurs étaient douces, son caractère grave, modéré, éloigné du faste et de l'ambition, amateur d'une noble simplicité. C'était un sage, mais plus propre peut-être à donner de bons conseils à un empereur qu'à remplir lui-même les fonctions impériales. Vop. Tac. 10.

Lorsque le consul eut cessé de parler, Tacite se disposait à opiner; mais on ne lui en donna pas le temps, et de toutes parts il s'éleva des voix, qui en le comblant d'éloges lui déféraient le titre d'Auguste. Ces acclamations durèrent long-temps : et Tacite, ayant attendu qu'elles fussent finies, prit la parole, non pour accepter avec joie une offre si haute, mais pour exposer et faire valoir des raisons de refus. Il observa qu'il était peu convenable de remplacer un prince guerrier tel qu'Aurélien, par un vieillard inhabile à tous les exercices militaires. Que les soldats pourraient ne pas approuver un tel choix. « Prenez « garde, dit-il, que la démarche que vous faites ne « soit contraire à vos bonnes intentions pour la répu- « blique, et que vous ne me mettiez moi-même dans « le cas de recueillir pour tout fruit de vos suffrages « des disgraces tragiques, que mon bonheur jusqu'ici « m'a fait éviter. » On ajoute que Tacite proposa Probus, et il ne pouvait mieux justifier la sincérité de ses refus. Car Probus était pour lui un concurrent redoutable, et qui pouvait aisément emporter la balance : vu qu'à une vertu également pure il joignait peut-être plus d'élévation de génie, et constamment Vop. Prob. 7.

l'avantage de la vigueur de l'âge, et d'une force de corps capable de soutenir toutes les fatigues du souverain commandement.

Mais les sénateurs ne firent point ces attentions. Enchantés de la modestie de Tacite, et animés par sa résistance, ils ne furent occupés que de la pensée de réfuter le motif principal sur lequel il s'appuyait. Ils lui représentèrent par des cris redoublés qu'ils ne prétendaient pas choisir un soldat, mais un empereur. Ils lui rappelèrent le mot de Sévère, que c'est la tête qui commande, et non les pieds. « C'est votre ame, « lui disaient-ils, et non votre corps, dont nous avons « besoin. Et qui peut mieux gouverner, que celui en « qui les connaissances acquises par l'étude sont diri- « gées par la prudence que donne l'âge avancé ? »

Après ces acclamations on alla aux voix, on délibéra en règle; et tous, en donnant leur avis par ordre, ratifièrent le vœu qu'ils avaient exprimé d'une façon un peu tumultueuse. Un des plus anciens consulaires, Métius Falconius Nicomachus, termina la délibération par un discours de quelque étendue, dans lequel il prouva la sagesse du choix que le sénat venait de faire. « Nous avons nommé, dit-il, un empe- « reur avancé en âge, qui se regardera comme le père « de tous ceux qui seront soumis à son autorité. Nous « n'avons à craindre de sa part aucune démarche qui « ne soit pas suffisamment pesée, rien d'inconsidéré, « rien de violent. Tout en lui sera sérieux, accompa- « gné de gravité, tel, en un mot, que la république « l'ordonnerait elle-même si elle pouvait se renfermer « dans une seule personne. Car il sait quelle conduite « il a désirée dans les princes sous lesquels il a vécu ;

« et il ne peut pas présenter en lui un autre modèle « que celui sur lequel il a souhaité que se réglassent « ceux qui l'ont précédé. » Falconius confirme ce qu'il vient de dire par le tableau contraire des maux qu'a attirés à l'empire la jeunesse des souverains, tels que Néron, Commode, Héliogabale : et comme Tacite était vieux, et n'avait que des enfants[1] ou petit-fils en bas âge, il lui fait, conséquemment à ses principes, une représentation pleine de liberté sur les vues qui doivent le conduire dans le choix d'un successeur. « Je « vous prie et vous conjure, Tacite Auguste, dit-il, « et même j'ose vous interpeller de ne point faire hé- « ritiers de l'empire romain, si les destins vous enlè- « vent trop promptement à nos vœux, les jeunes enfants « qui sont de droit les héritiers de votre patrimoine, « et de ne pas traiter la république, le sénat et le « peuple romain, sur le même pied que vos métairies « et vos esclaves. Faites un choix; imitez Nerva, Tra- « jan, Adrien. Il est beau pour un prince mourant « d'avoir plus à cœur les intérêts de la république « que ceux de sa famille. » Le discours de Falconius fut applaudi. Les sénateurs s'écrièrent qu'ils pensaient tous de la même façon : et Tacite se rendit enfin et accepta l'empire, sans néanmoins prendre d'engagement par rapport à un successeur.

Du sénat, le nouvel empereur se transporta au Champ de Mars, où s'assembla le peuple et ce qu'il y avait de gens de guerre dans la ville. Là, Tacite étant monté sur le tribunal qui dominait l'assemblée, le préfet de Rome Ælius Césétianus notifia son élec-

[1] L'expression latine n'est point déterminée : *parvulos tuos*.

tion en ces termes : « Soldats [1], et vous citoyens, vous « avez un empereur que le sénat vous a choisi avec « l'approbation de toutes les armées. C'est l'illustre Ta« cite, qui ayant jusqu'ici servi la république par ses « conseils, va la gouverner par ses lois et ses ordon« nances. » Tous ceux qui étaient présents répondirent par des cris de joie et par des vœux pour la prospérité de l'empereur, et on se sépara. L'arrêt du sénat fut dressé, et écrit sur un livre d'ivoire, dont on se servait comme d'un registre particulièrement destiné aux sénatus-consultes qui regardaient directement le souverain.

La mention expresse que le préfet de la ville fait dans son discours du consentement des armées, donne lieu de penser que l'élection de Tacite avait été concertée entre elles et le sénat. D'un autre côté, il fallait que Tacite lui-même n'en sût rien, puisqu'il appréhendait que sa personne ne fût point agréable aux soldats. Les écrivains qui sont ici mes seuls guides, travaillant sans beaucoup de réflexion, laissent ainsi des nuages sur les faits.

[1] Je n'ai point rendu les épithètes *sanctissimi*, très-saints, et *sacratissimi*, très-sacrés, qui dans l'original se trouvent jointes aux noms de soldats et de citoyens, parce que dans nos usages elles auraient paru bien étranges; et en elles-mêmes on ne peut les juger que très-déplacées, et propres à faire connaître que le temps où on les employait était grandement infecté d'adulation.

TACITE.

SUITE

DU LIVRE XXVII.

FASTES DU RÈGNE DE TACITE.

Aurelianus Augustus IV. An. R. 1026.
...... Marcellinus. De J. C. 275.

M. Claudius Tacitus, élu empereur par le sénat le vingt-sept septembre, donne de grandes marques de considération et de déférence pour cette compagnie, qui en conséquence se relève et reprend une partie de son ancien éclat.

Il fait plusieurs sages réglements : prince modéré, amateur de la simplicité, estimant et cultivant les lettres. Il témoigne un grand zèle pour la conservation des ouvrages de Tacite l'historien, duquel il se disait descendu.

Il va se mettre à la tête des armées de Thrace.

Il punit les principaux auteurs du meurtre d'Aurélien.

An. R. 1027.
De J. C. 276.

M. Claudius Tacitus Augustus II.
.... Æmilianus.

Il passe en Asie, et il en chasse les Scythes ou Goths, qui s'y étaient répandus.

Maximin son parent, qu'il avait fait gouverneur de Syrie, ayant irrité les troupes par sa dureté et sa violence, est tué; et les auteurs de sa mort, s'étant associé ceux qui restaient de la conspiration contre Aurélien, tuent Tacite lui-même.

Il périt, dans les premiers jours d'avril, à Tyanes en Cappadoce, ou à Tarse en Cilicie.

§ IV. Le sénat sous Tacite reprend son ancien éclat. Joie des sénateurs à ce sujet. Ils avaient alors occasion de faire révoquer l'ordonnance de Gallien qui leur interdisait la milice, et ils la manquèrent. Sages réglements de Tacite. Temple des empereurs divinisés. Il demande le consulat pour son frère, et ne l'obtient pas. Traits louables de son gouvernement. Son goût de simplicité, joint à la libéralité et à la magnificence par rapport au public. Il aima et cultiva les lettres. Son zèle envers Tacite l'historien. Il va se mettre à la tête des troupes de Thrace. Il punit une partie des meurtriers d'Aurélien. Il passe en Asie, et il en chasse les Goths. Une conspiration se forme contre lui, et le fait périr.

Le sénat sous Tacite reprend son ancien éclat. Vop. Tac. 9.

Tacite, ayant été élu empereur par le sénat, comme je viens de le raconter, se proposa, par reconnaissance, par amour du bien public, de relever l'autorité de cette sage compagnie, à laquelle il était rede-

vable de l'empire. Ce sont les sentiments qu'il témoigna dans le premier discours qu'il fit au sénat. « Sénateurs, dit-il, ainsi puissé-je gouverner l'état d'une « manière qui réponde à l'honneur d'avoir été élu par « vous, comme il est vrai que je suis résolu de suivre « vos avis, et de me conduire par votre autorité. C'est « à vous d'ordonner, et je me charge du soin d'exé« cuter. »

L'empereur voulut en effet que le sénat se regardât comme jouissant du pouvoir suprême, comme arbitre de la paix et de la guerre, donnant des lois aux nations, recevant les ambassades des rois barbares. Le sénat fut rétabli dans le droit de nommer les proconsuls de toutes les provinces du peuple : droit qui lui appartenait par l'institution d'Auguste, et dont souvent les empereurs s'étaient emparés. Il fut dit que les appellations des jugements des proconsuls ressortiraient au tribunal du préfet de la ville, dont le pouvoir était subordonné à celui du sénat. En un mot, cette compagnie recouvra toute la splendeur et toute l'autorité dont elle eût jamais joui sous les princes qui lui avaient le plus déféré. Vop.Tac. 12, et Flor. 5, 6.

La joie des sénateurs fut extrême. On ordonna des actions de graces aux dieux ; on leur promit des hécatombes ; chacun en particulier immola des victimes, et donna des repas somptueux. Le sénat en corps annonça l'heureux changement par des lettres adressées à toutes les grandes villes de l'empire : au sénat de Carthage, à ceux de Trèves, d'Antioche, d'Aquilée, de Milan, d'Alexandrie, de Thessalonique, de Corinthe et d'Athènes ; et plusieurs des membres de la compagnie en écrivirent à leurs parents et amis avec Joie des sénateurs à ce sujet.

des transports d'allégresse. Vopiscus nous a conservé quatre de ces lettres, dans lesquelles voici les traits qui me paraissent les plus remarquables. Le sénat termine celle qu'il envoie au sénat de Carthage par cette observation. « Le changement que nous vous annon« çons par rapport à nous, vous en promet un pareil « par rapport à vous-mêmes ; car la première compa« gnie de l'état ne recouvre ses droits que pour con« server ceux des autres. » Claudius Capellianus sénateur, en écrivant à son oncle, débute par exprimer sa joie et la joie publique, et il l'invite à venir y prendre part. Ensuite il ajoute : « Puisque nous avons « commencé à nommer les empereurs, nous pouvons « bien donner l'exclusion à ceux qui seraient nommés « par d'autres. Un homme sage tel que vous entend à « demi-mot. » On voit que ce sénateur, suivant le caractère de l'esprit humain, faisait déja des projets pour l'avenir ; et flatté d'une prospérité présente il l'étendait et l'agrandissait en espérance. Il ne faisait pas réflexion que le sénat ne devait le libre exercice de son droit qu'à la modération de l'armée, et que la modération n'est pas une qualité permanente dans les hommes, surtout lorsqu'ils ont la force en main.

Ils avaient alors l'occasion de faire révoquer l'ordonnance de Gallien qui leur interdisait la milice : et ils la manquèrent. Aurel. Vict.

Si les sénateurs eussent pensé sérieusement à prendre des mesures pour rendre solide et durable l'éclat où ils se voyaient rétablis, c'était là le moment de faire révoquer l'ordonnance de Gallien qui leur interdisait le service militaire. On peut croire avec beaucoup de vraisemblance que, si les commandants et tous les principaux officiers de chaque armée avaient été tirés comme autrefois du corps du sénat, il ne leur aurait pas été extrêmement difficile de faire revivre parmi les

troupes le respect pour l'ordre auguste qui était en possession du premier rang dans l'état. L'occasion était belle : ils la manquèrent, et elle ne revint plus. Les armées reprirent le droit de nommer les empereurs ; et le sénat, concentré dans les fonctions de détail de la police civile, n'influa plus que faiblement dans les affaires générales de l'état ; et loin de conserver sur les gens de guerre l'autorité qui lui était due, il en reçut au contraire la loi. Cet effet n'est pas étonnant, s'il est vrai, comme nous l'avons déja observé d'après Aurélius Victor, que les sénateurs eussent pris goût pour la mollesse, qu'ils se fussent accoutumés à jouir paisiblement et sans embarras de leurs richesses, de leurs plaisirs, de leurs maisons de campagne. Avec de pareilles dispositions on ne peut manquer de s'avilir.

Sages réglements de Tacite. Vop. Tac.

L'empereur Tacite, dès sa première harangue au sénat, montra son zèle pour le bon ordre et pour la bonne administration des affaires publiques. Après s'être acquitté du tribut d'honneurs qu'il devait à la mémoire de son prédécesseur, en lui décernant une statue d'or dans le Capitole, et des statues d'argent dans le lieu des assemblées du sénat, dans le temple du Soleil et dans la place de Trajan, il proposa et fit passer une ordonnance qui défendait, sous peine de mort et de confiscation des biens, l'altération des métaux par l'alliage des matières étrangères. Les fraudes des monnayeurs sous Aurélien rendaient nécessaire cette sévérité.

Il fit encore, ou plutôt il renouvela un autre réglement très-favorable à la tranquillité des citoyens. Il déclara qu'à l'avenir il ne serait jamais permis d'interroger les esclaves dans les causes criminelles de leurs

maîtres, même lorsqu'il s'agirait d'accusation de lèse-majesté. C'était l'ancien droit, auquel nous avons vu comment Auguste et Tibère portèrent diverses atteintes. Sévère y avait dérogé par une constitution expresse dans le cas de lèse-majesté, et dans quelques autres. Tacite, en le rétablissant dans toute son étendue, se conciliait l'affection publique; et tous les maîtres devaient être charmés de n'avoir plus à craindre de voir leur fortune, et même quelquefois leur vie, dépendre du témoignage de leurs esclaves.

Casaub. ad Vop.

Temple des empereurs divinisés. Vop.

Dans le même discours Tacite voulut, en honorant la mémoire des bons princes, attester la résolution où il était de les prendre pour modèles. Il ordonna que l'on construisît dans Rome un temple, qui serait appelé le temple des Empereurs divinisés; que l'on y plaçât les statues des bons princes, et qu'on leur offrît des libations au jour anniversaire de leur naissance, et en quelques autres jours de l'année. Il est hors de doute que Tacite n'égalait pas le nombre des bons empereurs à celui des empereurs divinisés, parmi lesquels il s'en trouvait plusieurs qui méritaient à peine le nom d'hommes. En réduisant le titre de bons princes à ceux qui en étaient réellement dignes, le nombre n'en devenait pas grand; et un bouffon de ce temps-là avait raison de dire qu'on pouvait les graver tous sur la pierre d'une bague.

Vop. Aur. 42.

Il demande le consulat pour son frère, et ne l'obtient pas. Vop. Tac. 9.

Toutes ces premières démarches de Tacite n'avaient rien qui ne parût louable au sénat; mais il en ajouta une qui fit voir qu'il n'avait pas profité de l'avis que lui avait donné Falconius de se détacher de sa famille.

Il demanda le consulat pour Forianus son frère, qui semble avoir été un homme de peu de mérite, dont l'ambition passait les talents. Le sénat refusa nettement de le nommer consul, alléguant qu'il ne restait point de place vacante. L'empereur, dont la modération faisait le caractère, témoigna être content de la liberté dont usait le sénat à son égard. « Ils savent, dit-il, « quel est le prince qu'ils ont mis en place. »

Pour s'affermir dans la possession du trône, il était bon que Tacite allât promptement montrer aux armées d'Illyrie et de Thrace l'empereur à l'élection duquel leur modération avait donné lieu. D'ailleurs les provinces de l'Asie mineure, infestées de nouveau par les ravages des Barbares, imploraient sa présence et son secours. Il ne peut donc pas être demeuré long-temps à Rome depuis qu'il eut été élu; et néanmoins le séjour qu'il y fit est marqué par plusieurs ordonnances qui donnent une idée avantageuse de ses principes de gouvernement.

Traits louables de son gouvernement. Vop. Tac. 10 et 11.

Il défendit les lieux de débauche dans la ville; mais la corruption des mœurs, plus forte que toutes les lois, ne permit pas que cette réforme fût de durée. Il ordonna que les bains publics fussent fermés au coucher du soleil, pour prévenir les attroupements séditieux que la nuit pourrait favoriser. Il interdit aux hommes l'usage des étoffes toutes de soie, comme aussi des bandes de drap d'or sur les tuniques. Il eût voulu proscrire absolument toutes les dorures, et c'était lui qui en avait inspiré la pensée à Aurélien. Apparemment la difficulté de réussir empêcha ces deux princes de porter une loi qui n'aurait pas été exécutée.

Son goût de simplicité.

Tacite aimait la simplicité, et il en donnait l'exemple. Il ne souffrait point que sa femme portât des pierreries; lui-même il se servit des mêmes habillements, particulier et empereur. Rien n'était plus frugal que sa table : la propreté et l'élégance lui suffisaient. Il était curieux et entendu en bâtiments, connaisseur en marbres, ayant du goût pour les ornements de verre dont les anciens paraient leurs maisons ; il se plaisait aussi à la chasse. Mais il n'est point dit que pour tous ces objets il ait fait aucune dépense qui pût paraître excessive.

Joint à la libéralité et la magnificence par rapport au public.

Vop. Flor. 3.

Avec cette simplicité pour lui-même, il montra de la libéralité et de la magnificence par rapport au public, préférant néanmoins les bienfaits durables aux largesses passagères ; car, pendant six mois qu'il régna, à peine peut-on citer de lui une seule de ces distributions de vin et de viande usitées chez les Romains. Mais il fit abattre sa maison, pour construire en la place à ses frais des bains à l'usage des citoyens. Il donna à la ville d'Ostie cent colonnes de marbre de Numidie, de la hauteur de vingt-trois pieds. Il céda au temple du Capitole, pour l'entretien et les réparations des bâtiments, les biens qu'il possédait en Mauritanie. Il consacra aux repas de religion qui se célébraient dans les temples, tout ce qu'il avait étant particulier d'argenterie dans son buffet. Il employa à payer ce qui était dû aux soldats les sommes d'argent qui se trouvèrent dans ses coffres lorsqu'il fut élu empereur. Mais j'ai peine à croire qu'il ait abandonné à la république son patrimoine, qui était immense, et dont le revenu, si nous en croyons Vopiscus, montait

à trente-cinq millions. Car si l'empire ne se perpétuait pas dans sa famille, comme il pouvait aisément le craindre, que devenaient ses héritiers ?

La générosité de Tacite se fit aussi sentir à ses esclaves. Parmi ceux qu'il avait pour le servir dans la ville, il en affranchit cent; et s'il n'alla pas au-delà de ce nombre, c'est qu'une ancienne loi [1] défendait de le passer.

Il aime et cultive les lettres.

J'ai déja dit qu'il estimait les lettres, et même qu'il s'y était rendu habile. Pour les cultiver, comme sa journée était trop remplie par les affaires, il prenait sur les nuits; et il n'en passa jamais aucune sans en donner quelque partie à lire ou à écrire. La littérature ne l'avait cependant pas guéri de la superstition. Il s'abstenait de toute étude le second jour de chaque mois, qui était marqué comme malheureux dans les calendriers romains.

Son zèle envers Tacite l'historien.

Nous devons lui savoir gré de son zèle pour nous conserver les écrits de Tacite l'historien, quoiqu'il n'ait pas été aussi heureux que nous le souhaiterions. Ce prince ordonna que toutes les bibliothèques s'en fournissent, et que dans le dépôt des archives de l'empire on en transcrivît tous les ans dix exemplaires pour être distribués dans les bibliothèques. De si particulières attentions n'ont pas empêché que nous n'ayons perdu la plus grande partie des ouvrages de cet incomparable historien.

Il va se mettre à la tête des troupes de Thrace.

Voilà ce que les anciens monuments nous apprennent de plus intéressant au sujet de l'empereur Tacite jusqu'à son départ de Rome pour aller se mettre

[1] La loi Furia Caninia.

Vop. Tac. 13 et 8.

à la tête des troupes qui étaient en Thrace. Lorsqu'il fut arrivé dans le camp, il semble qu'il lui ait fallu une nouvelle prise de possession. L'armée s'assembla, et ce fut Mæcius Gallicanus, préfet du prétoire, qui ouvrit la séance par un petit discours, dans lequel il annonça aux soldats que le sénat leur avait donné l'empereur qu'ils avaient demandé, et que cette illustre compagnie avait déféré aux sentiments et aux désirs de gens de guerre. Après quoi il les invita à écouter l'empereur lui-même. Tacite prit la parole, et comme le préfet du prétoire il attribua aux soldats la première et principale part dans son élection. « Je me fais hon« neur, leur dit-il, d'avoir été choisi premièrement par « vous, justes estimateurs des princes, et ensuite par « les suffrages unanimes du sénat. Je m'efforcerai, et « je ferai en sorte, s'il ne m'est pas donné de vous « animer par des exemples d'actions de vigueur, au « moins de vous conduire par des conseils dignes de « vous et dignes d'un empereur romain. » Après ce discours, il leur promit les largesses accoutumées dans le cas où il se trouvait.

Il punit une partie des meurtriers d'Aurélien. Vop. Tac. 13, et Aurel. Vict.

Il devait à la mémoire d'Aurélien, et à sa propre sûreté, la punition de l'attentat commis en la personne de ce grand prince. Il fit périr dans les tourments les principaux coupables, et surtout Mucapor qui l'avait tué de sa main. Ceux qu'il épargna, soit pour ne les avoir pas connus, soit par une indulgence mal entendue, lui donnèrent bientôt lieu de s'en repentir.

Il passe en Asie, et il en chasse les Goths. Vop. Tac. 13. Zos. et Zon.

Tacite, réconnu paisiblement de tout l'empire, se mit en devoir de le venger des insultes des Barbares. Il était temps que les Romains sortissent de l'inaction où la mort d'Aurélien et la longue vacance du trône

les avaient contraints de rester. Les Gaules d'une part, l'Asie mineure de l'autre, étaient attaquées par des ennemis dont les défaites réitérées ne pouvaient ni lasser l'audace, ni épuiser la multitude. Tacite se porta du côté de l'Asie, dont le besoin apparemment était plus pressant.

Une nuée de Scythes ou Goths partis des environs des Palus Méotides s'était répandue dans le Pont, dans la Cappadoce, dans la Galatie et dans la Cilicie. Quelques-uns d'eux prétendaient avoir été appelés par Aurélien, pour lui donner du secours dans la guerre qu'il préparait contre les Perses. Tacite, joignant la prudence à la force, vint à bout de renvoyer tous ces Barbares dans leurs tristes demeures. Il partagea ses troupes, prit le commandement de la principale armée, et donna l'autre à Florien son frère, qu'il avait fait préfet du prétoire. Tous deux ils remportèrent des avantages signalés sur les ennemis, en tuèrent un grand nombre, chassèrent les autres, et rétablirent la tranquillité et la sûreté dans les provinces de l'Asie. Un si heureux succès ne coûta pas beaucoup de peine ni de temps : il doit tomber sous les premiers mois de l'année de J. C. 276, dans laquelle Tacite prit un second consulat. An. R. 1027.

Ce prince vainqueur songeait à repasser en Europe. Il fut prévenu par une conspiration qui lui fit perdre l'empire avec la vie. Il paraît qu'il y avait fourni occasion, en écoutant plus une affection inconsidérée pour sa famille que les maximes du bien public. Il avait fait gouverneur de Syrie un de ses parents, nommé Maximin, le subordonnant néanmoins selon les apparences à Probus, qui était, comme nous le dirons

Une conspiration se forme contre lui, et le fait périr.

bientôt, commandant général de tout l'Orient. Maximin, homme violent et emporté, maltraitant et les officiers et les soldats qui lui étaient soumis, les irrita contre lui au point qu'ils se délivrèrent de sa tyrannie en le tuant. Les auteurs de ce meurtre craignirent d'en être punis; et s'étant ligués avec ceux qui restaient de la conjuration contre Aurélien, ils se ménagèrent une occasion favorable d'attaquer l'empereur lui-même, et le tuèrent. Ainsi périt, après deux cents jours de règne, un prince que sa sagesse semblait devoir garantir d'une fin tragique. L'histoire ne lui reproche qu'un trop grand désir d'avancer sa famille : faible assez ordinaire aux vieillards, sur qui leurs proches prennent aisément l'ascendant. Il fut tué dans les premiers jours d'avril, quelques-uns disent à Tyanes en Cappadoce, les autres à Tarse en Cilicie. Sa postérité subsista après lui, mais dans la condition privée. Nous en dirons un mot, en parlant sous le règne suivant de la mort de Florien son frère.

Aurel. Vict.

Aurel. Vict. et Vict. Epit. Vop. Flor. 2 et 3.

PROBUS.

SUITE

DU LIVRE XXVII.

FASTES DU RÈGNE DE PROBUS.

M. Claudius Tacitus augustus II. An. R. 1027.
......:. Æmilianus. De J.C. 276.

Après la mort de Tacite, Florien son frère, qui commandait un corps de troupes en Asie, s'arroge l'empire, comme par droit de succession. Probus, général de l'armée d'Orient, est proclamé empereur par ses soldats.

Florien s'avance contre Probus. Il est abandonné et même tué par les siens à Tarse en Cilicie, après deux ou tout au plus trois mois de règne.

Probus est reconnu du sénat et de tout l'empire.

Il maintient et même étend les droits du sénat.

Il venge la mort d'Aurélien et celle de Tacite.

M. Aurelius Probus Augustus. An. R. 1028.
M. Aurelinus Paulinus. De J. C. 277.

Probus vient en Gaule, et il y défait et en chasse

différentes nations germaniques qui commençaient à vouloir s'y faire des établissements. Il n'accorda la paix à ces nations qu'à des conditions très-onéreuses.

An. R. 1029. De J.C. 278. M. Aurelius Probus Augustus II.
.... Lupus.

Il pacifie la Rhétie, l'Illyrie et la Thrace.

An. R. 1030. De J.C. 279. Probus Augustus III.
.... Paternus.

Il passe dans l'Asie mineure, et donne la chasse aux brigands de l'Isaurie. Il prend des mesures pour en purger le pays.

Guerre contre les Blemmyes, qui sont repoussés et subjugués.

Probus entre dans l'Arménie, et fait trembler les Perses. Ambassade de leur roi Vararane II. Simplicité et hauteur des procédés de Probus dans l'audience qu'il donne aux ambassadeurs du roi de Perse. Paix entre les deux empires.

An. R. 1031. De J.C. 280. .... Messala.
.... Gratus.

M. de Tillemont place sur cette année les révoltes de Saturnin en Orient, de Proculus et de Bonosus en Gaule. Cette date paraît peu certaine. Il est possible que les guerres de Probus contre les rebelles aient concouru avec celles qu'il fit contre les étrangers. Il est possible aussi, et même assez vraisemblable, que ses exploits contre les ennemis du dehors débordent jusque sur cette année.

C'est pendant qu'il était occupé à réduire les rebelles qu'une poignée de Francs, transplantés par lui dans le Pont, courut toute la Méditerranée, passa le détroit, et vint regagner l'embouchure du Rhin et sa patrie.

PROBUS AUGUSTUS IV. AN. R. 1032.
.... TIBERIANUS. DE J.C. 281.

Probus triomphe des Germains et des Blemmyes.

Il permet aux Gaulois, aux Pannoniens et aux Espagnols, de planter des vignes dans leur pays.

PROBUS AUGUSTUS V. AN. R. 1033.
.... VICTORINUS. DE J.C. 282.

Probus se prépare à aller faire la guerre aux Perses.

Dans un séjour qu'il fait près de Sirmium sa patrie, il occupe les soldats à dessécher des marais voisins de cette ville. Les soldats se mutinent et le tuent vers le commencement d'août.

Il fut vengé et mis au rang des dieux par Carus son successeur.

Sa famille se retire près de Vérone.

TYRANS sous Probus.

SEX. JULIANUS SATURNINUS en Orient.
T. ÆLIUS PROCULUS en Gaule.
Q. BONOSUS pareillement en Gaule.

Un quatrième, qui n'est pas nommé, dans la Grande-Bretagne.

§ V. Florien, frère de Tacite, s'attribue l'empire par droit de succession, et Probus est élu par l'armée qu'il commandait. Florien est tué à Tarse après deux mois de règne. Postérité de Tacite et de Florien. Probus écrit au sénat, qui le reconnaît avec joie. Déclaration de Probus, par laquelle sont maintenus et amplifiés les droits du sénat. Mérite éminent de cet empereur. Sa naissance médiocre. Ses emplois jusqu'à son élévation à l'empire. Sa conduite tout-à-fait louable à l'égard des soldats. Témoignages glorieux que lui rendirent les princes sous lesquels il servit. Devenu empereur, il punit les meurtriers d'Aurélien et de Tacite, et pardonne aux partisans de Florien. Il se transporte dans les Gaules, et en chasse les Germains. Langage modeste et religieux de sa lettre au sénat. Il pacifie la Rhétie, l'Illyrie, la Thrace. Il passe dans l'Asie mineure, et marche contre les Isaures. Siége de Cremna. Mesures que prend Probus pour purger l'Isaurie de brigands. Il repousse les Blemmyes, et les subjugue. Il marche contre les Perses. Simplicité et hauteur de ses manières dans l'audience qu'il donne à leurs ambassadeurs. Lettre fière qu'il écrit à leur roi. La paix se conclut. Revenu en Europe, il transporte un grand nombre de Barbares sur les terres de l'empire. Audace incroyable d'une poignée de Francs. Tyrans qui s'élevèrent contre Probus. Saturnin en Orient. Proculus en Gaule. Bonosus pareillement en Gaule. Tyran dans la Grande-Bretagne. Mouvement d'une troupe de gladiateurs. Triomphe de Probus. Fêtes et spectacles à cette occasion. Il permet de planter des vignes dans les Gaules, dans l'Espagne et dans la Pannonie. Il est tué près de Sirmium par ses soldats. Éloge de Probus. Honneurs rendus à sa mémoire. Sa postérité.

Florien, frère de Tacite, s'attribue l'empire

Si l'empereur Tacite eût eu le temps de prendre des arrangements par rapport au choix de son successeur, on peut croire que, sage et équitable comme il était,

il se serait fait un devoir de ménager les intérêts du sénat, par lequel il avait été nommé, et de conserver à cette compagnie le droit si précieux d'élire son souverain; mais la mort violente et imprévue de cet empereur était une occasion favorable à la licence militaire, et les troupes se remirent en possession d'une prérogative qu'elles n'avaient cédée que par l'instinct d'une modération passagère. par droit de succession, et Probus est élu par l'armée qu'il commandait.

Deux armées se disputèrent l'avantage de porter chacune son chef sur le trône des Césars. L'une actuellement occupée à serrer de près une bande de Barbares acculés dans le voisinage du Bosphore avait pour général Florien, préfet du prétoire et frère utérin de l'empereur : les légions de l'Orient obéissaient aux ordres de Probus, qui avait été revêtu par Tacite de commandement. Florien prétendit que l'empire lui appartenait par droit héréditaire, et il trouva ses soldats disposés à le seconder. L'armée d'Orient, dont une partie au moins avait causé la ruine et la mort funeste de Tacite, n'avait garde de reconnaître son frère, et ayant un chef en qui brillaient toutes les qualités requises pour former un grand empereur, elle proclama Probus Auguste. Vop. Flor. 1. Zos. Zon. Vop. Flor. 4. Vop. Prob. 7.

La chose ne se fit point par forme de délibération mais avec l'empressement tumultueux d'une multitude qui prend subitement son parti, et qui l'exécute sur-le-champ. Quelques-uns en ayant ouvert la proposition dans les cercles, elle plut à tous. Tous s'unirent et s'écrièrent : « Probus Auguste, puissent les dieux vous « être propices. » On s'attroupe, on élève un tribunal de gazon, on y fait monter Probus, on le revêt d'une casaque de pourpre enlevée dans un temple voisin; et

ensuite au milieu d'acclamations réitérées on le reconduit au palais de la ville où se passait cet événement. Ce pouvait être Antioche.

Probus ne se prêta qu'avec répugnance à l'ardeur des troupes pour son élévation. Soit qu'il craignît une place environnée de périls et teinte du sang de tous ceux qui l'avaient remplie depuis près d'un siècle, soit modestie, soit feinte, il disait aux soldats : « Vous n'y « avez point assez pensé ; vous ne vous trouverez point « bien avec moi ; je ne sais point vous flatter. » Mais ni le zèle des soldats ne se ralentissait, ni les circonstances ne permettaient à Probus de reculer. Quiconque dans ces temps orageux s'était vu appelé au trône, était dans la nécessité ou de s'y tenir ferme, ou de périr. Ainsi Probus acquiesça, et se porta pour empereur ; mais ce n'était pas sans en craindre les suites. « Je n'ai jamais « désiré l'empire[1], écrivait-il à Capiton, son préfet du « prétoire, et je ne l'ai reçu que malgré moi. Il ne « m'est point permis de me délivrer d'un éclat qui m'ex« pose étrangement à l'envie. Il faut que je soutienne « le rôle que les troupes m'ont imposé. »

Florien est tué à Tarse après deux mois de règne. Zos. Zon.

Les deux princes élus produisirent un schisme dans l'empire. Rome et l'Occident reconnurent Florien : Probus avait pour lui la Syrie, l'Égypte et les provinces voisines. De là naquit une guerre civile, mais de peu de durée. Florien sacrifiant la cause publique à ses intérêts, laissa les Goths pour marcher contre Probus, et les mit ainsi en liberté de se retirer tranquillement. Pour lui, il s'avança jusqu'à Tarse en Cilicie, plein de

[1] « Imperium nunquàm optavi, et invitus accepi. Deponere mihi rem invidiosissimam non licet. Agenda est persona quam mihi miles impo suit. »

confiance parce qu'une plus grande étendue de pays obéissait à ses lois. Probus vint à sa rencontre; mais il ne se hâta pas de livrer bataille. Il savait que la plupart des troupes de son adversaire étant européennes ne pourraient pas soutenir les chaleurs du climat où elles se trouvaient transportées. En effet, la maladie se mit parmi elles, et un léger combat, qu'elles tentèrent dans cet état d'affaiblissement, leur ayant mal réussi, elles commencèrent à se détacher d'un empereur qu'abandonnait la fortune. Elles firent alors la comparaison du mérite des deux concurrents, et en découvrant sans peine toute l'inégalité, elles terminèrent la querelle en tuant Florien, et en se soumettant à Probus. Selon Zosime, Probus eut quelque part à la mort de son rival; et la chose n'est pas difficile à croire.

Florien ne jouit que deux mois, ou trois tout au plus, du fantôme de grandeur qu'il s'était arrogé. L'histoire observe qu'il ressemblait peu à son frère, qui blâmait en lui le goût de dépense et de prodigalité. Il aurait dû blâmer encore son ambition inconsidérée au lieu de la nourrir, comme il fit, en voulant l'élever au consulat, et en le nommant préfet du prétoire. Cette dernière charge, qui touchait de si près au trône, haussa le cœur de Florien, et lui donna la hardiesse, lorsqu'il vit la première place vacante, de s'en emparer comme de son héritage. Nous avons vu le fruit qu'il en recueillit. Vop. Flor. 1. Eutrop.

Tacite et Florien laissèrent tous deux postérité qui subsistait sous Dioclétien dans un état modeste et sans aucune prétention à l'empire; à moins qu'ajoutant foi à une prédiction d'aruspices, ils ne se flattassent de Postérité de Tacite et de Florien. Vop. Flor. 2 et 3.

l'espérance d'y revenir après une révolution de plusieurs siècles : car le tonnerre ayant brisé et fracassé des statues de Tacite et de Florien hautes de trente pieds, que leurs enfants leur avaient dressées sur des cénotaphes construits pour eux dans une portion du territoire d'Intéramna qui leur avait appartenu, les aruspices consultés au sujet de ce prétendu prodige, répondirent que dans mille ans (ils prenaient terme comme l'on voit) il sortirait de la famille de ces princes un empereur qui donnerait des rois aux Perses, qui soumettrait les Francs et les Allemands aux lois des Romains, qui ne laisserait pas un seul Barbare dans toute l'Afrique, qui établirait un gouverneur dans l'île de Taprobane, qui enverrait un proconsul dans la grande île (expression obscure et susceptible de plusieurs sens), qui serait le juge et l'arbitre des Sarmates, qui réunirait sous sa domination toute l'étendue de terre qu'environne l'Océan, et qui maître de l'univers en rendrait l'empire au sénat; et après avoir vécu comme simple citoyen jusqu'à l'âge de six vingts ans, mourrait sans héritier. Cette prédiction absurde, dont Vopiscus lui-même se moque, est un exemple remarquable de la charlatanerie des interprètes de prodiges chez les païens.

Probus écrit au sénat, qui le reconnaît avec joie. Vop. Prob. 11-13.

Probus n'ayant plus de concurrent, et se voyant reconnu par l'armée de Florien comme par la sienne, n'avait plus besoin que de la confirmation du sénat. Il la demanda en des termes non seulement modestes mais soumis, sans se prévaloir de la force qu'il avait en main, et respectant l'autorité lorsqu'il pouvait s'en passer. Je rapporterai sa lettre telle que je la trouve dans Vopiscus : « Sénateurs, disait-il, rien n'est plus

« conforme à l'ordre que ce qui se passa l'année der-« nière, lorsque votre clémence donna un chef à l'u-« nivers, le choisissant dans votre compagnie, qui est « elle-même chef du monde entier, qui l'a été dans vos « prédécesseurs, et le sera dans votre postérité. Plût « aux dieux que Florien eût voulu attendre votre dé-« cision, et qu'il ne se fût pas arrogé l'empire comme « par droit de succession! Soit que votre majesté l'eût « nommé, ou qu'elle en eût nommé un autre, votre « jugement aurait été une loi pour nous; mais dans la « nécessité de résister à un usurpateur, mon armée « m'a déféré le nom d'Auguste, et même les plus sages « d'entre les soldats ont puni son usurpation par la « mort. C'est à vous à juger si je suis digne de l'em-« pire, et je vous prie d'en ordonner tout ce que votre « clémence jugera plus convenable. » Le style de cette lettre, que j'ai eu attention de conserver, est bien un style de dépendance, et il fait voir combien c'était une chose reconnue, que la souveraineté résidait essentiellement dans le sénat.

La compagnie s'étant assemblée, entendit la lecture de la lettre de Probus; et le consul proposa d'en délibérer, appelant Probus simplement par son nom, sans y ajouter aucun titre de dignité. On conçoit aisément de quel avis furent les sénateurs. Mille acclamations remplies de louanges et des vœux les plus flatteurs ratifièrent le choix de l'armée; après quoi Manlius Statianus, premier opinant, prit la parole, et dans un discours suivi il fit un éloge magnifique du prince élu, qu'il termina en demandant aux dieux que Probus gouvernât la république comme il l'avait servie [1].

[1] « Imperet quemadmodùm militavit. »

Il conclut à lui déférer les noms de César et d'Auguste, le commandement proconsulaire, le titre respectable de père de la patrie, le souverain pontificat, le droit de proposer dans le sénat trois matières différentes de délibération, et la puissance tribunitienne. J'entre à dessein dans ce détail pour faire connaître combien, malgré la confusion que devaient avoir causée tant d'élections faites tumultuairement par les armées, se conservaient encore dans toute leur vigueur les mêmes principes de gouvernement, et les mêmes formes établies par Auguste, fondateur de la monarchie des Césars.

Déclaration de Probus, par laquelle sont maintenus et amplifiés les droits du sénat

Probus se fit une loi de rappeler ces précieuses maximes, et même de les étendre en faveur du sénat. Il se réduisit presque uniquement au commandement militaire, et il laissa au sénat l'administration pleine et absolue dans le civil. Par une déclaration adressée à cette compagnie, il ordonna que les appellations des tribunaux supérieurs dans toute l'étendue de l'empire ressortissent devant elle. Il la rétablit dans le droit de nommer librement des proconsuls pour les provinces du peuple, et il voulut que les magistrats civils dans les provinces mêmes qui étaient directement sous la main de l'empereur, reçussent du sénat leur mission et leurs pouvoirs. En cela, suivant la remarque de M. de Tillemont, s'il s'éloignait de la pratique littérale des réglements d'Auguste, il en retenait l'esprit, qui avait été de laisser le gouvernement civil au sénat, et de se réserver celui des armées. Car au lieu que du temps de ce premier des empereurs, il n'y avait dans les provinces qu'un seul chef, qui réunissait en lui toute la puissance, civile et militaire, et qui était en même

Tillem. Prob. art. 2.

temps magistrat et général, on voit par l'histoire qu'en celui-ci les troupes avaient partout leur commandant particulier, qualifié *Dux*, qui ne dépendait point du gouverneur de la province. Ainsi Probus ne diminuait point les droits qui lui appartenaient en qualité de généralissime : mais il amplifiait pourtant ceux du sénat, en accordant à cette compagnie une inspection qu'elle n'avait jamais eue sur les provinces du ressort de l'empereur.

Il ne faut néanmoins pas prendre trop rigoureusement à la lettre ce que je viens de dire du partage des deux genres de pouvoir entre l'empereur et le sénat. L'empereur était le chef de cette compagnie, et par conséquent il avait droit d'influer dans ses délibérations. Mais Probus prétendait y prendre part comme chef, et non comme maître : et renouvelant une pratique abolie apparemment dans les derniers temps, il déclara que son intention était que les lois qu'il pourrait faire fussent consacrées, c'est le terme de l'historien, par les décrets du sénat.

Mérite éminent de cet empereur. Vop. Flor. 3 et Prob. 4.

Ce début de gouvernement donne une idée bien avantageuse de Probus. Il ne faisait que marcher sur la ligne qu'il avait toujours suivie. Et de son vivant, et depuis sa mort, tous ceux qui ont parlé de lui ont pris soin d'observer qu'il possédait éminemment dans ses mœurs la probité qu'exprime son nom ; et que s'il n'eût pas porté ce nom, il eût fallu le lui donner. A la probité il joignit l'élévation de l'esprit et du courage. C'était un de ces génies rares dont le mérite universel brille dès la première jeunesse, et se soutient constamment.

Sa naissance médiocre. Tillem. Vop. Prob. 3-6. Vict. Epit. Vop.

Il naquit à Sirmium dans la Pannonie vers l'an de J. C. 232, sur la fin du règne d'Alexandre Sévère. Sa naissance était médiocre, plus illustre du côté maternel que du côté de son père, à qui quelques-uns ne donnent d'autre qualité que celle d'amateur des jardins. D'autres disent qu'il se mit dans le service, qu'il devint centurion, et que s'étant acquitté honorablement de cet emploi, il passa au grade de tribun. Le père de Probus se nommait Maxime : il était originaire de Dalmatie, et il mourut en Égypte.

Ses exploits jusqu'à son élévation à l'empire.

Probus, fils d'officier, embrassa aussi le métier des armes, et s'y étant distingué par la pureté de ses mœurs et par la droiture de son caractère, autant que par sa bravoure, il fut aisément démêlé par l'empereur Valérien, qui faisait profession d'aimer et d'estimer la vertu. Ce prince fut tellement frappé de son mérite, qu'il passa en sa faveur par-dessus les lois, et le fit tribun, contre le réglement d'Adrien, dans une grande jeunesse, et lorsque Probus pouvait n'avoir que vingt-deux ans. Dans cet emploi Probus augmenta la gloire qu'il s'était déja acquise. Il mérita d'être chargé de dons militaires, couronnes, haussecols, bracelets. Il remporta en particulier l'honneur éclatant de la couronne civique, ayant délivré des mains des Quades Valérius Flaccus, parent de l'empereur. Il se fit ainsi juger digne d'être promu à un grade supérieur. Valérien lui donna le commandement de la troisième légion, à la tête de laquelle il avait été mis lui-même lorsque déja il portait des cheveux blancs. C'est ce qu'il témoigna à Probus dans la lettre par laquelle il lui annonçait sa nomination, et qu'il commençait en ces termes si flat-

teurs de la part d'un souverain : « Mon cher Probus [1], « je vous avance bien vite, et à compter vos services « la récompense ne vient pour vous qu'à pas lents. »

Nous ne sommes pas instruits en détail de toutes les actions de bravoure personnelle, par lesquelles Probus se fit la réputation du plus vaillant officier de l'armée romaine, montant le premier sur les murs de villes assiégées, arrachant et forçant les retranchements des camps ennemis, tuant de sa main dans les batailles tous ceux qui osèrent se mesurer avec lui. Il acquit même de la gloire dans les combats singuliers, et l'histoire cite un certain Aradion en Afrique, homme d'un courage ferme et opiniâtre, contre lequel Probus se battit, dont il resta vainqueur, et à qui, après l'avoir tué, il dressa un beau monument, pour honorer la valeur de celui qu'il avait vaincu. Vop. Prob. 9.

Probus, parvenu par degrés jusqu'au commandement en chef, ne se montra pas moins habile général qu'il avait paru brave officier. Il fut chargé, comme je l'ai dit, par Aurélien de reconquérir l'Égypte sur les lieutenants de Zénobie, pendant que l'empereur poussait lui-même la guerre dans l'Orient contre cette reine; et il s'acquitta de la commission au gré du prince qui l'employait. Sa valeur cependant l'emporta d'abord, et s'étant exposé témérairement il pensa être fait prisonnier. Mais sa faute lui servit de leçon : il se corrigea, et ayant battu les Palmyréniens en plus d'une occasion, il ramena l'Égypte à l'obéissance d'Aurélien.

1 « Res tuæ gestæ, Probe carissime, faciunt ut et serins tibi tradere majores exercitus * videar, et citò tamen tradam. »

* Ce mot *exercitus* ne doit et ne peut signifier ici qu'un *corps de troupes*, et non une *armée*.

C'est vraisemblablement peu avant cet exploit qu'il réduisit les Marmarides [1] en Afrique, et qu'appelé à Carthage par une rébellion qui était excitée, il y rétablit le calme et la tranquillité.

Sa conduite tout-à-fait louable, à l'égard des soldats.

Le mérite de sa conduite à l'égard des soldats égale celui de ses exploits. Il se fit aimer d'eux par sa justice, sans enfreindre ni amollir la sévérité de la discipline. Mais il était leur protecteur déclaré contre les vexations que souvent les officiers exerçaient sur eux : et dans bien des rencontres il apaisa à leur égard la redoutable colère d'Aurélien. Il visitait chaque compagnie, et se faisait rendre compte de l'état des habits et de la chaussure du soldat. S'il s'agissait de partager le butin, Probus, non seulement équitable, mais généreux, se mit toujours hors d'intérêt. Jamais il ne prit pour lui que des armes, négligeant ce qui n'était que riche et précieux. Il fallut que les troupes lui fissent une espèce de violence pour obtenir de lui qu'il acceptât un cheval qui avait été pris sur les Alains, et qui ressemblait aux chevaux de nos Tartares, petit, mal taillé, mais coureur excellent et infatigable, en sorte qu'il faisait par jour plus de trente lieues, et continuait ainsi huit à dix jours de suite. Probus, pour se défendre de le recevoir, dit d'abord qu'un pareil cheval convenait mieux à un fuyard qu'à un brave. Mais toute l'armée réunie en un vœu unanime le pressa par de si vives instances qu'enfin il se rendit.

Des sentiments si nobles, et un si bel usage de l'autorité militaire, étaient bien capables de concilier à Probus l'affection des troupes. Mais d'un autre côté,

[1] Les Marmarides occupaient le pays entre l'Égypte à l'Orient, et la Cyrénaïque à l'Occident.

il ne les flattait en aucune façon. Souverainement laborieux, il les assujettissait pareillement à des travaux continuels. Jamais il ne laissa le soldat oisif, et il disait qu'il ne fallait pas lui faire manger gratuitement le pain que la république lui donnait. Ainsi, quand il n'y avait point de guerre, il occupait les troupes à des travaux publics, à dessécher des marais pour en faire des terres labourables, à rendre plus facile et plus commode la navigation des rivières, à construire des ponts, des temples, des portiques. Il tint cette conduite, et particulier et empereur : et elle lui réussit pendant long-temps. Mais enfin elle aigrit contre lui les esprits : elle changea en haine l'amour qu'on lui portait ; et il lui en coûta la vie, comme nous le verrons, pour avoir voulu rompre la dureté alors indisciplinable des gens de guerre. Vop. 20 et 9.

Témoignages glorieux que lui rendirent les princes sous lesquels il servit.

On voit par tous ces traits rassemblés, qu'il ne manquait rien à Probus pour faire un guerrier et un général accompli. Aussi reçut-il de tous les princes sous lesquels il servit les témoignages les plus glorieux. J'ai rapporté ce qu'en pensait Valérien, sous lequel il commença à paraître. Gallien, quoique destitué de toute vertu, rendit néanmoins justice à celle de Probus, et il proteste dans une lettre que nous avons de lui, qu'il regardait cet excellent officier comme un second père, qui lui remplaçait Valérien que les malheurs de la guerre lui avaient enlevé. Nous savons en général que Claude le gothique estima et employa Probus. Quelques-uns ont dit qu'ils étaient parents ; mais indépendamment de cette considération, le mérite ne pouvait manquer d'être une recommandation puissante auprès d'un prince qui en avait lui-même beaucoup. Vop. 6, 7. Vop. 3.

Aurélien confia au même Probus le commandement de la plus vaillante légion de ses armées, et rien n'est plus honorable ni plus obligeant que la lettre qu'il lui écrivit à ce sujet : la voici. « Aurélien Auguste, à Pro« bus. Afin que vous sachiez à quel point je vous estime, « recevez le commandement de la dixième légion, que « Claude m'avait donnée à gouverner. Ce corps est « heureux : et il semble que sa prérogative singulière « soit de n'avoir pour commandants que de futurs em« pereurs. » Ces dernières paroles font connaître clairement qu'Aurélien jugeait Probus digne de l'empire; et peut-être, comme il n'avait point d'enfants mâles, s'arrangeait-il, si une mort violente et précipitée n'eût rompu ses projets, pour en faire son successeur. Il n'est donc point du tout difficile à croire que Tacite l'ait proposé, lorsqu'il s'agissait dans le sénat d'élire un empereur : et ayant été choisi lui-même, il le regarda comme son principal soutien. C'est ce qu'il lui exprime énergiquement dans une lettre par laquelle il lui annonce qu'il l'a fait commandant de toutes les troupes d'Orient : « J'ai été, lui dit-il, créé empereur par le « sénat, du consentement de l'armée. Mais [1] sachez « que c'est sur vous et sur vos talents que roule la ré« publique. » Tacite lui promettait le consulat par la même lettre. Ainsi lorsque Probus monta au rang suprême, il ne fit en quelque manière que prendre possession de ce qui lui avait été destiné par deux empereurs précédents : et rien ne fut plus convenable ni plus juste que l'empressement de l'armée pour l'élire, et celui du sénat pour le reconnaître.

[1] « Sciendum tibi est, tuis humeris magis incubuisse rempublicam. »

Le premier usage qu'il fit de son autorité fut de venger pleinement la mort d'Aurélien et celle de Tacite. Il restait encore quelques-uns des meurtriers d'Aurélien, qui avaient même pris part à la conspiration contre la personne de son successeur. Probus punit tous ceux qui avaient attenté à la vie de ces empereurs, mais avec quelque modération, et sans ajouter à la mort la rigueur des supplices. Je ne puis croire ce que raconte Zosime, que tous ces criminels furent réunis par artifice, et sous le prétexte d'un repas que l'empereur voulait leur donner. Cette ruse timide ne me paraît point convenir à un prince aussi magnanime que Probus, et aussi capable de se faire obéir. Il pardonna aux partisans de Florien, les trouvant excusables de s'être attachés au frère de leur empereur.

Devenu empereur, il punit les meurtriers d'Aurélien et de Tacite, et pardonne aux partisans de Florien. Vop. 13.

Les besoins de l'état appelaient Probus dans les Gaules, qui depuis la mort d'Aurélien étaient infestées par les courses des Barbares, Francs, Bourguignons, Vandales et autres nations germaniques, sans qu'il paraisse que personne se mît en devoir de leur résister. Aussi ces peuples ne se contentaient pas de ravager les campagnes, ils s'emparaient des villes, et ils semblaient vouloir se faire dans le pays des établissements à demeure, comme ils y réussirent enfin dans le cinquième siècle. Probus accourut, et il renversa leurs espérances.

Il se transporte dans les Gaules, et en chasse les Germains. Vop. 14, 15.

Il nous est impossible de donner un récit circonstancié des exploits de ce prince contre les différents peuples germains. Nous dirons seulement que Zosime fait mention de trois batailles gagnées tant par Probus en personne, que par ses lieutenants : l'une sur les Lyges ou Lygions, la seconde sur les Francs, la troi-

Zos.

sieme près du Rhin sur les Bourguignons et les Vandales réunis. Mais nous ne croirons pas sur la foi de cet écrivain, que dans une occasion où les Romains étaient pressés de la disette, une pluie abondante leur amena du blé qui tombait du haut des airs avec l'eau, et dont ils firent des pains en une quantité suffisante pour nourrir toute l'armée.

Vop. Le résultat général de la guerre n'est pas mal présenté par Vopiscus. Cette écrivain rapporte que Probus vainqueur en un grand nombre de combats, tua aux Barbares près de quatre cent mille hommes, reprit sur eux soixante ou soixante-dix villes qu'ils avaient envahies, leur enleva une grande partie de leur butin, et les ayant chassés de toute la Gaule, passa le Rhin, et obligea les débris de leurs armées à se retirer au-delà du Nècre et de l'Elbe; que s'étant étendu dans tout le pays entre le Rhin et ces deux rivières, il leur rendit ravages pour ravages, et ramassa un aussi grand butin que celui qu'ils avaient fait eux-mêmes dans les Gaules; que dans ees courses il fut encore tué un très-grand nombre de Barbares, dont il payait chaque tête, à mesure qu'on les lui apportait, une pièce d'or; que ces fiers ennemis, subjugués par une guerre qui désolait leur pays, résolurent de se soumettre, et que neuf de leurs rois vinrent se jeter aux pieds de l'empereur pour lui demander la paix.

Probus eût souhaité les désarmer; et c'était véritablement le seul moyen de réduire au repos ces belliqueuses et inquiètes nations. Mais il comprit en même temps que jamais il n'obtiendrait d'elles qu'elles acceptassent volontairement une condition si humiliante; qu'il faudrait les y contraindre par la force, et consé-

quemment ne point discontinuer la guerre qu'il n'eût fait de toute la Germanie une province romaine, dans laquelle il serait encore nécessaire de laisser beaucoup de troupes pour contenir dans l'obéissance un pays si vaste et si remuant. Ce projet était visiblement impraticable, et Probus se renferma dans le possible.

Il exigea des Barbares qu'ils rendissent tout ce qui pouvait rester entre leurs mains du butin fait par eux dans les Gaules; il les obligea à lui remettre sur-le-champ, sans doute par forme de dédommagement pour les frais de la guerre, leurs blés et leurs bestiaux, qui faisaient toutes leurs richesses, et il leur imposa une redevance annuelle du même genre. Il se fit donner des ôtages pour assurance de leur fidélité à remplir ces conditions; et quelques-uns ayant manqué à leurs engagements par rapport au butin gaulois, et s'en étant réservé une partie, il les en punit rigoureusement, du consentement même de leurs rois. Enfin il ordonna aux Germains de lui fournir seize mille hommes de leur plus brave et plus florissante jeunesse, pour servir dans les armées romaines. Mais il se donna bien de garde de les tenir réunis. Il les distribua en différentes provinces et dans différents corps, n'en mettant guère que cinquante ou soixante ensemble. « Il est bon, disait-il, que nous tirions du secours des Barbares, pourvu que ce secours se fasse sentir, mais non apercevoir. » Maxime très-sage, et qui, si elle eût été fidèlement observée, aurait épargné bien des malheurs à l'empire.

Probus, par une paix dont les conditions étaient si dures, avait bien affaibli et appauvri les nations germaniques. Il écrivit au sénat : « Nous n'avons laissé

« aux Barbares vaincus, que le sol de leurs terres; « tout ce qu'ils possédaient est maintenant à nous. Les « campagnes de la Gaule sont labourées par des bœufs « germains; leurs troupeaux servent à notre nourri- « ture; leurs haras nous fournissent des chevaux pour « la remonte de notre cavalerie; nos greniers sont « pleins de leurs blés. » Cet empereur prit une dernière précaution pour maintenir les choses dans l'état où il les avait mises. Il établit des camps et des châteaux dans le pays même des Barbares le long de la frontière romaine, et il y laissa de braves troupes, auxquelles il assigna des terres, des maisons, des greniers, des provisions de toute espèce, afin qu'elles ne manquassent de rien, et fussent toujours à porte d'arrêter les soulèvements dans leur naissance.

Nos auteurs ne nous disent point à quel nombre se montèrent les prisonniers faits dans cette guerre par Probus; mais il doit avoir été très-grand. Zosime nous apprend qu'ils furent tous envoyés dans la Grande-Bretagne et s'y établirent. On soupçonne qu'il y avait parmi eux des Vandales, du nom desquels un lieu voisin de Cambridge aura reçu le nom qu'il porte encore aujourd'hui de Vandelsbourg. Le plus grand nombre devait être de Saxons, si c'est cette peuplade qui a fait donner à une partie des côtes de l'île, comme le pense un savant de nos jours, le nom de *rivage saxonique*, usité dans le quatrième siècle.

Zos.

Tillem.

M. l'abbé Dubos, Mon. Franç. l. 1, c. 5.

Langage modeste et religieux de sa lettre au sénat.

De si grands succès, et si rapides, (car cette glorieuse expédition ne doit guère avoir occupé Probus que l'espace d'un an) n'enflèrent point le vainqueur. Son langage, dans la lettre au sénat dont je viens déja de citer un morceau, est modeste et même religieux.

« Sénateurs [1], dit-il, je rends graces aux dieux immor-« tels de ce qu'ils ont confirmé par l'événement le ju-« gement que vous avez porté de moi. La Gaule est dé-« livrée, la Germanie subjuguée. Neuf rois sont venus « se prosterner à mes pieds ou plutôt aux vôtres. Or-« donnez donc de solennelles actions de graces aux « dieux. » L'empereur fait ensuite mention des couronnes d'or que les villes de la Gaule lui avaient offertes en reconnaissance de leur délivrance, et il veut qu'elles soient envoyées au sénat, pour être par lui consacrées à Jupiter et aux autres dieux et déesses.

Probus était consul l'année qu'il pacifia les Gaules par l'expulsion des Germains. Il avait pris le consulat au premier janvier qui suivit son avénement au trône, suivant la pratique ordinaire des empereurs. On voit par les fastes que ce consulat est le premier qu'il ait géré. Ainsi celui que Tacite lui avait promis en même temps qu'il le faisait général de l'Orient, n'eut point lieu par quelque raison que ce puisse être. An. R. 1028. Tillem. not. 3 sur Prob.

L'année suivante Probus consul pour la seconde fois, marcha vers l'Illyrie qu'inquiétaient et vexaient les Sarmates, et d'autres peuples voisins du Danube. Il passa par la Rhétie, où il rétablit le calme qui y avait été apparemment troublé par les mêmes ennemis dont il venait de délivrer les Gaules. En Illyrie il reprit presque sans combat tout ce qu'avaient pillé et enlevé les Barbares, et il les chassa du pays. La victoire le suivait partout. Arrivé en Thrace, il réduisit au devoir par la seule terreur de son nom tous les différents peuples de la nation des Goths. Mais dans l'Asie mi- Il pacifie la Rhétie, l'Illyrie, la Thrace. An. R. 1029. Vop. 16.

[1] « Ago Diis immortalibus gratias, P. C., quia vestra in me judicia comprobârunt. »

neure, les Isaures se montrèrent plus opiniâtres, et lui firent plus de résistance.

Il passe dans l'Asie mineure, et marche contre les Isaures.

J'ai parlé ailleurs de ces montagnards, que la nature de leur pays rendait brigands de profession, et dont le chef avait osé se faire empereur sous Gallien. Ce tyran, dont nous avons parlé en son lieu, et qui se nommait Trébellien, périt dans une entreprise si téméraire; mais la nation ne fut point domptée : et les armes romaines ayant toujours [1] été occupées depuis ce temps contre des ennemis plus dangereux et plus pressants, les Isaures continuèrent impunément leur métier de voleurs et de pirates, et ils couraient toute la Pamphylie et la Lycie. Probus ayant pacifié l'Occident, et se préparant à aller en Orient pour y faire respecter son nom et ses armes, voulut en passant ou soumettre ou détruire ce peuple de brigands, qui au milieu de l'empire en bravait la puissance.

Nous trouvons nommé dans Vospicus un Palfurius chef des Isaures, et dans Zosime un Lydius avec la même qualité. Sont-ce deux hommes différents, ou deux noms du même homme? c'est ce qu'il est difficile et peu important de décider. Je m'attache ici à Zosime, qui nous donne un plus grand détail et plus curieux.

Siége de Cremna. Zos.

Lydius, à l'approche des troupes romaines qui marchaient contre lui, sentant bien qu'il ne pouvait tenir la campagne, se renferma dans la ville de Cremna,

[1] Trébellius, dans la courte histoire qu'il nous a laissée du tyran Trébellien, dit que Claude II fit la guerre aux Isaures. Mais ce prince, dans un règne qui fut très-court, eut assez d'affaires contre les Goths; et je trouve tout-à-fait vraisemblable la conjecture de Casaubon, qui pense que Trébellius a attribué par erreur à Claude ce qui convient à Probus.

dont le nom même marque la situation [1]. Elle était guindée au haut d'un roc, dont la pente était raide naturellement, et que l'on avait pris soin d'escarper encore par des travaux. Probus ayant ordonné à un de ses lieutenants d'assiéger la place, et de ne la point quitter qu'il ne l'eût prise, Lydius se défendit en brave homme, en homme de ressources; et il est fâcheux que ces qualités estimables soient déshonorées en lui par la scélératesse.

Il avait du monde avec lui, mais il craignait la disette des vivres. Pour y remédier, il abattit un grand nombre de maisons, et il en mit le sol en état d'être labouré et de porter des grains. Il fit sortir les bouches inutiles; et comme les assiégeants ne voulurent pas recevoir ces malheureux, il les précipita, hommes, femmes et enfants, dans les fondrières qui environnaient la ville. Il creusa une mine, qui passant par-dessous les retranchements des Romains, avait son issue dans la campagne; et par là il envoyait des partis qui enlevaient tout ce qu'ils trouvaient de bestiaux et de blés, et facilitaient ainsi la subsistance de la garnison. Enfin cette ressource lui ayant été ôtée par les Romains, qui découvrirent la mine, il prit la résolution de diminuer encore le nombre de ceux qu'il avait à nourrir, de ne garder avec lui que les hommes déterminés à toute extrémité, et de passer tout le reste au fil de l'épée. Il ajouta les précautions de l'économie, distribuant le pain et le vin par mesure aux fidèles compagnons qu'il s'était réservés. Avec eux il avait pris son parti de s'ensevelir sous les ruines de la place.

[1] Κρῆμνος en grec signifie *précipice*.

Mais la mort qu'il s'attira par une vengeance aussi imprudente qu'inhumaine, mit fin à la résistance des assiégés, et rendit les Romains vainqueurs.

Un tireur excellent, qui avait la réputation d'atteindre toujours au but, ayant reçu ordre de Lydius de tirer sur quelqu'un des ennemis qui se montrait, manqua son coup, soit par hasard, soit à dessein. Lydius sur-le-champ le fit fouetter cruellement, le menaçant même de la mort. Cet homme outré et effrayé trouva moyen de passer dans le camp des assiégeants, et ayant été amené au général, il lui fit remarquer dans le mur une petite fenêtre par laquelle Lydius observait tout ce qui se passait dans le camp; et il promit de le tuer la première fois qu'il l'y apercevrait. Son offre fut acceptée, et il ne tarda pas à l'exécuter. Lydius s'étant présenté à l'ouverture que connaissait le tireur, fut atteint de la flèche meurtrière et blessé à mort. Il eut encore le temps d'envoyer aux enfers avant lui ceux du courage desquels il se défiait, et ayant exhorté les autres à ne se jamais rendre, il expira. La constance ou plutôt l'opiniâtreté de ses gens s'éteignit avec lui, et ils reçurent les Romains dans la place.

Mesures que Prend Probus pour purger l'Isaurie des brigands. Vop.

Probus prit toutes les mesures imaginables pour purger l'Isaurie de cette race de brigands qui l'occupait depuis plusieurs siècles. Il visita tous leurs forts, tous leurs nids, toutes leurs retraites, et il se convainquit qu'il était plus aisé de les empêcher d'y rentrer que de les en chasser. Il y établit de vieux soldats qui avaient fini leur temps de service, et il leur donna en propriété et les châteaux et les terres, sous la condition que leurs enfants mâles seraient tenus avant dix-huit ans de prendre parti dans les armées, de peur qu'in-

vités par la situation des lieux, ils n'imitassent les anciens habitants et ne s'accoutumassent à vivre de brigandage. Mais malgré ces précautions le pays se repeupla encore de voleurs, qui donnèrent de l'exercice, comme je l'ai déja observé, aux empereurs suivants.

Il repousse les Blemmyes et les subjugue. Vop. 17, et Zos.

Probus marcha ensuite vers l'Orient, dont il voulait assurer les frontières contre les Perses, qui apparemment avaient fait quelques courses sur les terres romaines; et en même temps étant instruit que les Blemmyes répandaient la terreur dans tout le midi de l'Égypte, et s'étaient emparés des villles de Coptos [1] et de Ptolémaïde, il donna commission de pacifier ce pays à un de ses lieutenants. Les deux villes furent reconquises, les Blemmyes eux-mêmes repoussés et subjugués. On fit sur eux un grand nombre de prisonniers, qui furent envoyés à Rome, et leur figure, dit l'historien, y causa beaucoup d'étonnement. Elle serait en effet très-étonnante, si ce qu'on en a dit eût été vrai; s'ils n'eussent point eu de tête, et qu'ils eussent porté leur bouche et leurs yeux sur la poitrine. Mais cette fable absurde n'a pas besoin d'être réfutée. Peut-être ces peuples avaient-ils le cou fort court et la tête enfoncée dans les épaules. Quoi qu'il en soit, les Blemmyes ne devaient pas être sous Probus entièrement inconnus à Rome; on y en avait déja vu au triomphe d'Aurélien. Plin. v, 2.

Il marche contre les Perses.

La victoire remportée sur les Blemmyes eut de l'éclat, et elle augmenta la terreur que l'approche de

[1] Ces villes étaient situées dans la Thébaïde ou haute Égypte, sur le Nil. On croit que c'est du nom de *Coptos* que vient celui de *Cophtes*, qui désigne les chrétiens d'Égypte faisant profession d'eutychianisme.

Vop. Probus à la tête d'une armée avait déja jetée parmi les Perses. Leur roi Vararane II [1], résolu de conjurer l'orage, envoya des ambassadeurs, qui trouvèrent l'empereur romain déja campé sur des montagnes de l'Arménie, d'où l'on découvrait leur pays. L'audience [2] qu'il leur donna est extrêmement singulière, et elle renouvelle l'exemple de la simplicité, de la frugalité rigide, et en même temps de la fierté du courage des Curius et des Fabrices.

Synes. περὶ βασιλ.

Simplicité et hauteur de ses manières dans l'audience qu'il donne à leurs ambassadeurs.

Probus étant arrivé sur la hauteur avait commandé à son armée de repaître, sans s'astreindre à ménager les provisions, parce que les états des Perses, qu'il leur montrait de la main, allaient leur fournir des vivres en abondance; et lui-même s'étant assis sur l'herbe, il prit son repas, qui consistait en une purée de pois avec quelques morceaux de porc salé. En ce moment on lui annonça les ambassadeurs de Perse, et il ordonna qu'on les fît approcher. Ce fut un premier sujet d'étonnement pour ces étrangers, qui, accoutumés au faste de la cour de leur prince, s'étaient imaginé qu'il faudrait attendre long-temps l'audience de l'empereur romain, et qu'ils n'y seraient admis qu'après avoir paru devant les ministres, auprès desquels ils croyaient même qu'ils auraient besoin d'introducteurs. Leur surprise redoubla lorsqu'ils aperçurent Probus dans la situation que je viens de décrire, ayant une casaque de pourpre tout unie, et un bonnet sur sa tête. Mais avec un ex-

[1] Vopiscus nomme ce roi Narsès. M. de Tillemont prouve dans sa cinquième note sur Probus que cet écrivain s'est trompé, et que c'était Varane II qui régnait alors en Perse.

[2] Synésius, de qui nous tenons le récit de cette audience, en fait honneur à Carin. Mais c'est une erreur visible, et M. de Tillemont, d'après le père Pétau, a jugé avec raison qu'un fait de cette nature convient infiniment mieux à Probus.

térieur si simple il leur tint un langage dont la hauteur menaçante les fit trembler. Il leur dit qu'il était l'empereur, et qu'il les chargeait de déclarer à leur maître que si dans le jour il ne se mettait en devoir de réparer les torts qu'il avait faits aux Romains, il verrait, avant que le mois fût fini, toutes les campagnes de son royaume aussi rases et aussi nues que l'était la tête de Probus ; et en même temps il ôta son bonnet pour leur montrer sa tête chauve et sur laquelle il n'y avait pas un cheveu. Il ajouta que s'ils avaient besoin de manger ils pouvaient prendre part à son repas, sinon qu'ils eussent à sortir du camp sur l'heure, parce que leur commission était remplie.

Je ne sais si c'est à cette ambassade ou à une autre du même roi de Perse que l'on doit attribuer ce que je vais rapporter, d'après Vopiscus. Vararane avait envoyé des présents à Probus ; Probus les rejeta, et lui répondit par une lettre conçue en ces termes : « Je m'é-« tonne que sur des possessions qui dans leur totalité « vont devenir notre butin, vous ayez prétendu me « faire une si petite part. Gardez ce que vous avez ; nous « savons les voies de nous en emparer quand nous le « voudrons. » *Lettre fière qu'il écrit à leur roi. Vop.*

La fierté de cette lettre convient à tout le reste de la conduite de Probus. Vararane en fut effrayé, et, si nous en croyons Synésius, il vint lui-même trouver l'empereur romain pour négocier un traité. Ce qui est certain, c'est qu'il n'y eut point d'hostilités : la paix fut conclue. Les conditions en sont ignorées : tout ce que nous en pouvons dire, c'est qu'elles furent telles que Probus les prescrivit. Il ne renonçait pas néanmoins au dessein de faire la guerre aux Perses ; mais, ayant *La paix se conclut. Synes. et Vop.*

d'autres affaires qui le commandaient dans le moment, il la différait.

Revenu en Europe, il transporte un grand nombre de Barbares sur les terres de l'empire.

Ces affaires lui étaient suscitées par deux sortes d'ennemis, les Barbares du Nord et plusieurs sujets rebelles. Les Barbares, Germains, Sarmates, Scythes, Goths, étaient vaincus; mais Probus connaissait trop le caractère indomptable de ces nations pour espérer qu'il y eût un autre moyen de les réduire au repos que de les mettre dans l'impuissance de remuer. Il résolut d'en faire de grandes transplantations sur les terres de l'empire. Arrivé en Thrace, il y établit cent mille Bastarnes, peuple scythique dont il est fait mention dans l'histoire romaine dès le temps de Philippe et de Persée, rois de Macédoine. Cette colonie réussit : les Bastarnes étaient apparemment un peu plus civilisés que les autres nations de même origine. Ils s'accoutumèrent aux mœurs et aux lois romaines, et devinrent de fidèles sujets; mais les Gédines, les Vandales, les Francs, ne répondirent pas avec la même docilité aux intentions de Probus. Toutes les peuplades de ces différentes nations qu'il transplanta en différents lieux se révoltèrent, coururent les terres et les mers, et exercèrent sa vigilance et son activité. Il en vainquit et tailla en pièces une partie en un grand nombre de combats; les autres s'en retournèrent dans leur pays.

Vop. 18.

Audace incroyable d'une poignée de Francs.

Vop. et Zos. et Paneg. Maxim. Aug.

On peut juger de l'attachement prodigieux de ces Barbares pour leur liberté, et de leur audace incroyable, par l'exemple d'une poignée de Francs qui avaient été transportés dans le Pont. Ayant trouvé l'occasion de s'emparer de quelques vaisseaux, ils se mirent en mer, traversèrent le Bosphore de Thrace, la Propontide, l'Hellespont, et, étant entrés dans la mer Égée,

ils ravagèrent à droite et à gauche les côtes de l'Asie et de la Grèce. Ils vinrent ensuite en Sicile, et pillèrent la fameuse ville de Syracuse. De là s'étant portés vers l'Afrique, ils reçurent un échec près de Carthage, d'où l'on envoya sur eux une escadre ; mais, sans se décourager, ils continuèrent leur route vers le détroit, faisant souvent des descentes pour fournir à leur subsistance. Ils passèrent ainsi dans l'Océan, et, ayant tourné l'Espagne et côtoyé la Gaule, ils arrivèrent heureusement à l'embouchure du Rhin, et se rendirent à leur patrie.

Au reste, si la sagesse de Probus ne put amollir la dureté des Barbares et les amener au point de vivre en paix sur les terres romaines, la terreur de son nom les contint, et les frontières de l'empire furent tranquilles.

Tyrans qui s'élevèrent contre Probus.

Au dedans il éprouva, comme je l'ai dit, plusieurs rébellions. L'histoire nomme trois tyrans, dont les entreprises n'ont point de dates certaines. Je vais par cette raison les raconter tout de suite.

Saturnin en Orient. Vop. Prob. 18 et Saturn. Zos. Zon.

Saturnin, gaulois, ou, selon Zosime, maure d'origine, se révolta en Orient contre Probus. C'était un homme de mérite, et qui, en s'adonnant au métier des armes, n'avait pas négligé de se cultiver l'esprit par l'étude de l'éloquence. Il se distingua dans les commandements militaires, et il fit de grands exploits en Gaule, en Afrique, en Espagne. Aurélien, qui l'estimait beaucoup, lui confia l'importante charge de garder la frontière de l'Orient ; mais comme il le connaissait en même temps pour un esprit léger et porté à l'ambition, il lui défendit expressément d'entrer jamais en Égypte, de peur que le concours de l'humeur inquiète et volage du peuple égyptien avec le vice semblable de ce général

ne produisît quelque effet funeste et ne l'écartât de son devoir. L'événement prouva combien était judicieuse la précaution d'Aurélien; car sous le règne de Probus, qui apparemment avait levé la défense de son prédécesseur, Saturnin, étant venu à Alexandrie, le peuple de cette ville, qui était accoutumé à ne voir que des préfets, c'est-à-dire des commandants d'un ordre inférieur, fut tellement frappé de l'éclat et de la pompe d'un général d'armée, revêtu des titres les plus éminents, qu'il le proclama sur-le-champ Auguste.

Saturnin se conduisit d'abord en homme sage. Sans accepter l'honneur qui lui était déféré tumultuairement, il se hâta de sortir d'Alexandrie et se retira en Palestine; mais là, faisant réflexion sur ce qui venait d'arriver, et se persuadant qu'il n'y avait plus de sûreté pour lui à demeurer dans la condition privée, et qu'il était réduit à la nécessité d'être empereur ou de périr, il prit la pourpre et fut reconnu, ou pour me servir du terme original, adoré des soldats qu'il commandait. Cette adoration consistait à porter à la bouche avec la main et à baiser le bas de l'habit de pourpre dont le prince était vêtu. C'est la première fois que je trouve cette expression dans l'histoire des empereurs romains.

On dit que pendant la cérémonie de son installation Saturnin versait des larmes, et que, prévoyant la catastrophe à laquelle se terminerait cette scène, il disait : « La république perd aujourd'hui un sujet, s'il « m'est permis de le dire, nécessaire. Je lui ai rendu « de grands services; mais quel fruit m'en reste-t-il? « Par la démarche que je fais actuellement, je ruine « tout le passé. » Ceux qui l'environnaient l'exhortaient

à concevoir de meilleures espérances; mais il n'écoutait point leurs discours. «Je sais, leur disait-il, quels « sont en général les dangers de la première place; « mais ici le cas est encore bien plus effrayant. En « me déclarant le rival de Probus, dont je dois tenir à « honneur d'être le lieutenant, qui est aimé de tous et « digne de l'être, je me précipite dans une mort iné« vitable. Si quelque chose me console, c'est que je ne « périrai pas seul. » Ce langage est bien celui d'un homme inconséquent, combattu de pensées et de sentiments contraires, qui cède à l'impression la plus forte sans étouffer l'autre, et qui ne sait être ni tout-à-fait vertueux ni tout-à-fait méchant.

Il se faisait une fausse idée de Probus, lorsqu'il le jugeait inexorable à son égard. Probus l'aimait; et il était si peu disposé à prendre contre lui des préventions fâcheuses, que, si nous en croyons Zonare, il fit mourir celui qui lui apporta la nouvelle de la révolte de Saturnin, comme un calomniateur. Lorsqu'il ne lui fut plus possible de douter du fait, il écrivit plusieurs lettres au rebelle pour lui promettre sa grace; mais les soldats, qui s'étaient rendus complices du crime ne permirent pas à leur chef de prendre confiance aux promesses de l'empereur. Il fallut donc employer la force et les armes pour réduire des opiniâtres. Les troupes fidèles que Probus avait en Orient combattirent contre les révoltés. Il y eut plusieurs actions, dont le succès ne fut pas avantageux à Saturnin. Il se vit obligé de se renfermer dans le château d'Apamée, où, ayant été forcé et pris, il fut tué par les vainqueurs, sans l'ordre et même, dit-on, contre les intentions de Probus.

Eusèbe dans sa Chronique rapporte que Saturnin, avant que de se révolter, avait commencé à bâtir une nouvelle Antioche. Il ne s'explique pas davantage.

Deux autres tyrans, plus décidés et plus résolus, s'élevèrent successivement dans les Gaules, Proculus et Bénosus.

Proculus en Gaule. Vop. Prob 18, et Proc.

Proculus était natif d'Albenga en Ligurie, où sa famille tenait un rang illustre, et il avait hérité de ses pères le goût pour le brigandage, dans lequel il s'enrichit beaucoup. Il servit dans les armées romaines, et il y signala sa bravoure, mais dans la petite guerre, pour laquelle il était né. On ne cite point de grade plus distingué auquel il soit parvenu que celui de tribun. Du reste, homme sans mœurs, et qui tirait vanité de ses exploits de débauche.

Il paraît qu'il appréhenda que ses excès ne l'eussent mis mal dans l'esprit de Probus, qui maintenait avec sévérité la bonne discipline. Et ceux de Lyon, maltraités par Aurélien, et craignant, sans que j'en puisse dire la raison, les mêmes rigueurs de la part de l'empereur régnant, exhortèrent Proculus à se révolter et à se mettre à la tête des Gaules. A l'appui de ces motifs vinrent les conseils de sa femme, qui était d'une ambition et d'une audace au-dessus de son sexe. Lorsqu'il se fut déterminé et arrangé pour l'exécution, le complot éclata à Cologne dans un repas, où cet officier, vainqueur au jeu jusqu'à dix fois, fut proclamé Auguste par un bouffon, qui lui mit la pourpre sur les épaules et l'adora. Les convives avaient sans doute le mot, et ils prirent au sérieux ce qui ne paraissait qu'un badinage. Les troupes qui étaient dans la ville ou aux environs suivirent cette impression; et de proche en

Eutrop. et Vict. Épit.

proche la rébellion gagna toute la Gaule, et même les Espagnes et la Grande-Bretagne, qui s'en regardaient alors comme des dépendances. Proculus aurait bien voulu engager aussi dans son parti les Barbares qui occupaient les bords du Rhin; mais ils demeurèrent fidèles à Probus, et l'aidèrent même dans la guerre que ce prince fut obligé de faire au tyran.

Le détail de cette guerre nous est peu connu. Vopiscus nous apprend seulement que Proculus battit les Allemands, dont il n'avait pu obtenir l'alliance, mais qu'il ne se soutint pas contre Probus, qui le mit en fuite et le réduisit à aller chercher un asile chez les Francs, du sang desquels il prétendait tirer son origine; que les Francs, à qui Vopiscus reproche ici, assez mal-à-propos ce me semble, de se faire un jeu de manquer à la foi jurée, livrèrent à Probus, dont ils étaient alliés, un sujet rebelle; et que Proculus, étant ainsi tombé entre les mains de son prince justement irrité, subit la peine de son crime, et fut mis à mort.

Il avait un fils en bas âge, nommé Hérennianus, qu'il se proposait de déclarer empereur dès qu'il aurait cinq ans accomplis. C'est apparemment par ce fils que se perpétua sa postérité, qui subsista honorablement à Albenga, mais dans un état modeste et tout différent de celui de ses auteurs, aussi désabusée des projets téméraires de grandeur qu'éloignée du métier de brigands.

Le funeste sort de Proculus ne fut point une leçon pour Bonosus, qui, marchant sur ses traces, s'attira un pareil malheur. Il avait fait une fortune considérable, et que ne lui promettait pas sa naissance. Né en Espagne, originaire de la Grande-Bretagne, fils d'une

Bonosus pareillement en Gaule. Vop. Bon.

mère gauloise, il eut pour père un rhéteur, suivant qu'il le disait lui-même, ou selon d'autres un maître de petite école de grammaire. Il perdit son père lorsqu'il était encore dans les années de l'enfance, et il fut élevé par sa mère, qui voulut le rendre habile dans les lettres. Mais son goût le portait à la guerre : il se jeta dans le service, et, ayant obtenu d'abord ce que nous appellerions brevet de capitaine[1], il parvint ensuite au rang de tribun, et enfin au commandement général des troupes qui gardaient la frontière de Rhétie.

Il avait un talent singulier : c'était celui de boire tant qu'il voulait sans jamais perdre la raison, et gardant toujours son sang-froid. Aurélien disait de lui qu'il était né non pour vivre, mais pour boire. Le mot est plus joli en latin à cause de la ressemblance des verbes *vivere* et *bibere*. Cet empereur se servait utilement de la force de tête qu'avait Bonose; et, lorsqu'il lui venait des ambassadeurs de quelque nation barbare, il envoyait cet officier boire avec eux, et Bonose en les enivrant tirait d'eux tout le secret de leurs instructions. Aurélien lui fit épouser dans la même vue une prisonnière de guerre du sang royal de la nation des Goths. Cette dame était d'un mérite digne de sa naissance, et respectée des Goths à ce double titre, elle procurait à son mari des relations avec eux, au moyen desquelles Bonose apprenait bien des choses dont il était bon que l'empereur fût averti.

Sous Probus, Bonose avait le commandement de la flotille que les Romains entretenaient sur le Rhin. Il

[1] L'expression originale est *inter ordinarios*. Ceux que l'on appelait alors *ordinarii* étaient, selon Saumaise, des officiers qui avaient le rang de capitaines, sans avoir de compagnie à leurs ordres.

arriva qu'apparemment par sa négligence les Germains y mirent le feu et la brûlèrent. Il craignit d'être puni, et il eut recours à la ressource qui était devenue alors commune parmi les grands officiers des armées : il se fit empereur. Ses forces même doivent avoir été considérables, puisque ce ne fut pas sans peine que Probus vint à bout de le vaincre. Mais enfin il le battit si complètement, que Bonose désespéré s'enfuit à Cologne, où il se pendit lui-même : et l'on fit à ce sujet une mauvaise plaisanterie par allusion à la quantité de vin qu'il avait coutume de boire. On dit que c'était un broc qui était pendu, et non un homme. Le vainqueur, modéré et clément, n'étendit point sa vengeance sur la famille du rebelle : il laissa la vie à ses deux fils; il traita sa veuve avec toute sorte d'honneurs, et il lui conserva la pension dont elle jouissait sur le trésor impérial. Entrop. et Vict. uterque.

Zosime et Zonare font mention d'une quatrième rébellion dans la Grande-Bretagne, mais sans en nommer le chef. Ils nous apprennent seulement qu'il était commandant de l'île, et qu'il avait obtenu cet emploi par le crédit de Victorinus, maure de naissance. Lorsqu'il se fut révolté, Probus en fit des reproches à Victorinus. Celui-ci, se persuadant que contre un traître la trahison était permise, se retira de la cour sous prétexte de quelque mécontentement, et il passa dans la Grande-Bretagne comme pour y chercher un asile auprès d'un ami. Il fut reçu à bras ouverts, et, profitant de la sécurité du tyran, il trouva l'occasion de l'assassiner pendant la nuit, et s'en retourna vers Probus. On ne nous dit point quel jugement porta cet Tyran dans la Grande-Bretagne. Zos. Zon.

empereur d'une action utile à ses intérêts, mais contraire à tous ses principes.

Mouvement d'une troupe de gladiateurs. Zos.

Il n'y eut pas jusqu'aux gladiateurs qui ne donnassent de l'occupation à Probus. Quatre-vingts de ces misérables ayant tué leurs surveillants, et s'étant sauvés de l'école où on les tenait ensemble pour les dresser, vinrent dans les environs de Rome piller et ravager tout ce qui se trouva sous leurs mains. Le succès leur donna des compagnons en grand nombre; et il fallut que l'empereur envoyât des troupes pour dissiper et détruire cette canaille.

Triomphe de Probus. Vop. 29.

C'est après les guerres de Probus contre les ennemis du dehors, et contre les rebelles, que Vopiscus place son triomphe, cérémonie qui demande en effet et suppose un intervalle de tranquillité. Ce prince triompha des Germains et des Blemmyes, nations dont l'*éloignement* du Nord au Sud est immense, et donne une idée magnifique de la grandeur romaine. Quoique l'intitulé de ce triomphe ne porte que les noms de ces deux peuples, Probus en avait vaincu beaucoup d'autres, et il en fit paraître et marcher devant son char un grand nombre de prisonniers, partagés en compagnies de cinquante hommes.

Fêtes et spectacles à cette occasion.

A l'occasion de son triomphe il fit, suivant l'usage, des largesses aux soldats et au peuple, il donna des jeux et des spectacles, combats contre les bêtes, combats de trois cents couples de gladiateurs, qui furent choisis entre les prisonniers qu'il avait menés en triomphe, Blemmyes, Germains, Sarmates et Isaures. Il donna aussi au peuple le divertissement d'une chasse dans le cirque, dont les apprêts nous sont décrits par Vopiscus.

Des arbres déplantés avec leurs racines par les soldats, furent apportés dans le cirque, où on les attacha sur un plancher formé de poutres bien liées ensemble. On recouvrit ce plancher de terre, en sorte que le cirque parut tout d'un coup changé en une belle et verdoyante forêt. Dans cette forêt factice on lâcha toutes sortes d'animaux qui se plaisent dans les bois, sans être malfaisants et carnassiers, mille autruches, mille cerfs, mille sangliers, des daims, des chevreuils, des bêtes étrangères que les Romains appelaient brebis sauvages, en un mot tout ce que l'on avait pu ramasser de grand gibier. Ensuite on permit au peuple de leur courir sus, et chacun eut la liberté d'emporter sa proie. Les dépenses aussi frivoles qu'exorbitantes de ces jeux étaient d'une nécessité indispensable pour les empereurs, s'ils voulaient satisfaire le peuple de Rome, à qui il ne restait plus de ses anciens droits que celui d'être amusé par ses maîtres.

Il permet de planter des vignes dans les Gaules, dans l'Espagne et dans la Pannonie. Vop. 18. Eutrop. Vict. uterq.

Probus procura aux provinces de l'empire un agrément plus solide et plus durable, en levant la défense que Domitien avait faite de planter des vignes. Il permit cette plantation aux Gaulois, aux Espagnols, aux Pannoniens. Ainsi, les vins de Bourgogne et de Champagne en France, et ceux de Tokai en Hongrie, lui doivent leur existence; et je m'étonnerais que ce prince n'eût pas été célébré par les buveurs comme un nouveau Bacchus, si les buveurs étaient savants. Il prit soin lui-même de faire planter en vigne par les soldats le mont Alma près de Sirmium sa patrie, et le mont d'Or dans la Mésie supérieure, et il donna ces vignobles aux habitants du pays, en les chargeant du soin et des frais de la culture. Il s'était fait une maxime,

comme je l'ai observé, de tenir toujours les troupes occupées, et il exigea d'elles un autre ouvrage qui lui attira une mort funeste.

Il est tué près de Sirmium par ses soldats. Vop. 20. Eutrop. Vict. uterq.

Ayant rétabli le calme dans toute l'étendue de l'empire, il se préparait à aller venger sur les Perses le désastre et la honte de Valérien, et il prit sa route par l'Illyrie, où il fit quelque séjour pendant que ses forces s'assemblaient, et qu'il disposait tout ce qui était nécessaire pour son entreprise. Durant ce séjour, il ne voulut pas laisser oisives les troupes qu'il avait avec lui, et il les fit travailler à dessécher des marais près de Sirmium, en creusant un canal qui en porterait les eaux dans la Save. Il se proposait ainsi d'enrichir son pays natal, qui sans agrandir son territoire acquerrait de nouvelles terres labourables. Les soldats, à qui ces travaux déplaisaient, se mutinèrent; et ce qui porta leur mécontentement jusqu'à la fureur, fut un mot que l'on attribuait à Probus, et qui ne me paraît guère vraisemblable. On lui faisait dire que dans peu l'empire n'aurait plus besoin de soldats. Est-il croyable que Probus tînt ce langage au moment précis où il entreprenait une guerre très-importante? Ces bruits étaient semés sans doute par quelque ambitieux, et on peut jeter les soupçons sur Carus, qui lui succéda et qui a été accusé dans le temps même de s'être frayé le chemin au trône par le crime. Et le témoignage de Zonare s'y rapporte en ce qu'il résulte du récit de cet écrivain, d'ailleurs chargé de circonstances improbables, que la nomination de Carus à l'empire par les troupes qu'il commandait précéda la mort de Probus. Quoi qu'il en soit, ce grand et excellent empereur fut attaqué par ses soldats révoltés et furieux. Il voulut s'enfuir dans

Vop. Car. 6.

Zonar.

une tour garnie de fer, qu'il avait fait construire pour observer lui-même ce qui se passait dans tout le pays des environs. Les assassins l'atteignirent avant qu'il eût pu gagner cet asile, et ils le tuèrent sur la place.

Julien l'Apostat, en blâmant l'attentat des soldats sur la vie de Probus, prétend d'un autre côté que ce prince donna lieu à son malheur par une sévérité outrée, qui ne connaissait aucun des tempéraments que la prudence exige. Je ne sais si l'on doit avoir assez bonne opinion du jugement de Julien pour adopter sa censure contre cet empereur, qui à tous les égards valait infiniment mieux que lui. Jul. Cæs.

Entre tous ceux qui ont occupé le trône des Césars, il est difficile d'en citer aucun que l'on puisse mettre au-dessus de Probus. Constamment victorieux depuis sa première jeunesse jusqu'à sa mort, il réunit les qualités de l'homme de bien aux talents militaires : aussi guerrier qu'Aurélien, mais plus doux; aussi modéré peut-être que Marc Aurèle, mais plus propre à la guerre; employant les armes par nécessité et respectant les lois; grand capitaine et prince attentif à rendre ses sujets heureux; toujours occupé de projets utiles, et faisant servir les travaux de ses soldats aux avantages de la paix. Dans un règne fort court il rebâtit ou répara soixante-et-dix villes. Il forma un grand nombre d'habiles généraux, dont quelques-uns devinrent de grands princes, tels que Carus, Dioclétien, Maximien Hercule, Constance Chlore. L'empire, relevé de sa chute par Claude II, rétabli dans sa gloire par Aurélien, parvint sous Probus à la plus grande félicité dont il ait jamais joui : et si le crime des soldats n'eût

Éloge de Probus. Vop. 22. Eutrop. Jul. Cæs. Vop. 12.

abrégé ses jours, il aurait fait revivre le siècle d'Auguste.

Honneurs rendus à sa mémoire. Vop. 21.

Il fut regretté amèrement du sénat et du peuple romain. L'armée même se reprocha sa mort, dont elle était cause, et elle lui dressa un tombeau avec cette épitaphe : CI GIT L'EMPEREUR PROBUS, VRAIMENT DIGNE PAR SA PROBITÉ DU NOM QU'IL PORTAIT, VAINQUEUR DE TOUTES LES NATIONS BARBARES, VAINQUEUR DES TYRANS. Carus son successeur le vengea, soit par zèle sincère, soit par politique, et il fit mourir ses assassins dans les tourments. Il rendit les plus grands honneurs à sa mémoire, et il le mit au rang des dieux.

Vop. Car. 6. Tillem.

An.R. 1033. Tillem.

Probus fut tué vers le commencement du mois d'août de l'an de Jésus-Christ 282, ayant régné six ans et quelques mois, et vécu cinquante ans. Sa postérité s'ensevelit volontairement dans l'obscurité, pour ne point irriter la jalousie des princes sous lesquels elle vivait. Elle alla s'établir dans le territoire de Vérone vers les lacs de Côme et de Garde.

Sa postérité. Vop. Prob. 24.

CARUS

ET SES FILS

CARIN ET NUMÉRIEN.

SUITE

DU LIVRE XXVII.

FASTES DU RÈGNE DE CARUS, ET DE SES FILS CARIN ET NUMÉRIEN.

Probus Augustus V. An. R. 1033.
...... Victorinus. De J. C. 282.

Carus, préfet du prétoire, proclamé empereur, peut-être même du vivant de Probus, est reconnu de tout l'empire. Il était de Narbonne, et il avait passé par toutes les charges civiles et militaires, y compris le consulat.

Il notifie son élection au sénat.

Il nomme Césars ses deux fils Carin et Numérien.

Il défait les Sarmates, et assure la tranquillité de l'Illyrie.

An. R. 1034. De J.C. 283.

M. Aurelius Carus Augustus II.
M. Aurelius Carinus Cæsar.

Carus, prêt à marcher contre les Perses, envoie Carin son fils aîné en Occident, pour contenir les Barbares du Nord.

Il est à croire qu'il le nomma alors Auguste, aussi bien que Numérien son second fils, qu'il menait avec lui.

Jeux donnés à Rome par Carus. Carin y préside.

Carin remporte quelques avantages sur les Barbares: du reste il se conduit en vrai tyran, mêlant la cruauté à la débauche.

Carus se rend maître de la Mésopotamie, prend les villes de Séleucie et de Ctésiphon.

Il périt au-delà du Tigre, tué, dit-on, par le tonnerre. Mais il est plus que probable que ce fut par les intrigues criminelles d'Arrius Aper, préfet du prétoire, qu'il perdit la vie.

Sa mort tombe sur la fin de cette année, ou au commencement de la suivante.

Il fut mis au rang des dieux.

An. R. 1035. De J.C. 284.

M. Aurelius Carinus II. } Augg.
M. Aurelius Numerianus. }

Carin et Numérien, empereurs.

Numérien ramène son armée du pays des Perses, et traverse l'Asie.

Il est tué près de Périnthe, en Thrace, par le même Aper qui avait fait périr Carus.

Dioclétien est élu empereur par l'armée à Chalcédoine, le 17 septembre. Il tue Aper de sa main.

Numérien est mis au rang des dieux.

CARIN et DIOCLÉTIEN, empereurs. AN. R. 1036. DE J.C. 285.

Carin et Dioclétien se préparent à la guerre l'un contre l'autre.

C. VALERIUS DIOCLETIANUS AUGUSTUS II.
...... ARISTOBULUS.

Dioclétien avait eu un premier consulat avant que de devenir empereur.

Carin s'était fait consul cette année pour la troisième fois. Mais Dioclétien, resté seul empereur, fit effacer son nom des fastes.

Dioclétien s'avance dans l'Illyrie.

Carin, venant au-devant de lui, défait en Italie, près de Vérone, Sabinus Julianus, qui avait pris la pourpre impériale. Julianus fut tué dans le combat, ou peu après.

Les armées de Carin et de Dioclétien se rencontrent dans la Mésie supérieure. Bataille de Margum, où Carin vainqueur est tué par les siens, dont il s'était attiré la haine par des débauches énormes.

Les poètes Némésien et Calpurnius ont écrit sous les règnes de Carus et de ses enfants.

TYRAN sous Carin.

SABINUS JULIANUS en Italie.

§ VI. Carus élu empereur par les soldats. Naissance et emplois de Carus. Il notifie au sénat son élection. Il fait ses deux fils Césars, et ensuite Augustes. Caractère estimable et aimable de Numérien, le plus jeune des deux. Caractère vicieux de Carin, qui était l'aîné. Carus remporte une grande victoire sur les Sarmates. Il marche contre les Perses, et envoie Carin son fils en Occident. Ses succès contre les Perses. Campé au-delà du Tigre, il périt vraisemblablement par la fraude d'Arrius Aper. Il a souffert qu'on lui donnât les noms de seigneur et de dieu. Jeux donnés par Carus au peuple de Rome. Observation sur les noms de Marcus Aurélius, portés par plusieurs empereurs.

Carus élu empereur par les soldats. Vop. Car. 5.

L'HISTOIRE ne marque aucun intervalle pendant lequel l'empire ait été vacant après la mort de Probus [1] : ce qui s'accorde avec le récit de Zonare qui assure que Carus était déja nommé empereur lorsque Probus fut tué. Il ne lui restait donc qu'à se faire reconnaître; et c'est à quoi il avait préparé les voies, si l'on doit croire qu'il ait contribué à la mort de son prédécesseur. Ce qui est certain, c'est qu'il fut proclamé Auguste sans difficulté et sans délai par l'armée qu'avait commandée Probus en personne. L'estime que l'on faisait de son talent pour la guerre, et la charge de préfet du prétoire qu'il avait exercée, lui aplanissaient le chemin.

[1] Vopiscus, qui a cru Carus innocent du meurtre de Probus, dit qu'il ne fut élu qu'après que son prédécesseur eut été tué. Mais il n'exprime aucun intervalle qui puisse être appelé vacance.

Tout l'empire se soumit paisiblement à ses lois; et c'est sans doute une preuve du mérite de ce prince qu'il ait reçu sur ses épaules le poids de l'empire romain [1], comme un poète du temps l'en félicite, sans que la révolution qui changeait l'état de l'univers ait été accompagnée des horreurs de la discorde ni des malheurs d'une guerre civile.

Naissance et emplois de Carus. Vop. Car. 4-6. Eutrop. Vict. Epit.

Carus était de Narbonne; et comme cette ville avait rang entre les plus anciennes colonies romaines, c'est sans doute à ce titre qu'il se glorifiait d'être romain, à la différence de plusieurs de ses prédécesseurs, tels que Claude II, Aurélien et Probus qui étaient nés en Illyrie. Il s'éleva par tous les degrés des fonctions civiles et militaires, et il parvint, comme je viens de le dire, jusqu'au rang de préfet du prétoire sous Probus. Il paraît qu'il avait été consul une première fois avant que de devenir empereur, puisque le consulat qu'il prit au mois de janvier qui suivit son élection à l'empire, est compté dans plusieurs anciens monuments pour le second. Il fut aussi proconsul de Cilicie; et nous avons de lui dans cette magistrature une lettre qui présente une idée avantageuse des principes par lesquels il se gouvernait. Il s'était choisi pour lieutenant-général un certain Junius, et en écrivant il l'exhorte à se comporter d'une manière qui fasse honneur à son supérieur. « Car nos ancêtres [2], lui dit-il, comptaient, (Tillem.)

1 Scilicet ipse Deus (*c'est Carus qu'il faut entendre*) romanæ pondera molis
Fortibus excipiet sic inconcussa lacertis,
Ut non tralari sonitu fragor intonet orbis.
(CALPURN. *ecl.* I, v. 84.)

2 « Majoris nostri Romani illi principes in legatis creandis hàc usi sunt consuetudine, ut morum suorum specimen per eos ostenderent quibus rempublicam delegarent. » (VOP. 4.)

« lorsqu'ils étaient en place, donner un gage et comme « un essai de leurs mœurs et de leur conduite par le « choix des personnes à qui ils confiaient une partie « de l'autorité publique. » Probus faisait un très-grand cas de la vertu de Carus, et persuadé que son intégrité méritait récompense, il écrivit au sénat pour ordonner qu'on lui dressât une statue équestre, et qu'on lui bâtît une maison aux frais de l'état.

Vop. Car. 4, et Prob. 24.

Cependant, si nous en croyons Vopiscus, la réputation de Carus n'était pas fort bien établie dans le public. Le sénat crut tout perdre en tombant entre ses mains au sortir de celles de Probus. L'historien lui-même regarde Carus comme un caractère mal décidé, et qui ne mérite d'être mis ni au nombre des mauvais ni au nombre des bons princes. Il est vrai qu'il observe que sa principale tache était d'avoir un fils perdu de vices. Mais le père passait lui-même pour un esprit dur et fâcheux.

Il notifie au sénat son élection. Vop. Car. 5.

Carus élu par les soldats écrivit au sénat, non pas néanmoins de ce ton de déférence et de soumission qu'avait pris Probus en pareille circonstance. Nous n'avons pas sa lettre en entier. Mais les expressions du fragment que Vopiscus nous en a conservé marquent moins un recours à l'autorité de la première compagnie de l'état pour obtenir sa confirmation, qu'une simple notification de ce qui s'est passé. « Vous « devez être bien aises, dit-il aux sénateurs, qu'on « ait fait empereur un membre de votre ordre, un « citoyen de votre ville. Nous nous efforcerons de faire « en sorte que des étrangers ne vous paraissent pas « mieux mériter votre estime que ceux de votre sang. »

Il est incertain si Carus eût vérifié cette promesse. Il n'a pas régné assez long-temps pour être mis à l'épreuve.

Deux objets l'occupèrent, la guerre et l'établissement de sa famille. Pour commencer par ce dernier article, qui fut aussi son premier soin dès [redacted] se vit empereur, il décora du titre de César, et [redacted] temps après il éleva même au rang d'Aug[redacted] deux fils, Carin et Numérien, princes qui [redacted]emblaient très-peu, et dont l'un était aussi aimable que l'autre se montrait digne de haine et de mépris.

Il fait ses deux fils Césars, et ensuite Augustes. Vop. Car. 7. Tillem. not. 2 sur Carus.

Numérien, le plus jeune des deux, ne témoigna dès son enfance que d'heureuses inclinations. Il aima l'étude et il y réussit. Il faisait des vers assez bien pour disputer la palme à Némésien, le meilleur poète qui fût alors; et quant à ce qui regarde les exercices de l'éloquence, encore dans les bras de sa mère[1], suivant l'expression d'un autre poète contemporain, ses jeux furent des plaidoyers et des discours. Il s'en était conservé plusieurs qui marquaient de la facilité et du talent, quoique, suivant le goût du temps, le style se ressentît plutôt de la déclamation que de l'éloquence cicéronienne. Devenu César, il envoya au sénat une harangue qui fut trouvée si belle, qu'on lui érigea une statue avec cette inscription : A NUMÉRIEN CÉSAR, LE PLUS EXCELLENT ORATEUR DE SON SIÈCLE. On soupçonnera aisément que la flatterie entrait pour quelque chose dans un éloge si magnifique; mais de la façon dont s'exprime Vopiscus, elle n'en faisait pas seule les frais. Les qualités du cœur l'emportaient dans ce jeune

Caractère estimable et aimable de Numérien le plus jeune des deux. Vop. Car. 7. et Numer. 11.

[1] « Maternis causam qui lusit in ulnis. » (CALPURN., *Ecl. I*, v. 45.)

prince sur celles de l'esprit : une conduite sage et modeste, des sentiments dignes de son rang, un respect plein de tendresse pour son père qui aussi l'aimait uniquement.

Caractère vicieux de Carin, qui était l'aîné. Vop. Car. 7, et Carin. 16 et 17. Suidas in Καρῖνος.

Carin son frère aîné était un caractère entièrement opposé, et toute l'histoire n'en parle qu'avec horreur et abomination. On avait pris les mêmes soins de son éducation : on s'efforça, suivant l'usage pratiqué par rapport à toute la jeunesse romaine, de le former à l'éloquence, et surtout sans doute aux bonnes mœurs. Mais un sol essentiellement mauvais se refuse à toute culture. Carin, dès ses premières années, se livra aux plus grands excès de débauche et de corruption ; et lorsque l'élévation de sa fortune le mit en état de développer ses vices, il devint un monstre de tyrannie. Son père le connaissait bien. En partant pour la guerre contre les Perses, dont je vais parler incessamment, obligé de laisser Carin en Occident pour gouverner l'Italie, la Gaule et les provinces adjacentes, il gémissait de ce que Numérien, trop jeune encore, ne pouvait pas être chargé de cet important emploi. Il fit ce qui était en son pouvoir pour remédier au mal, en donnant à Carin un conseil composé des meilleures têtes. Mais la fureur du vice renversa aisément ces faibles digues. Carin se porta à de tels excès, que son père, lorsqu'il en reçut les nouvelles, s'écria : « Non, il n'est « pas mon fils. » Et il délibéra s'il n'ôterait pas la vie à un si indigne héritier : la mort le prévint lui-même.

Carus remporte une grande victoire sur les Sarmates.

Carus eut à faire la guerre contre les Sarmates et contre les Perses. La mort de Probus avait relevé le courage de tous les Barbares ; et les Sarmates en particulier se promettaient d'envahir la Thrace, l'Illyrie,

l'Italie même. Carus rabattit bientôt leur arrogance : il alla à leur rencontre, et leur ayant livré bataille, il leur tua seize mille hommes, fit sur eux vingt mille prisonniers, et rétablit ainsi le calme et la sécurité dans toute cette partie de l'empire.

Aurel. Vict. Zonar. Vop. Car. 7 et 9.

Cette expédition promptement et heureusement terminée le mit en état d'aller porter la guerre chez les Perses et venger enfin Valérien [1]. Déja deux empereurs, Aurélien et Probus, avaient été tués lorsqu'ils se préparaient à poursuivre cette vengeance. Carus profita du premier moment où il fut libre pour l'exécuter. Ce fut afin de n'être détourné de cette grande entreprise par aucun autre soin, qu'il chargea Carin son fils aîné, actuellement consul avec lui, du soin de défendre l'Italie et les Gaules contre les Germains, perpétuels et infatigables ennemis, pour qui la mort de Probus avait été une occasion de se remettre en mouvement. Carus marcha donc contre les Perses au commencement de l'année de J. C. 285, menant avec lui son fils Numérien.

Il marche contre les Perses, et envoie Carin son fils en Occident. Zonar. Aur. Vict. Eutrop.

An. R. 1034.

La conjoncture lui était favorable : les Perses, qu'il allait attaquer, se détruisaient eux-mêmes par des divisions intestines, dont les causes ne nous sont point expliquées, mais dont l'effet nécessaire était leur affaiblissement. Il vainquit sans beaucoup de peine des ennemis dont les forces étaient partagées. Il reconquit la Mésopotamie ; il prit même Séleucie et Ctésiphon. On peut croire que ce fut près de l'une de ces deux villes, toutes deux situées sur le Tigre, qu'arriva ce que rapporte Zonare, que les Romains étant campés dans un endroit creux, les Perses dérivèrent sur eux

Ses succès contre les Perses.

[1] « Ultus Romulei violata cacumina regni. » (Nemes., *Cyneg.*, v. 73.)

les eaux du fleuve, et les mirent en péril d'être submergés ; mais que leur courage, animé par la grandeur même du danger, leur devint une ressource, et les rendit victorieux de ceux qui avaient espéré les faire périr.

Ces succès furent le fruit d'une seule campagne, et ils méritèrent à Carus le surnom de Persique ou de Parthique : car l'un et l'autre titres lui sont attribués dans les monuments anciens, les Romains, comme je l'ai déja remarqué, confondant encore alors dans leur langage les Perses et les Parthes.

Campé au-delà du Tigre, il périt vraisemblablement par la fraude d'Arrius Aper. Aurel. Vict.

Carus prétendait pousser plus loin ses victoires. Il était campé au-delà du Tigre et de Ctésiphon, et il se proposait d'aller en avant, s'embarrassant peu de l'opinion superstitieuse qui faisait regarder la ville de Ctésiphon comme un terme fatal que les destins ne permettaient pas aux Romains de passer. Sa mort arrivée dans ces circonstances confirma le préjugé populaire.

Vop. 8.

On a débité qu'il fut tué du tonnerre ; mais une lettre écrite par Calpurnius, l'un de ses secrétaires, au préfet de Rome, doit nous donner d'autres idées. Je vais la rapporter : « Notre empereur Carus étant ma-« lade, il est survenu un orage affreux avec des ton-« nerres et des éclairs si violents, qu'ils ont répandu « la consternation dans toute l'armée, et nous ont em-« pêchés de discerner au vrai ce qui s'est passé. Après « un coup de tonnerre plus furieux que tous les autres, « tout d'un coup on s'est écrié que l'empereur était mort, « et les valets de chambre, dans la douleur où les jetait « la perte de leur maître, ont brûlé sa tente. De là est « né le bruit que c'est le tonnerre qui l'a tué ; mais

« dans la vérité il est mort de sa maladie. » Cet officier en savait vraisemblablement plus qu'il n'en dit; et voici ce que les circonstances nous donnent lieu de conjecturer.

Carus avait pour préfet du prétoire Arrius Aper homme avide de régner, et qui pour y parvenir tua comme nous le dirons bientôt, Numérien son empereur et son gendre. Vopiscus atteste que ce même Aper avait machiné la mort de Carus. Cela posé, on voit clair dans l'aventure qui priva ce prince de la vie. Il était malade : arrive un effroyable tonnerre; l'ambitieux Aper profite de l'occasion pour se défaire de l'empereur en rejetant sur le tonnerre la cause de sa mort; et il est si bien servi par ceux qui approchaient de la personne du prince, qu'ils brûlent sa tente, afin que son corps réduit en cendres ne puisse offrir aucun vestige de la violence meurtrière qu'il a soufferte. Telle est sans doute la vérité du fait.

Carus périt ou sur la fin de l'année 283 de J. C., ou dans les premiers jours de la suivante, n'ayant régné que seize à dix-sept mois. Dans ce court espace il a fait preuve de courage et d'habileté dans la guerre. Pour ce qui est du fond de son caractère, nous ne pouvons en rien dire de certain. Tillem.

On remarque dans le peu que nous savons de sa conduite, des preuves de hauteur, et on peut juger qu'il poussa ce vice fort loin, puisque non seulement les poètes, nation toujours dévouée à la flatterie, mais quelques-unes de ses médailles lui attribuent les noms de seigneur et de dieu. Ce faste impie sied mal au successeur de Probus. Après sa mort il n'est pas éton-

Il a souffert qu'on lui donnât les noms de seigneur et de dieu.

nant, vu l'usage établi, qu'il ait été mis au rang des dieux.

Nemes. Cyneg. v. 68.

Une expression du poète Némésien peut faire soupçonner qu'il y eut sous Carus quelques mouvements de guerre en Égypte vers le haut Nil.

Jeux donnés par Carus au peuple de Rome. Vop. Carin. 19, 20. Calpurn. eclog. VII

Ce prince, sans être vraisemblablement jamais venu à Rome durant le cours de son règne, y donna néanmoins des jeux superbes auxquels présida Carin son fils. Nous en avons une description dans Vopiscus, et le poète Calpurnius les a chantés. Ceux qui sont curieux de ces magnifiques bagatelles peuvent consulter les écrivains que je viens de citer. Pour moi, j'aime mieux rapporter le jugement de Dioclétien, qui entendant beaucoup louer ces jeux devant lui, dit froidement : « Carus a donc eu la satisfaction de bien « faire rire le peuple romain [1] ! » Les dépenses excessives des empereurs en ce genre excitaient une folle émulation dans les particuliers. Vopiscus fait mention d'un Junius Messala, son contemporain, qui s'y était ruiné ; et il lui reproche avec justice d'avoir frustré ses héritiers de son riche patrimoine pour le dissiper en largesses à des comédiens et à des farceurs [2]. Il faut joindre ce trait à celui que nous avons emprunté du même auteur sous le règne d'Aurélien touchant le consul Furius Placidus.

Observation sur les noms de Marcus Aurélius

Carus et ses deux fils portaient les noms de *Marcus Aurelius*. Les monuments historiques donnent ces mêmes noms à Probus et à Claude II. Tacite est ap-

[1] Ergo bene risus est in imperio suo Carus.
(Vop. *Carin.* 20.)

[2] Ille patrimonium suum scenicis dedit, heredibus abnegavit.

pelé aussi *Aurelius* par Vopiscus dans la vie d'Auré- lien, et son prénom était constamment *Marcus*. N'y a-t-il pas lieu de penser que c'était la vénération pour la mémoire de Marc Aurèle qui rendait les noms qu'il avait portés si communs parmi les empereurs.

portés par plusieurs empereurs. Vop. Aur. 41.

CARIN ET NUMÉRIEN.

Carin et Numérien succèdent de plein droit à leur père. Numérien sorti de Perse, et revenant avec son armée vers Rome, périt en chemin par les intrigues criminelles d'Aper. Le coupable est arrêté. Dioclétien est élu empereur, et le tue de sa main. L'empire avait été prédit à Dioclétien par une femme druide. Numérien mis au rang des dieux.

Carin et Numérien succèdent de plein droit à leur père.

Il n'est fait mention dans l'histoire ni d'élection, ni d'installation par rapport à Carin et à Numérien. Ils succédèrent de plein droit à leur père, ayant été revêtus, pendant qu'il vivait encore, du caractère d'Augustes. Leur règne ne fut pas long. Numérien périt le premier par le crime de celui qui avait déja ôté la vie à Carus.

Numérien sorti des terres de Perse, et revenant avec son armée, périt en chemin par les intrigues criminelles d'Aper. Vop. Num. 12. Eutrop. Vict. uterque.

Ce jeune prince ne se trouvait pas dans des circonstances qui lui permissent de continuer la guerre heureusement commencée contre les Perses. Il était même absorbé par la douleur de la perte qu'il venait de faire : et on dit qu'il pleura son père si long-temps et si amèrement, que l'abondance des larmes lui gâta les yeux, et le réduisit au point de ne pouvoir supporter la lumière. L'armée romaine se retira donc du pays ennemi, et nous ne voyons point qu'elle ait

éprouvé de la part des Perses aucune difficulté dans sa retraite. Elle rentra tranquillement sur les terres de l'empire, et s'avança à travers la Syrie et l'Asie vers l'Occident et vers Rome. On portait Numérien au milieu des troupes dans une litière bien fermée, et où le jour ne pouvait pas pénétrer, ni lui blesser la vue: il paraît que tous les soins du commandement roulaient sur Arrius Aper, son beau-père et son préfet du prétoire.

Cet ambitieux avait ainsi toutes sortes de facilités pour satisfaire la passion de régner qui le possédait: et après le premier attentat contre la personne de Carus, un second lui coûta peu. Il fit périr furtivement son empereur et son gendre par le ministère des officiers de la chambre du prince, et de ceux qui l'approchaient de plus près.

Aper avait apparemment besoin de quelque temps pour dresser ses batteries, et il convenait à ses vues de tenir cachée la mort de Numérien. Il y réussit. La litière fut portée durant plusieurs jours comme de coutume au milieu de la garde impériale, sans donner aucun soupçon : et la mort du prince ne fut annoncée, dit-on, que par la putréfaction et la mauvaise odeur du cadavre.

Une ancienne chronique témoigne que Numérien fut tué à Périnthe ou Héraclée dans la Thrace. On verra néanmoins par la suite, que le gros de l'armée était encore à Chalcédoine en Asie. On peut croire qu'Aper avait fait prendre les devants à un détachement qui conduisait et escortait l'empereur : et son crime n'en aura été pour lui que plus aisé à commettre, par la diminution du nombre des surveillants. Chron. Alex.

Tillem.

Numérien avait régné huit à neuf mois depuis la mort de son père. Il était en pleine possession de l'empire avant le 12 janvier, et il périt avant le 17 septembre de la même année 284 de J. C.

Le coupable est arrêté : Dioclétien est élu empereur, et le tue de sa main. Vopis. Num. 12, 13. Eutrop. Aur. Vict.

La mort de Numérien ayant été connue dans l'armée de la manière que je viens de raconter, on n'eut pas de peine à deviner qui en pouvait être l'auteur. On se saisit d'Aper; et en attendant que l'on eût la preuve complète de son crime, on le garda prisonnier auprès des drapeaux. En même temps l'armée s'assembla pour élire un empereur à la place du prince que l'on venait de perdre.

Il est singulier que l'on ait regardé l'empire comme vacant par la mort de Numérien, qui laissait un frère jouissant actuellement du titre et des droits d'Auguste. Nos maigres historiens ne nous fournissent aucune lumière sur cette difficulté : les vices de Carin semblent en donner la solution. Ce prince était si décrié, il se faisait tellement haïr et mépriser par le plus mauvais et le plus détestable gouvernement qui fût jamais, que l'on songea non à le reconnaître, mais à lui faire la guerre; et que l'on crut avoir besoin d'un nouvel empereur, autant pour punir Carin que pour venger Numérien.

Tous les suffrages se réunirent en faveur de Dioclétien, soldat de fortune, qui sans aucune recommandation du côté de la naissance, s'était élevé par son seul mérite jusqu'à l'un des premiers grades de la milice, et qui commandait alors la plus noble partie de la garde impériale. J'expliquerai dans la suite plus en détail ce qui regarde ses commencements.

Dès que Dioclétien fut élu, il monta sur le tribu-

nal de gazon qui avait été préparé, et tirant son épée, attestant le soleil qui l'éclairait, il jura qu'il n'avait eu aucune part à la mort de Numérien. Ensuite se tournant vers Aper, que l'on gardait à la tête des drapeaux : « Voilà, dit-il, l'auteur du crime; » et sur-le-champ il descendit du tribunal, courut à lui, et faisant à la circonstance présente l'application d'un vers de Virgile : « Loue ton sort, Aper, s'écria-t-il, tu « meurs de la main du grand Énée [1]; » et il le perça et l'abattit à ses pieds.

Ce n'était point le zèle de la vengeance de Numérien qui emportait Dioclétien en ce moment, et qui l'engageait à prendre sur soi une exécution sanglante dont il pouvait charger un soldat. Jamais homme ne fut plus maître de lui-même, ni moins sujet à ces saillies qui préviennent la réflexion, et qui font que l'on agit avant que d'avoir pensé. Dioclétien avait un motif mêlé d'ambition et de superstition en même temps. Il voulait remplir une prédiction qui lui avait été faite autrefois en Gaule par une femme druide.

L'empire avait été prédit à Dioclétien par une femme druide. Vop. Num. 14, 15.

Lorsqu'il était encore fort peu avancé dans le service, pendant un séjour qu'il fit à Tongres, la femme dont je parle remarqua qu'il ménageait sa dépense avec une extrême économie, et elle lui en fit des reproches. « Vous êtes trop attentif à l'argent, lui dit-« elle; vous poussez l'économie jusqu'à l'avarice. — « Je deviendrai libéral, répondit l'officier, lorsque je « serai empereur. » La femme gauloise répliqua avec vivacité : « Ne prétendez pas badiner. Vous serez em-« pereur lorsque vous aurez tué un sanglier. » Or il

[1] « Gloriare, Aper : *Æneæ magni dextrâ cadis.* »

faut remarquer que le nom, qui signifie *sanglier* en latin, est *Aper*. Ce mot fit une profonde impression sur un cœur ambitieux : et les exemples de gens de bas lieu parvenus au rang suprême étaient alors si communs parmi les Romains, que Dioclétien pouvait se flatter de cette idée sans être taxé de se repaître de chimères. Il tint la prédiction très-secrète, mais il se mit dans le cas d'en procurer l'accomplissement : et allant souvent à la chasse, il s'attachait à tuer tout autant de sangliers qu'il pouvait. Le succès pendant long-temps ne répondit pas à ses espérances : et voyant Tacite, Probus, Carus, élevés successivement à l'empire, il disait : « Je tue le gibier, mais d'autres « le mangent. » Son éléction, après le crime d'Aper, parut au nouveau prince une clé qui lui ouvrait l'intelligence de l'oracle ambigu qu'il avait reçu. Il voulut le vérifier pour affermir sa fortune, et après avoir tué Aper de sa main, il s'écria : « Enfin j'ai tué le « sanglier auquel était attaché mon destin. » S'il n'eût pas eu ce motif, il disait lui-même dans la suite, que jamais il n'aurait marqué l'instant de son avénement au trône par une action qui pouvait donner de lui une idée fâcheuse, et le faire regarder comme aimant le sang.

Il semble difficile de douter de la vérité de ce fait, que le grand-père de Vopiscus tenait de la bouche de Dioclétien lui-même ; et il n'est ni impossible ni fort surprenant qu'une rencontre fortuite ait paru vérifier une prédiction témérairement hasardée. Les défenseurs des folies de la divination tiennent registre des événements favorables, et ils suppriment prudemment le très-grand nombre de ceux qui ont été contraires.

L'élection de Dioclétien se fit, suivant la Chronique d'Alexandrie, le 17 septembre à Chalcédoine, où nous devons par conséquent supposer qu'était l'armée. Le nouvel empereur fit son entrée le 27 du même mois à Nicomédie, qui devint comme sa ville impériale, et dont il affectionna durant tout son règne le séjour : alors il y avait pour lui une espèce de nécessité, vu que Carin était maître de Rome.

Le commencement du règne de Dioclétien fonde une époque célèbre parmi les auteurs ecclésiastiques : on la nomme l'ère de Dioclétien et des martyrs, et elle commence l'an de J. C. 284. Ère de Dioclétien. Tillem.

Numérien fut mis au rang des dieux : et il est naturel d'attribuer aux ordres de Dioclétien cet honneur rendu à la mémoire d'un prince qu'il avait vengé. Numérien mis au rang des dieux.

CARIN ET DIOCLÉTIEN.

Guerre entre Carin et Dioclétien. Conduite abominable de Carin. Il paraît avoir été habile dans la guerre. Tyran vaincu par lui. Carin ayant gagné la bataille contre Dioclétien, est abandonné et tué par ses soldats. Deux poètes dignes de mémoire sous Carus et ses enfants. Némésien. Calpurnius.

Guerre entre Carin et Dioclétien.

PAR l'élection d'un empereur en la place de Numérien, l'empire se trouvait partagé entre deux rivaux, deux ennemis, Carin et Dioclétien, dont l'un possédait l'Occident et l'autre l'Orient, mais dont les prétentions réciproques embrassaient tout ce qui obéissait aux lois de Rome. Les armes pouvaient seules décider cette querelle, et l'on s'y prépara de part et d'autre.

Conduite abominable de Carin. Vop. Carin. 16, 17. Suidas, in Καρῖνος.

Carin, fils et frère des deux derniers empereurs, avait à ces titres un grand avantage sur son concurrent. D'ailleurs il ne manquait pas de bravoure. Mais sa conduite étrangement vicieuse ruina toutes ses ressources, et le précipita dans le dernier des malheurs. C'est une chose qui fait horreur que la description que nous avons dans Vopiscus des excès auxquels se porta ce prince, devenu encore plus effréné depuis la mort de son père.

Carus, ainsi que je l'ai dit, lui avait formé un conseil composé de personnes choisies. Carin les relégua, et il leur substitua tout ce qu'il connut d'hommes plus méchants et plus pervers. Foulant aux pieds toute bienséance, il éleva un simple huissier au rang de préfet ou gouverneur de Rome. Il tua son préfet du prétoire, et choisit en sa place Matronianus le ministre affidé de ses infames plaisirs. Les premiers magistrats ne recevaient de lui aucune marque de considération. Il se déclara ennemi du sénat, auquel il écrivit des lettres pleines de hauteur et d'arrogance, et il promit à la plus vile populace les biens des sénateurs. C'était pour lui un jeu que de tuer. Il inventait de fausses accusations, dont il se rendait le juge, et sur lesquelles il prononçait des condamnations sanglantes. Les hommes les plus distingués étaient mis à mort pour son plaisir, comme on tuait des poulets pour son repas: c'est l'expression de l'auteur. Ses camarades d'études se voyaient poursuivis criminellement et condamnés à mourir, pour des querelles qu'ils avaient eues avec lui durant son enfance, pour n'avoir pas loué sa bonne mine et sa belle taille, pour n'avoir pas autant admiré qu'il le souhaitait les déclamations qu'il apportait à ses maîtres.

La corruption de ses mœurs égalait sa cruauté: il n'est point de débauche si abominable à laquelle il ne se livrât. Il remplit le palais de comédiens, de courtisanes, de pantomimes, et de ces misérables qui tournent en trafic et en gain la prostitution de la jeunesse. Dans un espace de temps fort court, il se maria neuf fois, prenant et renvoyant des femmes sans autre règle que son caprice. Aurélien avait regardé comme une

conquête précieuse deux dents d'éléphant, de dix pieds de haut, qui s'étaient trouvées dans le trésor de Firmus, tyran d'Égypte; et il se proposait d'en faire un trône pour Jupiter dans le temple du Soleil. La mort l'ayant empêché d'exécuter son dessein, Carin donna à une de ses concubines cette offrande destinée à Jupiter; et ce qui devait servir de trône au plus grand des dieux, devint le lit d'une femme impudique.

Le luxe de la table et des vêtements accompagne et entretient le désordre des mœurs. Les repas de Carin étaient d'une somptuosité infinie, en vins, en viandes, en gibier, en poissons de toutes les espèces : et il y appelait des convives dignes de lui. On y faisait litière des amas de feuilles de roses, et sur sa personne brillaient de toutes parts les pierreries. Chaque agraffe était une pierre précieuse. Son baudrier et jusqu'à ses souliers éblouissaient la vue par l'éclat des diamants.

Il paraît avoir été habile dans la guerre. Tyran vaincu par lui. Nemes. Cyneg. v. 69. Vop. 18. Vict. uterq.

Ce prince si corrompu montra néanmoins de la vigueur dans la guerre. Il avait, du vivant de son père, remporté des victoires sur les Barbares du Nord, s'il en faut croire le témoignage d'un poète : et il est certain par l'histoire, que dans le temps dont je parle ici, il défendit courageusement ses droits attaqués. Un certain Sabinus Julianus, gouverneur de la Vénétie, s'était révolté, et avait pris la pourpre. Carin le vainquit et le tua dans les plaines de Vérone.

Carin ayant gagné la bataille contre Dioclétien, est abandonné et tué par ses soldats. Vop. Eutrop. Vict. uterq.

Il lui restait un ennemi plus redoutable. Dioclétien s'avançait à travers l'Illyrie avec de grandes forces. Carin marcha au-devant de lui, et les armées se rencontrèrent dans la Mésie supérieure. Il se livra plusieurs combats, dont les succès apparemment se balancèrent. Enfin la bataille décisive se donna près de

Margum, entre Viminacium et le Mont-d'Or. Elle fut vivement disputée, et même Carin eut l'avantage : et il serait resté pleinement victorieux, s'il eût été autant aimé de ses troupes que vaillant contre les ennemis. Mais il en était détesté, particulièrement à cause de sa brutale incontinence, qui l'avait porté souvent à débaucher les femmes des officiers. Les maris offensés nourrissaient depuis long-temps dans leur cœur le désir de la vengeance, et ils en réservèrent l'exécution pour le moment de l'action générale. Voyant qu'il allait être vainqueur, et ne doutant point que la bonne fortune ne l'enhardît à de nouveaux excès, plus insupportables encore que les précédents, ils le firent abandonner par les soldats qu'ils avaient sous leurs ordres ; et un tribun s'étant mis à la tête de ceux qui, comme lui, avaient été outragés par le prince, le tua de sa main. Ainsi les mauvaises mœurs de Carin lui arrachèrent la victoire et la vie ; et il est un grand exemple de l'inutilité des armes, quand le vice les décrédite et les rend odieuses. La victoire de Dioclétien et la mort de Carin tombent sous l'an de J. C. 285 : ce qui donne pour la durée de l'empire de Carin un peu plus d'un an, à ne dater même que de la mort de son père. An. R. 1056.

Deux poètes dignes de mémoire sous Carus et ses enfants.

Depuis Juvénal nous n'avons pu citer aucun poète latin dans cette histoire. Le règne de Carus et de ses fils nous en fournit deux qui ne sont point du tout méprisables, Némésien et Calpurnius. Comme ils ne sont pas aussi connus aujourd'hui parmi nous qu'ils l'étaient de nos ancêtres, qui, au rapport d'Hincmar, les faisaient lire aux jeunes gens dans les écoles publiques, je crois que l'on me permettra d'en donner ici une légère idée, et d'en rapporter quelques morceaux. Tillem.

Némésien. Némésien dédia aux empereurs Carin et Numérien un poëme sur la chasse, dont il ne nous reste que trois cent vingt-cinq vers. Le début ou exorde en contient cent, dont l'expression et le tour ont de la poésie. Il commence par deux vers élégants et gracieux [1] : « Je « chante l'art de la chasse diversifié en mille manières, « joyeux travaux, courses légères, combats innocents « au milieu des paisibles campagnes. » Le poète rend raison de la préférence qu'il donne à cette matière sur toute autre. Elle est neuve, au lieu que les sujets de la fable, dont il fait un dénombrement trop diffus et assez dans le goût d'Ovide, ont été traités et épuisés par les poètes anciens. « [2] Pour nous, ajoute-t-il, ce « sont les forêts qui nous attirent; nous battons les « routes des bois, les vastes plaines; nous courons « toute l'étendue de la campagne, et à l'aide d'un « chien fidèle et docile, nous prenons différentes sortes « de proies. Nous nous faisons un plaisir de vaincre à « la course le lièvre timide et le daim fugitif, de com- « battre l'audace du loup, de tendre des piéges à l'a- « dresse du renard. »

Tels sont les essais d'une muse novice, après lesquels Némésien promet de s'élever à de plus nobles sujets, et de célébrer les victoires de Carin sur les Barbares du Septentrion, et celles de Numérien sur les Perses.

1 Venandi cano mille vias, hilaresque labores,
Discursusque citos, securi prælia ruris.

2 Nos saltus; viridesque plagas, camposque patentes
Scrutamur, totisque citi discurrimus arvis,
Et varias cupimus facili cane sumere prædas.
Nos timidos lepores, imbelles figere damas,
Audacesque lupos, vulpem captare dolosam
Gaudemus.

(v. 48 et seqq.)

On reconnaît là le langage flatteur de la poésie. Némésien ne fait aucune mention de Carus, le véritable vainqueur des Perses : et il transporte au fils vivant la gloire qui appartenait au père mort.

Après une invocation à Diane, déesse de la chasse et des bois, le poète invite à la lecture de ses vers « [1] ceux qui, comme lui, frappés du goût de la chasse, « ont horreur des procès, fuient le tumulte des affaires « et du barreau, détestent la guerre homicide, et ne « sont point emportés par l'avidité du gain au-delà des « mers. »

Outre le poëme de la chasse, nous avons encore quatre églogues attribuées à Némésien, dans lesquelles la pudeur n'est pas toujours assez respectée, et se trouve même quelquefois choquée grossièrement : ce qui prouve autant de mauvais goût et de barbarie, que de témérité contre les mœurs. Mais les vers ne sont point mauvais, et la troisième de ces pièces nous offre une description de la première vendange, qui fait tableau, et qui présente des images tout-à-fait propres au sujet.

C'est Pan qui chante les louanges de Bacchus. Il raconte sa naissance, et il suppose qu'en même temps que le dieu entra dans sa première jeunesse, la vigne commença à porter son fruit. « [2] Quand les raisins « furent mûrs, Bacchus dit aux satyres : Enfants, cueil-

1 Hoc igitur, mecum quisquis percussus amore
Venandi, damnas lites, avidosque tumultus,
Civilesque fugis strepitus, bellique fragores,
Nec prædas avidus sectatis gurgite ponti.
(v. 99 et seqq.)

2 Tum Deus, ô Satyri, maturos carpite fructus,
Dixit, et ignotos, pueri, calcate racemos.

« lez ce fruit précieux, et foulez sous vos pieds ces « grappes dont vous ignorez la vertu. A peine le dieu « avait-il prononcé ces mots, que les satyres se mettent « à l'ouvrage : ils cueillent les grappes sur la vigne; ils « les transportent dans des paniers de jonc, et les « ayant amassées dans des cuves de pierre, ils se « hâtent de les fouler par le mouvement de leurs pieds « agiles. Le raisin pressé se crève et rend son aimable « jus; la vendange ruissèle en bouillonnant, et teint « en pourpre les corps nus des vendangeurs. Ils se « récompensent les premiers de leur travail. Leur « troupe badine saisit tout ce qu'elle trouve de vases « à boire, tout ce qui peut en tenir lieu : celui-ci prend « une coupe à deux anses, celui-là boit dans une corne « recourbée; un autre forme sa main en creux, et « porte ainsi la liqueur à sa bouche; le plus avide se « panche de tout le corps dans la cuve, et il puise le « doux nectar avec ses lèvres vivement agitées. On en « voit un qui, au lieu de s'amuser à tirer des sons de « la cymbale, la fait servir de coupe[1], et en riant la

Vix hæc ediderat; decerpunt vitibus uvas,
Et portant calathis, celerique illidere plantâ
Concava saxa super properant : vindemia fervet
Collibus in summis, crebro pede rumpitur uva,
Nudaque purpureo sparguntur pectora musto.
Tum Satyri, lasciva cohors, sibi pocula quisque
Obvia corripiunt : quod sors dedit, occupat usus.
Cantharon hic retinet, cornu bibit alter adunco,
Concavat ille manus, palmasque in pocula vertit :
Pronus at ille lacu bibit, et crepitantibus haurit
Musta labris : alius vocalia cymbala mergit :
Atque alius latices pressis resupinus ab uvis
Excipit ad potus; saliens liquor ore resultat
Spumeus, inque humeros et pectora diffluit humor.
Omnia ludus habet.

(*Eclog.* III, v. 39 et seqq.)

[1] La cymbale dont on se servait aux fêtes de Bacchus, aussi bien

« remplit de vin. Un autre couché sur le dos, et pres« sant des raisins entre ses mains, en reçoit dans sa « bouche le suc délicieux, qui lui inonde le visage, « ruisseau mousseux qui pétille et qui coule sur son « menton, sur son cou, sur ses épaules. Une gaîté « folâtre répand la licence dans tous les esprits. »

Je me suis assez étendu sur Némésien; je serai plus court sur Calpurnius, dont la poésie se sent un peu de sa mauvaise fortune, tant par les plaintes fréquentes qu'il fait de sa misère, que par un ton moins poli, moins délicat, et plus rustique que celui de son contemporain. Calpurnius.

Calpurnius était de Sicile : et il adresse les sept églogues que nous avons de lui à Némésien de Carthage, qui est sans doute le poète dont je viens de parler. On croit que Némésien y est désigné sous le nom de Mélibée, dont l'auteur implore le crédit auprès des princes régnants, et qu'il prie de leur présenter ses vers.

Des sept églogues de Calpurnius, trois, savoir la première, la quatrième et la septième, roulent sur des événements publics : les autres sont des fictions purement pastorales. La première chante l'avénement de Carus au trône; la quatrième a pour objet, si je ne me trompe, Carin venant prendre possession du gouvernement de l'Occident, pendant l'expédition de son père contre les Perses; la septième contient, comme je l'ai déja dit, la description des jeux que Carus donna à Rome, et auxquels son fils aîné présida en sa place. Je me contenterai de tracer en peu de mots le plan de

qu'à celles de Cybèle, était composée de deux pièces d'airain creuses que l'on frappait l'une contre l'autre en cadence.

la première, dont l'invention a été louée par l'un des plus ingénieux et des plus illustres écrivains de notre siècle.

Deux bergers vont chercher le frais dans un antre consacré à Faune, et pendant qu'ils se disposent à amuser leur loisir en chantant quelque sujet pastoral, l'un d'eux aperçoit et montre à l'autre des vers récemment gravés sur l'écorce d'un hêtre. La description de cette écriture est élégante. «[1] Voyez-vous, dit l'un des « bergers à son compagnon, comment les fentes qui « forment les lettres sont encore vertes, et n'ont point « eu le temps de s'élargir par le dessèchement des fibres « de l'écorce coupée. » Ils approchent, et ils reconnaissent que c'est le dieu Faune lui-même qui parle dans ces vers, et qui prédit à l'empire la paix, la tranquillité, un bonheur parfait sous l'autorité du nouvel empereur. La pièce est assez bien versifiée. Les choses sont vagues, peu caractérisées, ou d'une façon peu convenable aux circonstances. Je remarquerai seulement que les idées de l'ancien gouvernement vivaient encore tellement dans les cœurs, que l'un des avantages annoncés avec pompe par le dieu, c'est le rétablissement du consulat dans toute sa splendeur. «[2] On « ne verra plus, dit-il, un consul qui aura acheté par « des dépenses ruineuses l'ombre vaine d'une dignité

[1] Adspicis, ut virides etiam nunc littera rimas
Servet, et arenti nondum se laxet hiatu?
(*Eclog.* I, v. 22 et 23.)

[2] Jam nec adumbrati faciem mercatus honoris,
Nec vacuos tacitus fasces, et inane tribunal,
Accipiet consul : sed legibus omne reductis
Jus aderit, moremque fori vultumque priorem
Reddet, et afflictum melior Deus auferet ævum.

« surannée et flétrie, faire porter devant lui des fais-
« ceaux inutiles, et occuper en silence un tribunal au-
« quel personne n'ait recours. Les lois reprendront leur
« vigueur; la justice de retour rendra à la place pu-
« blique sa première majesté, et un dieu plus favorable
« bannira tous les vestiges des malheurs passés. »

Je suis bien éloigné de comparer Némésien et Calpurnius à Virgile. Mais quand je lis ces poètes ou les orateurs latins qui ont vécu sous Dioclétien, sous Constantin et ses enfants, je plains le sort de l'histoire livrée à des mains grossières et malhabiles dans des temps où la poésie et l'éloquence au moins n'étaient pas entièrement éteintes.

DIOCLÉTIEN.

LIVRE VINGT-HUITIÈME.

FASTES DU RÈGNE DE DIOCLÉTIEN.

An. R. 1035. De J. C. 284.

M. Aurelius Carinus II. } Augg.
M. Aurelius Numerianus. }

Après la mort de Numérien, Dioclétien est élu empereur le 17 septembre à Chalcédoine.

An. R. 1036. De J. C. 285.

C. Valerius Diocletianus Augustus II.
.... Aristobulus.

Carin, tué après la bataille de Margum, laisse Dioclétien paisible possesseur de l'empire.

Dioclétien vient à Rome se faire reconnaître, et va passer l'hiver à Nicomédie.

An. R. 1037. De J. C. 286.

M. Junius Maximus II.
.... Vettius Aquilinus.

Il s'associe et prend pour collègue Maximien, qui se

fit surnommer *Herculius*, fils d'Hercule, en même temps que Dioclétien s'attribuait le nom de *Jovius*, fils de Jupiter.

Maximien eut pour son département propre et spécial l'Occident, c'est-à-dire l'Italie, les Gaules, l'Afrique, etc.

Il dompte les Bagaudes, faction de rebelles dans la Gaule, qui s'était donné pour chefs Ælianus et Amandus, en les proclamant tous deux Augustes.

Martyre de saint Maurice et de sa légion.

Dioclétien oblige par la terreur de son nom Vararane II, roi des Perses, de lui demander la paix, et d'abandonner la Mésopotamie.

C. VALERIUS DIOCLETIANUS III. } AUGG. AN. R. 1038. DE J. C. 287.
M. AURELIUS VALERIUS MAXIMIANUS.

Maximien dissipe et détruit des armées des peuples germains qui couraient et ravageaient la Gaule.

Pirateries des Francs et des Saxons.

Carausius, opposé à ces corsaires, s'acquitte peu fidèlement de sa commission, et ayant appris que Maximien a proscrit sa tête, il se révolte, passe dans la Grande-Bretagne, s'en empare et prend le titre d'Auguste.

Le triomphe est décerné aux empereurs.

MAXIMIANUS AUGUSTUS II. AN. R. 1039. DE J. C. 288.
.... JANUARIUS.

Maximien, le jour même qu'il avait pris possession de son second consulat à Trèves, sort sur une troupe de Barbares qui pillaient le pays et les met en fuite.

Il passe le Rhin et fait le dégat au-delà du fleuve.

Génobon et Atec rois des Francs se soumettent à lui.

Dioclétien fait aussi la guerre avec succès contre les Germains du côté de la Rhétie.

AN. R. 1040. DE J.C. 289. .... BASSUS II.

QUINTIANUS.

La flotte préparée par Maximien contre Carausius ne réussit pas. Traité de paix entre Dioclétien et Maximien d'une part, et Carausius de l'autre, qui demeure ainsi maître paisible de la Grande-Bretagne.

Victoires de Dioclétien sur les Sarmates, les Juthonges, et autres peuples voisins du Danube.

AN. R. 1041. DE J.C. 290. DIOCLETIANUS IV. MAXIMIANUS III. } AUGG.

Dioclétien va en Syrie, et remporte quelque avantage sur les Sarrasins.

Entrevue des deux empereurs à Milan.

AN. R. 1042. DE J.C. 291. .... TIBERIANUS.

.... DIO.

Le consul Dion pouvait être fils ou petit-fils de l'historien du même nom.

Divisions et guerres entre les peuples ennemis des Romains.

Révolte d'Ormiès ou Hormisdas contre Vararane II son frère.

Francs et Lètes transportés par Maximien sur les terres de ceux de Trèves et des Nerviens.

AN. R. 1043. AN. R. 292. .... ANNIBALIANUS.

.... ASCLEPIODOTUS.

Mouvements des Germains sur le Rhin, des Perses

du côté de l'Orient, des Quinquegentiens en Afrique. Julianus tyran en Italie, Achillée en Afrique.

Constance Chlore et Galérius adoptés, l'un par Maximien, l'autre par Dioclétien, sont faits Césars, et reçoivent chacun un département, Constance les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne, Galérius l'Illyrie et les pays voisins.

Constance était marié avec Hélène, de qui il avait eu Constantin, alors âgé de dix-huit ans. Il répudie Hélène et épouse Théodora, belle-fille de Maximien. Galérius ayant pareillement fait divorce avec sa femme, épouse Valérie fille de Dioclétien.

Les Quinquegentiens sont défaits et soumis par Maximien.

Constance reprend Boulogne sur Carausius qui en était maître.

DIOCLETIANUS V. } AUGG. An. R. 1044.
MAXIMIANUS IV. } De J.C. 293.

Constance chasse les Francs du pays des Bataves, dont ils s'étaient emparés avec l'aide de Carausius. Il en transporte et établit sur les terres de l'empire un grand nombre de prisonniers.

Forts construits sur les frontières.

Constance donne ses soins au rétablissement de la ville d'Autun, qui avait été prise et ravagée par les Bagaudes sous Claude II.

Il y fait refleurir les études, et engage le rhéteur Euménius, alors revêtu d'une charge importante dans le palais impérial, à reprendre la profession publique de l'éloquence.

Carausius est tué par Allectus son lieutenant, qui

prend le titre d'Auguste et demeure maître de la Grande-Bretagne.

An. R. 1045. De J.C. 294. FLAVIUS VALERIUS CONSTANTIUS. GALERIUS VALERIUS MAXIMIANUS. } CÆSS.

Vararane III succède à Vararane II son père, et après un règne fort court il est remplacé par Narsès.

An. R. 1046. De J.C. 295. .... TUSCUS.
.... ANULIANUS.

La nation des Carpiens, vaincue plusieurs fois par Galérius, est transportée tout entière par Dioclétien sur les terres de l'empire, particulièrement en Pannonie.

An. R. 1047. De J.C. 296. DIOCLETIANUS AUGUSTUS VI.
CONSTANTIUS CÆSAR II.

Narsès ayant renouvelé la guerre contre les Romains, Galérius marche contre lui et se fait battre par son imprudence. Il est très-mal reçu de Dioclétien. Il fait des préparatifs pour prendre sa revanche.

Constance attaque Allectus, qui est défait et tué. La Grande-Bretagne après dix ans est réunie à l'empire.

Les Francs, alliés de Carausius et ensuite d'Allectus, souffrent de grandes pertes et sont battus en divers lieux par Constance. Il va même leur faire la guerre jusque dans le pays d'où ils étaient originaires, et il en transporte des peuplades de captifs dans les territoires d'Amiens, de Beauvais, de Troyes et de Langres.

Dioclétien va en personne faire la guerre à Achillée tyran d'Égypte, qui est vaincu sans peine et tué.

Il resserre les limites de l'empire du côté de l'Éthiopie, et abandonne aux Nobates sept journées de chemin au-dessus d'Éléphantine. Il leur accorde une pension qui était encore payée du temps de Justinien.

MAXIMIANUS AUGUSTUS V. — AN. R. 1048.
GALERIUS CÆSAR II. — DE J.C. 297.

Maximien fait la guerre contre les Maures avec succès.

Galérius remporte une victoire signalée sur Narsès. Le vaincu demande la paix, et l'obtient en cédant aux Romains cinq provinces sur la rive droite du Tigre. Orgueil de Galérius, à qui le second rang commence à déplaire.

ANICIUS FAUSTUS II. — AN. R. 1049.
SEVERUS GALLUS. — DE J. C. 298.

Euménius demande la reconstruction des écoles d'Autun, et s'offre à y contribuer en y consacrant ses appointements, qui étaient de six cent mille sesterces.

Châteaux et forts construits par les ordres de Dioclétien sur toutes les frontières de l'empire.

DIOCLETIANUS VII. } AUGG. — AN. R. 1050.
MAXIMIANUS VI. } — DE J.C. 299.

CONSTANTIUS III. } CÆSS. — AN. R. 1051.
GALERIUS III. } — DE J. C. 300.

Il y a peu d'événements connus sur ces deux années.

TITIANUS III. — AN. R. 1052.
NEPOTIANUS. — DE J. C. 301.

Constance combattant contre les Allemands, est

vaincu et vainqueur dans l'espace de six heures près de Langres.

Il remporte une autre victoire sur des peuples Germains près de Vindonissa.

An. R. 1053. De J. C. 302.

Constantius IV. Galerius IV.	Cæss.

An. R. 1054. De J. C. 303.

Diocletianus VIII. Maximianus VII.	Augg.

Galérius vient trouver Dioclétien à Nicomédie, et l'engage à persécuter les chrétiens.

Signal de la persécution donné par la destruction de l'église de Nicomédie le 23 février.

Édit de persécution publié le lendemain.

Révoltes dans la Mélitène en Arménie, *et à* Seleucie de Syrie. Eugène, proclamé Auguste par cinq cents soldats, qui travaillaient au port de Séleucie, vient le même jour à Antioche, et y est tué avec tous ceux qui l'accompagnaient. Cruautés de Dioclétien à ce sujet.

Dioclétien vient à Rome célébrer le triomphe qui lui avait été décerné à lui et à Maximien, seize ans auparavant, et les fêtes pour la vingtième année de son règne.

Son économie dans cette double célébrité déplait au peuple romain qui en fait des railleries. Dioclétien en est offensé, et ayant triomphé le 17 novembre, il sortit brusquement de la ville le 13 décembre suivant. Sa santé, qui était déja affaiblie, souffrit beaucoup du voyage dans une saison si incommode, et il contracta une maladie de langueur, dont il ne revint jamais pleinement.

DIOCLETIANUS IX. } AUGG. AN. R. 1055.
MAXIMIANUS VIII. DE J. C. 304.

Dioclétien ayant pris possession du consulat à Ravenne, continue son voyage et se rend à Nicomédie.

Il fut malade pendant toute cette année, et le 13 décembre on crut qu'il allait mourir. Il se remit néanmoins de cette faiblesse.

CONSTANTIUS V. } CÆSS. AN. R. 1056.
GALERIUS V. DE J. C. 305.

Dioclétien se montre le premier mars en public. Il était si changé qu'à peine le pouvait-on reconnaître.

Galérius, profitant de l'affaiblissement du cerveau de Dioclétien, le force, aussi bien que Maximien, de renoncer à l'empire.

La cérémonie de l'abdication se fait le premier mai par Dioclétien à Nicomédie, par Maximien à Milan. Sévère et Maximin Daia ou Daza, l'un créature de Galérius, l'autre son neveu, sont nommés Césars.

TYRANS sous Dioclétien.

ÆLIANUS et AMANDUS proclamés Augustes par les Bagaudes dans la Gaule.

CARAUSIUS dans la Grande-Bretagne.

ALLECTUS meurtrier de Carausius, et son successeur.

ACHILLÉE en Égypte.

JULIANUS en Italie.

EUGÈNE empereur d'un jour à Séleucie et à Antioche en Syrie.

§ I. Idée générale du caractère de Dioclétien. Défaut de mémoires sur l'histoire de son règne. Ses commencements. Ce que c'était que la charge de *comte des domestiques*, dont il fut revêtu. Son élection à l'empire. Mort de Carin. Dioclétien use noblement de la victoire. Il vient à Rome. État de l'empire attaqué à l'Orient et à l'Occident. Bagaudes. Dioclétien se donne Maximien pour collègue. Ils prennent les surnoms de *Jovius* et d'*Herculius*. Maximien chargé de la guerre en Occident. Il soumet les Bagaudes. Il chasse de la Gaule les nations germaniques qui s'y étaient répandues. Trait brillant de sa valeur. Il passe le Rhin, et soumet une partie des Francs. Pirateries des Francs et des Saxons. Carausius se révolte, et s'empare de la Grande-Bretagne. Il s'y maintient contre Maximien, qui est obligé de faire la paix avec lui. Francs et Lètes transportés en-deçà du Rhin. Murs de Grenoble rebâtis. Dioclétien force par la terreur de son nom le roi de Perse à lui demander la paix. Victoires de Dioclétien sur différents peuples barbares. Entrevue des deux empereurs à Milan. Leur union parfaite. La principale gloire en appartient à Dioclétien. Il se détermine à nommer deux Césars. Constance Chlore. Et Galérius. Adoption et nouveaux mariages des deux Césars. Cérémonie de leur installation. Constance premier César. Départements assignés à Constance et à Galérius. Inconvénients de la multiplication des Augustes et des Césars. Dureté du gouvernement de Dioclétien. Sa fureur de bâtir. Thermes de Dioclétien à Rome. Maximien soumet les Quinquegentiens. Il détruit le tyran Julien. Dioclétien, après avoir transporté les Carpiens en Pannonie, marche contre Achillée tyran de l'Égypte, le défait et le tue. Il abandonne sept journées de pays au-dessus d'Eléphantine sur le Nil. Commencements de Constantin. Constance entre en guerre contre Carausius, et il lui enlève la ville de Boulogne. Il recouvre par les armes le pays des Batves, que les Francs avaient envahi, force ceux-ci à se rendre, et les transplante en divers endroits de la Gaule. Rétablissement de la ville et de l'école d'Autun. Plusieurs autres villes rétablies et relevées

dans toute l'étendue de l'empire. Carausius tué par Allectus, qui demeure pendant trois ans maître de la Grande-Bretagne. Constance lui fait la guerre. Allectus est vaincu et tué. L'île rentre sous la domination de ses maîtres légitimes. Constance use noblement de la victoire. Autres exploits de ce prince contre les nations germaniques. Douceur du gouvernement de Constance. Trait remarquable à ce sujet. Galérius fait la guerre à Narsès roi de Perse, et remporte sur lui une grande victoire. Narsès demande la paix. Elle lui est accordée. Conditions du traité. Cette paix dura quarante ans. Galérius s'enfle d'orgueil. Faits de moindre importance durant un espace de cinq ans.

DIOCLÉTIEN est un nom odieux aux chrétiens. Il fut l'auteur de la persécution la plus sanglante que l'Église de J. C. ait éprouvée de la part des empereurs romains; et quoiqu'il ne l'ait pas ordonnée de son propre mouvement, mais à la sollicitation d'autrui; quoique dans l'exécution il ait eu la moindre part, vu que son abdication suivit d'assez près l'édit publié contre la profession du christianisme, c'est néanmoins avec justice qu'on lui en attribue les horreurs, puisqu'il l'a commencée, et qu'ayant la principale autorité, il devait réformer et réprimer les mauvais conseils de ceux qui partageaient avec lui la puissance, et non en suivre les impressions. Idée générale du caractère de Dioclétien.

D'un autre côté, Dioclétien fut un grand prince qui gouverna avec beaucoup de sagesse, et qui sentant ce qui lui manquait, y suppléa en se donnant des aides et des compagnons de ses travaux, sur lesquels cependant il conserva toujours, au moins tant que sa tête ne fut point affectée par la maladie, une supériorité

toute fondée sur l'éminence du mérite, puisqu'il avait rendu les titres égaux.

Ce même prince, forcé par un ambitieux et un ingrat à se démettre de l'empire, rendit volontaire par une modération infiniment rare ce qui était contraint dans son principe : il sut vivre particulier après avoir été empereur, et quoique l'occasion se présentât à lui de recouvrer la grandeur dont on l'avait dépouillé, il ferma son cœur à une si puissante amorce, et il préféra les légumes de son jardin au trône des Césars.

Lact. de mort. Pers. c. 7. Aurel. Vict.

Avec de si estimables qualités, Dioclétien eut de grands vices. Il joignit le luxe à l'avarice; il fut fastueux et arrogant; les païens mêmes lui ont reproché d'avoir imité Domitien et Caligula, en se faisant adorer comme eux, et en souffrant qu'on l'appelât seigneur et dieu; [1] en sorte qu'il a été mis au nombre des exemples qui prouvent que jamais l'insolence n'est portée plus loin que par ceux qui parviennent à une fortune pour laquelle ils ne sont pas nés.

Défaut de mémoires sur l'histoire de son règne.

Son règne fut long et riche en événements : mais la disette des monuments le rend pour nous en quelque façon court et stérile. Nulle partie de l'histoire n'a été plus maltraitée par l'injure des temps, que celle qui regarde Dioclétien. Ce ne sont pas seulement les grands écrivains qui nous manquent : l'histoire Auguste ne va pas jusqu'à lui; ce que Zosime en avait écrit est perdu; nous sommes réduits à Zonare, Eutrope, les deux Victor, minces abréviateurs; et nos sources les plus abondantes sont quelques panégyriques remplis de flatteries

[1] « Quis rebus.... habeo compertum humillimos quosque, maximè ubi alta accesserunt, superbiâ atque ambitione immodicos esse. » (AUR. *Vict.*)

outrées, et un ouvrage de Lactance où le zèle peut quelquefois avoir emporté l'auteur au-delà des justes bornes. Nous ne pouvons que faire usage de ce qui nous est administré; nous tâcherons de démêler le vrai, et nous le dirons avec une exacte impartialité, rapportant le bien et le mal tel que nous le recueillerons de nos originaux.

Le premier nom de Dioclétien fut Dioclès. Ce nom lui venait de la ville où il était né, Diocléa [1] dans la Dalmatie. Sa mère portait le même nom que la ville, et s'appelait pareillement Diocléa. Lorsqu'il fut parvenu à l'empire, il voulut donner à son nom une forme romaine, et il l'alongea se faisant appeler *Dioclétianus* au lieu de *Dioclès*. C'était là son nom propre et celui dont on se servait pour le distinguer. Il portait ceux de C. Valerius Aurelius, noms purement romains, qui pouvaient lui être communs avec beaucoup d'autres, et qu'il tirait apparemment de la famille au service de laquelle il avait été attaché. Car on assure qu'il était originairement affranchi d'un sénateur, dont le surnom seul nous est connu, Anulinus. D'autres le disent fils d'un greffier.

Ses commencements.

Tillem.

Vict. Epit.

Eutrop.

Il embrassa le métier des armes; et il faut qu'il s'y soit rendu habile, puisqu'il est compté au nombre des bons généraux formés sous la discipline de Probus. Ses services l'élevèrent au consulat; et lorsque Numérien périt, Dioclétien exerçait une charge considérable dans le palais du prince: il était ce que les Romains appelaient alors *comte des domestiques*.

Vop. Prob. 22.

Georg. Sync.

Vop. Num. 13.

Aurel. Vict.

Zos.

[1] Cette ville, que l'on trouve aussi appelée *Docléa*, est ruinée aujourd'hui. Elle n'était pas bien éloignée de *Narona*, que l'on nomme maintenant *Narenta*.

Ce que c'était que la charge de *comte des domestiques*, dont il fut revêtu.

Le mot *comte*, qui dans la langue latine signifie *compagnon*, était devenu dans les temps dont je parle, un titre d'honneur. Les empereurs romains se faisaient partout accompagner, comme on l'a pu souvent remarquer dans cette histoire, d'un nombre d'illustres personnages choisis entre les plus distingués soit dans le civil, soit dans le militaire, qui leur formaient un conseil toujours subsistant. On les appelait, ainsi qu'ils l'étaient en effet, les *compagnons du prince;* et comme ce titre et les fonctions qui y étaient attachées leur donnaient du crédit et de l'autorité, il passa en titre de dignité et de puissance. Plusieurs des grands officiers de l'état le prirent, et ils y joignirent quelque terme qui marquât le département spécial dont ils étaient chargés. Ainsi le *comte des domestiques* était le commandant de la partie de la garde impériale qui faisait proprement la maison du prince. Car le ministère des cohortes prétoriennes était alors réservé pour la guerre, ou tout au plus pour la garde des dehors du palais. Les empereurs craignaient ce corps, après toutes les révolutions qu'il avait excitées; et il leur parut nécessaire de créer de nouveaux corps, à qui ils confiassent la défense immédiate de leur personne et la garde de tout l'intérieur du palais. Ils leur attribuèrent le nom de *domestici*, qui signifie *gens attachés au service de sa maison.*

Son élection à l'empire. Mort de Carin. An. R. 1035. Vict. Epit.

Dioclétien commandait cette belle troupe lorsqu'il fut élu empereur, le 17 septembre de l'an de J. C. 284. Il achevait alors sa trente-neuvième année, puisqu'il en avait soixante-huit lorsqu'il mourut, en 313. J'ai raconté comment il fut élevé à l'empire, et comment il s'y maintint par la guerre qu'il fit à Carin, et que

termina heureusement pour lui la mort funeste de ce prince détesté.

Il usa très-noblement de sa victoire. Il pardonna à tous ceux qui avaient porté les armes contre lui, estimant avec raison qu'ils n'étaient point coupables pour avoir servi un prince qui avait un titre aussi légitime que Carin. Il fit plus, il conserva dans leurs dignités et dans leurs postes ceux qui y avaient été placés par son ennemi. Aristobule, préfet du prétoire sous Carin, le fut aussi sous Dioclétien, qui lui permit de jouir pareillement des honneurs du consulat dont il le trouva en possession. On ajoute que le vainqueur eut les mêmes égards pour C. Ceionius Varus, préfet de la ville et préfet du prétoire en même temps. Aurélius Victor a raison de vanter cette conduite. C'est un événement nouveau et inoui, dit cet auteur, qu'après une guerre civile personne n'ait perdu ni les biens, ni l'honneur, ni la vie, pendant que nous louons la douceur et la générosité des princes, qui en pareil cas mettent enfin quelques bornes aux confiscations, aux exils, et même aux supplices.

Dioclétien use noblement de la victoire. Aurel. Vict.

Tillem.

Il est très-vraisemblable que Dioclétien, devenu seul maître de l'empire par la mort de Carin, vint se faire reconnaître à Rome. Mais il n'en aima jamais le séjour, et il ne peut alors y être resté long-temps, puisqu'il passa l'hiver de cette même année 285 de J. C. à Nicomédie. C'est là qu'il se donna pour collègue, le premier avril de l'année suivante Maximien Hercule, de la valeur duquel il crut que l'état avait besoin.

Il vient à Rome. Zonar.

Tillem. An. R. 1037.

En effet, l'empire était attaqué à la fois aux deux extrémités de l'Orient et de l'Occident. En Orient les Perses, enhardis par la retraite de Numérien et par

État de l'empire attaqué à l'Orient et à l'Occident.

Paneg. Maxim. les troubles qui suivirent sa mort, avaient reconquis la Mésopotamie; et il était à craindre qu'ils ne s'étendissent, comme autrefois, dans la Syrie et dans les provinces voisines. L'Occident n'était pas moins agité. Tillem. Diocl. art. 2. Nous apprenons par deux médailles de la seconde année de Dioclétien, qui donnent à ce prince les titres de Germanique et de Britannique, qu'il y avait eu des mouvements de guerre dans la Germanie et dans la Grande-Bretagne; et une rébellion intestine mettait la Gaule en péril.

Bagaudes. Paneg. Maxim. et Const. Ces rebelles étaient les Bagaudes, dont nous avons déja parlé sous le règne de Claude II, troupe rustique, que la dureté des exactions avait réduits à prendre les armes pour se délivrer d'une tyrannie qui leur paraissait pire que la mort. Nous ne pouvons donner l'étymologie de leur nom, duquel nous avons néanmoins près de Paris un monument dans le village de saint Maur des Fossés, que l'on appelait anciennement le Paneg. Maxim. château des Bagaudes. Ce que nous savons, c'est que ces laboureurs et ces pâtres, transformés en soldats et en cavaliers imitaient par leurs ravages les fureurs des Barbares, et dévastaient eux-mêmes les campagnes qu'ils auraient dû cultiver[1]. Ils avaient eu sous Claude II des forces considérables, puisque nous les avons vus assiéger pendant sept mois la ville d'Autun, et enfin s'en rendre maîtres par la force. Sous Aurélien et sous Probus il n'en est fait aucune mention. La valeur et l'activité de ces princes guerriers les avaient sans doute tenus en respect. Au temps dont je parle, poussés de nouveau à bout par les injustices, les violences, les

[1] « Quum militares habitus ignari agricolæ appetiverunt..... quum hostem barbarum suorum cultorum rusticus vastator imitatus est. »

cruautés de Carin, ils renouvelèrent leur révolte, qui pouvait paraître mériter d'autant plus d'attention, qu'ils avaient deux chefs, gens de quelque nom, ainsi qu'il est permis de le conjecturer par la hardiesse qu'ils eurent de prendre le titre d'Augustes. Ils se nommaient Ælianus et Amandus. Aurel. Vic et Eutrop.

Dioclétien se donne Maximien pour collègue.

Si Dioclétien eût été grand homme de guerre, il n'y avait pas là de quoi l'effrayer. Claude II et Aurélien à leur avénement au trône s'étaient trouvés dans des positions infiniment plus périlleuses. Mais quoique ce prince entendît l'art militaire, il ne paraît pas qu'il fût brave. La prudence dans la politique était son talent, et elle dégénérait même chez lui en timidité. Ainsi pour faire face aux différents ennemis qu'il craignait, il crut avoir besoin d'un collègue qui partageât avec lui un fardeau trop pénible pour sa faiblesse; et Maximien, son compatriote et son ami, fut celui sur qui il jeta les yeux.

Maximien était né dans la Pannonie, près de Sirmium, de parents d'une condition très-basse, et qui simples mercenaires, gagnaient leur vie par le travail de leurs mains. Son éducation répondit à sa naissance; et son ignorance était si grossière et si publique, qu'un panégyriste, citant devant lui les exploits de Scipion l'Africain, et le louant de les avoir imités, ne fait point difficulté de témoigner le doute où il est si Maximien en a jamais entendu parler. La Pannonie sa patrie était depuis long-temps, lorsqu'il naquit, le théâtre perpétuel de la guerre. Ainsi né au milieu des armes, et en ayant embrassé la profession dès son enfance, il s'endurcit de bonne heure le corps et le courage contre les fatigues et les dangers. D'abord soldat, ensuite Paneg. Maxim. Vict. Epit. Paneg. Maxim. Aur. Vict.

officier, il parvint même à des grades supérieurs que nous ne pouvons désigner distinctement; mais nous savons qu'il fut à portée de se former à l'école d'Aurélien et de Probus, ce qui suppose qu'il approchait de ces princes, et par conséquent qu'il tenait un rang illustre dans la milice. Il les suivit dans toutes leurs expéditions, sur le Danube, sur l'Euphrate, sur le Rhin, et aux bords de l'Océan. Il devint un guerrier, autant qu'on peut l'être par le courage seul et par l'exercice, sans le secours des connaissances et des vues fines, dont son esprit épais n'était point capable. Il fut toute sa vie un soldat grossier, rustre, violent, perfide, cruel, brutalement débauché. Il avait apporté en naissant la pente à tous ces vices, et nulle culture ne lui ayant appris à les réprimer, il s'y livra avec emportement. Son extérieur même dur et sauvage annonçait la férocité de son caractère. Si par ses excès il ne ruina pas l'empire; si même il le servit utilement, on doit en faire honneur à la sagesse de Dioclétien, qui lui servait de frein, et pour laquelle il conserva toujours un très-grand respect.

Vop. Prob. 22.

Paneg. Maxim.

Vict. Epit.

Eutrop.

Ils étaient amis depuis long-temps; et Vopiscus atteste que son grand-père et Maximien furent les seuls à qui Dioclétien fit confidence de la prédiction de la femme gauloise au sujet du sanglier. Ainsi Dioclétien le connaissait bien lorsqu'il l'associa à l'empire. Il lui fallait un homme capable de faire la guerre, et Maximien l'était. D'ailleurs il savait quel ascendant il avait pris sur son esprit. Il crut donc pouvoir sans risque lui communiquer un titre, qui dans les règles ordinaires ne souffre point de partage; et il ne se trompa point dans son jugement. Maximien lui fut constamment

Vop. Carin. 15.

fidèle; et devenu son égal par les honneurs et par le rang, il lui déféra toujours la supériorité dans le conseil. Dioclétien tirait même parti des vices de son collègue : comme il était fort curieux de s'acquérir la réputation de clémence, s'il croyait avoir besoin de faire quelque démarche violente et odieuse, il en chargeait Maximien, qui se prêtait volontiers à des exécutions conformes à son caractère : et en général le contraste de la dureté de l'un rehaussait la bonté et la douceur que l'autre affectait de faire paraître. Eutrop.

Tels furent les motifs qui déterminèrent Dioclétien dans son choix. Il commença par faire Maximien César, et ensuite il le déclara Auguste à Nicomédie, comme je l'ai dit. Depuis ce moment les deux empereurs se traitèrent de frères; et quelque temps après ils prirent de concert des surnoms bien peu convenables à la bassesse de leur origine. Ces enfants de pâtres ou d'esclaves se firent appeler l'un JOVIUS, comme descendant de Jupiter; l'autre HERCULIUS, comme issu d'Hercule : faste misérable, et preuve de l'aveuglement que produit la fortune. Il est bon de remarquer dans la distribution de ces surnoms l'attention de Dioclétien à garder la prééminence. Jupiter était le plus grand des dieux, Hercule n'en est que le plus vaillant.

Ils prennent les surnoms de *Jovius* et d'*Herculius*.

C'est dans ce même esprit que Dioclétien se réserva toujours l'avantage d'un consulat par-dessus Maximien. Ils furent souvent collègues dans cette charge, et constamment avec la différence que je viens de remarquer. L'année qui précéda leur abdication, Dioclétien était consul pour la neuvième fois, et Maximien pour la huitième. Cette observation est fortifiée par l'exemple contraire des deux Césars qu'ils établirent dans la suite,

Constance Chlore et Galérius, dont les consulats marchent toujours d'un pas égal.

Maximien est chargé de la guerre en Occident.

Dioclétien, après s'être associé Maximien, se préparant à marcher contre les Perses, chargea son collègue de la guerre en Occident; et c'est ainsi qu'il faut entendre le partage que l'on dit s'être fait entre eux de l'empire. Chacun d'eux avait sur une certaine partie une inspection plus spéciale; mais il n'y eut point de division formelle, et il me paraît prouvé par les faits qu'ils possédèrent l'empire en commun et par indivis. L'état était parfaitement un sous deux chefs.

Il soumet les Bagaudes. Paneg. Maxim.

Maximien justifia le choix que Dioclétien avait fait de lui, par les succès glorieux de ses armes. Il soumit les Bagaudes; et, si son panégyriste ne nous trompe point, il employa encore plus la clémence pour regagner ces rebelles, que la force pour les réduire. Ce n'est pas que la guerre ait été terminée sans résistance ni combat. L'expression de l'orateur n'oblige point de le penser; et au septième siècle, lorsque l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés fut bâtie, la tradition du pays était que les Bagaudes, maîtres du château que César avait fait construire dans la presqu'île que forme la Marne en cet endroit, y avaient soutenu un siége contre Maximien; qu'ils en furent délogés par la force, et que le vainqueur rasa le château, ne laissant subsister que les fossés, desquels l'abbaye prit le surnom qu'elle a porté jusqu'à nos jours. On ne nous dit point ce que devinrent Ælianus et Amandus chefs des rebelles. Le nom et la faction des Bagaudes se renouvelèrent au cinquième siècle. Salvien en fait mention.

Tillem. Diocl. art. 4.

Il chasse de la Gaule les nations ger-

Après que Maximien eut apaisé la rébellion des Bagaudes, les Barbares occupèrent sa valeur. Les na-

tions germaniques, toujours acharnées sur la Gaule, s'étaient répandues dans ce riche et beau pays, Bourguignons, Allemands, Chaïbons, Hérules. Maximien, alors consul pour la première fois, fit tête courageusement à cette nuée d'ennemis, et il les vainquit par deux différentes voies. Il s'attacha à couper les vivres aux Bourguignons et aux Allemands; et la maladie, suite infaillible de la famine, s'étant mise parmi eux, l'armée composée de ces deux peuples fut détruite sans que l'empereur eût besoin de tirer l'épée. Contre les Chaïbons et les Hérules, il fallut combattre; et dans la bataille Maximien signala sa bravoure personnelle, se jetant au plus fort de la mêlée, et semblant se multiplier pour se montrer presque en même temps partout où sa présence pouvait être nécessaire. Les Barbares furent taillés en pièces; et, s'il n'y a point d'exagération dans l'orateur qui me sert ici de guide, ce ne fut pas quelqu'un d'entre eux échappé du péril, mais la renommée de la gloire de Maximien qui alla porter dans leur pays la nouvelle de leur défaite.

maniques qui s'y étaient répandues. An. R. 1038. Paneg. Maxim.

On ne peut douter que ce prince ne fût vaillant. Il en donna une preuve éclatante le jour même qu'il prit possession de son second consulat; et pour mettre cette action sous les yeux du lecteur, je le supplie de me permettre d'employer la traduction d'un morceau oratoire, seul monument du fait. On y trouvera en même temps un échantillon de l'éloquence des temps dont j'écris ici l'histoire : « [1]S'il fallait, dit l'orateur, racon-

Trait brillant de sa valeur. An. R. 1039.

[1] « Transeo innumerabiles totâ Galliâ pugnas atque victorias. Quæ enim tot tantisque rebus sufficiet oratio? Illum tamen primum consulatûs tui auspicalem diem tacitus præterire nullo modo possum, quo tu solus omnium consecutus est, ut quod tempus antea incipiendis tan-

« ter tous vos exploits en Gaule, quel discours pourrait « y suffire ? Mais je ne puis passer sous silence le pre- « mier jour de votre consulat, ce jour célèbre dont « vous avez si glorieusement changé la destination. Il « n'était fait que pour préluder, et vous l'avez employé « à agir ; et le soleil, dans l'espace de sa plus courte « révolution, vous a vu commençant les fonctions de « consul, et remplissant celles de général. Nous vous « avons vu, César, en un même jour faire des vœux « pour la république, et vous mettre dans le cas de les « acquitter. Ce qui était l'objet de vos souhaits pour « l'avenir, vous l'avez rendu présent, en sorte que l'on « peut dire qu'après avoir imploré le secours des dieux, « vous avez su le prévenir. Ce qu'ils avaient promis, « vous l'avez exécuté. Nous vous avons vu, César, en « un même jour porter successivement le plus majes-

tummodo rebus aptum videbatur, tunc primùm potuerit sufficere peragendis ; unoque sol curriculo suo, eoque brevissimo, et officia te consulis inchoantem videret, et imperatoris implentem. Vidimus te, Cæsar, eodem die pro republicâ, vota suscipere, et convicta * debere. Quod enim optaveras in futurum, fecisti continuò transactum : ut mihi ipsa Deorum auxilia, quæ precatus eras, prævenisse videaris, et quidquid illi promiserant antè fecisse. Vidimus te, Cæsar, eodem die et in clarissimo pacis habitu, et in pulcherrimo virtutis ornatu. Bonâ veniâ Deûm dixerim : ne Jupiter quidem ipse tantâ celeritate faciem cœli sui variat, quàm facilè tu ** togam prætextam sumpto thorace mutasti, hastam posito scipione rapuisti, à tribunali temet in campum, à curuli in equum transtulisti, et rursus ex acie cum triumpho rediisti, totamque hanc urbem repentinâ tuâ in hostes eruptione sollicitam, lætitiæ et exultatione, et aris flagrantibus, et sacrificiis, et odoribus accensis Numini tuo, implesti. Ita utroque illius diei supremo tempore bis divina res pari religione celebrata est : Jovi, dùm pro futuris vovetur ; tibi, dùm pro victoriâ solvitur. »

* J'ai substitué ce mot à *conjuncta*, qui est une faute manifeste. *Convicta vota* sont des vœux que l'événement a mis dans l'obligation d'acquitter.

** Les éditions répètent ici mal-à-propos le mot *Jupiter*. Je l'ai retranché.

« tueux habillement de la paix, et le plus brillant or-
« nement du commandement militaire. Que les dieux
« me permettent de le dire : non, Jupiter lui-même ne
« varie pas si subitement la face du ciel où il règne,
« que vous avez changé l'appareil de toute votre per-
« sonne. Vous dépouillez la robe prétexte pour pren-
« dre la cuirasse; la main qui portait le sceptre d'ivoire
« se charge de la pique; vous passez en un instant du
« tribunal au champ de bataille, de la chaise curule
« vous montez à cheval; et avec la même rapidité vous
« revenez triomphant du combat. Cette ville, que votre
« brusque sortie avait laissée dans l'inquiétude, vous
« la remplissez d'allégresse et de cris de victoire, d'au-
« tels où fume l'encens, de sacrifices, de parfums qui
« se consument en l'honneur de votre divinité. Ainsi
« les deux extrémités de ce jour ont été consacrées
« par des cérémonies également religieuses, qui se sont
« adressées d'abord à Jupiter pour lui demander la
« victoire, ensuite à vous, pour vous en rendre les
« actions de graces. »

Les antithèses ne sont pas ménagées dans ce morceau, et l'adulation y est poussée jusqu'à l'impiété. On sent que le plus grand des dieux, pour l'orateur, n'est pas Jupiter. Mais enfin les tours sont ingénieux, l'expression vive et brillante; et si les historiens du temps valaient dans leur genre ce que cet orateur vaut dans le sien, nous n'aurions pas tant sujet de nous plaindre.

Le fait en lui-même est beau et honorable pour Maximien. La ville dont il s'agit est sans doute Trèves, où l'empereur ayant pris possession du consulat le premier janvier, sortit dans le moment sur quelques troupes de Germains qui couraient la campagne, les

battit, les dissipa, et rentra victorieux dans la ville.

Il passe le Rhin, et soumet une partie des Francs.

Maximien ne se contenta pas de cet avantage passager : il voulut assurer d'une façon durable la tranquillité des Gaules, en portant ses armes au-delà du Rhin. Il passa ce fleuve; il ravagea par le fer et par le feu tout le pays qui est au-delà. Les Barbares effrayés recoururent à sa clémence; et l'orateur nomme deux rois des Francs, Génobon et Atech, qui par leurs soumissions obtinrent la paix de l'empereur romain, et se tinrent heureux d'être maintenus par lui dans la possession de leurs états.

Pirateries des Francs et des Saxons. Eutrop.

Mais il s'en fallait beaucoup que toute la nation des Francs fût domptée. Il y en avait une partie qui de concert avec les Saxons courait les mers et rendait la navigation impraticable par ses pirateries. Maximien opposa à ce mal un remède, du succès duquel il eut lieu de se repentir.

Carausius se révolte, et s'empare de la Grande-Bretagne. Aurel. Vict. Eutrop.

Il avait à son service un excellent officier de marine, nommé Carausius, né ménapien[1], dans le voisinage de la mer, et qui s'étant exercé dès l'enfance à la manœuvre des vaisseaux, et ayant même dans les premiers temps tiré de ce métier sa subsistance, s'était élevé par degrés; et à mesure qu'il perçait, les occasions lui permettant de développer ses talents, il s'acquit de de plus en plus l'estime de Maximien, qui enfin le jugea capable de conduire en chef une entreprise importante. Cet empereur le chargea donc d'assembler une escadre à Boulogne, de donner la chasse aux pirates Francs et Saxons, et d'en purger les mers. Carausius

[1] Les Ménapiens occupaient alors le pays qui confinait à celui des Morins. Les Morins, comme tout le monde sait, habitaient la côte où sont Boulogne, Calais, etc.

avait en effet toute la bravoure et toute l'habileté nécessaires pour s'acquitter parfaitement de sa commission ; mais non pas la probité, sans laquelle nul devoir n'est bien rempli. Il regarda l'emploi qui lui était confié comme une occasion de s'enrichir, et on le soupçonna, non sans fondement, de laisser passer les corsaires pour les attaquer au retour lorsqu'ils seraient richement chargés. Il faisait ainsi de bonnes prises, dont il ne rendait que peu, soit au trésor impérial, soit aux provinces pillées, et tournait la plus grosse part à son profit. Maximien, qui ne connut jamais les tempéraments de la douceur et de la prudence, ordonna que l'on tuât sans aucune forme de procès un officier de cette considération. Carausius fut averti à temps, et il passa avec sa flotte dans la Grande-Bretagne. Là, ayant gagné ou intimidé la seule légion romaine qui était restée dans l'île, et quelques corps de troupes étrangères qui accompagnaient la légion, il prit la pourpre et se fit reconnaître empereur. Non content d'avoir échappé à Maximien dans le moment, et sûr d'être attaqué, il eut soin de se fortifier dans son nouvel établissement : il augmenta sa flotte par la construction d'un grand nombre de vaisseaux ; il invita les Barbares, Francs et Saxons, à venir s'attacher à sa fortune, en leur présentant pour amorce le pillage des provinces maritimes de la Gaule. Comme il était grand homme de mer, il instruisit par de savantes leçons ces aventuriers qu'il ramassait de toutes parts ; et il se forma ainsi une marine puissante, soit par la multitude des bâtiments, soit par l'habileté de ceux qui les montaient.

Eumen. Paneg. Const. Cæs.

Il s'y maintient contre Maximien,

Il eut le temps nécessaire pour affermir par ces moyens un pouvoir naissant : car lorsqu'il se révolta,

qui est obligé de faire la paix avec lui.

Mam. Paneg. Maxim.

Maximien était encore occupé de la guerre contre les Germains, et d'ailleurs il se trouvait sans flotte. Il fallut à ce prince du moins l'intervalle d'une année, pour achever d'une part de pacifier et de soumettre les nations germaniques, et de l'autre faire construire des vaisseaux sur les grandes rivières de la Gaule dont les embouchures regardent l'île de la Bretagne. Lorsque l'armement naval de Maximien fut prêt, Carausius était en état de le bien recevoir. Il avait même un grand avantage sur son ennemi : car les matelots et les soldats de l'empereur étaient tout neufs sur mer, et sans aucune expérience soit pour manœuvrer, soit pour se battre sur cet élément. L'orateur Eumène ajoute que les vents et les flots leur furent contraires. Ce qui est certain, c'est que Maximien abandonna son entreprise, et se crut obligé de faire la paix avec Carausius, en lui laissant la jouissance de son usurpation. Ce rebelle demeura donc en possession de la Grande-Bretagne et du titre d'Auguste ; et nous avons une médaille qu'il fit frapper sur l'événement même dont je parle et dans laquelle il s'associe avec Dioclétien et Maximien. Elle porte cette légende : LA PAIX DES TROIS AUGUSTES [1]. Carausius brava ainsi dans son île pendant plusieurs années tout le reste de l'univers, jusqu'à ce qu'il succombât à une trahison domestique. Les auteurs anglais, cités par M. de Tillemont, disent qu'il rebâtit et fortifia le mur de Sévère et qu'il remporta quelques avantages sur les Barbares.

Eumen.

Eutrop. et Aurel. Vict.

Tillem.

Eumen. Paneg. Const. Cæs.

Son gouvernement dans le civil fut tyrannique et digne des voies par lesquelles il s'était élevé. Il tint

[1] PAX AUGGG.

les peuples en captivité ; il lâcha la bride à ses passions et à celles des gens de guerre, qui étaient le seul appui de sa grandeur ; et les Bretons virent leurs femmes et leurs enfants, arrachés d'entre leurs bras, servir de victimes à la débauche de leurs maîtres.

Francs et Lètes transportés en-deçà du Rhin. Eumen. Paneg. Const. Cæs.

Pour ne rien omettre de ce que les monuments anciens nous ont conservé des faits de Maximien dans la Gaule, je dirai que ce prince ayant réduit à la soumission les nations germaniques voisines du Rhin, en transplanta quelques tribus sur les terres de ceux de Trèves et des Nerviens, qui habitaient le pays auquel répondent à peu près les diocèses de Cambrai et de Tournai. C'était une politique sujette à inconvénients, mais néanmoins souvent mise en usage par les empereurs, que de peupler de Barbares les terres que la guerre avait ravagées aux frontières de l'empire. Nous en verrons encore de fréquents exemples. Les peuples transportés par Maximien sont nommés Francs et Lètes. Ce dernier nom a été diversement interprété par les savants, et il n'est pas encore bien décidé quel sens on doit y attacher. Je me contenterai d'observer que l'épithète[1] qu'y joint Eumène favorise l'opinion de ceux qui pensent que les Lètes étaient des Gaulois d'origine, qui ayant autrefois passé dans la Germanie, revenaient dans leur ancienne patrie en recevant des établissements en Gaule.

Murs de Grenoble rebâtis. Tillem.

Deux inscriptions qui subsistent encore dans Grenoble nous apprennent que Dioclétien et Maximien ont bâti et rétabli les murs, et même les édifices intérieurs de cette ville, qui se nommait alors *Cularo*.

Tout ce que je viens de raconter de Maximien est

[1] « Lætus postliminio restitutus. »

renfermé dans un espace de cinq ans, depuis la fin de l'année de J. C. 286 jusqu'en 291. Durant ces mêmes années, Dioclétien avait fait aussi différentes expéditions militaires dont je dois maintenant rendre compte.

Dioclétien force par la terreur de son nom le roi des Perses à lui demander la paix.

J'ai déja remarqué que Dioclétien était peu guerrier; et en effet le plus grand exploit que l'on cite de lui pendant tout son règne est d'avoir forcé par la terreur de son nom le roi des Perses à faire la paix avec lui. Vararane II, ainsi que je l'ai rapporté, avait profité de la mort de Carus, de la retraite de Numérien et de la guerre civile entre Dioclétien et Carin, pour rentrer dans la Mésopotamie, et il menaçait la Syrie d'une invasion. Dioclétien n'eut qu'à se montrer, et tout rentra dans le calme. A son approche le roi de Perse oublia l'orgueil dont il s'était enivré: il envoya des ambassadeurs et des présents à l'empereur romain; il lui demanda la paix, et il ne l'obtint qu'en se retirant de la Mésopotamie et se resserrant au-delà du Tigre. Voilà ce que nous pouvons recueillir des orateurs du temps, qui louent Dioclétien [1] comme ayant imité Jupiter son dieu tutélaire, et pacifié l'univers, ainsi que lui, par un signe de tête. Il est vrai que s'il n'y a point d'exagération dans les faits, un tel exploit est plus glorieux à ce prince que des victoires qu'il aurait achetées par beaucoup de sang.

Mamert. Paneg. Maxim.

Eumen. Paneg. Const. Cæs.

Victoires de Dioclétien sur différents peuples barbares.

Mamert. Paneg. et Ge-

Au reste il acquit aussi de la gloire par les armes. Les panégyristes citent les Sarrasins chargés par lui de chaînes; ils parlent de victoires qu'il remporta en Rhétie sur les Allemands, dans la Pannonie et les contrées voisines sur les Sarmates, les Juthonges, les

[1] « Hoc, Jovis sui more, nutu illo patrio quo omnia contremiscunt, et majestate vestri nominis, consecutus est. » (MAMERT.)

Quades, les Carpiens, les Goths. Il ne paraît pas que ces faits d'armes aient été fort considérables en eux-mêmes : mais ils prouvent l'activité de Dioclétien ; et ce n'est pas un éloge médiocre que d'avoir su contenir tant de peuples barbares et les obliger de se renfermer dans leurs limites.

nethl. Maxim. Eumen. Paneg. Const. Cæs.

On décerna le triomphe aux deux empereurs pour les exploits que j'ai rapportés de l'un et de l'autre. Ils ne se hâtèrent pas de le célébrer ; et toujours occupés à combattre de nouveaux ennemis, ils en différèrent la pompe de plusieurs années.

Mamert. Genethl. Maxim.

Entrevue des deux empereurs à Milan. An. R. 1041.

En l'année de J. C. 290 ils eurent une entrevue à Milan. Pour s'y rendre, ils passèrent en plein hiver, l'un les Alpes Juliennes venant de la Pannonie, l'autre les Alpes Cottiennes venant de la Gaule. L'histoire ne nous apprend point quel était le motif de cette entrevue. Mais quand ils n'y auraient eu d'autre objet que de donner à l'univers le spectacle de leur union parfaite, c'était de quoi s'attirer une admiration qui n'était pas sans fruit, et qui devait contribuer infiniment à maintenir la paix et la tranquillité dans l'empire. Cette union des deux empereurs est célébrée par Mamertin ; et elle me paraît un phénomène si singulier, un sujet si solidement beau, une leçon si utile pour l'exemple, que je ne puis me refuser au désir de transcrire ici quelques-unes des pensées par lesquelles cet orateur en fait sentir tout le prix.

Leur union parfaite.

« Quels siècles [1], dit Mamertin, ont jamais vu une

[1] « Quæ ulla unquàm videre secula talem in summâ potestate concordiam ? Qui germani geminique fratres indiviso patrimonio tam æqualiter utuntur ? Obtrectant sibi invicem artifices operum sordidorum : est inter aliquos etiam canoræ vocis invidia : nihil denique tam vile, tam

« telle concorde dans la possession et l'exercice du pou-
« voir souverain? Où trouve-t-on des frères, même ju-
« meaux, qui usent d'un patrimoine indivis avec au-
« tant d'égalité que vous usez de l'empire? L'envie
« infecte les cœurs mêmes des plus vils artisans; le
« talent de musicien excite la jalousie entre ceux qui
« s'en disputent la gloire; il n'est rien de si bas, de si
« vulgaire, dont la cupidité des copartageants ne fasse
« une matière de querelles et de malignes dissensions.
« Mais les ames célestes et divines de nos empereurs
« sont au-dessus de toute l'opulence, de toute la for-
« tune; elles sont plus grandes que l'immense étendue
« de l'empire. Le Rhin et le Danube, le Nil et l'Eu-
« phrate associé avec le Tigre, les deux Océans orien-
« tal et occidental, et tout ce qui est contenu de terres,

vulgare est, cujus participes malignis æmulationis stimulis vacent. Vester verò immortalis animus omnibus opibus, omnique fortunâ, atque etiam ipso est major imperio. Vobis Rhenus, et Ister, et Nilus, et cum gemino Tigris Euphrate, et uterque.... Oceanus, et quidquid est inter ista terrarum, et fluminum, et littorum, tam facili sunt æquanimitate communia, quantùm sibi gaudent esse communem oculi diem. Ita duplices vobis divinæ potentiæ fructus pietas vestra largitur; et suo uterque fruitur et consortis imperio. Laurea illa devictio accolentibus Syriam nationibus, et illa Rhætica, et illa Sarmatica, te, Maximiane, fecerunt pio gaudio triumphantem. Itidem hic gens Cavionum Herulorumque deleta, Transrhetana victoria, et domitis oppressa Francis bella piratica, Diocletianum votorum compotem reddiderunt. Dividere inter vos Dii immortales sua beneficia non possunt: quidquid alterutri præstatur, amborum est.

« Obstupescerent certè omnes homines admiratione vestri, etiam si vos idem parens eademque mater ad istam concordiam naturæ legibus imbuissent. At enim quantò hoc est admirabilius vel pulchrius, quòd vos castra, quòd prælia, quòd pares victoriæ fecere fratres? Dùm virtutibus vestris favetis, dùm pulcherrima invicem facta laudatis, dùm ad summum fortunæ fastigium pari gradu tenditis, diversum sanguinem affectibus miscuitis. Non fortuita in vobis est germanitas, sed electa. Notum sæpè eisdem parentibus natos esse dissimiles. Certissimæ fraternitatis est usque ad imperium similitudo. » (Mamert., *Genethl. Maxim.*)

« de fleuves, de ports et de rivages entre ces bornes « si reculées, voilà ce qui est pour vous un bien com« mun dont vous jouissez également avec autant de « satisfaction que les deux yeux jouissent en commun « de la lumière du jour. Ainsi votre amitié mutuelle « double à votre égard les bienfaits des dieux. Chacun « de vous jouit de ses exploits et des exploits de son col« lègue. Les lauriers cueillis par Dioclétien en Orient, « en Rhétie, en Pannonie, ont touché votre cœur, « Maximien Auguste, de la joie la plus vive et la plus « pure ; et réciproquement, les nations germaniques « détruites en Gaule, la Germanie au-delà du Rhin dé« vastée, les guerres des pirates étouffées par la sou« mission des Francs, toutes vos victoires en un mot « ont mis Dioclétien au comble de ses vœux. Les dieux « ne peuvent partager leurs dons entre vous. Tout « ce qui est accordé à l'un devient commun à tous « deux.

« Ce serait là une merveille digne de l'admiration « de tous les hommes, quand la nature elle-même, en « vous donnant une même origine, vous aurait ins« piré les principes et les lois de l'union fraternelle. « Mais combien la merveille croîtra-t-elle, si l'on fait « réflexion que vous n'êtes que frères d'armes, et que « les camps, les exercices militaires, des exploits de « guerre également glorieux, et non les liaisons du « sang, ont serré les nœuds de votre concorde? L'ori« gine était différente; mais l'admiration mutuelle pour « vos vertus, les louanges que vous vous donniez réci« proquement pour vos belles actions, une noble ému« lation qui vous faisait tendre d'un pas égal au faîte « des honneurs et de la fortune, de si grandes et

« si heureuses ressemblances ont produit l'union des « cœurs. Vous êtes devenus frères par un choix libre, « et non par le hasard de la naissance. Il n'est que trop « prouvé par de fréquentes expériences que les enfants « d'un même père souvent se ressemblent et s'accordent « peu ; c'est être véritablement et parfaitement frères « que de porter la ressemblance et l'union jusqu'à la « société de l'empire. »

La principale gloire en appartient à Dioclétien.

C'est ainsi que Mamertin loue le concert et la bonne intelligence des deux empereurs, et les circonstances ne lui permettaient pas de mettre aucune différence entre Dioclétien et Maximien. Mais quoique cette union fasse beaucoup d'honneur à l'un et à l'autre, il est aisé de sentir que la principale gloire en appartenait à celui qui en était l'auteur et le principe par une supériorité de sagesse, toujours imposante sans avoir de domination à exercer, et substituant l'impression du respect au droit de contrainte dont elle s'était dépouillée. Dioclétien comptait tellement sur cette autorité inhérente à sa personne, qu'il ne craignit point de se donner encore, non pas véritablement deux collègues, mais deux aides sous le nom de Césars, auxquels il communiqua un très-grand pouvoir avec l'assurance de la succession à l'empire.

Il se détermine à nommer deux Césars.
An. R. 1042.

Les dangers multipliés le déterminèrent à multiplier les secours. En l'année de J. C. 291, Mamertin vantait le bonheur de l'empire qui n'était plus attaqué par les Barbares occupés à se détruire les uns les autres. Cet orateur entre même sur ce point en quelque détail : il dit que les Maures se déchirent par des guerres civiles ; il met aux mains les Goths avec les Bourguignons, les Taïfales avec les Vandales et les

Gépides. Il ajoute qu'Ormiès ou Hormisdas, frère du roi des Perses, s'était révolté et avait entraîné dans sa rébellion quelques nations scythiques. Mais si l'empire romain, à la faveur des troubles qui agitaient ses ennemis, jouit de la tranquillité, elle ne fut que passagère et de peu de durée. Dès la fin de la même année 291, et au commencement de la suivante, la scène changea, et les craintes de guerres domestiques et étrangères alarmèrent la prudence de Dioclétien. Outre Carausius qui tenait toujours la Grande-Bretagne, en Égypte Achillée prit la pourpre; l'Afrique fut ravagée par les Quinquegentiens, peuple ou ligue dont l'histoire ne fait mention que dans le temps dont je parle; un certain Julianus se révolta en Afrique, ou, selon d'autres, en Italie; enfin le roi de Perse, apparemment vainqueur de son frère, menaçait d'attaquer les Romains en Orient. Je ne parle point des nations germaniques et scythiques voisines du Rhin et du Danube, que leurs divisions affaiblissaient, mais qui cependant ne laissèrent pas, comme nous le verrons, de donner de l'exercice aux armes romaines.

Il fallait faire face à tant de dangers à la fois, et par conséquent distribuer les forces de l'état sous divers chefs. Il est bien vraisemblable que Dioclétien ne crut pas pouvoir confier en sûreté le commandement des armées à de simples généraux. Sans doute les exemples accumulés d'un si grand nombre de tyrans depuis Gallien l'effrayaient. Il voyait que dans ces derniers temps il ne s'était presque trouvé aucun particulier à la tête d'un corps considérable de troupes qui ne donnât l'essor à ses espérances et qui n'aspirât à la première place. Il pensa donc qu'étant obligé d'employer pour diffé-

rentes expéditions plusieurs armées en même temps, il n'en devait partager le commandement qu'avec des Césars qu'il nommerait et en qui l'assurance de succéder au trône par une voie légitime pût prévenir ou réprimer les mouvements d'une injuste ambition. Son choix tomba sur Constance Chlore et Galérius, que je dois faire connaître au lecteur.

Constance Chlore.

Constance est nommé dans les anciens monuments Flavius Valerius Constantius. Aurélius Victor lui donne le nom de Julius. Quant au surnom de Chlore, nous ne le trouvons point autorisé dans l'antiquité. Ce mot grec, qui signifie *pâle*, était apparemment une épithète qu'il ne s'attribuait point lui-même, mais qui reçue dans le public a passé en usage par la commodité de servir à le distinguer des autres princes de même nom. Son nom propre était Constantius, celui de sa famille Flavius. Le nom de Valerius lui vint par l'adoption de Maximien, qui le tenait lui-même de Dioclétien.

J'ai déja dit qu'il était par sa mère Claudia, petit-neveu de l'empereur Claude II, et que son père Eutropius tenait un rang illustre dans la nation des Dardaniens d'Illyrie. Ainsi il a par-dessus les empereurs ses contemporains, qui presque tous étaient des hommes nouveaux, l'avantage de la noblesse.

Lact. de mort. Persec. 8 et 18. Eutrop. Euseb. vir. Const. 13, 14, 17.

Il l'emportait encore sur la plupart d'entre eux par d'autres qualités plus estimables : caractère doux, modéré, plein d'humanité, chéri des soldats, aimant à faire le bonheur des peuples, réglé dans ses mœurs et respectant la vertu. Il connut même le vrai Dieu, si nous en croyons Eusèbe, et il condamnait la grossière superstition du polythéisme. Mais, ainsi que plusieurs

philosophes des plus éclairés, il se persuadait apparemment qu'il devait penser pour lui et agir comme le vulgaire.

Nous n'avons pas lieu de croire qu'il fût fort instruit dans les lettres ; mais en grand prince il les favorisa, il les protégea : c'est de quoi nous verrons la preuve dans la suite. Aurel. Vict. Eumen. pro Schol. instaur.

Son éducation fut toute militaire. Il commença par servir dans les gardes, et il s'éleva par degrés. Il se forma dans l'art de la guerre sous de grands maîtres, Aurélien et Probus ; et pendant que le premier de ces deux empereurs régnait encore, Constance revêtu déja d'un commandement considérable fit voir qu'il avait profité de ses leçons, puisqu'on lui attribue l'honneur d'une victoire remportée vers l'an de J. C. 274, sur quelque nation germanique près de Vindonisse, aujourd'hui Windisch dans la Suisse. Sous Carus il était gouverneur de la Dalmatie, et nous avons vu que dès lors il paraissait digne de l'empire. Employé par Dioclétien à repousser une irruption des Sarmates voisins du Bosphore Cimmérien, il réussit à la satisfaction de son prince, et peu après il fut fait César, autant aidé de la recommandation de son mérite que de celle de sa naissance. Tillem. Aurel. Vict. Eumen. Paneg. Const. Aug. Vop. Car. 17. Tillem.

Rien au monde ne ressemblait moins à Constance que le collègue qu'on lui donna. Galérius né dans la Dace de la plus basse origine, occupé dans son enfance à garder des troupeaux de bœufs, était brutal, féroce, sanguinaire. Eutrope loue le réglement de ses mœurs ; mais cet éloge paraît difficile à allier avec l'intempérance dans le boire et dans le manger, qui avait fait de ce prince une masse énorme de chair ; et la maladie égale- Et Galérius. Eutrop. Vict. uterq. Lact. 9 et 33. Eus. Hist. eccl. VIII, 16.

ment cruelle et honteuse qui le fit périr misérablement, donne lieu de soupçonner en lui des débauches encore plus criminelles.

Il fallait pourtant qu'il eût quelques bonnes qualités qui lui attirassent l'estime de Dioclétien. On convient qu'il savait la guerre, ayant passé par tous les degrés de la milice, depuis la condition de simple soldat jusqu'aux emplois les plus importants, dont il s'était acquitté avec gloire et avec succès. D'ailleurs on lui attribue quelque amour pour la justice : disposition qui n'est pas incompatible avec la dureté dans les mœurs. Si la bassesse de son origine fut une raison qui influa dans le choix de Dioclétien, si cet empereur regarda Galérius comme sa créature, qui lui devant tout ne pouvait manquer de conserver pour lui de l'attachement et de la reconnaissance, sa prudence le trompa ; et il trouva dans Constance, à qui sa naissance donnait des prétentions au trône, plus de fidélité et de modération que dans Galérius, fils de pâtre et pâtre lui-même.

Tillem.

Galérius prend dans ses médailles les noms de C. GALERIUS VALERIUS MAXIMIANUS. GALERIUS était son nom propre : il emprunta celui de VALERIUS de Dioclétien, qui l'adopta. Ce même empereur lui donna le surnom de MAXIMIANUS, comme un avertissement d'imiter la fidélité de Maximien Herculius envers son bienfaiteur. Les écrivains du temps l'appellent quelquefois ARMENTARIUS, par allusion à son premier état de gardeur de bœufs ou de chevaux ; car le mot *armentum* en latin signifie un troupeau de grands animaux. Pour lui, il n'usait point de ce nom, qui lui eût rappelé des idées désagréables.

Adoption et

Il n'est point de précautions que Dioclétien ne mît

en œuvre pour unir et attacher fortement à lui et à son collègue ceux qu'il prétendait faire Césars. J'ai déja parlé incidemment de leur adoption. Galérius fut adopté par Dioclétien, et reçut de lui le surnom de JOVIUS; Constance par Maximien, qui lui communiqua pareillement son surnom d'HERCULIUS. De nouveaux mariages cimentèrent l'alliance. Constance et Galérius étaient tous deux mariés, le premier à Hélène, mère du grand Constantin; le nom de l'épouse du second n'est pas connu. Les empereurs exigèrent qu'ils répudiassent leurs femmes. Dioclétien donna Valérie sa fille en mariage à Galérius; Constance épousa Théodora, belle-fille de Maximien, sortie d'un premier mariage de l'impératrice Eutropia.

Nouveaux mariages des deux Césars.

Eumen. pro Schol. instaur.

Eutrop. Vict. uterq.

Tous les arrangements préliminaires étant pris, la cérémonie de l'installation des Césars se fit le 1er mars de l'année de J. C. 292. Dioclétien ayant assemblé les soldats dans un lieu distant de trois mille pas de Nicomédie, monta sur une hauteur, présenta aux troupes Galérius, et de leur consentement le revêtit de la pourpre. Il est très-probable que Constance reçut le même honneur de Maximien dans quelque ville des Gaules ou de l'Italie.

Cérémonie de leur installation.

Eumen. Paneg. Const. Cæs.

An. R. 1043.

Lact. c. 19.

Tillem.

Les deux Césars, à l'exception du titre d'Auguste, qui demeura réservé à Dioclétien et à Maximien, furent décorés de tous les autres qui caractérisaient chez les Romains le pouvoir suprême. Ils eurent la puissance tribunitienne, les dénominations d'empereurs, de pères de la patrie, de souverains pontifes. C'était une nouveauté : ceux qui avaient été Césars avant eux n'avaient pas joui de semblables prérogatives, peu

Eumen. pro Schol. instaur.

compatibles avec le titre de princes de la jeunesse qui leur était affecté.

Constance premier César.

Le rang entre Constance et Galérius fut réglé, non sur celui de leurs pères adoptifs. Galérius, quoiqu'adopté par le premier des Augustes, ne fut que le second des Césars. La prééminence était due à Constance, à raison de sa noblesse : et peut-être aussi était-il plus avancé dans le service. Le fait est que dans les monuments publics il est toujours nommé le premier.

Euseb. vit. Const. c. 18. Tillem.

Départements assignés à Constance et à Galérius. Lact. c. 7. Aurel. Vict. Julian. Or. 2.

Il y avait déja eu un partage, non de domaines, si je ne me trompe, mais d'inspection et d'administration entre Dioclétien et Maximien. Les deux Augustes en firent un nouveau de même nature avec leurs Césars. Dioclétien assigna à Galérius pour son département l'Illyrie, la Thrace, la Macédoine, la Grèce; et Maximien à Constance les Gaules, l'Espagne, et la Grande-Bretagne.

Inconvénients de la multiplication des Augustes et des Césars.

Ce plan était bien entendu pour la défense de toutes les parties de l'empire, qui se trouvaient chacune avoir au milieu d'elles leurs princes, attentifs à empêcher les séditions et les soulèvements au dedans, et à repousser les attaques du dehors.

Mais ce même plan devenait une source de guerres civiles, sinon pour le moment actuel, où la sagesse et l'autorité de Dioclétien tenait tout en respect, du moins pour la génération suivante. Les enfants de tant de princes ne pouvaient manquer de déchirer l'empire par leurs prétentions contraires. Il est vrai que la souveraine puissance n'était point héréditaire de plein droit chez les Romains, comme je l'ai souvent

remarqué. Mais pouvait-on se flatter que des fils d'empereurs et de Césars consentissent à passer leur vie dans la condition privée? L'événement justifiera cette réflexion.

Il résultait encore du nouvel arrangement de Dioclétien un autre inconvénient, qui a été observé par Lactance, et même par Aurélius Victor. Ces quatre princes formaient quatre cours, et chacun d'eux avait ses officiers, et en particulier son préfet du prétoire, qui avait encore sous lui des vicaires, de l'institution de Dioclétien, distribués dans les différentes provinces du département général. Chacun de ces princes voulait avoir à ses ordres autant de troupes qu'autrefois en entretenait l'empire tout entier réuni sous un seul chef. De là l'oppression des peuples, l'augmentation des impôts, les exactions, les violences. Le mal s'accroissait encore par le goût qu'avait Dioclétien pour diviser les provinces, et les morceler en quelque façon. Son but était apparemment de diminuer l'autorité des gouverneurs subalternes, en diminuant leurs départements, et de les mettre ainsi hors d'état de se révolter. Mais à proportion qu'il multipliait les officiers, il multipliait les dépenses : et l'abus allait à un tel excès, qu'en mettant[1] d'un côté tous ceux qu'employaient les quatre princes dans le civil et dans le militaire, et de l'autre tous les contribuables qui devaient fournir à leur subsistance et à leur entretien, le nombre des premiers excédait celui des autres.

Dureté du gouvernement de Dioclétien.

En général, le gouvernement de Dioclétien est décrié par Lactance comme dur et tyrannique. Cet écri-

[1] « Major esse cœperat numerus accipientium, quàm dantium. » (Lact.)

vain l'accuse d'avidité pour enrichir le fisc aux dépens des peuples, et pour accumuler des trésors sans fin et sans mesure. Il prétend même que la cruauté venait à l'appui d'une cupidité injuste, et que souvent pour envahir le bien on faisait périr le possesseur. Je ne sais si le zèle du christianisme a emporté trop loin Lactance contre un persécuteur odieux. Mais je vois qu'Aurélius Victor, auteur païen, se plaint de l'introduction des tributs en Italie, qui, comme il arrive d'ordinaire, modestes dans leurs commencements, montèrent dans la suite à un excès pernicieux.

Sa fureur de bâtir.

Lactance blâme encore dans Dioclétien la fureur de bâtir, dont souffrit principalement la ville de Nicomédie, séjour ordinaire de ce prince [1]. Ici, dit notre auteur, c'était une basilique qu'il construisait; là un cirque; en un autre endroit un hôtel des monnaies; ailleurs encore un arsenal. Il fallait un palais pour sa femme, un palais pour sa fille. Pour faire place à ces nouvelles constructions, une grande partie de la ville est enlevée à ses habitants. Les citoyens sont obligés de se transplanter avec leurs femmes et leurs enfants, comme si leur patrie eût été prise par les ennemis. Ce n'est pas tout encore : ces bâtiments, qui se faisaient en grande partie par corvées, étaient à peine achevés, à la ruine des provinces, qu'une fantaisie de l'empereur obligeait de les détruire. « Voilà

1 « Hìc basilicæ, hìc circus, hìc Moneta, hìc armorum fabrica, hìc uxori domus, hìc filiæ. Repentè magna pars civitatis exceditur. Migrabant omnes cum conjugibus ac liberis, quasi urbe ab hostibus captâ. Et quùm perfecta hæc fuerant cum interitu provinciarum, « non rectè « facta sunt, aiebat : alio modo fiant. » Rursus dirui ac mutari necesse erat, iterùm fortasse casura. Ita semper dementabat, Nicomediam studens urbi Romæ coæquare. » (Lact.)

« un mauvais ouvrage, disait-il : il faut l'abattre, et « travailler sur un autre plan. » Telles étaient les dépenses folles auxquelles l'engageait la manie d'égaler Nicomédie à Rome.

Thermes de Dioclétien à Rome.

On peut se convaincre qu'il n'y a point d'exagération dans le récit que fait Lactance des profusions de Dioclétien pour les bâtiments, si on le compare avec ce que nous savons et ce que nous voyons encore aujourd'hui des Thermes de ce prince dans la ville de Rome : édifice immense, et dont le vaste contour, s'il ne peut être comparé sans hyperbole à l'étendue d'une province[1], au moins surpasse bien des villes en grandeur. Nardini, témoin oculaire, assure que l'espace qu'occupaient ces Thermes comprend maintenant l'Église, le Monastère, et le jardin des Bernardins ; l'Église, le Monastère, et l'ample jardin des Chartreux ; deux grandes aires et les greniers de la Chambre Apostolique ; une fontaine appelée *des Thermes*, et plusieurs vignes et maisons de particuliers. En effet, il ne faut pas croire qu'il n'y eût dans ces Thermes que les pièces destinées précisément aux bains. On y trouvait tout ce qui est nécessaire pour la promenade, pour les exercices du corps, et même pour l'étude : allées d'arbres, portiques, salles d'escrime, et enfin bibliothèques. Dioclétien fit transporter dans ses Thermes la bibliothèque Ulpienne, qui avait été d'abord logée sur la place de Trajan. Un prince qui construisait de tels édifices, ne travaillait pas uniquement pour la commodité du public : l'amour de la magnificence et du faste y entrait pour beaucoup.

Nardin. Rom. Vet. IV, 7.

[1] « Lavacra in modum provinciarum exstructa. » (AMM., l. XVI.)

Je reviens à l'ordre des faits. Cinq objets d'inquiétude avaient déterminé Dioclétien à nommer des Césars : Carausius, le roi de Perse, les Quinquegentiens, Julien, tyran en Afrique ou en Italie, Achillée en Égypte. Ces différents soins occupèrent les quatre princes pendant un espace de cinq à six ans, et le succès leur fut favorable de tous les côtés. C'est de quoi je dois maintenant rendre compte au lecteur, autant que le permet la disette des mémoires.

Maximien soumet les Quinquegentiens. Eutrop. Paneg. l. VIII et IX.

Maximien vainquit et dompta les Quinquegentiens. Quels que puissent être ces peuples tout-à-fait inconnus, on a quelque lieu de les regarder comme ayant appartenu à la Mauritanie [1] ; car les panégyristes vantent beaucoup les exploits de Maximien vers ces temps-ci contre les Maures, et ils ne disent pas un seul mot des Quinquegentiens, nom qui paraît subitement dans l'histoire, et qui s'éclipse de même. Après les temps dont nous parlons, il n'en est plus fait aucune mention.

Il détruit le tyran Julien. Vict. Epit.

Ce fut encore Maximien qui délivra l'empire du tyran Julien. Cet usurpateur se voyant vaincu, se perça lui-même de son épée, et se jeta encore vivant dans les flammes d'un bûcher qu'il avait fait allumer.

Dioclétien, après avoir transporté les Carpiens en Pannonie, marche con-

Dioclétien se chargea de la guerre contre Achillée, et il ne la poussa pas fort vivement, puisque ce tyran régna six ans en Égypte. Durant cet intervalle, je ne puis citer d'autre exploit de l'empereur romain que

[1] Scaliger, dans ses notes sur la chronique d'Eusèbe, p. 223, incline à penser que les Quinquegentiens sont les peuples de la Libye Pentapolitaine. La ressemblance des noms peut appuyer cette conjecture. Car les mots Πεντάπολις en grec, et *Quinquegentes* ou *Quinquegentiani* en latin, signifient également *cinq peuples*.

la transplantation des Carpiens en Pannonie. Aurélien y avait déja transporté une partie de cette nation. Dioclétien acheva l'ouvrage : les Carpiens, battus par lui et par Galérius, prirent le parti de se soumettre; et établis sur les terres de l'empire, au lieu d'ennemis ils devinrent sujets. Il est encore parlé de châteaux bâtis par Dioclétien dans le pays des Sarmates, vis-à-vis des villes d'Acincum et de Bononia dans la Pannonie.

tre Achillée tyran de l'Égypte, le défait et le tue. Tillem. Eutrop. Aurel. Vict. Amm. lib. XXVIII. Jorn. de rebusGet.c.16. Tillem. An. R. 1047. Aurel. Vict. Eutrop. Eus. Chron.

L'an de J. C. 296, ce prince marcha contre le tyran de l'Égypte, le vainquit dans un combat sans beaucoup de peine, et l'ayant réduit à s'enfermer dans Alexandrie, il l'y assiégea. Le siége dura huit mois, au bout desquels Achillée fut pris et tué avec les principaux complices de sa rébellion. Cette juste punition des coupables n'était que le prélude d'inexcusables cruautés. Le vainqueur se vengea sur les peuples. Il livra Alexandrie au pillage, si nous en croyons Orose: Oros. VII, 25. et on peut l'en croire, puisqu'il est constant par le témoignage d'Eutrope, auteur païen, que Dioclétien souilla toute l'Égypte de meurtres et de proscriptions. Il fit néanmoins pour le pays divers réglements, dont l'expérience et la pratique prouvèrent l'utilité.

Je ne donnerais point place ici à ce que nous débite gravement un historien du moyen âge, s'il n'était bon de conserver le souvenir des erreurs vulgaires qui ont régné parmi les hommes. Cet écrivain raconte que Dioclétien fit rechercher avec soin les livres des anciens Égyptiens sur l'alchimie, et qu'il les brûla de peur que le secret de faire de l'or, et la facilité de s'enrichir par cette voie, ne missent l'Égypte à portée de renouveler ses révoltes. On sait assez au-

Jo. Antioch. ap. Vales.

jourd'hui ce qu'il convient de penser touchant cet art mensonger, accrédité par des charlatans et adopté par des dupes, qui souvent ont dissipé les biens réels qu'ils possédaient pour courir après une vaine fumée.

M. de Tillemont rapporte avec assez de vraisemblance à cette expédition de Dioclétien la ruine des villes de Busiris et de Coptos, qui, suivant le témoignage de la Chronique d'Eusèbe, s'étant révoltées vers ces temps-ci contre les Romains, furent prises et détruites jusqu'aux fondements. Ces deux villes, quoique jointes ensemble par l'ancien auteur, étaient fort éloignées l'une de l'autre, Busiris dans le Delta, Coptos dans la Thébaïde.

Il abandonne sept journées de pays au-dessus d'Éléphantine sur le Nil.
Proc. de B. Pers. I, 19.

Il est constant que Dioclétien visita les frontières de l'Égypte du côté du midi, et que pour en établir la tranquillité il prit des précautions convenables à son génie, plus porté aux voies de prudence que touché des idées de la gloire. Considérant que l'étendue de pays que possédaient les Romains au-dessus d'Éléphantine sur le Nil, jusqu'à sept journées de distance, leur était plus onéreuse qu'utile, et que le revenu qu'ils en tiraient ne suffisait pas pour la dépense des garnisons qu'il fallait y entretenir, il abandonna ces sept journées de pays aux Nobates, peuples qui habitaient les déserts d'Oasis; et en leur faisant don de cette contrée bien plus riche et plus abondante que la leur, il les chargea de la défendre contre les Blemmyes, et d'arrêter leurs courses importunes. Il convint aussi d'acheter la paix des uns et des autres par une pension, qui se payait encore du temps de Justinien, mais sans beaucoup de fruit. La force seule des armes pouvait contenir l'avidité des Barbares.

Constantin accompagna Dioclétien dans la guerre d'Égypte, et il y signala sa valeur naissante par plusieurs actions. Il devait être alors dans sa vingt-troisième année; car il y a lieu de croire qu'il est né l'an de J. C. 274, et c'est à l'an 296, comme je l'ai dit, que se rapporte vraisemblablement la victoire de Dioclétien sur Achillée. Cet empereur l'avait pris auprès de lui comme ôtage, lorsqu'il nomma César Constance Chlore son père; et il paraît que depuis ce temps Constantin ne s'éloigna guère de la personne de Dioclétien, si ce n'est pour suivre Galérius dans ses expéditions, soit sur le Danube, soit contre les Perses. Ainsi ce prince destiné par la Providence à devenir le protecteur du christianisme, passa toute sa jeunesse sous la main et dans la dépendance des plus violents ennemis du nom chrétien. Commencements de Constantin. Tillem. Const. art. 4.

Il était né à Naïsse, ville de Mésie, mais anciennement attribuée à la nation des Dardaniens, de laquelle sortaient ses ancêtres paternels, et il avait pour mère Hélène, à qui quelques auteurs, même chrétiens, ont contesté la qualité d'épouse de Constance Chlore, et ont par conséquent rendu douteuse la légitimité de la naissance de Constantin. Mais dans la vérité, cette opinion ne paraît fondée que sur ce qu'Hélène [1] était d'une condition fort inférieure à son mari. Du reste, tout conspire à nous la faire regarder comme unie à Constance par une alliance légitime : le titre d'épouse Tillem. not. 1 sur Constant.

[1] Saint Ambroise a dit qu'Hélène tenait hôtellerie, et que telle fut l'origine de ses liaisons avec Constance. C'est un témoin respectable, mais il est seul. Si ce fait eût été connu de Zosime, qui est l'ennemi déclaré de Constantin, qui le traite nettement de bâtard, et sa mère de femme peu vertueuse, il n'aurait pas manqué d'en faire usage.

qui lui est accordé par plusieurs écrivains ; la considération dont jouit toujours Constantin à la cour de Dioclétien, où il tenait le premier rang après l'empereur; la qualité même d'ôtage qui suppose qu'il était cher à son père, comme un fils destiné à lui succéder; enfin les éloges donnés par les panégyristes à la vie[1] chaste de Constance, qu'on loue son fils d'avoir imitée en prévenant par un engagement légitime les dangers auxquels l'âge et l'ivresse de la fortune auraient pu exposer sa vertu, et en respectant toujours les lois sacrées du mariage. Par ces raisons nous nous déterminons à suivre le sentiment le plus honorable pour Constantin, et à le reconnaître pour fils légitime de Constance Chlore.

Tillem. Const. art. 4. Ce jeune prince montra dès son premier âge ce qu'il devait être un jour. Il réunissait les avantages du corps aux belles qualités de l'ame, grand de taille, bien fait de sa personne, brave jusqu'à ajouter aux hasards communs de la guerre ceux des combats singuliers contre les plus courageux des ennemis, généreux, magnanime, sage dans sa conduite privée, et ne connaissant d'autre passion que celle de soutenir l'éclat de son nom et de se rendre digne de la grandeur à laquelle sa naissance l'appelait. Son père était pour lui un grand exemple; et les exploits que j'ai à rapporter de Constance surpassent de beaucoup ce que nous savons de ceux de Dioclétien et de Maximien.

[1] « Quo enim magis continentiam patris æquare potuisti (l'orateur adresse la parole à Constantin) quàm quòd te ab ipso fine pueritiæ illico matrimonii legibus tradidisti, ut primo ingressu adolescentiæ formares animum maritalem, nihil de vagis cupiditatibus, nihil de concessis ætati voluptatibus in hoc sacrum pectus admitteres ? » (PANEG., *Maxim. et Const.*)

Ce prince avait la Gaule pour département, et par conséquent deux ennemis à combattre, savoir Carausius d'une part usurpateur de la Grande-Bretagne et du titre d'Auguste; de l'autre, les peuples germains ou francs, qui favorisés et aidés par ce même Carausius s'étaient emparés du pays des Bataves.

Constance entre en guerre contre Carausius, et il lui enlève la ville de Boulogne.

Caurausius possédait sur la côte de la Gaule la ville de Boulogne, et Constance crut devoir commencer par lui enlever cette place, afin de le renfermer entièrement dans son île. Pour réussir plus sûrement dans son entreprise, il usa de diligence, et à peine nommé César il partit, et arriva devant Boulogne au moment où on l'attendait le moins. Il assiégea la ville par terre; mais le port mettait les assiégés en état de recevoir les rafraichissements et les secours que Carausius ne manquerait pas de leur envoyer. Constance leur ôta cette ressource en fermant l'entrée du port par une estacade qui empêchait le passage de tout vaisseau. Ainsi la ville fut bientôt obligée de se soumettre; et par un événement qui tient du merveilleux, et que nos aïeux ont vu se renouveler à la prise de la Rochelle, l'estacade, qui avait résisté aux flots tant que la ville se défendait, fut renversée par un coup de mer, aussitôt que Constance s'en vit le maître. Ceux qui s'étaient soumis à lui n'eurent pas lieu de s'en repentir : il les avait réduits par la force, il les conserva par sa bonté.

Eumen. Paneg. Constant. Aug. et Constant. Cæs.

Pour aller attaquer Carausius dans son île, il fallait une flotte, et Constance n'en avait point. Pendant qu'on lui construisait des vaisseaux, il ne demeura pas oisif, et occupé de son second objet, il tourna ses efforts du côté du pays des Bataves. L'orateur Euménius nous donne ici une description élégante de ce sol singulier

Il recouvre par les armes le pays des Bataves, que les Francs avaient envahi, force ceux-ci à se rendre, et

les transplante en divers endroits de la Gaule.

qui ne semblait pas être fait pour se peupler de villes florissantes et pour devenir l'entrepôt des marchandises de l'univers. « Cette terre [1], dit-il, n'est point à « proprement parler une terre. Elle est tellement pé« nétrée et imbibée d'eau, que non seulement les par« ties manifestement marécageuses cèdent sous le pied « qui les presse et le font plonger; mais les endroits « mêmes qui paraissent plus fermes tremblent et chan« cellent sous les pas, et l'action qui se communique « au loin prouve qu'une légère et mince écorce surnage « des amas d'eaux. »

La guerre était difficile dans un tel pays, et de plus à peu de distance les Barbares trouvaient des forêts qui leur servaient de retraites en cas de disgrace. Constance triompha de tous les obstacles, et non seulement il délivra et reconquit la contrée que les Francs avaient envahie, mais il réduisit ces fiers ennemis à mettre bas les armes et à se soumettre à la loi qu'il voudrait leur prescrire. Il les transporta en corps de nation, hommes, femmes et enfants, dans les cantons de la Gaule qu'ils avaient autrefois dévastés, afin que ce qui était devenu désert et inculte par leurs ravages se repeuplât, et reprît par leurs services son ancienne fertilité.

L'orateur Eumène exerce son éloquence sur une si belle matière. « Nous pouvons donc [2], dit-il, insulter

[1] « Illa regio... penè, ut cum verbi periculo loquar, terra non est. Ita penitus aquis imbuta permaduit, ut non solùm quæ manifestè palustris est cedat ad nixum, et hauriat pressa vestigium, sed etiam ubi videtur paulo firmior, pedum pulsu tentata quatiatur, et sentire se procul mota pondus testetur.... Subjacentibus innatat, et suspensa latè vacillat. »

[2] « Insultare, Hercule, communi Galliarum nomine libet, et, quod pace vestrâ loquar, ipsis triumphum assignare provinciis. Arat ergo nunc mihi Caucus et Frisius; et ille vagus, ille prædator, exercitio squalidus

« à ceux qui autrefois nous faisaient trembler, et nos « provinces jouissent des honneurs du triomphe. Oui, « le Cauque et le Frison cultivent pour moi la terre : « ce peuple brigand et toujours en course, aujourd'hui « fixé dans un lieu, conduit la charrue et se fatigue « dans les travaux de la campagne ; il garnit mes mar- « chés des bestiaux qu'il a nourris, et le barbare de- « venu laboureur me procure l'abondance et fait baisser « le prix des vivres : heureux et content, si par les or- « dres de nos princes il est appelé à reprendre pour « notre défense les armes dont il a fait tant de fois « usage contre nous. »

Le panégyriste ne spécifie point ici les pays de la Gaule où furent établies ces colonies de prisonniers francs : seulement à la fin du même discours il nomme les territoires d'Amiens, de Beauvais, de Troyes et de Langres, comme repeuplés par des essaims de Barbares transplantés. Mais comme, outre la transmigration dont il s'agit maintenant, il y en eut encore une autre exécutée quelques années après par Constance, ainsi que nous le rapporterons dans la suite, nous ne pouvons pas distinguer ce qui appartient en particulier à chacune de ces deux opérations toutes semblables.

Nous en disons autant des châteaux que Constance, au rapport de Julien l'Apostat son petit-fils, construisit sur les frontières et au milieu même de la Germanie barbare. C'est une précaution qu'il peut avoir égale- Julian. Or. 1.

operatur, et frequentat nundinas meas pecore venali, et cultor Barbarus laxat annonam. Quin etiam, si ad delectum vocetur, accurrit, et obsequiis teritur, et tergo coercetur, et servire se militiæ gratulatur. »

ment prise dans l'une et l'autre de ses deux expéditions contre les Francs.

La première doit l'avoir occupé au moins trois ans, puisqu'elle remplit seule l'intervalle entre la prise de Boulogne, l'an de J. C. 292, et la guerre portée dans la Grande-Bretagne par Constance en 296. C'est à ce temps que nous devons vraisemblablement rapporter les exploits que cite Euménius au commencement de son panégyrique de Constance : un roi barbare pris au piége qu'il avait tendu et réduit en captivité ; tout le pays des Allemands désolé et ravagé depuis le pont sur le Rhin à Cologne jusqu'au Danube. C'est dans ce même espace que nous plaçons aussi, d'après M. de Tillemont, les soins que ce prince aussi bon que guerrier donna au rétablissement de la ville d'Autun.

Rétablissement de la ville et de l'école d'Autun. Eumen. ibid. et pro Schol. inst.

J'ai dit que cette ville avait beaucoup souffert de la première révolte des Bagaudes ; que fidèle à l'obéissance qu'elle devait à ses légitimes maîtres, elle avait soutenu un siége de sept mois, et qu'ayant invoqué inutilement le secours de Claude II occupé alors de la guerre contre les Goths, elle s'était vue enfin forcée d'ouvrir ses portes aux rebelles qui la traitèrent en ville prise d'assaut. Depuis cette époque funeste elle était demeurée pendant vingt-cinq ans dans un état de désolation, les édifices tant publics que particuliers détruits ou en mauvais ordre, les campagnes négligées et incultes en grande partie, tout le pays dans une extrême pauvreté.

Constance regarda sans doute comme une espèce de dette de sa maison l'obligation de témoigner de la bonté à une ville qui avait montré un attachement si fidèle

pour Claude II son grand oncle, et à qui cette fidélité avait coûté si cher. Il n'omit aucun des soins qui pouvaient en réparer les malheurs. Il donna des sommes considérables pour acquitter les dettes de la ville, et pour rebâtir les temples, les bains et même les maisons des particuliers. Il la repeupla en y appelant de dehors des ouvriers de toutes les différentes sortes d'arts, et invitant les habitants des provinces voisines à venir s'y établir. Il y plaça des légions en quartiers d'hiver, pour répandre de l'argent dans le pays et pour fournir des travailleurs aux ouvrages publics qu'il faisait construire, et en particulier aux aquéducs, par lesquels il procurait de l'eau en abondance à la ville. Enfin il y rétablit les études et les lettres dont il sentait tout le prix, quoique sa vie toute militaire ne lui eût pas permis de s'y rendre fort habile.

Autun était de toute antiquité une école célèbre. Sous Tibère, le rebelle Sacrovir y trouva, au rapport de Tacite[1], toute la fleur de la jeune noblesse des Gaules rassemblée pour l'étude des beaux arts, et il s'en fit des ôtages qui lui répondissent de la fidélité de leurs parents. Ce fait incontestable peut autoriser jusqu'à un certain point la tradition du pays qui suppose que, dès avant l'entrée des Romains dans les Gaules, les druides élevaient la jeunesse gauloise dans Autun et y avaient une maison sur une hauteur qui en a conservé jusqu'aujourd'hui le nom de MONT-DRU, comme qui dirait *Mont des Druides*. En ce cas, Auguste n'aura pas été l'instituteur, comme je l'ai dit sous son règne[2], mais le restaurateur et le bienfaiteur de l'école d'Autun.

Hist. Univ. Paris. t. 1, p. 6 et 25.

[1] Voyez tom. II, p. 112. [2] Voyez tom. I, p. 130.

On n'attend pas de nous une histoire suivie de cette école pour laquelle, quand même c'en serait ici le lieu, les monuments nous manquent absolument. Nous rencontrons une grande lacune depuis le temps de Tibère jusqu'au grand-père du rhéteur Euménius qui, né à Athènes et ayant enseigné à Rome avec réputation, vint s'établir à Autun, et y professa publiquement la rhétorique jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Le même Euménius nous cite le professeur Glaucus, son contemporain, mais plus âgé que lui, qu'il assure pouvoir être regardé comme athénien[1], sinon par la naissance, au moins par la beauté de son talent. Euménius lui-même, né à Autun, enseigna quelque temps l'éloquence dans sa patrie, et ensuite il passa à une charge qui l'attachait au palais et à la suite du prince. Il fut nommé *memoriæ magister*, charge que l'on compare à celle de *maître des requêtes* parmi nous. Constance, voulant renouveler la gloire des études dans la ville d'Autun, crut que personne n'était plus propre qu'Euménius à le seconder dans un pareil dessein, et il l'engagea à reprendre la profession en conservant sa charge dans le palais. La lettre qu'il lui écrivit à ce sujet mérite d'être ici rapportée. Elle porte en tête les noms des deux empereurs et des deux Césars, comme tous les autres actes qui s'expédiaient dans toute l'étendue de l'empire; mais il n'est pas douteux qu'elle doive être attribuée proprement à Constance qui avait les Gaules dans son département. En voici la traduction:

Eumen. pro Schol. instaur.

« Les Gaulois nos fidèles sujets méritent que nous « nous intéressions à l'éducation de leurs enfants, que

[1] « Non civitate Atticum, sed eloquio. »

« l'on élève dans Autun, et que l'on y forme aux lettres « et aux bonnes mœurs. Et [1] par quelle plus solide « récompeuse pourrions-nous reconnaître leur zèle, « qu'en leur procurant le seul bien que la fortune ne « peut ni donner ni ôter? Ainsi, comme l'école où on « les élève est maintenant sans chef, nous n'avons point « cru pouvoir plus dignement remplir la place va- « cante qu'en jetant les yeux sur vous, Euménius, « qui avez fait preuve d'une éloquence non commune, « et dont la probité nous est parfaitement connue par « la manière dont vous vous acquittez de votre charge « auprès de nous.

« [2] C'est pourquoi, en vous conservant les honneurs « et prérogatives du rang dont vous jouissez, nous « vous exhortons à reprendre la profession oratoire. « Vous n'ignorez pas que nous nous proposons de re- « lever l'ancienne gloire de la ville d'Autun. Concou- « rez-y en travaillant à inspirer aux jeunes gens par les « belles connaissances l'amour de la vertu; et ne croyez « pas vous dégrader en acceptant l'emploi que nous « vous offrons, puisqu'une profession aussi honorable « donne plutôt du lustre à quelque dignité que ce puisse « être, qu'elle n'est capable de l'avilir. Et afin que « vous compreniez la considération particulière que « nous avons pour votre mérite, nous vous assignons

[1] « Quod aliud præmium his quàm illud conferre debemus, quod nec dare potest nec eripere fortuna? »

[2] « Salvo igitur privilegio dignitatis tuæ, hortamur ut professionem oratoriam recipias, atque in supradictâ civitate, quam non ignoras nos ad pristinam gloriam reformare, ad vitæ melioris studium adolescentium excolas mentes; nec putes hoc munere ante partis aliquid tuis honoribus derogari, quum honesta professio ornet potiùs omnem quàm destruat dignitatem. »

« six cent mille sesterces de gages[1]. Adieu, notre cher « Euménius. »

Je ne trouve rien de plus digne d'être observé dans cette lettre, que l'attention marquée du prince à établir la vertu pour terme de toutes les belles connaissances. C'était bien aussi la façon de penser d'Euménius lui-même, qui déclare[2] qu'il regarde les lettres comme le fondement de la tempérance, de la modestie, de la vigilance, de la patience. « Et lorsque ces « heureuses dispositions, ajoute-t-il, ont passé en « habitude dès l'âge le plus tendre, elles portent leur « fruit dans tout le reste de la vie; et tous les emplois « de la société, jusqu'au métier des armes, qui paraît si « discordant avec les muses, en sont infiniment mieux « remplis. »

Ce n'était pas là des discours spécieux dans la bouche de cet orateur, et qui fussent démentis par sa conduite. Euménius consacra à la reconstruction des écoles d'Autun, ruinées par les malheurs de la guerre, les six cent mille sesterces qui lui étaient assignés pour ses gages; et tel est l'objet du discours d'où j'ai tiré la plus grande partie de ce qu'on vient de lire.

Plusieurs autres villes rétablies et relevées dans toute l'étendue de l'empire.

Autun n'est pas la seule ville qui se ressentit des libéralités et du bon gouvernement des princes qui étaient à la tête de l'empire. S'il n'y a point d'exagération dans les expressions d'Euménius, on voyait de toutes parts et dans toutes les provinces frontières les

[1] Soixante-quinze mille livres.

[2] « ..... Litteras omnium fundamenta esse virtutum, ut pote continentiæ, modestiæ, vigilantiæ, patientiæ magistras. Quæ universa quùm in consuetudinem tenerà ætate venerunt, omnia deinceps officia vitæ, et ipsa quæ diversissima videntur militiæ atque castrorum munia convalescunt. »

villes renaître de leurs ruines, et après avoir été presque couvertes de halliers et converties en forêts qui servaient de repaires aux bêtes, reprendre tout d'un coup leur splendeur, relever leurs murs, et se repeupler de leurs anciens habitants.

Carausius tué par Allectus, qui demeure pendant trois ans maître de la Gran. de-Bretagne. Eum. Paneg. Constant. Cæs. Eutrop. Aurel. Vict.

Constance avait été obligé pendant trois ans, comme je l'ai dit, de s'occuper de tout autre soin que de celui d'attaquer et de reconquérir la Grande-Bretagne. Dès le commencement de cet intervalle, il arriva dans l'île une révolution qui devenait pour lui une occasion favorable, s'il se fût trouvé à portée d'en profiter. L'usurpateur Carausius avait un ministre nommé Allectus, en qui il prenait confiance, et qui gouvernait tout sous ses ordres. Mais entre méchants il ne peut y avoir de société fidèle: Allectus ayant commis plusieurs malversations dont il craignait d'être puni, conspira contre Carausius, le tua, et se fit un titre de son crime pour recueillir la dépouille de celui dont il était le meurtrier. Il s'arrogea audacieusement le nom et le pouvoir d'Auguste, et il se maintint en possession de l'île pendant trois ans. Carausius en avait régné plus de six.

Constance lui fait la guerre. Allectus est vaincu et tué. L'île rentre sous l'obéissance de ses maîtres légitimes.

C'était une honte pour l'empire, que la Grande-Bretagne en demeurât ainsi démembrée depuis dix ans, et qu'un nouveau tyran, qui avait succédé au premier, jouît de sa fortune usurpée aussi paisiblement que d'un légitime héritier. Enfin Constance ayant son armement prêt, se disposa à venger la gloire du nom romain. Maximien y concourut avec lui, et de peur que pendant le temps de l'expédition contre Allectus les Germains et les Francs ne fissent irruption dans les Gaules dégarnies, il se transporta sur le Rhin avec assez peu de troupes; mais son nom était une puissante barrière

pour arrêter les Barbares. Constance voyant ainsi ses derrières assurés, tourna toutes ses pensées et toutes ses forces du côté de la Grande-Bretagne.

Il avait construit et équippé deux flottes, l'une sur la côte du Boulenois, l'autre à l'embouchure de la Seine, menaçant ainsi l'ennemi d'une double attaque, l'obligeant à partager ses forces, et le tenant dans l'incertitude sur l'endroit précis où il avait à craindre une descente. Constance se mit lui-même à la tête de la flotte de Boulogne, et il donna le commandement de celle de la Seine à Asclépiodote, préfet du prétoire, habile guerrier, et formé à l'école de Probus et d'Aurélien. Allectus arrangea le plan de sa défense sur celui de l'attaque. Il posta une flotte à l'île de Wigth pour observer les mouvements d'Asclépiodote et le combattre au passage, et il se tint lui-même sur la côte de Kent dans la disposition de faire tête à Constance.

Il est bien difficile de dresser un récit historique d'après une narration oratoire; et c'est pourtant où j'en suis réduit, car je n'ai point ici d'autre guide que le panégyrique d'Euménius. En étudiant avec soin mon original, voici ce que je pense pouvoir en recueillir.

Constance se mit en mer le premier, ayant donné avis à Asclépiodote de son départ. Dès que la nouvelle en fut répandue parmi les soldats de la flotte de la Seine, l'ardeur de partir s'alluma dans leurs cœurs; et quoique la mer fût grosse, quoiqu'il y eût des signes d'orage et de tempête, ils ne voulurent souffrir aucun délai, et ils forcèrent leurs généraux de lever l'ancre. Un brouillard épais qui s'éleva le déroba à la vue de de la flotte qu'Allectus avait placée en observation à l'île de Wigth. Ainsi ils abordèrent sans aucun obs-

tacle au rivage britannique; et dès qu'ils eurent pris terre, ils commencèrent par brûler eux-mêmes leurs vaisseaux, afin de s'animer en s'ôtant toute espérance de retour à ne connaître d'autre ressource que la victoire.

Constance, quoique le trajet qu'il avait à faire fût beaucoup plus court, n'arriva pas si promptement. Soit que la flotte commandée par Allectus en personne sur la côte de Kent l'empêchât d'aborder, soit que le mauvais temps l'obligeât à relâcher sur la côte de Gaule ou l'égarât de sa route, il paraît certain qu'il ne força pas le passage. Mais son ennemi le lui ouvrit. Dès qu'Allectus fut averti du débarquement de l'armée d'Asclépiodote, il courut au lieu où le danger lui paraissait plus pressant. Alors Constance trouva toute sorte de facilités pour aborder, et il fut reçu comme un libérateur par les naturels du pays, qui traités par Allectus avec la même dureté et la même insolence qu'ils avaient éprouvée de la part de Carausius, gémissaient depuis dix ans sous une cruelle tyrannie.

Allectus se hâta tellement d'en venir aux mains avec Asclépiodote, qu'il ne se donna pas le temps de rassembler toutes ses forces. Il ne fit point usage dans le combat des troupes romaines qui lui obéissaient. Peut-être aussi ne s'y fiait-il pas pleinement, et appréhendait-il qu'elles ne se tournassent vers le parti de leur prince légitime, qu'elles voyaient actuellement en état de se faire respecter dans l'île. Ce qui est certain, c'est qu'Allectus ne mena contre l'ennemi que les corps de milice romaine qui ayant été les premiers auteurs de la révolte ne pouvaient espérer aucun quartier, et les secours de Germains et de Francs qu'il tenait à sa

solde. Son armée fut aisément rompue et défaite. Lui-même il voulut prendre la fuite, et pour se dérober plus sûrement il quitta les ornements impériaux; mais il ne laissa pas d'être atteint et tué sur la place, sans être reconnu, si ce n'est après sa mort. Le succès fut d'autant plus heureux, que comme les troupes vaincues avec Allectus étaient principalement composées de Barbares, la victoire coûta peu de sang aux Romains; et une guerre civile fut terminée sans que l'état perdît preque aucun citoyen.

L'armée d'Allectus n'avait pas été entièrement détruite dans la bataille. Un corps de troupes de la nation des Francs s'en était échappé et avait gagné la ville de Londres qu'ils se préparèrent à piller, pour s'enfuir ensuite par la Tamise, et retourner dans leur pays avec un riche butin. Un événement fortuit délivra Londres de ce danger. Une partie de la flotte de Constance s'était égarée dans le trajet, et avait été portée par les vents et par les flots à l'embouchure de la Tamise. Elle arriva à la ville de Londres au moment où les Francs commençaient à se répandre pour piller. Les Romains se jettent sur ces Barbares et en font un grand carnage. Ainsi la ville fut non seulement préservée du pillage, mais elle eut la satisfaction de se voir vengée de ses anciens ennemis.

Constance demeura donc vainqueur et maître de la Grande-Bretagne sans avoir combattu en personne; et c'est ce qui a autorisé Eutrope à faire honneur de la réduction de l'île à Asclépiodote, qui n'était pourtant que lieutenant du prince, mais qui gagna la seule bataille par laquelle la guerre fut décidée.

La soumission de la Grande-Bretagne, après une

rébellion de dix ans, quoique objet très-important en lui-même, ne fut pas néanmoins le principal fruit de cette victoire. Le grand avantage qui en résulta fut le rétablissement de la gloire navale de l'empire et la sûreté de la navigation : car c'était surtout par les forces maritimes que Carausius et Allectus s'étaient rendus redoutables; et ils avaient eu pour alliés ou pour mercenaires les corsaires saxons et francs, qui couraient non seulement la Manche et les mers de Gaule et d'Espagne, mais qui pénétraient souvent, comme nous l'avons vu, dans la méditerranée, et qui infestaient les côtes de l'Italie et de l'Afrique. Par la défaite d'Allectus, les mers furent purgées de ces pirates, qui n'osèrent de long-temps se remontrer.

Constance use noblement de la victoire. Eumen. ibid. et Paneg. Constant. Aug.

Constance, prince doux et clément, usa noblement de sa victoire. Bien éloigné de confondre les peuples opprimés avec leurs fiers oppresseurs, il ne songea qu'à les consoler et à les remettre de leurs misères passées. Il fit rendre les biens à ceux qui en avaient été dépouillés injustement; il rétablit l'ordre et les lois, et la Grande-Bretagne ne sentit le changement de maître que par le recouvrement de la félicité. Les coupables mêmes et ceux qui s'étaient associés aux rebelles, éprouvèrent la générosité du vainqueur. Il leur accorda une amnistie générale, et il n'exigea d'eux que le repentir.

On marque qu'il envoya de la Grande-Bretagne à Autun une recrue d'ouvriers pour travailler à la reconstruction des édifices de cette ville qu'il rétablissait actuellement.

La réduction de la Grande-Bretagne doit être rapportée, suivant M. de Tillemont, à l'an de J. C. 296. An. R. 1049.

Autres ex-

Elle est le plus grand exploit par lequel se soit si-

ploits de ce prince contre les nations germaniques.

gnalé Constance. Ce prince ne demeura pourtant pas dans l'inaction pendant les années suivantes. Il paraît qu'il poursuivit jusque dans leur ancienne patrie, c'est-à-dire apparemment au-delà de l'Ems et même du Veser, les Francs qu'il avait vaincus et dans le pays des Bataves et dans l'île de la Bretagne. Il en enleva un grand nombre de captifs, qu'il établit, comme ceux dont j'ai déja parlé, dans les parties de la Gaule qu'ils avaient rendues désertes par leurs ravages.

Eutrop. et Zonar.

Un autre fait d'armes de Constance, mais postérieur de quelques années, trouvera ici sa place. Les Allemands s'étaient avancés jusque au voisinage de la ville de Langres. Constance fut surpris, et ayant osé hasarder le combat avec une poignée de monde, il courut un très-grand risque de sa personne. Obligé de reculer vers la ville, il en trouva les portes fermées; et il fallut le tirer avec des cordes par-dessus les murs; mais il ramena bientôt la fortune. Les troupes, qu'il avait mandées sans doute à l'approche des Barbares, étant arrivées environ cinq heures après le combat, Constance sortit avec elles sur les ennemis qui se croyaient pleinement vainqueurs, il les tailla en pièces, et leur tua, si nous voulons nous en tenir au nombre le plus vraisemblable, six mille hommes. Eutrope et Zonare enchérissent beaucoup, et portent jusqu'à soixante mille le nombre des morts du côté des Allemands. Constance se vit donc alternativement vaincu et victorieux dans l'espace de six heures. Outre le risque qu'il avait couru d'être fait prisonnier, on rapporte qu'il fut blessé dans l'un des deux combats. Cette action mémorable est

An.R. 1052.

rapportée par M. de Tillemont à l'an de J. C. 301.

Le panégyriste cite encore une victoire remportée

par le même prince vers le même temps sur les Barbares près de Windisch, lieu déja célèbre dans sa vie par un exploit dont nous avons fait ailleurs mention. Eumen. Paneg. Const. Aug.

Enfin, comme la disette donne du prix au peu qui nous reste, nous ne croyons pas devoir omettre un dernier fait, quoique moins important, qui nous est administré par le même orateur Euménius. Il raconte qu'une multitude immense de Germains ayant passé le Rhin, actuellement glacé, et s'étant arrêtée dans une île que forme ce fleuve, le dégel survint tout-à-coup. Dans le moment des barques furent détachées sur les Barbares qu'investissaient les eaux, et ils furent contraints de se rendre à discrétion.

Douceur du gouvernement de Constance. Trait remarquable à ce sujet. Eus. de vit. Const. I, 14.

Voilà tout ce que les monuments anciens nous fournissent touchant la gloire militaire de Constance; mais il en mérite une plus précieuse par sa bonté, par la douceur de son gouvernement, et par ses soins paternels pour faire le bonheur des peuples qui lui obéissaient. Eusèbe nous a conservé sur ce point un trait tout-à-fait digne de mémoire.

Constance craignant de fouler ses provinces ne voulait point accumuler, et son trésor était vide. Dioclétien, qui avait toujours aimé l'argent et qui retenait sur le trône la passion qu'il avait eue pour les richesses dans un état obscur et serré, trouva blâmable la conduite de Constance, et il envoya quelques personnes de la cour pour lui en faire des reproches, et lui représenter que la pauvreté ne convenait point à un prince et que négliger ses finances était négliger le bien public. Constance ne répondit rien à cette remontrance, mais il pria les députés de Dioclétien de demeurer quelque temps auprès de lui, et ensuite il manda les plus riches

citoyens de toutes les provinces de son département, et il leur dit qu'il avait besoin d'argent, et que le temps était venu pour eux de lui témoigner par une libéralité toute volontaire l'attachement qu'ils avaient pour son service. La proposition du prince fut reçue avec joie. C'était pour ses sujets une heureuse occasion qu'ils souhaitaient depuis long-temps et qu'ils saisirent avec transport. Tous s'empressèrent de lui apporter or, argent, et toutes sortes d'effets précieux. Il y avait entre eux une vive émulation à qui ferait de plus grands efforts; et pendant qu'ils se dépouillaient de tout ce qui est parmi les hommes l'objet des plus fortes attaches, la satisfaction et la sérénité étaient peintes sur leurs visages. Le trésor de Constance se trouvant ainsi rempli, il appela les envoyés de Dioclétien, et il leur montra tout cet amas de richesses, en les chargeant de rendre compte à l'empereur de ce qu'ils avaient vu. Il ajouta qu'il venait récemment de rassembler tout ce qui paraissait sous leurs yeux, mais qu'il y avait long-temps qu'il en était le maître. « J'en laissais la garde [1], dit-il, « aux possesseurs, qui, comme vous le voyez, en étaient « pour moi de fidèles dépositaires. » Les députés s'en retournèrent pleins d'admiration; et Constance, bien assuré de trouver une ressource toujours prête dans les cœurs de ses sujets, fit prendre à chacun ce qu'il avait apporté.

Des cinq objets que j'ai annoncés comme les motifs de la résolution que prit Dioclétien de créer des Césars, j'en ai traité quatre. Il me reste la guerre contre les

[1] Καὶ νῦν μὲν ἀθροῖσαι παρ' ἑαυτῷ ταῦτα πάλαι δ' αὐτῷ παρὰ τοῖς τῶν χρημάτων δεσπόταις οἷα δὴ ὑπὸ πιστοῖς παραθηκοφύλαξι φυλάττεσθαι.

Perses qui fut conduite et glorieusement terminée par Galérius.

Galérius fait la guerre à Narsès roi de Perse, et remporte sur lui une grande victoire.

Depuis les exploits de Carus en Orient, il n'y avait point eu d'hostilités caractérisées entre les Romains et les Perses, mais les deux empires étaient perpétuellement rivaux. L'ambition peut être regardée comme égale des deux parts; et de plus le désir de la vengeance aiguillonnait les Romains. La captivité de Valérien était un événement qui ne sortait point de leur mémoire, et Narsès, qui régnait en Perse au temps dont je parle ici, prince entreprenant et avide de conquêtes, ne permettait pas de l'oublier.

Tillem. Diocl. art. 7.

Narsès avait succédé l'an de J. C. 294 à Vararane III, fils et successeur de Vararane II, à qui Carus avait fait la guerre. Nous avons fait mention incidemment d'une révolte d'Ormiès ou Hormisdas contre son frère Vararane II. Nous n'en savons point d'autre détail; mais elle n'empêcha pas Vararane III de monter sur le trône après la mort de son père. Il en jouit bien peu de temps, quatre mois selon les uns, un an selon d'autres. Narsès le remplaça à titre d'héritier ou autrement. Tout ce que nous pouvons dire des droits de ce prince au trône, c'est qu'il était issu de Sapor, mais peut-être d'une autre branche que les Vararanes. Il ne se vit pas plus tôt en possession de l'empire, que se proposant l'exemple de Sapor son aïeul, il songea à s'étendre aux dépens des Romains. Il fit une irruption en Syrie; il tenta de s'emparer de l'Arménie. Dioclétien ne put pas dissimuler de telles entreprises; et pendant qu'il allait en Égypte châtier Achillée, il ordonna à Galérius de marcher contre Narsès.

Lact. de mort. Pers. c. 8. Amm. Marc. l. XXIII. Aurel. Vict. Eutrop. Sex. Rufus. Oros. VII, 25. Zonar.

La première campagne ne fut pas heureuse aux Ro-

mains : Galérius était avantageux, et par sa présomption il s'attira des disgraces. Orose témoigne que ce prince fut battu trois fois par les Perses. Il est constant au moins qu'entre Carres et Callinique en Mésopotamie ayant attaqué avec une poignée de monde les ennemis qui étaient beaucoup plus forts, il fut vaincu et obligé de prendre la fuite.

Dioclétien, dont le caractère propre était la prudence et la circonspection, sut très-mauvais gré à Galérius d'une défaite causée par sa témérité; et il le lui fit bien sentir. Lorsque le prince battu par sa faute reparut devant lui, ce fier empereur le laissa marcher à pied, tout orné de la pourpre qu'il était, à côté de son char durant l'espace d'un mille.

C'était une forte leçon, et Galérius en profita. Il se montra plein d'ardeur pour réparer sa honte, et ayant obtenu avec assez de peine la permission d'assembler de nouvelles forces, il retourna à la charge contre son vainqueur, et il se porta du côté de l'Arménie, où la facilité de vaincre était plus grande, pendant que Dioclétien tenait une armée considérable en Syrie pour le soutenir et aller à son secours dans le besoin.

Galérius fit pourtant encore une action qui est louée par nos auteurs, mais qui paraîtra, je pense, aux bons juges une preuve qu'il ne s'était pas corrigé de sa témérité, car il s'exposa, accompagné de deux cavaliers seulement, à aller reconnaître les ennemis : emploi que non seulement un prince, mais un général ne doit jamais prendre sur soi, et qu'il lui convient de laisser à des subalternes, qui peuvent s'en acquitter également, et qui ne risquent pas toute l'armée en leur personne.

Du reste, il se conduisit en sage capitaine ; et s'étant menagé une occasion pour attaquer les Perses avec avantage, il les défit entièrement, quoiqu'ils le surpassassent beaucoup en nombre, et il remporta sur Narsès une victoire décisive. Le roi de Perse vaincu et blessé ne se sauva qu'avec peine par la fuite. Son camp fut pris et pillé; toute sa famille resta prisonnière au pouvoir du vainqueur, ses femmes, ses enfants, ses sœurs. Un grand nombre d'illustres personnes eurent le même sort; tous les bagages, toutes les richesses de l'armée devinrent la proie des Romains. Le désastre fut si complet, que Narsès, retiré aux extrémités de ses états, n'eut d'autre ressource que de demander humblement la paix.

Galérius vainqueur renouvela à l'égard de ses prisonnières l'exemple de modération et de sagesse qui a été tant loué et avec juste raison dans Alexandre par rapport à la femme et aux filles de Darius; et il força les Perses de reconnaître que les Romains leur étaient autant supérieurs par les mœurs que par les armes[1].

Ammien Marcellin nous a conservé un trait d'un soldat de l'armée victorieuse, qui mérite d'être comparé à ce que notre histoire rapporte de la simplicité des Suisses après la bataille de Granson. Ce soldat ayant trouvé une bourse remplie de perles, jeta les perles comme d'inutiles bagatelles, et garda la bourse qui était d'un cuir bien préparé, bien propre et bien luisant. Galérius avait dans ses troupes de nouvelles levées qui lui étaient venues d'Illyrie et de Mésie; il avait même des Goths auxiliaires. Il fallait que ce fût quel-

Amm. l. XXII.

Tillem.

[1] « Persæ non modò armis, sed etiam moribus superiores esse Romanos confessi sunt. » (Sex., *Ruf.*)

que soldat de cette espèce qui se montrât si dupe. Un ancien romain aurait été plus habile.

Narsès demande la paix. Elle lui est accordée. Conditions du traité. Petr. Patric. Legat.

Les ambassadeurs de Narsès étant arrivés dans le camp des Romains, et ayant été admis à l'audience de Galérius, Apharban, qui portait la parole, tint le langage d'un suppliant. Il pria le vainqueur de ne vouloir pas, en détruisant l'empire des Perses, arracher un des yeux de l'univers, et priver ainsi l'empire romain même d'un éclat subsidiaire et presque fraternel. Il représenta modestement à Galérius l'inconstance et l'instabilité des choses humaines; et il finit en témoignant la reconnaissance de Narsès pour les bons traitements qu'avait reçus sa famille prisonnière, et le désir extrême qu'il avait de recouvrer ses femmes et ses enfants.

Galérius répondit que les Perses avaient mauvaise grace à prétendre attirer la commisération sur leurs malheurs, eux qui avaient abusé si insolemment de la fortune, en traitant Valérien captif avec une ignominie qui révoltait l'humanité : que cependant il consentait à apaiser sa juste colère, non par considération pour les Perses, qui ne le méritaient pas, mais pour se montrer digne des anciens Romains, dont la maxime avait toujours été de témoigner autant de clémence après la victoire que de fierté contre les ennemis qui osaient leur résister.

Galérius ne pouvait pas arrêter la paix ni conclure le traité sans l'avis de Dioclétien: il alla le trouver à Nisibe, jusqu'où cet empereur s'était avancé. Un auteur a écrit qu'il était aisé aux Romains de faire des états du roi de Perse une province de leur empire, et que l'on ignore pourquoi Dioclétien manqua une si

Aurel. Vict.

belle occasion; mais ce sage prince n'avait garde de se laisser éblouir par un projet plus spécieux que solide. Il ne voulait pas prendre, comme l'observe M. de Tillemont, ce qu'il ne se voyait pas en état de conserver; et les efforts inutiles de Trajan pour exécuter ce dessein servirent à Dioclétien d'exemple et d'avertissement.

Il envoya donc Sicorius Probus à Narsès, pour lui porter ses propositions ou plutôt ses ordres. Il exigeait que le roi de Perse renonçât à toute prétention sur la Mésopotamie, que le Tigre servît de borne aux deux empires, et qu'en conséquence cinq provinces situées sur la rive droite de ce fleuve vers sa source, et qui avaient jusque là appartenu aux Perses, fussent cédées aux Romains. Il y a quelque différence entre les différents auteurs sur les noms des cinq provinces; mais ils conviennent de la Cordiène, de l'Artazène et de la Zabdiène. Dioclétien demandait encore que l'Arménie demeurât aux Romains, et il fixait les bornes de ce royaume du côté de la Médie. Il voulait que le roi d'Ibérie tînt sa couronne des empereurs romains, et ne relevât plus des rois de Perse; enfin que Nisibe devînt l'entrepôt des marchandises de l'Orient, et le lieu du commerce des deux empires. Narsès était si bas qu'il ne pouvait se refuser à rien. Seulement il excepta le dernier article qui regardait Nisibe, sans autre motif, dit l'historien, que celui de faire voir qu'il ne recevait pas absolument la loi en esclave, et qu'il mettait quelque chose du sien dans le traité. Les prisonniers ne lui furent point rendus: Dioclétien les garda pour orner son triomphe.

Petr. Patric.

Cette paix, si avantageuse aux Romains, dura qua-

Cette paix dura quarante ans.

rante ans. Je suppose que la guerre aura rempli deux campagnes. Il me semble que ce serait bien presser les faits que de les renfermer en une seule. Ainsi la guerre ayant commencé l'an de J. C. 296, aura été finie en 297. De là jusqu'à l'an 337 où Constantin, provoqué par Sapor qui voulait retirer les cinq provinces *cédées* à Dioclétien, se préparait à la guerre contre les Perses, s'il n'eût été arrêté par la mort, l'espace de quarante ans.

Galérius s'enfle d'orgueil. Tillem. Lactant.

La victoire sur Narsès fut très-glorieuse pour l'empire, mais fatale à Dioclétien. Elle enfla d'orgueil l'esprit de Galérius, qui en prit les titres fastueux de Persique, d'Arméniaque, d'Adiabénique, de Médique. Il dédaignait une origine mortelle, et voulait être appelé fils de Mars. Reçu et traité honorablement par son père adoptif et son empereur, il ne laissa pas de s'ennuyer du second rang. « Toujours César! disait-il. « Jusqu'à quand ne serai-je que César? » Il parvint à prendre l'ascendant sur Dioclétien. Il l'engagea à persécuter les chrétiens; il le força d'abdiquer l'empire. Mais il lui fallut du temps et plusieurs années pour s'affranchir d'une obéissance, dont la longue habitude et le mérite éminent du prince auquel il était soumis, faisaient un joug difficile à rompre. Entre la paix conclue avec les Perses, et la persécution ordonnée contre les chrétiens, il se passa cinq ans, sur lesquels nous n'avons que peu de faits à raconter.

Faits de moindre importance durant un espace de cinq ans. Eumen. pro Schol. instaur.

Dioclétien s'occupa principalement durant ce temps du soin de faire fleurir l'empire au dedans, et d'en assurer toutes les frontières par des châteaux bâtis sur le Rhin, sur le Danube, sur l'Euphrate. Ammien Marcellin fait mention en particulier de Cercusium

dans la Mésopotamie, lieu jusque là peu considérable, et que Dioclétien fortifia, parce que sa situation au confluent du Chaboras et de l'Euphrate en faisait un poste important. Ammian. l. XXIII.

On rapporte à l'an de J. C. 302 une distribution très-abondante de blé établie à perpétuité par ce prince pour la ville d'Alexandrie; et cet exemple de libéralité m'incline à ne recevoir qu'avec quelque circonspection ce que Lactance rapporte d'une cherté de vivres causée par les injustices de Dioclétien, et augmentée par une fixation de prix mal entendue, qu'il fallut bientôt après révoquer. On sait assez qu'en pareille circonstance l'embarras de trouver le remède est grand, et que les princes et les magistrats avec les meilleures intentions ont souvent bien de la peine à éviter les plaintes et les murmures. Tillem. Lactant.

C'est dans ce même intervalle de paix et de tranquillité que Dioclétien fit ses grands bâtiments à Nicomédie et à Rome. On parle aussi de thermes construites par Maximien à Carthage. Eus. Chron.

Il paraît que durant tout cet espace il n'y eut de mouvement de guerre un peu considérable que du côté du Rhin. J'ai fait mention de la victoire que Constance remporta sur les Allemands l'an de J. C. 301.

§ II. Persécution de Dioclétien. Mouvements de révolte dans la Mélitène et dans la Syrie. Dioclétien vient à Rome pour y célébrer les fêtes de sa vingtième année, et en même temps son triomphe. Il donne des jeux peu magnifiques. Le peuple en est mécontent. Dioclétien part brusquement de Rome. Il tombe dans une maladie de langueur dont sa tête demeure affaiblie. Galérius profite de la circonstance pour le forcer, lui et Maximien, d'abdiquer l'empire. Abdication de Dioclétien et de Maximien. Sévère et Maximin nommés Césars. Dioclétien vécut content dans sa retraite. Parole remarquable de ce prince sur la difficulté de bien gouverner. Restes encore subsistants du palais de Dioclétien à Spalatro. Il avait affaibli les prétoriens. Suppression des *frumentarii*, ou espions publics. Plusieurs lois de Dioclétien dans le Code. Jugement sur son caractère. État des lettres et des sciences sous son règne.

Persécution de Dioclétien. An. R. 1054.

Dioclétien au commencement de l'an 303 était dans la dix-neuvième année d'un règne toujours heureux. La durée seule de ce règne caractérisait un bonheur singulier parmi les empereurs romains, qui presque tous, depuis un siècle, n'avaient fait que paraître rapidement sur le trône pour en être subitement renversés. Toutes les entreprises de Dioclétien lui avaient réussi. Son gouvernement réunissait la douceur de la paix et la gloire des armes. Forcé par les circonstances de partager l'autorité souveraine avec des collègues, il trouvait en eux une déférence de sujets; et l'empire, régi par quatre princes, n'avait qu'un seul chef. Cette éclatante prospérité commença à décheoir du moment qu'il se fut laissé persuader par Galérius de persécuter

les chrétiens, qu'il avait jusque là non seulement souf-ferts, mais favorisés et protégés. Voici la description que nous a laissée Eusèbe de l'état florissant auquel était parvenue l'église chrétienne à la faveur de la longue paix dont elle avait joui depuis Valérien. Car sous Aurélien il y avait eu plutôt menace de persécution que persécution réelle.

Eus. Hist. eccl. VIII, 1, 2.

« Je ne puis exprimer dignement, dit Eusèbe, avec « quelle liberté s'annonçait la parole évangélique avant « le dernier orage, et en quel honneur elle était auprès « de tous les hommes également Grecs et Barbares. « Nos princes donnaient mille témoignages de bonté à « ceux qui en faisaient profession, et ils leur confiaient « des gouvernements de provinces, en les dispensant « de la nécessité d'offrir les sacrifices que la piété leur « interdisait. Les palais impériaux étaient remplis de « fidèles, qui se faisaient gloire, avec leurs femmes, « leurs enfants et leurs serviteurs, d'adorer sous les « yeux de leurs maîtres le nom de Jésus-Christ; et ils « avaient plus de part que les autres officiers à la fa-« veur et à la confiance des empereurs. A l'exemple « des souverains, les intendants et les gouverneurs de « provinces rendaient toutes sortes d'honneurs aux « chefs de notre religion. Nos assemblées devenaient « si nombreuses, que les anciennes églises ne pouvant « plus suffire à contenir un peuple immense, nous en « bâtissions de plus spacieuses dans toutes les villes. « Telle était, continue l'historien, notre heureuse po-« sition, tant que nous méritâmes la protection divine « par une conduite sainte et irréprochable. » Un dernier trait à ajouter au récit d'Eusèbe, et qui fera sentir parfaitement quel progrès le christianisme avait fait

dans le palais, c'est qu'il y a lieu de croire que Prisca, épouse de Dioclétien, et Valérie, fille de ce prince et mariée à Galérius, étaient elle-mêmes chrétiennes.

Tillem. Hist. eccl. tom. IV et V.

Ce n'est pas que l'Église, depuis l'avénement de Dioclétien au trône, n'eût souffert aucune persécution. Je dirai bientôt que Galérius maltraitait beaucoup les chrétiens de ses armées; et dès l'an 286, Maximien avait fait plusieurs martyrs, dont les plus illustres sont saint Maurice et la légion qu'il commandait, saint Denys de Paris et ses compagnons. Mais ni Dioclétien ni Constance n'avaient jamais montré de haine contre les chrétiens : les violences de Maximien n'avaient été que passagères, et celles de Galérius n'étaient pas poussées à l'excès. Ainsi l'on peut dire que l'Église en général, et surtout celle d'Orient, qui était mieux connue d'Eusèbe, jouissait depuis long-temps de la paix et de la tranquillité.

Euseb.

Ce calme, accompagné même de gloire, avait produit son effet ordinaire, le relâchement de la discipline et des mœurs. « L'envie, l'ambition, l'hypocrisie, s'in« troduisirent parmi nous, dit Eusèbe : divisions entre « les ministres de la religion, divisions entre les peu« ples. Nous nous faisions la guerre, sinon par les « armes, au moins par les discours et par les écrits. « Ceux-mêmes qui tenaient le rang de pasteurs, mé« prisant les préceptes divins, s'irritaient les uns contre « les autres par des querelles, par des animosités; et « ils se disputaient les premières places dans l'église « de Jésus-Christ, comme des principautés singulières. « Nos péchés allumèrent donc contre nous la colère « de Dieu, et le disposèrent à nous châtier pour nous « ramener à lui. »

Galérius était digne de prêter son ministère au châtiment que Dieu voulait exercer sur les siens, et il en fut, comme nous l'apprenons de Lactance, le principal instrument. Il avait été nourri dans la haine du nom chrétien par sa mère, femme superstitieuse à l'excès, et qui offrant souvent des sacrifices dans son village aux prétendues divinités des montagnes, s'était tenue offensée de ce que les chrétiens ne voulaient point prendre part aux repas qu'elle y joignait, et s'adonnaient au jeûne et à la prière, pendant qu'elle célébrait des fêtes joyeuses avec les autres habitants du lieu. Galérius, aussi superstitieux que sa mère, et imbu des préventions qu'il avait reçues d'elle, ne fut pas à portée d'en suivre pleinement l'impression sanguinaire dans les premières années de son élévation. Les guerres l'occupèrent : il se voyait dans un état de subordination qui ne lui permettait pas d'ordonner en chef. Mais la haine contre les chrétiens vivait dans son cœur, et il trouva enfin Dioclétien disposé à le seconder, à l'occasion que je vais dire.

Lactant. de mort. Pers. 10-15.

Dioclétien avait le faible de désirer de connaître l'avenir, et de se persuader qu'on pouvait le lire dans les entrailles des animaux. Comme donc il offrait des sacrifices dans cette vue, il arriva que des chrétiens, officiers du palais, qui étaient présents, firent sur leur front le signe de la croix, que Lactance appelle le signe immortel. En conséquence les sacrifices furent troublés, et les prêtres ne trouvèrent plus dans les victimes les marques auxquelles ils prétendaient reconnaître la volonté des dieux ; ou peut-être ils feignirent de ne les pas trouver, pour irriter le prince contre ceux qu'ils haïssaient. Ce qui est certain, c'est

qu'ils déclarèrent à l'empereur que la présence d'hommes profanes les troublait dans leurs fonctions, et les empêchait d'y réussir.

Eus. de vit. Const. II, 50, 51. Constantin raconte lui-même dans Eusèbe un fait qui a beaucoup de rapport à celui-ci, et qui est du même temps. Un oracle d'Apollon avoua que les justes qui étaient sur la terre l'empêchaient de donner comme autrefois des réponses qui continssent vérité. Dioclétien demanda à ses sacrificateurs qui étaient ces justes, et ils ne balancèrent point à lui répondre que c'étaient les chrétiens.

S'ils disaient vrai, Dioclétien aurait dû en conclure l'impuissance et la futilité des dieux qu'il adorait. Ce ne fut point ainsi qu'il raisonna. (Lactant.) Il entra en colère contre ceux qui le privaient des connaissances dont il était avide, et il ordonna que tous les officiers du palais sacrifiassent aux dieux, et que l'on punît les désobéissants par la flagellation. Il étendit même la rigueur de son ordonnance jusqu'aux soldats, qu'il voulut que l'on contraignît de sacrifier, sous peine d'être cassés. (Euseb. Hist. eccl. l. VIII, p. 295 et 317.) Galérius, qui depuis long-temps faisait observer la même loi parmi les troupes qu'il avait directement sous ses ordres, fut charmé de se voir autorisé par Dioclétien; et il résolut de profiter de la circonstance pour pousser les choses à toute extrémité.

Il vint trouver le vieil empereur à Nicomédie, et il passa l'hiver auprès de lui, (Lactant.) ne cessant de le presser de rendre la persécution générale, et d'en aggraver les peines jusqu'au dernier supplice et à la mort. Il lui représentait que les ordres précédemment donnés étaient insuffisants, et n'avaient pas acquis aux divinités de l'empire un seul adorateur; que les chrétiens

engagés dans le service y renonçaient sans difficulté, plutôt que d'abandonner leur religion, et que l'exemple même de sévérité exercé sur quelques-uns d'entre eux, qui avaient été punis de mort, était demeuré sans fruit et n'avait ramené aucun de ces opiniâtres. Dioclétien résista long-temps : il savait combien le christianisme s'était multiplié, et il ne pouvait se résoudre à porter le trouble et la désolation dans tout l'empire. Il voulait que l'on se contentât de purger de chrétiens le palais et les armées. Comme Galérius ne se rendait point, et qu'au contraire il insistait avec emportement, on tint un grand conseil, où l'affaire fut mise en délibération. Mais tous les opinants, les uns prévenus de haine contre la religion chrétienne, les autres pour faire leur cour au César, qui commençait à prendre l'essor, se réunirent à son avis. Malgré ce résultat unanime, Dioclétien différa encore, et, soit pour se disculper, soit par superstition, il envoya consulter l'oracle d'Apollon à Milet. C'était rendre les prêtres païens juges dans leur propre cause. Apollon ne pouvait manquer d'ordonner que l'on exterminât les ennemis de son culte. Dioclétien céda enfin, mais sans consentir encore à l'effusion du sang. Du reste il fut arrêté que l'on tourmenterait les chrétiens par toutes sortes de violences; et pour premier acte d'hostilité, on résolut de détruire leur église dans Nicomédie. On fixa cette exécution au jour de la fête du dieu Terme, qui tombait le 23 février, comme si, par une froide et superstitieuse allusion, ce jour eût dû être heureux pour mener à son dernier terme une religion ennemie.

Le jour venu, de grand matin arrivent des officiers avec main-forte. Ils enfoncent les portes de l'église, et

ils cherchent d'abord le simulacre du dieu adoré en ce lieu, s'imaginant trouver dans une église de chrétiens quelque chose de semblable à ce qu'ils voyaient dans leurs temples. Ils trouvèrent les saintes écritures, qu'ils livrèrent aux flammes, et ils abandonnèrent tout le reste au pillage de ceux qui les accompagnaient. Les princes examinaient des fenêtres du palais ce qui se passait, et présidaient ainsi eux-mêmes à l'exécution de leurs ordres; car l'église était sur un lieu élevé, qu'ils avaient en face. Galérius voulait qu'on y mît le feu: Dioclétien s'y opposa, craignant un incendie qui pourrait gagner les maisons voisines et causer un grand dégât, et il envoya des soldats prétoriens armés de haches et d'autres instruments pareils, qui en peu d'heures détruisirent l'édifice et l'abattirent rez pied rez terre.

Euseb. Hist. eccl. VIII, 2 et Lactant.

Le lendemain on afficha dans Nicomédie *l'édit de persécution*. Cet édit ne portait point peine de mort; mais, à l'exception de la dernière rigueur, il comprenait toutes les autres qu'il avait été possible d'imaginer. Il ordonnait que l'on abattît dans toutes les villes les églises des chrétiens, et que l'on brûlât leurs livres sacrés dans les places publiques; que tout chrétien fût puni, s'il était d'un rang distingué, par la perte de ses dignités et de ses charges; s'il était homme du peuple, par celle de sa liberté: qu'ils fussent tous sujets à être appliqués à la question, sans que l'élévation de la naissance ou des emplois pût les en dispenser; que les tribunaux leur fussent fermés, et qu'ils ne pussent y intenter aucune action à leur profit; et qu'au contraire toutes les actions intentées contre eux fussent reçues et jugées à leur désavantage.

Telle était la teneur du premier édit. On en ajouta bientôt un second, dirigé spécialement contre les évêques et les autres ministres de la religion chrétienne, et qui enjoignait aux magistrats de s'assurer de leurs personnes, de les constituer prisonniers, et de les forcer par toutes sortes de voies à sacrifier aux dieux.

Ces édits suffisaient pour autoriser les juges à condamner à mort ceux qui résistaient persévéramment, et ils firent réellement remporter à plusieurs la couronne du martyre; mais dans les déclarations subséquentes la peine de mort fut expressément prononcée, et étendue indistinctement à tous ceux qui faisaient profession de christianisme.

Tillem. Persec. de Diocl. art. 13 et 19.

Dioclétien fut amené à cet excès de cruauté contraire à tous ses principes, par une suite du premier engagement qu'il avait contracté. Ayant fait une démarche d'éclat, il ne voulut pas reculer, et il se crut obligé par honneur à soutenir ce qu'il n'avait ordonné d'abord que par une sorte de contrainte. Deux circonstances, dès les commencements, contribuèrent à allumer sa haine et à la justifier à ses yeux : l'une, qui fut l'effet du courage indiscret d'un chrétien; l'autre ménagée par le noir artifice de Galérius.

Dès que le premier édit fut affiché, un chrétien zélé alla le déchirer publiquement. Il fut arrêté, livré aux bourreaux, tourmenté dans toute sa personne, étendu sur le gril et consumé par le feu. Il souffrit tous les supplices avec une constance et une sérénité qu'il conserva jusqu'au dernier soupir; et l'on doit croire que le mérite du martyre expia devant Dieu la faute de sa témérité. Mais il est aisé de concevoir quelle impression

Eus. Hist. eccl. VIII, 5, et Lactant.

fit sur l'esprit d'un prince tel que Dioclétien une action si hardie et si contraire aux règles.

Galérius vint à l'appui par une ruse détestable. Il fit mettre le feu secrètement par quelques-uns de ses officiers à une partie du palais impérial, et il chargea de ce crime les chrétiens, qu'il accusa d'avoir voulu, pour se venger et pour se mettre en liberté, se défaire des deux princes qui leur avaient déclaré la guerre. Dioclétien, tout habile qu'il était, ne soupçonna point la fraude. Il entra dans une violente colère contre les officiers chrétiens qu'il avait en grand nombre dans son palais; il les fit tourmenter cruellement en sa présence, et inutilement. Comme ils persévérèrent de rendre témoignage à leur innocence, la vérité ne fut point éclaircie; car personne ne s'avisa d'interroger par la question les officiers de Galérius. Il est assez singulier que Constantin lui-même, qui était alors sur
Euseb. Or. Const. c. 25. les lieux, n'ait pas connu les coupables, et que dans un discours qu'il prononça long-temps après, et qu'Eusèbe nous a conservé, il attribue au feu du ciel l'incendie dont il s'agit ici. M. de Tillemont fournit une conjecture probable pour concilier les témoignages de Constantin et de Lactance. Le feu aura été mis au palais par le tonnerre, et Galérius aura pris soin de le nourrir et de l'entretenir par le ministère secret de ses officiers.

Lactant. Ce prince renouvela la même noirceur quinze jours après. Le feu reprit subitement; mais un prompt secours empêcha que le mal ne gagnât, et Galérius ayant amené les choses au point qu'il souhaitait, et voyant Dioclétien bien irrité, sortit brusquement de

Nicomédie, en disant qu'il craignait d'être brûlé par les chrétiens, et qu'il voulait mettre sa vie en sûreté.

C'est apparemment à l'occasion de cette conjuration faussement imputée aux chrétiens que Dioclétien donna son second édit, qui remplit d'évêques, de prêtres et de diacres, les prisons destinées aux malfaiteurs, pour lesquels on n'y trouvait plus de place parce qu'elles étaient entièrement occupées par les saints. Ce fut aussi alors qu'il contraignit, suivant l'expression de Lactance, Prisca sa femme et Valérie sa fille de sacrifier aux idoles. Puisqu'il fallut user à leur égard de contrainte, c'est une preuve qu'elles étaient chrétiennes, ou du moins qu'elles avaient du penchant pour le christianisme, et qu'elles en étaient déja instruites jusqu'à un certain point.

Eus. Hist. eccl. VIII, 6.

Lactant. 15.

La persécution fut générale dans tout l'empire : car les édits qui l'ordonnaient furent envoyés à Maximien et à Constance, afin qu'ils les fissent exécuter dans leurs départements. L'autorité de Dioclétien était tellement respectée de ceux qu'il avait associés à sa puissance, que ce qu'il avait résolu passait pour loi auprès d'eux. Maximien, cruel par caractère, et qui depuis long-temps avait les mains teintes du sang chrétien, se prêta avec joie à l'exécution des édits. Constance, dont les mœurs et les principes y répugnaient, ne crut pas pourtant pouvoir se refuser entièrement à ce que l'on exigeait de lui. Il souffrit que les temples fussent abattus; mais il épargna la vie des hommes. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait eu aucun martyr dans toute l'étendue des pays qui lui obéissaient. Le zèle fanatique de quelques gouverneurs et magistrats couronna plusieurs chrétiens dans les Gaules, et surtout en Es-

Tillem.

pagne ; et c'est au temps dont nous parlons que doit se rapporter le glorieux combat et le martyre du grand saint Vincent. Mais Constance n'eut d'autre part à ces violences que de tolérer ce qu'il n'osait empêcher, gêné par la rigueur des édits et par la déférence et le respect qu'il conservait pour Dioclétien.

Eus. de vit. Const. 1, 13 et 15. Il laissa donc agir quelques forcenés qui étaient loin de ses yeux. Dans sa cour il protégea le christianisme; et pendant que les autres princes portaient la première attention de cruauté sur les chrétiens de leur palais, et qu'ils travaillaient à faire triompher l'idolâtrie seule autour de leurs personnes, Constance, par une conduite toute contraire, jugea surtout dignes de sa confiance ceux qui avaient un plus fidèle attachement à la religion chrétienne ; et pour les connaître, il les mit à une épreuve que lui suggéraient les circonstances.

Il avait beaucoup de chrétiens dans son palais. Il leur témoigna qu'il n'en voulait plus souffrir aucun, et que par conséquent il fallait que ceux qui faisaient profession de cette religion optassent entre elle et leur fortune, et se déterminassent ou à sacrifier s'ils voulaient conserver leurs charges auprès de lui, ou à renoncer à leurs charges s'ils ne voulaient pas sacrifier. Dès lors tous les chrétiens n'étaient pas saints, et il se trouvait parmi eux des ames mondaines, qui avaient plus de goût pour les choses de la terre que pour le ciel. Ainsi plusieurs officiers du palais obéirent à l'ordre qui leur avait été signifié, dans la crainte de perdre leurs emplois ; d'autres, remplis d'une vraie foi, préférèrent leur religion à toutes les espérances humaines. Lorsqu'ils se furent bien décidés les uns et les autres, Constance manifesta ce qu'il pensait. Il déclara qu'il

ne pouvait prendre confiance en des hommes qui avaient abandonné leur religion. Car comment espérer que ceux qui manquaient de fidélité à leur Dieu, en conservassent pour leur prince? Ainsi, il les cassa tous, et les renvoya ignominieusement. Au contraire, il jugea que la persévérance des autres dans leurs engagements envers Dieu lui répondait de leur attachement inviolable pour le prince que Dieu avait mis sur leurs têtes; et non seulement il les garda dans le palais, mais il les distingua entre tous; il les éleva en dignités, et il compta ne point avoir de plus fidèles amis.

Ce témoignage éclatant de l'estime et de l'affection de Constance pour les chrétiens ne permet point de douter que les violences exercées contre eux dans les provinces qui reconnaissaient son autorité, n'aient été l'effet de la fureur de quelques gouverneurs particuliers, et des ménagements politiques du prince.

Il n'en était pas ainsi dans les autres parties de l'empire où les princes eux-mêmes enflammaient et récompensaient la cruauté de leurs officiers. Aussi les flots du sang chrétien coulèrent-ils en abondance; mais les détails de cette persécution, la plus furieuse et la plus longue que l'Église ait jamais soufferte, appartiennent à l'histoire ecclésiastique. Je me renfermerai dans quelques circonstances générales qui peuvent intéresser mon sujet.

Eusèbe nous apprend que la crainte fit plusieurs apostats; et, par une discrétion peu convenable aux règles de l'histoire, il s'impose la loi de tirer le voile sur des événements affligeants pour le christianisme. Peut-être son intérêt propre lui inspirait-il ce silence

Eus. Hist. eccl. VIII, 2.

Tillem.

prudent. Il est certain qu'il fut mis en prison pour la confession de la foi; il est certain qu'il en sortit sans porter sur son corps aucune marque de la cruauté des persécuteurs; et d'illustres confesseurs lui ont reproché en plein concile d'avoir acheté sa sûreté et sa liberté par une lâcheté criminelle, et en offrant de l'encens aux idoles.

Les chutes furent très-communes en Orient; elles le furent aussi en Afrique, où plusieurs, sans prétendre renoncer à la foi, livrèrent, en conformité de l'édit de persécution, les livres saints, et échappèrent par cette lâcheté aux tourments et aux supplices. Ils furent appelés traditeurs, et ils donnèrent lieu au schisme des donatistes qui fut très-funeste à l'Église, et dont l'histoire fait partie de celle de Constantin.

Mais si l'Église chrétienne eut sujet de pleurer sur le défaut de courage et de fermeté de quelques-uns de ses enfants et même de ses ministres, la gloire d'un grand nombre de martyrs et de généreux confesseurs l'édifia et la consola. On peut voir dans M. de Tillemont le récit de leurs triomphes, si précieux à la piété.

Eus. de vit. Const. II, 53.

Un très-grand nombre de chrétiens, pour fuir la persécution, se retirèrent en terre étrangère, et ils trouvèrent chez les Barbares un asile contre la cruauté des Romains leurs compatriotes. Nous avons déja observé en quelques autres occasions, que ces dispersions opérées par la fureur des persécuteurs devenaient utiles dans les desseins de Dieu pour répandre la bonne odeur de J. C. parmi des nations qui n'avaient point entendu parler du Sauveur, et que par cette voie son nom commença d'y être connu.

A la persécution de la violence extérieure et des tourments s'en joignit une d'une autre espèce, et dont l'action était dirigée non contre les corps, mais contre les esprits. Deux philosophes ou gens de lettres, au lieu d'avoir compassion de ce que souffraient les chrétiens, voulurent aggraver leurs peines en attaquant par des écrits leur religion, et en travaillant à leur ôter la consolation de souffrir pour la vérité. Lactance seul nous fait connaître l'un de ces auteurs, mais en le désignant sans le nommer. C'était un philosophe de spéculation et non de pratique; voluptueux dans ses mœurs, fastueux dans sa dépense, et conséquemment avide d'argent. Son ouvrage fut jugé, selon le témoignage du même Lactance, puéril, misérable, ridicule; et il est tombé dans un oubli total.

Lact. Inst. v, 2-4.

L'autre écrivain était un magistrat intéressé à justifier la persécution à laquelle il avait beaucoup contribué par ses conseils sanglants. Hiéroclès, gouverneur de Bithynie, en même temps qu'il employait le glaive pour exterminer le christianisme, se servit de la plume pour le rendre, s'il eût pu, méprisable et odieux. Dans une partie de son ouvrage qu'il avait intitulé l'*Ami de la Vérité*, il faisait, comme je l'ai dit ailleurs, la comparaison d'Apollonius de Tyanes avec Jésus-Christ. Eusèbe l'a réfuté sur ce point. Le reste de son écrit relevait de prétendues contradictions dans nos livres saints. Ce n'était guère qu'une répétition des objections de Celse, déja détruites par Origène. Lactance y répondit, non par une réfutation directe, mais en établissant dans son ouvrage des *Institutions divines* les fondements solides de la religion chrétienne, et en démontrant l'absurdité du culte des idolâtres. Ni l'écrit du

Id. de mort. Pers. c. 16.

Eus. in Hierocl.

Lactant. Inst.

philosophe, ni celui d'Hiéroclès, n'auraient été guère redoutables s'ils n'eussent été armés de la puissance impériale.

La persécution ordonnée par Dioclétien fut exercée par lui-même pendant deux ans et deux mois. Après l'abdication de ce prince, elle cessa d'être générale. Mais quelques-uns de ses successeurs, et surtout Galérius et Maximin Daza, la continuèrent avec de nouvelles violences pendant un espace de huit années. Ainsi elle a duré dix ans et près de quatre mois, savoir, depuis le 23 février de l'an de J. C. 303 jusqu'au 13 juin de l'an 313, auquel fut publié dans la ville de Nicomédie l'édit de Constantin et de Licinius pour rendre la paix à l'Église. Nous aurons lieu d'en faire encore mention et d'en insérer dans notre récit quelques circonstances, parce que les intérêts du christianisme devenaient de plus en plus des affaires d'état, surtout après que Constantin en eut embrassé publiquement la profession.

Lactant. de mort. Persec. 12 et 48.

Mouvements de révolte dans la Mélitène et dans la Syrie.

Eus. Hist. eccl. VIII, 6.

Il semble que l'on puisse conclure de quelques paroles d'Eusèbe que les fureurs de Dioclétien contre les chrétiens furent augmentées par deux mouvements subits de révolte, dont il voulut apparemment les rendre responsables, quoique leur soumission perpétuelle et constante à l'autorité légitime dût les garantir de tout soupçon à cet égard. Ces mouvements ne furent considérables ni en eux-mêmes, ni par leurs suites. Sur le premier nous ne savons que ce qu'Eusèbe nous en dit en un mot. Un rebelle qu'il ne nomme point se fit proclamer empereur dans la Mélitène, contrée de l'Arménie, et son entreprise fut aussi tôt dissipée que formée. Cet écrivain ne nous instruit pas davantage

touchant le second fait; mais nous trouvons dans Libanius de quoi suppléer à son silence.

En Syrie cinq cents soldats étaient commandés pour travailler à creuser le bassin du port de Séleucie qui n'avait pas assez de profondeur. Ce travail, pénible par lui-même, était exigé avec une extrême rigueur. On ne leur donnait pas le temps de préparer ce qui était nécessaire pour leur nourriture, et après une journée remplie de fatigues accablantes, il fallait qu'ils passassent une partie de la nuit à faire cuire leur pain. Poussés à bout, ils secouèrent le joug d'une obéissance si dure, et se livrant à une manie dont les exemples étaient fréquents dans ce siècle, ils forcèrent l'officier qui les commandait, et qui se nommait Eugène, à prendre la pourpre impériale. Il résista; mais ils lui présentèrent la pointe de leurs épées, et Eugène ne pouvant éviter la mort prit le parti au moins de la différer. Antioche n'était pas loin; et les séditieux, sachant que cette grande ville n'avait actuellement aucunes troupes, s'y firent mener par leur nouvel empereur. Sur le chemin ils pillèrent, ils ravagèrent: faméliques et épuisés de travaux et de besoins, ils burent et mangèrent avec excès. Ils arrivèrent ainsi à Antioche sur le soir, presque ivres et en meilleure disposition de dormir que de combattre. Cependant, comme on ne les attendait point et qu'ils n'avaient affaire qu'à des bourgeois pris au dépourvu, ils entrèrent dans la ville sans résistance et coururent au palais pour s'en emparer. Mais après le premier moment de surprise et d'effroi les habitants d'Antioche revenus à eux-mêmes, et considérant le petit nombre et le mauvais état des ennemis qui les attaquaient, se rassem-

Liban. Orat. XI, XII et XIII.

blèrent, s'armèrent de tout ce qu'ils trouvèrent sous leur main : les femmes mêmes se mirent de la partie; et toute la ville réunie vint fondre sur cinq cents soldats à demi-vaincus par l'ivresse, par la lassitude, par le désordre où la licence les avait jetés. Ils furent tous tués sur la place, sans qu'il en échappât un seul. Leur chef lui-même perdit avec la vie un fantôme de grandeur qui n'avait duré qu'un jour.

Dioclétien devait des récompenses à la fidélité et au courage des habitants d'Antioche, et il n'avait aucun lieu de s'irriter contre ceux de Séleucie dans la ville desquels était née la révolte, mais sans qu'ils y eussent contribué en rien. Il fut apparemment trompé par de faux rapports, et il sévit contre les principaux membres du conseil de chacune de ces deux villes, parmi lesquels était le grand-père de Libanius. L'exécution sanglante de ces hommes innocents rendit son nom si odieux dans toute la contrée, que quatre-vingt-dix ans après on ne pouvait encore l'y entendre prononcer sans horreur.

Dioclétien vient à Rome pour y célébrer les fêtes de sa vingtième année, et en même temps son triomphe. Tillem.

Ce prince entrait le 17 septembre de l'année de J. C. 303, qui est celle de l'édit de persécution, dans la vingtième année de son règne : bonheur singulier, comme je l'ai déja remarqué, et à raison duquel il devait des fêtes au peuple romain. Il avait encore à célébrer le triomphe qui lui avait été décerné et à son collègue seize ans auparavant, et qu'ils avaient depuis ce temps continué de mériter par de nouvelles victoires, remportées par eux-mêmes ou par le ministère de leurs Césars. Il est probable que Dioclétien, économe comme il était et assez peu populaire, joignit ces deux célébrités en une pour épargner la dépense, et pour se

dispenser lui-même de la nécessité de figurer, qui n'avait jamais beaucoup convenu à son caractère, et qui le fatiguait encore davantage depuis que l'effroi du tonnerre tombé sur son palais à Nicomédie et de l'incendie qui s'en était ensuivi, lui avait frappé le cerveau et causé ce que nous appellerions des vapeurs. C'était déja pour lui une peine que l'obligation que le triomphe lui imposait de venir à Rome, qu'il n'avait vue durant tout son règne qu'une seule fois, lorsqu'il lui avait fallu s'y faire reconnaître après la guerre contre Carin et la mort de cet empereur. Euseb. Or. Const. c. 25.

Il fit à Rome le moins de séjour qu'il lui fut possible. La solennité de sa vingtième année tombait, comme je viens de le dire, au 17 septembre. Il la recula de deux mois, et il la célébra conjointement avec son triomphe le 17 du mois de novembre. Tillem.

Le triomphe de Dioclétien et de Maximien fut éclatant par les représentations des combats et des victoires sur tant de peuples différents de toutes les parties de l'univers. Mais ce qui en fit le principal ornement, c'était la famille captive de Narsès[1] roi des Perses. Ses femmes, ses sœurs, ses enfants, furent menés chargés de chaînes devant le char des triomphateurs. Eutrop.

Il ne paraît point que les deux Césars aient eu aucune part à la gloire de ce triomphe auquel ils avaient néanmoins beaucoup contribué par leurs exploits. Sans doute les deux Augustes regardaient Constance et Ga-

[1] Je prends à la lettre l'expression d'Eutrope. M. de Tillemont a cru devoir la modifier, et supposer que la famille de Narsès ne parut qu'en figure et en représentation au triomphe de Dioclétien. Je ne vois point de raison qui oblige de donner cette interprétation forcée aux termes dont se sert l'auteur.

lérius comme leürs lieutenants. Or, selon les plus anciennes lois de Rome, le triomphe n'était dû qu'à ceux à qui appartenait le commandement en chef.

Il donne des jeux peu magnifiques. Vop. Carin. 20.

La double solennité des vicennales et du triomphe avait attiré à Rome un concours immense de toutes les nations. On s'attendait à y voir des jeux d'une grande magnificence. Dioclétien donna effectivement des jeux, mais en évitant un luxe insensé. Il disait « que la retenue devait régner dans des fêtes auxquelles assistait le censeur [1]. » On sait que les empereurs prenaient ce titre ou du moins en exerçaient le pouvoir.

Le peuple en est mécontent.

Cette sévérité ne fut nullement goûtée du peuple romain, dont alors et depuis long-temps tous les droits et tous les soins se réduisaient à être nourri par les libéralités de ses princes et amusé par les spectacles.

Dioclétien part brusquement de Rome. Lactant. de mort. Pers. 17.

Le peuple mécontent de Dioclétien ne put s'en taire, et il ne lui épargna ni les plaintes amères ni les railleries. Ce prince, qui n'avait jamais aimé Rome, prit sa capitale encore plus en aversion pour cette liberté de discours à laquelle il n'était point du tout accoutumé. On peut conjecturer avec assez de vraisemblance que son premier dessein avait été d'y rester au moins jusqu'au 1er janvier, pour prendre possession dans le Capitole de son neuvième consulat avec Maximien qui devait en même temps devenir consul pour la huitième fois. Piqué jusqu'au vif d'une liberté qui lui paraissait dégénérer en licence, Dioclétien prit brusquement son parti de quitter Rome. Malgré la rigueur de la saison il partit le 20 décembre, et fit à Ravenne la cérémonie de la prise de possession du consulat.

1 « Castiores esse oportere ludos spectante censore. »

Sa précipitation lui coûta cher. Il se hâtait de retourner à Nicomédie son séjour chéri. Les incommodités du voyage dans une saison fâcheuse et avec une santé déja chancelante le firent tomber dans une maladie de langueur dont il ne revint jamais pleinement. Après avoir long-temps traîné, se trouvant un peu mieux, il fit un effort pour se remontrer aux yeux du public à l'occasion d'une cérémonie solennelle, et vers la fin de l'an 304 il célébra la dédicace du cirque qu'il avait construit à Nicomédie. Mais, soit la fatigue de cette journée, soit la violence du mal qui n'avait été que suspendu, lui amena une rechute et le mit en danger de sa vie. L'alarme fut grande : on fit des prières dans toute la ville pour la conservation du prince; enfin le 13 décembre il tomba dans une faiblesse où l'on crut qu'il allait mourir. Cependant il reprit mais il ne recouvra pas la santé, et lorsqu'après deux mois et demi de convalescence, il voulut reparaître le 1er mars de l'an 305, il était si changé, si abattu, si exténué, que l'on avait peine à le reconnaître. Ce qu'il y eut de plus fâcheux pour lui, c'est que l'esprit demeura affaibli non pas jusqu'à une démence totale et absolue, mais de manière qu'il était sujet à des accès qui, même lorsqu'ils étaient passés, lui laissaient une impression habituelle d'engourdissement et de pesanteur.

Il tombe dans une maladie de langueur, dont sa tête demeure affaiblie.

Eus. Hist. eccl. VIII, 13 et Orat. Const. c. 25.

Ce triste état de Dioclétien était bien favorable aux vues ambitieuses que Galérius nourrissait déja depuis plusieurs années dans son cœur. Avide du premier rang, il conçut que Dioclétien dompté par le mal n'aurait pas la force de s'y maintenir, et ne pourrait pas résister aux instances qu'il lui ferait de l'abdiquer.

Galérius profite de la circonstance pour le forcer, lui et Maximien, d'abdiquer l'empire.

Pour ce qui est de Maximien, prince qui n'avait pour tout mérite que du courage dans la guerre, mais nulle fermeté dans la conduite, point de tête, peu d'intelligence et d'esprit, Galérius ne le craignait pas, et il comptait plutôt se faire craindre de lui. Outre l'éclat que lui donnait sa victoire sur les Perses, il venait encore de s'acquérir tout récemment l'autorité et l'ap-
Lactant. 38. pui d'une nation de Barbares qui, chassée de son pays par les Goths, était venue se réfugier sur les terres romaines, et reçue par Galérius, devenait un renfort.
18. Ses troupes se trouvaient donc augmentées, et peut-être y ajoutait-il même de nouvelles levées dans les provinces de son district. Il se trouva ainsi en état de donner la loi; et quoiqu'il fût le dernier des quatre princes sur lesquels roulait alors le gouvernement de l'empire, il forma lui seul le plan du changement qu'il prétendait y faire, prenant sur lui l'exclusion des uns, le choix des autres, selon qu'il convenait à son caprice ou à ses intérêts.

Il voulait conserver la forme de gouvernement établie par Dioclétien, deux Augustes et deux Césars. En conséquence de l'abdication de Dioclétien et de Maximien, qu'il avait résolue, Constance et lui devenaient Augustes. Restaient deux Césars à nommer, ou plutôt cette nomination semblait toute faite par la nature et par les circonstances. Maxence, fils de Maximien, et Constantin, fils de Constance, étaient les seuls auxquels on pût penser : et le droit que leur donnait leur naissance paraissait d'autant plus incontestable,
20. que Dioclétien n'avait point de fils, et que Candidien, fils de Galérius, était bâtard, et âgé alors seulement de neuf ans. Mais aucun de ces deux princes ne plai-

sait à Galérius : et l'un par ses vices, l'autre par son mérite, ils lui devenaient également suspects. Maxence 18.
était son gendre, mais un monstre naissant, en qui se manifestaient les plus mauvais penchants, que développa dans la suite la souveraine puissance lorsqu'il l'eut envahie. Je ne crois pourtant pas que c'eût été là un titre absolu d'exclusion auprès de Galérius, si Maxence ne l'eût indisposé et aigri par une fierté et une arrogance, qu'il portait jusqu'à refuser de se soumettre au cérémonial usité alors par rapport aux empereurs, et de rendre l'hommage, que l'on appelait *adoration*, à son père et à son beau-père. Un tel caractère se faisait en même temps craindre et haïr. Constantin, prince aimable, ainsi que je l'ai dépeint, et rempli de belles qualités, causait une autre espèce d'inquiétude et d'ombrage à Galérius, qui eût cru, en décorant ses talents d'un titre d'honneur et de puissance, armer contre lui-même un rival. Il mé- 20.
prisait son père, dont il regardait la modération comme un effet de pusillanimité; et les projets de Galérius n'allaient à rien moins qu'à dépouiller Constance de l'empire, si la mort ne le délivrait promptement d'un collègue qui lui était à charge. Il n'avait donc garde de le fortifier en nommant son fils César. Il voulait des 18.
Césars qui lui dussent leur élévation, qui fussent ses créatures, et qu'il pût tenir dans la dépendance. Par ces motifs il jeta les yeux sur un certain Sévère, qui n'est point connu dans l'histoire jusqu'à ce moment, et sur son neveu Daïa ou Daza.

Sévère, qui prenait les noms de Flavius Valérius, Tillem.
né en Illyrie de parents obscurs, avait les mœurs aussi Const. art. 5.
basses que la naissance : amateur du vin, de la danse,

et de tous les autres excès de même nature, qui faisait du jour la nuit, et de la nuit le jour. Galérius, en le présentant à Dioclétien, lui attribuait le mérite de la fidélité dans la dispensation des sommes qu'il lui avait confiées pour les distribuer aux soldats. Je croirais volontiers que la principale recommandation de Sévère auprès de celui qui le mettait en place fut la bassesse de son caractère, qui promettait un esclave sous la pourpre.

Daza était fils de la sœur de Galérius, et il avait, comme ses pères et comme son oncle lui-même, gardé les troupeaux dans son enfance. Depuis peu de temps Galérius l'avait mandé à la cour, et il lui avait changé son nom ignoble en celui de Maximien ou Maximin: c'est ce dernier nom qui a prévalu dans l'histoire, et nous l'appellerons toujours Maximin. Les médailles et les inscriptions le nomment C. Galérius Valérius Maximinus. Il était fort jeune alors, sans éducation, sans culture, retenant toute la grossièreté de son pays et de sa naissance, porté à l'ivrognerie, superstitieux à l'excès. Nous verrons dans la suite quels autres vices fera éclorre en lui, ou du moins mettra en évidence la grandeur de la fortune et la licence du souverain pouvoir. Galérius ne doutait point de la soumission aveugle d'un neveu, qu'il avait tiré de la poussière pour l'élever sur le trône. Il se trompait, comme l'événement le fera voir.

Lorsqu'il eut arrangé son système de la manière qui lui parut la mieux proportionnée à ses vues, il se mit en devoir de l'exécuter.

Il attaqua d'abord Maximien, comme le plus aisé
Lactant. 18. à renverser; et en effet il l'abattit tout d'un coup par

la menace d'exciter une guerre civile, si on ne lui accordait le titre d'Auguste qu'il avait si bien mérité, et qu'il était las d'attendre. Maximien, quoique attaché à la domination et aux grandeurs, céda néanmoins; et la crainte vainquit en lui l'ambition. Il accepta même le César que Galérius lui présentait, et celui-ci eut l'insolence de lui envoyer Sévère pour le revêtir de la pourpre, avant même que d'en avoir conféré avec Dioclétien.

Après cette première victoire, Galérius osa passer au second assaut, et il se transporta à Nicomédie, pour essayer de réduire un prince qu'il avait toujours craint, et dont il ne serait pas assurément venu à bout si la maladie ne l'eût affaibli. Il s'y prit d'abord assez doucement, et il lui représenta qu'il était vieux (Dioclétien n'avait pourtant alors que cinquante-neuf ans); que sa santé ne se rétablissait point de la maladie violente sous laquelle il avait pensé succomber; que le poids du gouvernement l'écrasait. Il lui proposa l'exemple de Nerva, qui, suivant une tradition reçue alors, mais dont nous avons prouvé ailleurs la fausseté, avait abdiqué l'empire, et s'en était déchargé sur Trajan. Dioclétien rejeta cette idée, qu'il jugea indécente, et qui ne lui convenait en aucune façon. Mais comme il était instruit par une lettre de Maximien de ce qui s'était passé entre lui et Galérius, pour tâcher de satisfaire l'audace d'un ambitieux, en se relâchant sur quelque chose, il mit en avant un autre projet, et il dit que rien n'empêchait que le titre d'Auguste ne fût rendu commun entre les quatre princes qui gouvernaient. Ce n'était point du tout le plan de Galérius, qui prétendait se rendre le maître, et qui

concevait qu'il ne le serait jamais tant que Dioclétien resterait en place. Il répondit donc qu'il fallait s'en tenir au système établi par Dioclétien lui-même ; que la concorde ne laissait pas d'être difficile à conserver entre deux collègues égaux, mais qu'entre quatre elle devenait absolument impossible. « Si donc, ajouta-t-« il, vous vous obstinez à ne point vous démettre, je « saurai prendre mon parti ; car ce n'est pas mon in-« tention de languir toujours dans un poste inférieur, « et de n'occuper jamais que le dernier rang. » Dioclétien n'avait plus assez de tête pour résister à une si forte charge. L'exemple de Maximien l'affaiblissait encore. Les larmes coulèrent de ses yeux, et vaincu par une impression qui n'étouffait ni son inclination ni ses lumières, il donna malgré lui un consentement qu'il n'avait pas le courage de refuser. Il se rabattit seulement sur le choix des Césars, qui devait, disait-il, être réglé par délibération commune des quatre princes. « Qu'est-il besoin, reprit Galérius, de déli-« bération commune? Il faudra bien que ce que nous « aurons déterminé entre nous plaise aux deux au-« tres. » Dioclétien répondit qu'en effet leur approbation était sûre, parce qu'on ne pouvait pas nommer d'autres Césars que leurs fils Maxence et Constantin. « Non, répliqua Galérius, je ne veux point de Maxen-« ce : c'est un orgueilleux, qui m'a bravé n'étant en-« core revêtu d'aucun titre. Que fera-t-il lorsqu'il se « verra associé à la souveraine puissance? — Vous « n'avez rien de pareil à reprocher à Constantin, dit « Dioclétien. C'est un caractère aimable, et qui an-« nonce un gouvernement plus doux encore et plus « modéré que celui de son père. » Galérius devenait

plus hardi à mesure qu'il gagnait du terrain. Il se déclara ici nettement. « Je ne serais donc, dit-il, « maître de rien! Il me faut des Césars qui me soient « soumis, qui craignent de me déplaire, et qui en « tout prennent mes ordres. » Il proposa ensuite Sévère et Maximin. Dioclétien eut beau lui représenter qu'il connaissait l'un trop bien, et l'autre trop peu, pour approuver de pareils choix; Galérius insista, et dit qu'il en répondait. « Faites donc ce qu'il vous « plaira, dit l'empereur vaincu et excédé. C'est votre « affaire, puisque vous allez être à la tête de l'empire. « Tant que j'ai eu en main l'autorité, j'ai fait en sorte « que la république se maintînt dans un état florissant. « S'il lui arrive quelque disgrace, je n'en serai pas « responsable. »

Abdication de Dioclétien et de Maximien. Sévère et Maximin nommés Césars. Eus. Chron. Eutrop. Lact. 18.

Tout étant ainsi conclu et arrêté, Dioclétien et Maximien s'arrangèrent pour faire leur cession en un même jour, c'est-à-dire le premier mai, l'un à Nicomédie, l'autre à Milan. Nous ne savons aucun détail touchant Maximien, sinon qu'il quitta la pourpre, en revêtit Sévère qui lui avait été envoyé par Galérius, et se retira en Lucanie dans une campagne délicieuse jusqu'à ce que l'inquiétude de son caractère et les occasions l'en firent sortir pour courir de nouveau après les grandeurs qu'il n'avait quittées qu'à regret, et pour tenter des aventures qui se terminèrent enfin, comme nous le verrons, à une mort tragique. La cérémonie de l'abdication de Dioclétien nous est racontée par Lactance avec une juste étendue.

Ce prince convoqua une assemblée de soldats en un lieu élevé à trois milles de Nicomédie, où il avait treize ans et deux mois auparavant donné la pourpre à Ga-

lérius, et où, pour conserver la mémoire de cet événement, avait été élevée une colonne surmontée d'une statue de Jupiter. Il se rendit en pompe à l'assemblée, acompagné de ses gardes, et là, versant des larmes témoins de sa faiblesse, il fit une courte harangue. Il dit que l'âge et les infirmités ne lui permettaient plus de soutenir le poids de l'empire; qu'il demandait du repos après tant d'années de travail et de fatigue; qu'il cédait la souveraine puissance à ceux qui avaient la force nécessaire pour en remplir les devoirs, et qu'en la place de Constance et de Galérius, qui par son abdication et celle de Maximien devenaient Augustes, il allait nommer des Césars.

Constantin, âgé alors de trente-un ans, était à ses côtés, et il avait pour lui les vœux de toute l'assemblée. On ne doutait même en aucune manière de sa promotion à une dignité à laquelle l'appelaient également sa naissance et son mérite. On fut donc étonné d'entendre Dioclétien prononcer les noms de Sévère et de Maximin. La surprise fut si grande, que plusieurs se demandèrent les uns aux autres si Constantin avait donc changé de nom. Mais Galérius ne laissa pas longtemps l'assistance dans ce doute, et étendant la main il prit par le bras Maximin, qui était derrière le trône, et il le fit avancer à la vue des soldats. Alors Dioclétien ôta sa casaque de pourpre, et il la mit lui-même sur les épaules du nouveau César; après quoi, simple particulier, il retourna à la ville qu'il traversa tout entière en carrosse, et tout de suite il continua sa route jusqu'à Salone sa patrie.

Dioclétien vécut content dans sa retraite.

On voit par ce récit, tiré de Lactance, que Dioclétien ne renonça à l'empire que par contrainte et malgré

lui. Mais ce qui prouve dans ce prince une élévation et une solidité d'esprit peu communes, c'est que, comme je l'ai observé dès le commencement, ayant pris une fois son parti, quoique de mauvaise grace, il y persista avec une fermeté qui ne se démentit jamais pendant neuf ans qu'il vécut encore, sans se laisser tenter ni par les occasions qui se présentèrent, ni par l'exemple et les invitations de Maximien son collègue, qui reprit la pourpre par deux fois. Tout le monde sait la belle réponse qu'il fit à Maximien et à d'autres anciens amis qui l'exhortaient à sortir de la vie obscure à laquelle il s'était réduit, et à revendiquer l'empire. « Plût aux dieux [1], leur dit-il, que vous pussiez voir « les légumes que je cultive de mes mains dans mon « jardin ! Vous ne me parleriez jamais de remonter sur « le trône. » Vict. Epit.

Parole remarquable de ce prince sur la difficulté de bien gouverner. Vop. Aurel. 43.

Il sentait alors toute la difficulté de la science de régner, et il reconnaissait sans doute une partie au moins des fautes qu'il avait faites dans l'administration du souverain pouvoir. Ceux à qui il s'ouvrit l'entendirent en faire l'aveu équivalemment en ces termes : « [2] Rien n'est plus difficile que de bien gouverner. « Quatre ou cinq courtisans intéressés se réunissent, « et dressent de concert leurs piéges pour tromper le

[1] « Utinam Salonæ possetis visere olera nostris manibus instituta! Profectò nunquàm istud tentandum judicaretis. »

[2] « Ego (c'est Vopiscus qui parle), à patre meo audivi, Diocletianum principem, jam privatum, dixisse nihil esse difficilius quàm bene imperare. Colligunt se quatuor vel quinque, atque unum consilium ad decipiendum imperatorem capiunt; dicunt quid probandum sit. Imperator, qui domi clausus est, vera non novit : cogitur hoc tantùm scire quod illi loquuntur. Facit judices quos fieri non oportet : amovet à republicâ quos debebat obtinere. Quid multa? ut Diocletianus ipse dicebat, bonus, cautus, optimus venditur imperator. »

« prince. Ils lui montrent les choses sous la face qui « leur convient. Le prince, enfermé dans son palais, « ne peut point connaître la vérité par lui-même; il « ne sait que ce qu'ils lui disent. Il met en place ceux « qu'il devrait en éloigner; il destitue ceux qu'il devrait « conserver. En un mot, il arrive, par la conspiration « d'un petit nombre de méchants, qu'un prince plein « de bonté, circonspect, ayant les meilleures intentions, « est trompé et vendu. »

Restes encore subsistants du palais de Dioclétien à Spalatro. Diction de la Martinière.

Dioclétien embellit sa retraite, et il voulut qu'elle conservât quelques vestiges de son ancienne fortune. Il se bâtit un palais superbe à quatre milles de Salone, et les murs en subsistent encore presque entiers dans Spalatro, ville de la côte de Dalmatie, à laquelle peut-être ce palais a donné le nom. Il reste aussi une partie des édifices où se fait remarquer un goût de recherche et de magnificence.

J'aurai soin de rendre compte des faits qui me restent à raconter de Dioclétien depuis sa retraite, à mesure qu'ils se présenteront dans la suite de cette histoire. Maintenant je dois achever le tableau de son règne et de son caractère, en ajoutant quelques traits qui n'ont pu trouver place jusqu'ici.

Il avait affaibli les prétoriens. Aurel. Vict.

Il diminua le nombre des prétoriens, préparant ainsi la voie à Constantin qui les cassa. Il paraît que la vue de Dioclétien était d'affaiblir ce corps qui avait tant fait et détruit d'empereurs. Cette précaution lui était d'autant plus nécessaire, que s'étant déterminé à ne point résider dans Rome, il pouvait craindre qu'il ne s'élevât des troubles et des révoltes dans cette capitale, dont il se tenait éloigné. Ce fut par le même principe

qu'il fit aussi une réforme et un retranchement dans les cohortes de la ville.

Il abolit un ordre d'espions établis par les empereurs sous le nom honnête de *Frumentarii*, ou inspecteurs du blé. C'étaient des soldats, dont la fonction avait été d'abord de distribuer à leurs camarades la mesure de blé qui appartenait à chacun; et comme ce ministère leur donnait moyen de connaître tous les soldats d'une cohorte, d'une légion, on les avait chargés d'examiner les caractères, et de dénoncer ceux qu'ils sauraient séditieux et capables d'exciter du trouble. Leur commission s'étendit, et ils furent autorisés à observer, non plus seulement dans les légions, mais dans les villes et dans les provinces, tout mouvement, tout soupçon de révolte, et à en donner avis à la cour. De là naissaient des délations perpétuelles, des calomnies contre des innocents; et plusieurs périssaient sur de fausses accusations de crimes d'état, toujours trop facilement écoutées des princes. Dioclétien s'attira donc un applaudissement universel en cassant les *inspecteurs du blé*; mais lui ou ses successeurs lui substituèrent des *agents d'affaires*, qui bientôt se rendirent aussi redoutables et aussi pernicieux. Suppression des *Frumentarii*, ou espions publics.

Un grand nombre de lois de Dioclétien insérées dans le code prouvent l'estime que ceux qui lui ont succédé dans l'empire ont faite de sa sagesse par rapport à la législation, partie si importante du gouvernement. M. de Tillemont cite une de ces lois qui fait honneur à l'équité du prince. Un certain Thaumase se portait pour accusateur contre Symmaque, dans la maison duquel il avait été élevé dès l'enfance. Dioclétien défend Plusieurs lois de Dioclétien dans le code. Tillem.

de recevoir cette accusation, qu'il traite d'exemple inique et indigne du bonheur de son siècle[1].

Jugement sur son caractère.

A tout prendre ce fut un grand prince, génie élevé, étendu, sachant se faire obéir et même respecter de ceux de qui il ne pouvait exiger une entière obéissance, ferme dans ses projets, et prenant les plus justes mesures pour l'exécution; actif et toujours en mouvement; soigneux de placer le mérite et d'éloigner de sa personne les hommes vicieux; attentif à entretenir l'abondance dans la capitale, dans les armées, dans tout l'empire. Mais avec tant de qualités dignes d'estime, il connut peu l'art de se rendre aimable, et quoiqu'il se fît une gloire d'imiter Marc Aurèle, il s'en fallut beaucoup qu'il ne représentât sa bonté. Outre la persécution cruelle qu'il ordonna contre les chrétiens, nous avons vu qu'en général son gouvernement fut dur et tendant à fouler les peuples. Toute l'histoire lui a reproché la hauteur, le faste, l'arrogance. Sa prudence même dégénérait en finesse, et inspirait la défiance et les soupçons[2]. On a remarqué que son commerce était peu sûr, et que ceux qu'il appelait ses amis[3] ne pouvaient pas compter sur une affection véritable et sincère de sa part. Son caractère ressemblait beaucoup à celui d'Auguste : l'un et l'autre rapportaient tout à eux-mêmes, et ils ne furent vertueux que par intérêt; mais la modestie et la douceur établissent une différence bien avantageuse en faveur du fondateur de

Mamert. Genethl. Maxim. Aurel. Vict.

Capit. M. Aur. 19.

[1] « Iniquum et longè à beatudine nostri seculi esse credimus, ut, etc. » (*Cod.*, lib. IX, tit. 1, leg. 12.)

[2] « Diocletiani suspectam prudentiam. » (Eutrop., lib. X.)

[3] « Parum honesta in amicos fides. » (Aurel. Vict.)

la monarchie des Césars par-dessus le prince que je lui compare.

En ce qui regarde la guerre, le parallèle ne se dément point. Ils ne l'aimèrent ni l'un ni l'autre, ils n'y excellèrent point, quoique l'on ne puisse pas dire qu'ils y fussent ignorants, ni qu'ils manquassent de courage dans les occasions qui en demandaient. Tous deux ils suppléèrent à ce qu'ils sentaient que l'on pouvait désirer en eux à cet égard, par le choix de bons et habiles lieutenants ou associés.

Dioclétien n'avait l'esprit nullement cultivé, et je ne vois rien qui nous invite à croire qu'il ait favorisé et protégé les lettres, qu'il ignorait. Je ne trouve sous son règne de vestige d'éloquence que dans la Gaule et à Rome, où Nazaire, Eumène, Mamertin, en conservaient encore quelque ombre. De quelle façon l'histoire était traitée dans ces temps-là, c'est de quoi l'on peut juger par les écrivains de l'histoire Auguste, dont j'ai eu tant de fois à remarquer les défauts énormes, et qui tous ont vécu sous Dioclétien. La philosophie se soutenait mieux, surtout par le célèbre Porphyre, qui avait une grande variété de connaissances, et qui disciple de Plotin continua la succession de l'école platonicienne. Mais quand il n'aurait pas composé un ouvrage furieux contre le christianisme, sa philosophie en elle-même paraît ne pas mériter une grande estime. Elle se perdait souvent dans les chimères et ne s'éloignait guère de la magie, quoiqu'elle affectât de la condamner.

État des lettres et des sciences sous son règne.

Tillem.

FIN DU TOME HUITIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME HUITIÈME

DE L'HISTOIRE DES EMPEREURS ROMAINS.

MAXIME ET BALBIN.

SUITE

DU LIVRE VINGT-CINQUIÈME.

GORDIEN III.

PHILIPPE.

LIVRE VINGT-SIXIÈME.

DÈCE.

GALLUS.

ÉMILIEN.

VALÉRIEN.

ALLIEN.

CLAUDE II.

LIVRE VINGT-SEPTIEME.

AURÉLIEN.

INTERRÈGNE.

TACITE.

PROBUS.

CARUS.

CARIN ET NUMÉRIEN.

CARIN ET DIOCLÉTIEN.

DIOCLÉTIEN.

LIVRE VINGT-HUITIÈME.